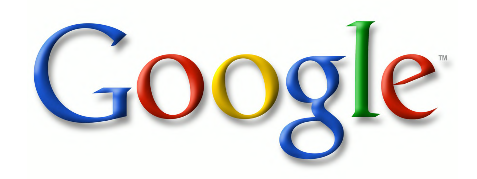



SE TAIRE E FAIRE

HISTOIRE
DE
FERDINAND-ALVAREZ DE TOLEDE, PREMIER DU NOM, DUC D'ALBE.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez JEAN GUIGNARD, devant la Ruë du Plâtre, à l'Image du S. Jean.

M. DC. XCIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



HISTOIRE DE FERDINAND-ALVAREZ DE TOLEDE PREMIER DU NOM, DUC D'ALBE

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

L'ITALIE à demi ruïnée par les divisions de ses habitans, qui rendoient inutiles tous les efforts qu'elle faisoit pour se procurer la paix, trembloit à l'approche de la guerre dont elle étoit menaçée, lors que le Duc de Guise * passa les Alpes.

1557. Le Duc de Guise passe en Italie.

* François de Lorraine

Il fit son entrée dans Turin, au commencement de l'année 1557. Il y fut reçu par Cesar de Cossé, Seigneur de Brissac, Maréchal de France, & pour lors Gouverneur du

Piedmont, & de la Savoye pour le Roy, & par Loüis, Seigneur de Biragne, Lieutenant General. Il y fit la revuë de l'Armée, qu'il trouva forte de treize mille deux cens hommes, sçavoir six mille Suisses, quatre mille hommes de pied François, douze cens hommes d'armes, & deux mille Chevaux Legers.

1557.

Le Duc d'Aumale, son frere, commandoit sous luy la Cavalerie, & le Duc de Nevers l'Infanterie, le Comte de Bussi, le Vidame de Chartres, le Marquis de Santré, & quelques Seigneurs moins connus étoient à la tête des Regimens de Cavalerie. Les Suisses avoient des Officiers de leur Nation. Le Sieur de Sipierre étoit Marechal de Camp de cette Armée, & Tavannes & de la Mothe en étoient les Brigadiers.

Le Duc de Guise & Brissac ayant tenu Conseil sur les operations de la Campagne, celuy-ci representa qu'il falloit la commencer par le siége du *Pont-de-Sture*, cette place étant de la derniere importance tant à cause de sa situation avantageuse sur le *Pô*, que parce qu'elle ôtoit aux François la liberté du commerce sur ce fleuve, outre qu'il falloit voir, si la fortune du Duc d'Albe prévaudroit à celle des François.

Siége de Pont-de-Sture.

On fit ce siége, & la vigoureuse resistance des Assiégez fit bien-tôt connoître, que ce Duc triomphoit, quoy qu'absent, & que les ramparts de cette Ville, qui étoient son ouvrage, inspiroient une nouvelle vigueur à la Garnison, & la rendoient invincible.

La levée du siége de Pont-de-Sture ne rebuta

buta point le Duc de Guise, Il fit assiéger *Valence*. Ses batteries firent au corps de la Place. en moins de cinq jours une brêche si prodigieuse & si applanie, & que les François & les Suisses monterent à l'assaut dans le même ordre, qu'ils auroient combattu en pleine campagne. La Garnison ne les attendit pas, & fut se jetter dans les fossez de l'autre côté de l'attaque, & prendre la fuite. 1557. Siége & prise de Valence.

Le Comte de Spolverin, qui défendoit la Citadelle, que Pescaire avoit fait bâtir, la rendit honteusement aux Ennemis, avant qu'ils eussent commencé de l'attaquer.

Valence prise, le Duc de Guise y mit garnison, & obligea les Habitans de prêter serment de fidelité aux Officiers de Sa Sainteté & laissa aux Sieurs de Brissac & de Birague, le soin de défendre le Piedmont contre les Espagnols, avec ordre d'entrer dans le Milanez à la premiere occasion favorable.

Le Cardinal de Trente, Gouverneur du Milanez, eût alors l'imprudence de faire connoître aux Ennemis la foiblesse de ses forces. Il envoya des Deputez demander au Duc de Guise la restitution de Valence, alleguant qu'il n'étoit pas honorable à Sa Majesté Tres-Chrêtienne, d'avoir surpris avant la fin de la Tréve, une place qui appartenoit à Sa Majesté Catholique, & qu'il falloit au moins declarer la guerre avant que de faire ce siége. Le Cardinal de Trente fait demander la restitution de Valence.

Le Duc de Guise répondit à ces Députez

 qu'il

1557. qu'il n'étoit point venu faire la guerre aux Espagnols, ni commettre dans leurs Etats aucun acte d'hostilité, pourvû qu'ils luy laissassent le passage libre, & qu'ils luy fournissent des vivres en payant : Que pour Valence, on ne pouvoit douter, qu'elle ne fut anciennement du Domaine des Papes, pour le rétablissement de l'autorité desquels le Roy l'avoit envoyé en Italie.

Le Duc traverse le Milanez.

Le Marquis de *Pescaire* étoit alors à Pavie. Incertain du parti qu'il devoit prendre, il demeura sans action jusques à ce que l'Armée Françoise fut passée au delà de cette Ville : aprés quoi, il donna un detachement de Cavalerie à *Cesar d'Avalos*, son frere, pour tenir en respect l'Arriere-garde de cette Armée, & empêcher les Soldats de s'écarter.

On blâma ce procedé, il devoit s'opposer au passage des François, & non les faire poursuivre ; mais ce qu'il y eût de pis, il fit transporter toutes sortes de munitions de bouche dans les lieux par où ils devoient passer, afin que ne manquant de rien ils n'eussent pas sujet de faire des courses dans son Gouvernement. Il auroit été bien plus à propos, que faisant transporter toutes ces munitions dans les Places fortes, il eût ruïné l'Armée ennemie, en luy ôtant le moyen de subsister & c'étoit le desein de son Maître.

Les Gouverneurs fournissent des vivres en payant.

Les bons Offices de Pescaire, & la crainte de la Cavalerie que commandoit d'Avalos, empêcherent les Soldats de se plaindre & de s'écarter, & le Duc de Guise auquel par ce moyen il ne fut pas difficile de les contenir

nir dans le devoir, arriva fort heureusement aux frontieres du Duché de Parme. 1557.

Le Duc de Parme accepte la neutralité

Octave Farnese, Duc de ce païs, ne voyant aucun secours à esperer des Gouverneurs du Milanez, les imita : il fit un Traité avec le Duc de Guise, par lequel il luy promit le passage libre dans ses Etats, & des vivres en payant.

Ce Traité n'eût pas plûtôt été ratifié de part & d'autre, que le Duc de Guise passa le Pô à Valence, & fut à Regge, Ville engagée dans son parti. Il y faisoit la revuë de ses Troupes, lors qu'il apprit que le Duc de Ferrare * suivi d'un nombreux cortege de Noblesse, venoit recevoir les François.

* *Hercule d'Est.*

Entrevuë des Ducs de Ferrare & de Guise.

Il mit aussi-tôt son Armée en bataille, fut au devant de ce Duc, mit pied à terre au moment qu'il l'apperçut, & s'étant avancé il luy presenta le Baton de Commandant, & protesta qu'il obeïroit avec plaisir à un Prince, à qui le Roy, son Maître, avoit confié le Commandement de ses Armées, son honneur, & sa fortune.

Le Duc de Ferrare qui avoit mis pied à terre au même tems que le Duc de Guise son gendere * luy rendit le Baton, & l'embrassa : ils remonterent ensuite à cheval, & entrerent à Regge, où tout étoit préparé pour leur entrée.

Le Duc de Ferrare se faisoit distinguer par l'éclat de ses armes, mais le Duc de Guise l'emportoit sur luy par sa bonne mine, & sa taille avantageuse, outre qu'il étoit à la tête d'une

* Le Duc de Guise avoit épousé Anne d'Est, fille aînée du Duc de Ferrare, & de Renée de France, fille de Loüis XII.

1557. d'une Armée nombreuse, leste & aguerrie; cette même Armée occupa les principales ruës, & les places publiques de la ville & des faux-bourgs.

Divers Conseils sur le païs où l'on porteroit les armes.

L'on tint Conseil de guerre pour resoudre de quel côté on feroit agir les troupes. Le Duc de Ferrare exposa d'abord les raisons qui l'avoient engagé dans ce parti, aprés quoi il fut d'avis qu'on allât faire le siége de Parme ou de Cremone. Ce conseil étoit interessé, le Pape Paul ayant promis au Duc la premiere de ces places.

Le Duc de Guise & le Cardinal Caraffe qui étoit venu en poste joindre l'Armée, furent d'un avis contraire, & soutinrent qu'il falloit d'abord faire la conquête de la Toscanne ou du Royaume de Naples, selon les conventions du Traité, & conformement aux ordres que le Duc de Guise en avoit reçu du Roy.

Avis de l'Ambassadeur de France.

L'Ambassadeur de Henry II. à Venise loüa ce conseil, comme le plus avantageux aux Liguez & le plus honorable au Roy son Maître, & l'appuya par plusieurs raisons, qu'il exposa avec autant de force que d'éloquence: Car, dit-il, quand on aura conquis la Toscanne & le Royaume de Naples on se rendra facilement maître de la Sicile, & des autres païs que les Espagnols tiennent dans l'Italie. La crainte retient le Duc de Parme dans l'Alliance du Roy d'Espagne, mais il y renoncera aussi-tôt qu'il sçaura que les François seront victorieux, il ne faut point irriter les Venitiens qui ont trouvé fort mauvais que le Duc de Ferrare

,, leur

leur voisin soit entré dans la Ligue, ils ont « mis des troupes sur pied, & fait équiper « un grand nombre de vaisseaux; le Duc de « Parme n'aura pas plûtôt du pis, qu'ils regar- « deront les François comme des Ennemis, « cette République ayant trop de politique « pour se croire en seureté; lors qu'elle voit « les armes des Liguez victorieuses sur ses « frontieres. On a déja trop d'ennemis, sans « s'en faire de nouveaux, si l'on en veut aux « Venitiens il faut porter la victoire d'un au- « tre côté, afin de les surprendre lors qu'ils s'y « attendront le moins. 1557.

Tous les Officiers approuverent cet avis, sçachant qu'il étoit conforme aux volontez du Roy. Le Duc de Ferrare seul se recria contre, & avec d'autant plus de raison, que l'Armée n'étoit pas assez nombreuse pour faire & conserver tant de conquêtes. Il protesta qu'il n'étoit pas d'humeur à mener ses troupes en Toscane, luy qui s'attendoit à une invasion prochaine des Ennemis dans ses Etats; & ajouta que le Duc de Guise pouvoit y aller; qu'il luy souhaittoit la conquête de plusieurs Royaumes, & que pour luy il se contenteroit de faire la guerre au Duc de Parme.

CHAPITRE II.

LA nouvelle du passage de l'Armée Françoise au delà du Pô combla Rome de joye. Les Romains qui quelques momens auparavant desesperoient de leur salut, ne se promirent rien moins qu'une victoire complette. On tient à Rome divers Conseils.

1557. Les Cardinaux & les Officiers mirent en deliberation dans un Conseil, auquel le Pape se trouva, si l'on porteroit la guerre dans le Royaume de Naples, ou si l'on attaqueroit la Toscanne.

Avis de Strozi. *Pierre Strozi*, jaloux de la grandeur des *Medicis*, & leur ennemy particulier, fut d'avis qu'on se jettast dans la Toscanne. Il en fit voir la conquête d'autant plus facile, que les peuples de ce païs soupiroient aprés leur ancienne liberté, & regardoient leur Prince comme un Tyran. Les Napolitains, dit-il, seront fidelles à leur Roy. La longue habitude qu'ils se sont fait de la domination Espagnole, les a fortement attachez à la fortune de Sa Majesté Catholique, pour laquelle ils prendront indubitablement les armes. Ils ne cherchent point à changer de maître, celuy qu'ils ont, ne leur déplaît point, au contraire ils ont pour luy de l'estime & de la veneration. D'ailleurs ne se croyent-ils pas heureux de joüir en repos d'une paix aussi agreable qu'elle leur est avantageuse? Elle les remplit de biens, & elle rend leurs Provinces florissantes. Ainsi il est seur qu'ils ne troubleront cette paix que lors qu'ils verront leurs affaires dans une situation à ne pouvoir se soutenir ou se relever sans une revolution generale: mais il n'y a pas de doute que la conquête de la Toscanne ne jette la consternation dans le cœur des Napolitains, & ne leur fasse changer de sentimens, en effet quand on a une fois intimidé les gens, & que on leur a fait perdre leurs anciens prejugez, on en vient aisement

sement à bout, & celuy qui veut renverser" 1557.
un rocher, commence par en abbattre la"
pointe, aprés quoy il le sappe peu à peu jus-"
ques à ce qu'il ait arraché les fondemens."
C'est manquer de raison que de s'en pren"
dre d'abord à la partie la plus considerable"
d'un tout pour le faire perir. Celuy qui ab-"
bat une tour par les fondemens, est acca-"
blé sous ses ruines lors qu'elle vient à tom-"
ber; ainsi ne nous attachons point d'abord"
à ce qui est le plus fort, attaquons la Tos-"
canne qui sert comme de rampart au Roy-"
aume de Naples, afin de faire tomber ce"
grand édifice, de maniere que nous ne soyons"
pas accablez sous ses ruines. "

Les Caraffes qui mesuroient toutes choses à leur ambition, & à l'excés de leur colere, dirent qu'il falloit d'abord attaquer le Duc d'Albe, ils ne considererent point si leurs desseins étoient conformes aux loix & aux manieres de bien faire la guerre. Il nous" est, disoient-ils, de la derniere importance" de commencer par quelque entreprise écla-" tante, qui donne de la reputation à nos ar-" mes, & qui fasse croire à l'Italie, que ses" bornes sont trop étroite, pour renfermer nos" conquêtes. C'est en donnant quelque chose" au hazard, & en entreprenant beaucoup," qu'on fait de grands exploits & des progrés" surprenans, & les timides n'ont presque ja-" mais une heureuse réüssite. le Duc d'Albe" retirera de grands avantages de nos lon" gueurs, parce que les richesses du Royau" me de Naples, & la fertilité de ses campa" gnes luy fourniront en abondance des sol" dats,

Conseil des Caraffes.

1557. „dats, des chevaux, & des munitions de „guerre & de bouche. Nous nous privons de „ces mêmes avantages, étant dès à present „presque dans l'impuissance de payer nos „troupes, & même de les nourrir. D'ailleurs „si Sa Majesté Tres-Chrétienne a du pis en „Flandre, où tombera tout le fort de la guer- „re, il rappellera son Armée de la Toscan- „ne, car on n'aime pas à vaincre dans les „païs étrangers lors qu'il faut pour cela met- „tre ses Etats au hasard; de plus il est de la „prudence d'un Capitaine d'exposer à la pre- „miere occasion favorable les soldats qui luy „coutent cher, & ausquels il donne une paye „considerable, afin de retirer aux dépens de „leur vie les interests de son argent; un sage „laboureur abbat un arbre par le pied pour „en couper les branches avec plus de facili- „té, & une tour sappée par les fondemens „n'accable point celuy qui la renverse, lors „qu'il a soin d'en eviter la chute.

Ce conseil plût, & le Cardinal Neveu qui l'avoit ouvert, se chargea de son execution. Il envoya *Tiraldi* * dans la campagne de Rome, & dans la Marche d'Anconne pour y faire des levées, & *Boniface Simmonetta* reprit, en même tems, *Priberno*, *Sezza* & *Roche Seche*.

* *Jean Baptiste.*

La tréve étoit alors expirée, & la famine augmentoit considerablement à Rome, parce que les Espagnols étant maîtres des embouchures du Tibre, ne laissoient remonter aucuns vaisseaux, & qu'on ne pouvoit tirer de grains de la campagne, ayant été brulez l'année précedente. Les Caraffes qui ne pen-

soient

sçoient qu'à lever des troupes, & à faire entrer des vivres dans Rome, s'apperçurent bien-tôt que le dernier leur étoit impossible, tant que leurs Ennemis posséderoient Ostie, ils resolurent de l'emporter, & firent pour cela de grands preparatifs. 1557.

Le Duc de Palliane & Pierre Strozzi, que Sa Sainteté avoit mis auprès de ce Duc pour luy servir de Lieutenant General & de conseil, arriverent devant Ostie avèc six mille hommes d'Infanterie, & huit cens Chevaux. Strozzi fit élever avec une diligence extrême une batterie de six pieces de canon, & poussa les Espagnols si chaudement : qu'ils mirent en deliberations s'ils défendroient la Citadelle, dont ils n'avoient pas encore reparé les ruines; ainsi cette place fit perduë par l'endroit qu'il l'avoit fait prendre, & la Garnison capitula avec tant de precipitation qu'elle se couvrit de honte & d'ignominie. De-là Strozzi fut mettre le siége devant *Fiumicine*, Chateau fortifié qui commande l'embouchure du Tibre, & les élemens contraires aux Espagnols les forcerent de le rendre, quoi qu'il fut plein de munitions. Le Tibre grossi par les pluyes avoit couvert une partie de l'Isle dans laquelle est situé ce chateau, il en avoit ruïné les ramparts, & avoit penetré jusques dans la place d'Armes.

L'Armée du Pape prend Ostie.

Cette reddition precipitée irrita le Duc d'Albe contre les Officiers qui commandoient dans ces places, & sans avoir égard aux raisons qui les avoient comme forcez de capituler, il refusa de les voir; il est vrai qu'ils étoient

Le Duc d'Albe punit le Gouverneur de ces Places.

1557. étoient coupables, & s'étoient rendus malgré les soldats qui vouloient se défendre jusques à l'extremité. Il fit prendre *Mendoze*, l'un des Commendans de *Fiumicine*, l'autre qui étoit un Chevalier de Malte, se refugie dans cette Isle, où le Grand-Maître le fit arrêter à la priere du Duc.

La nouvelle de ces conquêtes remplit les Romains de joye, & ces peuples à qui la douleur faisoit verser des larmes quelques jours auparavant, ne pensoient alors qu'à se divertir, les Caraffes en prirent sujet de parler avec mépris des forces de l'Espagne, & de vanter hautement ce qu'on devoit se promettre des secours de la France, puis qu'au seul bruit de ses armes on voyoit tomber des ramparts que le Duc d'Albe avoit fait élever avec tant de soin & de dépense : Ils menacerent leurs Ennemis d'une défaite entiere, firent de grands preparatifs de guerre, & par une audace surprenante ils disposerent des Etats & des richesses de l'Italie, comme s'ils en avoient été les Maîtres.

Cette joye parut à son comble, lors qu'on apprit que *Jerome Frangipani* & *François de Ville* avoient repris avec le même bonheur *Frescati*, *Grotta Ferrata*, *Marini*, & *Castel Gandolfe*.

Prise de Vicovaro. Le Duc de Palliane faisoit alors le Siége de *Vicovaro*, & le battoit avec sept pieces de canon. Il fit brêche en peu de tems, & fit monter à l'assaut. Pierre de Castello qui commandoit dans la Place à une Enseigne d'Infanterie Espagnole, repoussa les Assiégeans : mais averti qu'ils devoient revenir le lendemain, & se

se voyant dans l'impossibilité de leur faire tête, & de se mettre à couvert du canon qui l'incommodoit extrémement, il resolut d'abandonner la Ville, & de se retirer dans la Citadelle, qui étoit fortifiée à l'antique. Il executoit ce dessein, lors que les Ennemis qui en furent avertis par un Transfuge, entrerent dans la Place : ils défirent la garnison avec d'autant plus de facilité, qu'ils la trouverent dans le desordre, & uniquement occupée à transporter quelques meubles dans cette Citadelle. Plus de quatre-vingt Espagnols resterent sur la place, soixante & dix furent faits prisonniers, & conduits à Rome. Les Caraffes voulurent les immoler à leur colere ; mais Sa Sainteté leur rendit la liberté, & leur fit distribuer quelque argent, protestant qu'il ne faisoit point la guerre pour la destruction du genre humain, dont Dieu l'avoit établi le Pere & le Pasteur, mais seulement pour défendre l'honneur du Saint Siége, & soûtenir l'autorité des Papes. Neanmoins lors qu'il faisoit voir tant de moderation à l'égard de ces Soldats, que le sort avoit rendus ses prisonniers de guerre, il retenoit dans une prison les Ambassadeurs d'un grand Roy. 1557.

La prise d'Ostie, & celle de Vicovaro, inspirerent aux habitans de la Campagne de Rome le courage de se revolter contre les Garnisons Espagnoles ; ils les chasserent de cette Province. Le cours de ces prosperitez fut interrompu par la retraite du Duc de Paliane, qui loin de profiter de la consternation & de la foiblesse des Ennemis, s'en revint à Rome,

1557. Rome ; ce qui eût pour son Parti des suites tres-fâcheuses.

Jean des Ursins, qui venoit de s'assurer de toutes les places de cette partie de la Campagne de Rome, qui ont tenu les anciens Volsques, alloit mettre le Siége devant Anagnie, lors que la nouvelle de l'approche de Colonne * avec la Cavalerie Italienne, l'obligea de faire une retraite fort precipitée, & de rentrer dans Rome.

* *Marc-Antoine.*

CHAPITRE III.

Le Duc d'Albe tient un grand Conseil.

LE Duc d'Albe que ses foibles pertes embarrassoient peu, ne s'appliquoit uniquement qu'au point décisif de toute cette guerre, & aux moyens de la terminer avantageusement & avec gloire. Il assembla le Conseil de Guerre, & y fit entrer *Ferdinand de Gonsague*. C'étoit un Capitaine habile, qui avoit appris le métier sous Charles-Quint. Il avoit rendu des services importans à cet Empereur ; il en avoit été aimé, mais les Espagnols le haïssoient. Ayant été prié de dire son avis, il commença par remercier le Duc d'Albe de cet honneur, puis parla de la guerre aussi à fond que l'on pouvoit l'attendre d'un homme de son experience : aprés quoy s'adressant à tous les Officiers qui étoient presens : Je ne me suis point, Messieurs, leur dit-il, étendu sur la maniere de faire la guerre pour faire connoître mon érudition, mais seulement pour fournir à un chaçun matiere de donner ses avis, & à nôtre General tout lieu de se déterminer. Pour moy, je

Avis de Ferdinand de Gonsague.

„je conseillerois de mettre garnison dans les „places frontieres, & de se rendre maître de „tous les passages & des défilez par où les „Ennemis peuvent entrer dans le Royaume, „& que sans hazarder le succés d'une batail„le, on eût soin d'observer exactement ses „démarches, de luy couper les vivres, & de „le fatiguer sans cesse, jusques à ce que „l'ayant à demy ruiné par la disette, le tra„vail & les veilles, on puisse aisément la vain„cre & le chasser. Ce fut de icette maniere „que Fabius sauva la République, & que „François Premier renfermé dans Avignon „força Charles-Quint d'abandonner avec „perte le Siége de Marseille, & de sortir de „la Provence: Ce grand Roy avoit appris „par experience devant Pavie, que c'étoit „le chemin le plus facile pour arriver à la vi„ctoire. Les exemples journaliers confir„ment ceux-ci, & prouvent ce que j'avance. „Le soldat recrû de fatigues, & accablé de „miseres, se mutine, deserte, perd courage, „& ne peut pas être retenu. Alors il est facile „à l'Ennemy de le defaire entierement, soit „qu'il veüille le tailler en piéces, ou le lais„ser perir de faim & de misere. 1557.

Cet avis fut rejetté de Marc-Antoine Colonne, & des Espagnols, quoy qu'ils ne le trouvassent mauvais, que parce qu'il avoit „été ouvert par Gonsague. Ils dirent, qu'il „étoit de l'honneur de la Nation Espagnole, „& en particulier de celuy du General, de „ne pas temporiser: Qu'il seroit plus facile „de battre les Ennemis, que de retenir les „Napolitains dans le devoir, parce que ces Avis de Colonne.

pe…

1557. „peuples étoient non seulement tres-inconstans, mais qu'il y avoit parmy eux, bien „des gens encore affectionnez aux François, „& qui ne cherchoient qu'une occasion favorable de rentrer sous leur domination : „Qu'alors les Espagnols seroient obligez de „tourner leurs armes contre une Nation qui „étoit maintenant prête à tout exposer pour „leur service : Qu'il étoit beaucoup plus „avantageux d'attaquer que d'être sur la défensive : Que la fortune étoit pour l'ordinaire favorable à ceux qui donnoient quelque „chose au hasard : Que les victoires d'Alexandre sur Darius, celles de Cesar sur Pompée, & depuis peu l'heureux succés de la „temerité de Pescaire devant Pavie, en „étoient des preuves incontestables : Qu'il „ne falloit qu'un peu d'experience pour voir „qu'un Ennemi méprisoit ceux qui évitoient „de se trouver devant luy : Que ce mépris „luy donnoit une nouvelle vigueur & ralentissoit le courage de ceux qui fuyoient „l'occasion de le rencontrer : Qu'enfin le veritable moyen de défendre le Royaume de Naples, étoit d'en empêcher l'entrée à l'Ennemy, durant que s'il y mettoit „une fois le pied, il y consumeroit les munitions, & se fortifieroit dans les places : „qu'ainsi l'on seroit obligé d'envoyer du secours dans des lieux, d'où l'on en auroit tiré de fort considerables ; outre qu'il étoit „à craindre, que les Napolitains ne voulussent par une prompte soumission empêcher „le ravage de leurs terres, & l'incendie de „leurs Maisons : Qu'enfin pour éviter tous

ces

ces inconveniens, il falloit repousser vive-"
ment l'Ennemi. " 1557.

Quelques autres à qui la crainte avoit ôté le jugement, qui se croyoient dans l'impuissance de resister aux Ennemis, ou qui peut-être ne cherchoient qu'à contraire les Conseils precedens, donnerent celuy-ci : Qu'il falloit se retrancher en attendant le secours" qui venoit d'Espagne, & voir quel seroit le" sort des armes du Roy dans les Païs-Bas, d'au-" tant que s'il y remportoit la victoire, les" François seroient bien-tôt chassez de l'Italie.

CHAPITRE IV.

Le Duc d'Albe suit l'avis de Gonsague.

LE Duc d'Albe se sentit vivement choqué de cet avis, & maltraita de paroles ceux qui l'avoient ouvert: Il ne pouvoit souffrir, qu'on le blamât de lâcheté, ou qu'on parût se defier de sa conduite : Il se determina pour le sentiment de Gonsague, & donna de grandes loüanges à ce Capitaine, qui le remerciant de cet honneur, se servit de ces termes : Auroit-il été possible, que" nous eussions eu des sentimens contraires," nous qui formez dans l'école de Charles-" Quint, suivons avec exactitude les precep-" tes de ce grand Empereur? Sçachez que la" haine des Espagnols pour moy ne pourra" jamais detruire l'affection que j'ay pour" vous, & qui a commencé par la tendresse" que Sa Majesté Imperiale nous a temoignée. Pour moy, j'ay toûjours conservé un pro-" fond respect pour le genie élevé de ce Prin-" ce, j'ay souvent experimenté cette grandeur" d'ame,

1557. „d'ame, qui l'approchôit en quelque façon „de la divinité, il faudra que je commence „de m'oublier moy même, lorsque je penseray d'une maniere differente.

Le Conseil levé, le Duc d'Albe se retira, fit de serieuses reflexions sur l'état de cette guerre, & sur l'inconstance de la fortune, qui ayant paru d'abord pencher pour l'Espagne, sembloit vouloir se declarer pour leurs Ennemis. Neanmoins il ne fut pas long-tems à prendre son parti: Il resolut de se mettre en état, non seulement de se défendre, mais même de pousser vivement les Liguez. Il ordonna qu'on levât trente mille hommes de milices dans le Royaume, & qu'on les distribuât par compagnies: Il voulut que leurs Capitaines, & leurs Colonels eussent soin de leur faire l'exercice, & de les mettre en état de servir dans les troupes reglées, lors qu'on en auroit besoin: Il donna ordre au Marquis *de Trevise*, Gouverneur de l'Abruzze, de rétablir au plûtôt les fortifications de Civitella, de Peschiera, de Théatre, & des autres villes de cette Province; persuadé que le Duc de Guise, & l'Armée du Pape tiendroient cette route pour entrer dans le Royaume de Naples.

Le Duc se dispose à repousser l'Ennemi.

Il fit transporter dans les Places fortes toutes les munitions de bouche, pour ôter aux Ennemis tout moyen de subsister. L'Officier * qu'il avoit chargé de cette commission, s'en acquita avec tant de diligence, & de fidelité, qu'il ramassa en fort peu de tems assez de vivres pour faire subsister une Armée pendant toute l'année.

* *Lopés Mardonnes*

Il

Il se promettoit que le Duc de Guise, marchant sur les pas de *Lautrec*, tiendroit cette route, & qu'il n'auroit pas un succés plus avantageux; il ne doutoit pas qu'ayant soin de lui couper les vivres, les Soldats affamez se débanderoint pour piller, & tomberoient immanquablement dans les embuscades des Espagnols; qu'alors prêt à porter la guerre par tout où bon luy sembleroit, il pourroit se jetter dans les Etats du Pape, même faire le siége de Rome, & obliger les François par cette diversion de quitter Naples pour venir au secours de Sa Sainteté. 1557.

Le Comte de Sainte-Flore, frere du Cardinal, se chargea du soin de fortifier Capoüe; Vespasien de Gonsague mettoit la ville de Nole en état de défense, le Marquis de Villa-Franca [1], & celuy de Coria [2], faisoient réparer les fortifications de Sainte-Agathe, de Venose, & d'Ascoli: Le peuple se portoit à ces travaux avec un affection incroyable; on le voyoit offrir biens, travail, armes, & même sa vie; & cela contre le sentiment des Caraffes, qui se promettoient de grandes revolutions.

Les Napolitains donnent au Duc des preuves de leur fidelité.

1 Garsias de Tolede.

2 Frederic de Tolede.

Trente Seigneurs Napolitains de la plus haute qualité leverent chacun une compagnie de Cavalerie, promirent de l'entrenir à leurs dépens, & de la commander.

Les villes & les Habitans de la campagne s'empresserent à montrer au Roi, qu'il ne cedoient à la Noblesse ni en zele pour son service, ni en fidelité. Ils envoyerent au Duc des Députez, qui luy offrirent trois millions d'écus, & tout ce qui dépendoit d'eux: Il les remer-

Le Tiers-Etat offre 3. millions.

1557. Il n'en accepte que la moitié.

mercia, loüa leur zele & leur fidelité, n'accepta que la moitié de la somme, qu'ils luy avoient fait offrir, & leur marqua le tems qu'ils la devoient consigner aux Trésoriers.

Il n'en agit pas de même à l'égard des grands Seigneurs, il en exigea d'eux, & accepta tout ce qu'ils voulurent luy presenter, leur faisant en cela une espece de grace, & s'assurant par ce moyen de leur fidelité; Car si le sort de la guerre avoit été contraire aux Espagnols, & que ces Seigneurs Napolitains qui étoient fort pecunieux, eussent pris le parti des Ennemis, qui ne l'étoient guerres, ils leur eussent été d'un fort grand avantage: Au contraire devenus pauvres, & privez de ce qui pouvoit les faire le plus considerer dans la revolte, ils étoient comme necessitez de demeurer fideles.

Reponse du Duc aux Deputez.

Les Députez du Tiers-Etat insistant à ce qu'il acceptât entierement le don gratuit qu'ils étoient chargez de luy offrir, il leur „répondit: Messieurs, le don gratuit que „vous m'offrez, me fait un vray plaisir, mais „je le souhaitte moins que vôtre propre utili„té, & je borneray ma felicité à vous rendre „heureux. Je n'ay reçu de l'argent de la No„blesse, que parce que la trop grande quanti„té luy pouvoit être nuisible, & que posse„dant de grands biens, elle pourroit sans „peine & en peu de tems en amasser de plus „grosses sommes; d'ailleurs les Nobles ne „m'ont rien donné de leur necessaire, leur „train ni leur table n'en recevront aucune „diminution, cet argent leur étoit superflu, „& neanmoins il pouvoit leur donner lieu

de

„de n'être pas fideles : il n'en est pas de mê- 1557.
„me, Honorables Députez, des sommes que
„vous me priez d'accepter ; elles ne sont
„point le superflu des revenus du peuple,
„c'est son necessaire, & le sang d'un tres-
„grand nombre de malheureux. Il est beau-
„coup plus avantageux de faire la guerre
„avec une armée médiocre, & n'être point
„à charge au peuple, pourvû neanmoins
„qu'il vivre en repos chez luy, & sans crain-
„te des Ennemis. Ainsi, Messieurs, il faut
„conserver ce que je ne veux point re-
„cevoir : si les affaires m'y obligent, alors
„je le prendrai volontiers, & même il sera
„pour moy de quelque consolation de ceder
„aux Ennemis, pour voir vôtre zele & vô-
„tre bonté remporter une victoire beaucoup
„glorieuse. Au reste les sommes que j'ay
„touchées, suffisent pour l'entretien d'une
„Armée, lors que le General fait les ména-
„ger, & qu'il ne les met point à son profit ;
„car s'il est avare, rien ne le peut rassasier ;
„Mais, Honorables Députez, il n'en sera
„pas de même du Duc d'Albe, vous ne le
„verrez point exposer ses troupes aux dan-
„gers, ni les courir luy-même pour se faire
„riche, & il ne combattra que pour le servi-
„ce & la gloire de son Roy, & le salut de la
„Patrie.

Les Députez retournerent dans leurs vil-
les, & y parlerent des insignes vertus du
Vice-Roy avec tant de force, que les peuples
s'estimerent heureux de vivre sous un Gou-
verneur de ce merite : ils firent plus ; charmez
de sa generosité ils ne voulurent pas en quel-

1557. que façon luy ceder. Ils amasserent une quantité prodigieuse d'argent, afin que si la fortune ne secondoit pas ses desseins, ils pussent au moins luy donner cette même somme qu'il avoit refusée, & le recompenser avec usure d'un refus si genereux & si desinteressé.

CHAPITRE V.

Preparatifs du Duc.

LE Duc d'Albe seur de l'affection des Napolitains, & se voyant de grosses sommes, se disposa avec beaucoup plus de confiance à résister aux Confederez; il fit fondre des canons, acheter des armes, & reparer les ruïnes des villes : il retira des places maritimes les troupes reglées, qu'on avoit été contraint d'y envoyer pour s'opposer à la flotte des Turcs que sa Hautesse * avoit envoyée piller les côtes de ce Royaume. Il retira, dis-je, les troupes reglées, en grossit son armée, & se contenta de mettre dans ces mêmes places des Gouverneurs & des Officiers pour donner des armes aux bourgeois, leur faire faire l'exercice, & les commander en cas qu'ils fussent attaquez.

* *Soliman II.*

Affection des Napolitains.

Il seroit impossible de marquer avec quelle affection les Napolitains se porterent à executer les ordres de ces Officiers. Charmez de ce que le Duc faisoit assez de fond sur leur fidelité pour leur confier la garde de leurs villes, ils luy donnerent dans mille acclémations, les noms de leur *Pere*, & de leur *Concitoyen* : ils s'empresserent à faire écrire leurs noms, & composerent en peu de tems des Regi-

Regimens entiers : ils s'attacherent ensuite uniquement à tout ce qui pouvoit les mettre 1557. à couvert de la crainte de leurs Ennemis. Les Dames mêmes se signalerent en cette occasion, & sans avoir égard à la foiblesse de leur sexe, ni à la dureté du travail, elles voulurent y demeurer même malgré les ordres des Officiers, & les prieres de leurs maris. Ainsi en peu de tems on ne vit dans tout le Royaume que des preparatifs de guerre, les uns exerçoient des chevaux, les autres achetoient des armes; on en voyoit qui nettoient celles que le tems ou la roüillerie avoient gâtées, & tous avec tant de joye, de concorde & d'union, qu'ils sembloient se disposer non à combattre, mais à paroitre dans un triomphe ou à quelque feste : ainsi le Royaume de Naples fut en peu de jours en état de ne rien craindre de ses Ennemis

Le Duc reçoit du secours.

Le Baron de Pfultz & Lodron, Envoyez en Allemagne pour y faire des troupes, avoient déja levé six mille hommes de pied & mille chevaux; & Louis Barientos qui s'étoit chargé de leur conduite, venoit d'entrer dans le Duché de Milan; il y reçut un Courier du Duc d'Albe, avec ordre de ne pas s'embarquer sur le Golfe de Venise pour venir descendre à Pescaire, de peur d'être surpris par les Ennemis, mais de se mettre en mer à Genes, & de cotoyer la mer de Toscanne, pour prendre terre à Cajete. Cet ordre ne s'executa que long-tems aprés, à cause du different qui étoit entre les Gouverneurs de Milan, & des longueurs affectées Doria, qui rendirent souvent le succés de campagne fort

1557. incertain, & qui causérent le retardement du Regiment Allemand, que le grand Duc de Toscanne avoit fait lever pour la garde de son Etat : mais le Duc d'Albe avoit déja reçu mille Espagnols qui étoient sortis de la Sicile, & *Ferdinand de Tolede*, Grand-Prieur de Castille, luy amenoit d'Espagne une recruë de trois mille hommes.

Etat du Milanez. Pendant qu'il agissoit avec tant de soin, de sagesse, & de succés, pour se mettre en état de repousser les Confederez, les affaires avoient une face bien differente dans le Milanez, par la faute des Gouverneurs : broüillez avec le Senat pour des paroles choquantes, & le suplice de quelques Bourgeois, mal avec les soldats ils étoient obligez de demeurer renfermez dans Milan : ils ne se fioient à personne, & manquoient de prudence pour ramener les esprits ; ainsi la campagne demeuroit libre aux François.

Brissac qui bien qu'indisposé, n'étoit pas homme à perdre une occasion favorable, venoit de prendre *Valseniere* & *Querasque*. Ces conquêtes qui répandoient la terreur dans le païs, intimiderent si fort les Gouverneurs, qu'ils firent de grandes promesses aux Allemans pour les retenir. *Barientos* fit avorter leur dessein, remontrant aux soldats, qu'il seroit honteux de servir d'autre Capitaine que le Duc, aux dépens duquel ils avoient été levez : de plus il leur representa que les Gouverneurs manquoient d'argent, & qu'il n'y avoit pas d'apparence que la fortune dût leur être favorable. Rebutez par les Allemans ils eurent recours à Doria, le

se prierent de ne pas transporter ses troupes dans le Royaume de Naples, & d'alleguer que ses Galeres n'étoient pas en état de tenir la mer, persuadez qu'aprés ce refus les Allemans seroient forcez de servir dans le Milanez, où il paroissoit assez qu'on avoit besoin d'eux pour rétablir un peu les affaires. Doria se fit un plaisir d'accorder aux Gouverneurs la grace qu'ils luy demandoient; car outre qu'elle paroissoit assez conforme au service du Roy, elle servoit sa haine particuliere, & privoit le Duc des secours dont il avoit besoin. 1557.

CHAPITRE VI.

Philippe II demande la paix au Pape.

PHILIPPE Second qui étoit en Flandre, envoya *François Pacheco* à Rome. Ce Ministre obtint une Audience du Pape, & luy presenta de la part du Roy son Maître, des Lettres tres-respectueuses, & pleines de protestations, de tendresse, & de soumissions. Philippe luy demandoit excuse de tout ce qui s'étoit passé jusques alors, & protestoit: Qu'il n'avoit jamais manqué de respect, « & de soumission pour le Saint Siége: « Qu'il avoit toûjours conservé une ten- « dresse de fils pour Sa Sainteté, quoi- « que la situation de ses affaires l'eût « obligé de luy faire la guerre, & que quoy « qu'il arrivât, rien ne seroit capable de luy « faire perdre la bonne volonté qu'il avoit « pour la Maison des Caraffes: Qu'il auroit « toûjours pour eux une bonté de pere: Qu'il « auroit soin de leurs interêts: Qu'il ne s'étoit «

„jamais opposé à leur aggrandissemens; mais
1557. „qu'il paroissoit qu'ils devoient plûtôt s'a-
„dresser à luy pour cela, qu'à Henry II.
„Qu'enfin s'il n'étoit mal avec luy que pour
„Sienne, il étoit tout prêt de la donner à
„perpetuité aux Princes ses Neveux, pour-
„vû qu'il voulut mettre fin à tous ces desor-
„dres, & ne permettre pas que deux Roys
„Catholiques se fissent une guerre si cruelle.

N'est pas écouté.

Les Caraffes fiers de se voir des forces si considerables, de sçavoir que Philippe commençoit à craindre, & que le Grand Duc parloit de paix, rejetterent ces offres. Ils maltraiterent Pacheco de paroles, luy firent de grosses menaces, & luy commanderent de sortir la ville au plûtôt. Il prit la poste, & comme il avoit eu soin de se faire tenir des relais, il se sauva incessamment auprés du Duc d'Albe. Ce Duc qui étoit un homme consommé dans les affaires, n'eût pas plûtôt été informé de la faute que venoient de faire les Caraffes, qu'il dit : *Je ne puis assez admirer les secrets de la divine Providence, qui a tellement aveuglé nos Ennemis, que ne peuvent s'appercevoir d'un avantage tres-important, ils se sont déterminez à en chercher de plus considerables dans une guerre douteuse.*

* *Cosme de Medicis.*

Le grand Duc balance sur son parti.

Le Grand Duc * informé des desseins du Roy, (car les Ennemis l'en avoient fait avertir, & avoient même fort exageré les offres de Sa Majesté) commença de trembler. Il se plaignit fortement aux Ambassadeurs de Philippe, & gagné par les belles promesses du Pape, il crût devoir embrasser le parti des François. Cependant incertain & irresolu il

ne

ne sçavoit à quoi se determiner ; car outre que la fortune ne s'étoit pas encore declarée pour eux, Philippe luy paroissoit puissant ; il sçavoit qu'il avoit heureusement terminé des guerres bien plus à craindre, & enfin il étoit allié depuis long-tems à la Maison d'Autriche. 1557.

Dans cet embarras il écrivit au Duc d'Albe, il luy representa leur ancienne amitié & leur alliance, il luy protesta qu'il esperoit tout de luy seul, & qu'il luy souhaitoit toutes sortes de felicitez. Il luy exposat qu'il avoit appris que Philippe étoit en traité pour ceder la ville de Sienne aux Caraffes: Qu'il ne sçavoit pas si la guerre injuste qu'ils avoient suscitée à Sa Majesté, les rendoit plus dignes de cette récompense que luy, qui avoit toûjours eu une attache sincere pour le Roy, qui luy avoit obeï avec exactitude, qui attendoit en ami cette récompense pour en marquer une reconnoissance éternelle.

Ecrit au Duc d'Albe, qui luy fait réponse.

Le Duc d'Albe persuadé qu'il étoit de la derniere importance d'éloigner les Caraffes de Sienne, & de ne pas souffrir que le Grand Duc changeât de parti, luy fit réponse au plûtôt, le pria de demeurer ferme, & d'envoyer des Ambassadeurs à Sa Majesté Catholique, qui étoit en Flandre. Il depecha en même tems un Courier au Roy, avec des lettres, par lesquelles il luy representoit, Que la guerre d'Italie deviendroit éternelle, « si les François étoient reçus dans Sienne, & « que cette Place étant au milieu de l'Italie, « leur ouvriroit les chemins ou de Milan ou « du Royaume de Naples : Que le Roy de «

1557. „France n'étant déja que trop puiſſant, il „n'étoit pas de la politique de luy ceder une „Place qui pouvoit faciliter l'execution de „ſes deſſeins; mais qu'il devoit en gratifier „le Grand Duc, parce que cette gratifica„tion ne diminueroit en rien les forces de la „Monarchie Eſpagnole, qu'elle éloigneroit „les François de la Toſcane, & qu'enfin el„le attacheroit inviolablement ce Prince „aux interêts de ſa Couronne.

Coſme envoye des Ambaſſadeurs à Philippe II.

Coſme de Medicis, Grand Duc, envoya *Loüis de Tolede*, ſon beau-frere en ambaſſade à Sa Majeſté Catholique, qu'il pria inſtam„ment, de ne pas fortifier le parti de ſes En„nemis, en leur cedant la ville de Sienne, qui „alloit par ce moyen devenir le joug de la „Toſcane, qui vaincuë ou fatiguée par une „guerre longue & ſanglante, ſe verroit obli„gée de ſe joindre à ſes-mêmes Ennemis: „Qu'il n'étoit pas à preſumer que cette ceſ„ſion les affectionnât à leur Bienfaicteur; „qu'au contraire ils s'en ſerviroient avanta„geuſement pour faire réüſſir leurs projets „ſur Naples & ſur Milan: Mais que ſi les „guerres que Sa Majeſté Catholique avoit à „ſoutenir en divers endroits, ne luy permet„toient pas de veiller à la conſervation de „Sienne, il la prioit inſtamment de luy don„ner cette Place à la tenir en fief de la Cou„ronne Eſpagnole; Qu'il ſeroit toûjours prêt „à la luy remettre entre les mains au premier „ordre; & qu'enfin elle pouvoit par ce „moyen mettre les Grands Ducs de Toſca„ne au nombre de ſes Feudataires, & de ſes „Creatures; mais que ſi Sa Majeſté ne trou-

voit

voit pas à propos de luy accorder cette gra-"
ce, il la conjuroit de luy rendre les sommes" 1557.
immenses qu'il avoit prêtées, tant à Elle"
qu'à l'Empereur Charles-Quint son Pere, &"
qu'elle luy permit de prendre les voyes qui"
luy paroîtroient les plus seures pour se met-"
tre à couvert de l'orage qui le menaçoit. "

Cette derniere proposition choqua Philippe; mais comme il étoit un grand Maître en l'art de dissimuler, & qu'il n'avoit déja que trop d'ennemis, il n'en témoigna rien. Deferant au conseil que le Duc d'Albe luy avoit donné dans ses lettres, il ceda au Grand-Duc de Toscanne la Ville de Sienne & ses dépendances, excepté *Porto-Hercole*, *Telamone*, *Orbitello*, & le * Mont-d'Argent.

Sienne cedée aux Grands-Ducs de Toscane.

* Il Monte-Argentaro.

Voicy les principaux articles de ce Traité,

1. Que les Grands Ducs remettroient Piombino à ses anciens Seigneurs.

2. Qu'ils payeroient tribut aux Rois Catholiques.

3. Que ces mêmes Rois demeureroient quittes des mêmes sommes prêtées par la Maison de Medicis, à Charles-Quint & à Philippe Second.

4. Que les Grands Ducs ne pourroient faire de nouvelles alliances sans la participation, & contre le consentement des Rois Catholiques.

5. Qu'ils seroient obligez, en cas de guerre dans l'Italie, d'envoyer à leur secours quatre cens Chevaux & quatre mille hommes de pied; & que reciproquement les Rois seroient tenus de faire entrer dans la Tosca-

1557. ne une Armée entiere pour secourir les Grands Ducs toutes les fois qu'ils seroient attaquez.

CHAPITRE VII.

Le Grand Duc est mis en possession de Sienne

* Jean Figueroa.

CE traité ayant été ratifié de part & d'autre, l'Ambassadeur * de Philippe Second en Toscane proclama solemnellement Cosme de Medicis Prince de Sienne, & luy donna l'investiture de cette Principauté. Ce fut un coup accablant pour les Siennois, qui avoient mis en usage tout ce que peut inventer l'esprit humain pour ne pas tomber sous la domination des Florentins. Ils les consideroient comme leurs ennemis jurez, & le Grand Duc comme leur Tyran. Aux premieres nouvelles de cette negociation, ils s'étoient rendus dans les Eglises, & les larmes aux yeux ils avoient demandé à Dieu la grace de detourner ce rigoureux châtiment de dessus leurs têtes. Aprés la conclusion du Traité, ils parurent entierement interdits, & plus touchez de la perte de leur liberté, que s'ils avoient reçu l'arrêt de leur mort.

Le Cardinal de Burgos, ennemi secret de Cosme de Medicis, & outré au dernier point de son élevation, n'osa resister ouvertement aux desseins du Roy, mais il resolut de tirer la reddition en longueur, & d'envoyer à Sa Majesté luy representer le tort qu'elle se faisoit par cette cession. Il fit ensuite assembler la garnison, qui n'avoit point été payée depuis quelque mois, & l'assura qu'il étoit resolu,

solu de la faire payer entierement avant que d'ouvrir les portes. Les soldats, ravis de le trouver de ce sentiment, luy promirent tout ce qui dependoit d'eux pour le faire executer. Cette resolution chagrina le Grand Duc neanmoins comme il n'y avoit rien à negliger, il compta de l'argent, & la Garnison sortit le 17. d'Août. Louis de Tolede entra dans Sienne avec quatre Regimens, en prit possession pour le Grand Duc, & obligea les Bourgeois de luy prêter, quoi que malgré eux, le serment de fidelité. 1557.

Cette derniere action fit perdre patience aux ennemis de la maison de Tolede, dont le Duc d'Albe étoit le chef; ils éclaterent, & dirent hautement qu'elle ôtoit aux uns leurs Royaumes *a* aux autres leurs richesses, & qu'enfin elle depouilloit les autres de leur liberté; Qu'elle s'élevoit sur les depoüilles & le sang des Innocens, & aux depens de Sa Majesté. Pourquoi, disoient-ils, le Duc d'Albe qui est severe, & qui naturellement est ennemi de la dissipation, a-t-il conseillé au Roy de demembrer de ses Etats la meilleure partie de la Toscane, pour en investir le grand Duc? sinon parce que ce Prince a pris une femme dans la maison de Tolede *b*? Voilà une belle maniere de défendre les provinces de Sa Majesté? Il cede les unes pour conser-

Les ennemis du Duc blâment sa conduite.

a Frederic de Tolede, premier du nom, Duc d'Albe, avoit chassé la de la meilleure partie de la Navarre le Roi Jean d'Albret en 1512.

b Cosme de Medicis, Grand Duc de Toscanne, avoit épousé Leonor de Tolede, fille de Pierre de Tolede Marquis de Ville Franche, Vice-Roy de Naples, oncle du Duc d'Albe.

1557. conserver les autres. N'auroit-il pas été beaucoup plus facile de maintenir l'Italie en paix, & d'en éloigner les Ennemis, en gardant un païs si bon, & qui renfermoit tant de places fortes, & n'étoit ce pas le moyen de tenir le Grand-Duc dans le respect & dans la soumission ?

Le Duc se justifie.

Le Duc d'Albe ayant été instruit de ces discours si injurieux à sa gloire, crût qu'il devoit s'en disculper dans le monde, & faire connoître son innocence.

Il fit assembler les principaux Officiers de son armée, & aprés avoir pris leurs avis sur ce qu'il devoit faire au sujet de la guerre presente, il leur dit : Vous sçavez, Messieurs „ce que mes ennemis ont pris soin de publier „depuis quelque tems, il ne me sera pas fort „difficile de me justifier, & de faire connoî„tre mon innocence & la vôtre : car on ne „vous a point épargnez : On m'accuse de „n'avoir eu en vuë, que mes interests parti„culiers, lorsque j'ay conseillé à Sa Majesté „de donner Sienne au Grand Duc : Mais ma „conscience ni mon honneur ne me repro„chent rien là dessus. Il est vray que je suis „l'auteur de conseil, que je pretens me de„voir être tres-glorieux, & d'un fort grand „avantage pour Sa Majesté, car l'Italie en„tierement fermée par ce moyen, privera „les François d'un passage, & ôtera aux „Romains l'envie de remuer. Est-ce agir „sagement que d'acheter l'amitié d'un hom„me aux depens de l'utilité publique, & n'au„roit on pas donné lieu à une guerre éter„nelle, si l'on avoit accordé cette place aux

Ne-

veux de Sa Sainteté. N'auroit-il pas falu fai-" re pour un chacun les mêmes alienations :" 1557.
Les Medicis étant devenus libres & puissans, & en état de porter la guerre dans les Etats" que Sa Majesté tient en Italie, n'étoit-il" pas de la politique de se les attacher par" quelque liberalité, & d'un Prince libre en faire le feudataire de l'Empire, & de l'Es-" pagne, & en même tems le plus puissant ap-" pui de ces deux Monarchies dans l'Italie ?" Car vous n'ignorez pas que la Majesté de" l'Empire n'est respectée qu'autant que ses" forces prevalent ; ainsi à peu de frais nous" nous rendons beaucoup plus puissans, &" l'on ne pouvoit plus heureusement & avec" plus de facilité s'assurer de la Toscane. On" me dira peut-être que la conservation de" Sienne auroit eu le même effet, & que" les forces de l'Espagne en auroient été" plus à craindre, mais il faut n'avoir au-" cune connoissance des affaires pour parler" de la sorte. Toutes les troupes du Territoi-" re de Sienne suffisent à peine pour defen-" dre cette Ville. Si le Grand Duc vouloit se" declarer contre nous, Orbitelle, Piombi-" no, & Telamone, qui nous restent, ne" nous ouvrent-elles pas le chemin de son" païs ? La mer qui forme leurs ports, ne nous" donne-t'elle pas la facilité d'y entrer, &" d'en sortir quand nous le jugerons à propos ?" Quand même les Siennois seroient demeu-" rez sujets aux Espagnols, qui ne sçait qu'ils" n'auroient jamais obeï, & qu'ils auroient" tout tenté pour recouvrer leur liberté ? Au" reste la reconnoissance du Grand Duc ne"

1557. „deviendra-t'elle pas éternelle, puisque ne re„cevant cette grace qu'aprés l'entiere expul„sion des Ennemis, il voit qu'elle vient d'un „principe de bonté, & que la crainte n'y a „point de part. Il demandoit une tres-grosse „somme d'argent, si elle luy avoit été paiée „il en seroit devenu beaucoup plus à crain„dre, & on l'auroit choqué en la luy refu„sant. Ainsi faisant revenir les François que „nous venons de chasser, la guerre n'auroit„elle pas eu une face bien differente! Enfin „quand même le Grand Duc n'auroit témoi„gné aucun ressentiment du refus de Sien„ne, cette Ville ne seroit-elle pas devenuë „l'objet de l'ambition des Papes, & le „sujet d'une guerre éternelle! Voilà, Mes„sieurs, les raisons qui m'ont determiné „à ce conseil: Jugez si je n'ay eu d'é„gard, en le donnant, qu'à mes interêts; „ou si je n'ay consideré que le Bien public „& le service de Sa Majesté.

Cette affaire ne fut entierement consommée qu'aprés la retraite des François hors de l'Italie; neanmoins j'ay jugé à propos, sans avoir égard au tems, de n'en point interrompre l'histoire, pour éviter la confusion & les repetitions, qui sans cela auroient été inévitables.

CHAPITRE VIII.

Le Duc de Guise vient à Rome, & se trouve à divers Conseils.

LE Duc de Guise, ayant reçu du Duc de Ferrare le gros canon qu'il jugea necessaire pour ses expeditions, & l'ayant envoyé à Anconne, se rendit à Rome accompagné d'*Alphon-*

d'Alphonse, Prince de Ferrare, du Cardinal Caraffe, & de Strozzi. Le Pape luy fit un accueil tres-favorable, & voulut qu'on luy rendit de grands honneurs. Il luy donna les glorieux titres de *Liberateur de l'Eglise*, de *Protecteur du Saint Siége*, & de *Capitaine envoyé du Ciel pour vanger les attentats faits à la Majesté de Dieu & à l'autorité des Papes.* Les premiers jours s'étant passez en civilitez & en visites, l'on tint un grand Conseil, & les sentimens y furent fort partagez. Le Duc tâcha par plusieurs raisons fondées sur son experience, & sur quantité d'exemples, de faire quitter au Pape le dessein de porter la guerre dans le Royaume de Naples. Strozzi, & les autres Chefs furent de cet avis : Il ne leur paroissoit pas qu'on pût avoir de l'avantage dans un païs que défendoit un Capitaine si celebre, & la réüssite de leurs projets paroissoit d'autant plus aisée dans la Toscanne, que le Grand Duc commençoit d'entrer en negociation. Mais le Pape, à qui ses Neveux ne cessoient de conseiller la guerre de Naples, voulut absolument qu'on fit entrer l'Armée dans ce Royaume. Le Duc n'ayant pû le faire changer de sentiment, se resolut à obeïr ; mais il demanda avant toutes choses, qu'on luy donnât Anconne & Civita-Vechia en dépôt, afin qu'en cas que la fortune ne luy fut pas favorable, il pût retirer, & y mettre la Flotte de France à couvert, lors qu'elle luy ameneroit du secours, ou qu'il voudroit s'en servir pour repasser luy même en France. Ce Duc ne demandoit que l'execution des promesses que le Nonce de Sa Sain-

1557.

Le Duc demande Anconne en dépôt, & est refusé.

1557. Sainteté avoit souvent faites & réïterées en France, neanmoins le Saint Pere ne pût s'empêcher de luy répondre avec colere, „Qu'il ne confieroit jamais à qui que ce fut, „les Places fortes & les Troupes de l'Eglise; „Qu'il ne vouloit pas qu'on exigeât autre ga„ge de ses promesses que sa seule parole, à „laquelle il n'avoit jamais manqué. Le Duc, „pour prouver le contraire, luy repartit, que „contre la promesse qu'il lui avoit faite de „donner le Chapeau de Cardinal à quatre des „dix personnes qu'il voudroit luy presenter, „il n'avoit neanmoins fait cet honneur qu'au „Frere de Strozzi. Sa Sainteté n'ayant rien à repliquer à ce reproche, sa radoucit, traita le Duc avec bien de la bonté, mais neanmoins luy commanda d'obéir.

Diverses negociations des François & des Espagnols pour gagner ou retenir le Grand Duc.

Forcé de s'engager à cette guerre il députa un de ses Gentils-hommes au Grand Duc de Toscanne. Il luy offrit de la part du Roy Tres-Chrêtien Sienne, Lucques, & Genes; il luy promit que Sa Majesté prendroit une de ses filles pour le Dauphin, qu'ainsi il le prioit d'agir au sujet de la guerre presente, non comme un Prince neutre, mais comme le Beau-Pere du Dauphin, & il le menaçoit en cas de refus, de l'indignation de Sa Majesté & d'une Guerre cruelle.

Les François témoignerent beaucoup de joye de cette alliance & de cette paix chimerique, ils eurent grand soin de les publier, à dessein de mettre le Grand Duc mal avec les Espagnols, & de le leur rendre suspect: il s'en apperçut; cependant il ne rompit point la negociation; au contraire il donna de bonnes paroles

roles au Gentil-homme du Duc de Guise, mais il ne voulut pas luy faire de réponse positive, 1557.
Pressé de se determiner, il dit montrant l'Ordre de la *Toison*. Qu'il ne pouvoit conclure " ce Traité tant qu'il porteroit à son col un " témoignage constant de son attache pour la " Maison d'Autriche ; mais qu'aussi-tôt qu'il " auroit renoncé à l'amitié de Philippe, & " qu'il luy auroit renvoyé son Ordre de la " Toison ; pour lors dégagé de tout ce qui " pouvoit le faire demeurer dans ce parti, il " correspondroit avec beaucoup de satisfa- " ction & de joye aux bontez de Sa Majesté " Tres-Chrêtienne. Avec cette réponse il congedia le Gentil-homme : il envoya en même tems les lettres de ce Duc à Philippe II. luy exposa la maniere dont il avoit terminé cette negociation, & les offres avantageuses qu'il avoit rejettées pour demeurer inviolablement attaché à sa fortune. Philippe comprit aisement que ces promesses étoient un effet de la politique des Caraffes, qui ne luy promettoient tant, que pour le detacher plus aisement de ses interests. Il luy fit réponse, loüa sa fidelité & son affection, & luy fit esperer le don de Sienne, ajoûtant qu'il falloit que l'Ennemi la luy ôtât avant que d'être en état de la donner. Cosme feignant d'avoir peur que Sienne ne dût effectivement être assiegé, en écrivit au Duc, le conjurant de luy envoyer un puissant secours en cas de ce siége, l'assurant qu'il n'oublieroit jamais les bienfaits de Charles-Quint & de Philippe ; & que rien ne seroit capable de luy faire changer de parti.

Le

1557. Le Duc d'Albe n'eût pas de peine à developper le dessein des François dans leurs promesses, & de lire dans la crainte apparente du Grand Duc le desir violent d'avoir Sienne : mais comme il sçavoit parfaitement bien dissimuler, il ne luy en marqua rien ; content de donner de grands éloges à son attache fidelle pour l'Espagne & à sa reconnoissance, il luy témoigna : Qu'il n'attendoit „rien moins de son integrité & de sa gratitu„de ; qu'il feroit en sorte que le Roy luy don„neroit que ses Ennemis luy promettoient „pour le tromper : qu'au reste, les menaces „des François ne luy devoient pas faire peur: „Que le Duc de Guise ne seroit pas plûtôt „arrivé aux frontieres du Royaume de Na„ples, qu'il iroit au devant de luy à la tête „d'une puissante Armée ; Que si ce même „Duc changeoit de sentiment, & qu'il atta„quât la Toscanne, il le prioit de tenir seu„lement trente jours, qu'il ne luy falloit que „ce tems pour amasser les forces du Roy„aume, être à son secours, & decider dans „une bataille si les François devoient con„querir l'Italie, ou si les Espagnols étoient „capables de les en empêcher.

Le Duc de Guise ne pensant plus à la guerre de la Toscanne, parce que Sa Sainteté ne l'approuvoit pas, tenoit de frequens Conseils avec les Caraffes sur les moyens de faire la conquête du Royaume de Naples. On resolut de prendre la route de *Civitella*, comme la plus facile, & d'assiéger cette place, car les Caraffes se persuadoient que sa prise consterneroit les Napolitains, & que

le

le reste de cette guerre ne seroit ni long ni difficile. 1557.

Cette Ville est dans l'Abrusse, Province la plus fertile du Royaume de Naples, & qui a plusieurs bons ports. Le *Tronto* la separe des Terres de l'Eglise : Elle est arrosée par un bon nombre de fleuves, dont l'eau qui est tres-claire, ne contribuë pas peu à la rendre fertile. Ses arbres sont presque toûjours chargez de feüilles, de fruits, ou de fleurs. Les anciens *Samnites*, les *Préguntins*, & les *Marruciens* l'ont habitée : Le *Fortorei* qui separe les terres qu'ont autrefois occupé les *Apuliens* & les *Dauniens*, la borne au Midi, & elle a au Nord des campagnes d'une vaste étenduë, & partie de l'Appennin: Cette montagne coupe l'Italie en forme d'arc, & se détachant des Alpes, va finir sur les bords de la Mer de Sicile. La nature, ou l'industrie des hommes, a taillé dans l'Appennin une route assez aisée, qui mene dans la Campanie, Province qu'ont cultivé les *Eques* & les *Lucains*, peuples celebres dans l'histoire par leur bravoure, & leurs places fortes. Les Samnites qui étoient logez dans une bonne partie de l'Abrusse, s'étoient aussi fait un grand nom par mille combats, & par une inclination des plus martialles, mais aujourd'huy ce pais n'a rien de celebre ; ses Villes sont des Bicoques, & ses Habitans sont des hommes effeminez : il a perdu la gloire de ses anciens peuples, & n'a conservé que les vices des Campagniens.

Description de l'Abrusse.

CHA.

1557. CHAPITRE IX.

Conquête des Caraffes.

LE Duc de Guise, pressé par les instances & les ordres du Pape, se disposa enfin à porter la guerre dans le Royaume de Naples, resolu d'y agir avec sa valeur & sa conduite ordinaire. Il luy fachoit de demeurer plus long-tems inutile à la tête d'une Armée puissante, & dans un païs fertile, pendant que Brissac cueilloit des lauriers dans le Milanez. Comme il attendoit encore les Troupes Italiennes, il donna un petit corps de Troupes à François Colonne, & à Antoine Tiraldo, pour faire le dégât sur les frontieres du Royaume de Naples, & chasser les Espagnols des places qu'ils y occupoient. Colonne reprit *Cavi*, *Campinetta*, & *Gennezzano*, mais il n'osa poursuivre les Garnisons qui abandonnoient Anagnie & Montfortin, en quoi il perdit l'occasion de vanger sa haine particuliere, & d'affoiblir ses Ennemis. Tiralde prit d'assaut * *Campli*, éloignée de trois milles de Civitella, soumit *Terano*, & *Contraguerra*, & desola par le fer & le feu les environs de *Campli* & de *Sora*, sans considerer qu'il faisoit un tort extrême à l'Armée Françoise qui devoit y camper.

* *Le Ieudi Saint.*

Ces dégâts qui plaisoient infiniment aux Caraffes, furent desapprouvez du Duc. Il se voyoit ravir des fourrages, dont il auroit bien-tôt besoin. Resolu d'entreprendre quelque action d'éclat, avant que le Duc d'Albe eût assemblé ses Troupes, il passa le Tronto

Tronto, le 24. d'Avril, & fut camper à la vuë de Civitella. L'on fit dans ce Camp la revuë de l'Armée, qui se trouva forte de seize mille hommes de pied, & de quatre mille chevaux. Le jour suivant on forma le siége de la place, l'on commença de travailler aux lignes de circonvallation, & le Duc distribua les quartiers. Il prit le sien à Sainte Marthe, & aux environs, c'est-à-dire, à l'Orient, & au Nord de la places: Les Suisses furent placez au Midi, & les Italiens occuperent le terrain, qui restoit libre du côté du Couchant. Ceux-ci éleverent un fortin, dans lequel ils dresserent une batterie de sept pieces, pour foudroyer la place. Le Duc de Guise fut obligé d'attendre quelque tems le gros Canon, qu'on luy amenoit par mer; ce qui fut cause, en partie, qu'il ne prit pas la place, car il ne pût ouvrir les tranchées que long-tems aprés, qu'il fut campé; & les Ennemis qui travailloient jour & nuit, eurent le loisir de faire derriere leurs ramparts, des retirades, & des retranchemens plus forts & bien mieux entendus que ce même rampart, outre que le Comte de Sainte-Flore & François de Valence trouverent, pendant ce retardement, le moyen d'entrer dans la place avec deux Escadrons, & chaque Cavalier portoit à l'arçon de sa selle, un sac plein d'or, le Duc d'Albe leur ayant donné de quoi payer par avance deux mois de solde à la Garnison. Ce secours, & la prevoyance du General donnerent une nouvelle vigueur aux Assiégez. Ils promirent de se défendre jusques aux dernieres extrêmitez. D. *Carlos Omphredo*, fils du

1557. Siége de Civitella.

1557. du Comte de Trevize, en étoit Gouverneur c'étoit un jeune homme qui avoit beaucoup de feu, il promettoit de s'ensevelir sous les ruïnes de sa place avec sa Garnison, qui étoit de mille Soldats choisis en differens corps. Cependant bien que le Duc ne doutât nullement de sa bravoure, il s'étoit cru obligé de luy envoyer ces deux Officiers pour l'assister de leurs bras & de leur conseil.

Divers assauts. Le Duc de Guise ayant reçu le canon qu'il attendoit, battit la place si vivement, qu'il fit en peu de même tems une breche raisonnable. Il fit donner l'assaut, les Assiégez le soutinrent avec vigueur : Aprés un combat fort opiniâtré de part & d'autre, les François se virent contraints de faire retraite.

Cette resistance surprit leur General, il eût peur de recèvoir devant cette bicoque l'affront qu'il avoit fait essuyer au Duc d'Albe devant Mets: mais la difference des saisons le chagrinoit; les élemens avoient forcé le Duc d'Albe à lever le siége, & les Soldats ne pouvoient tenir contre l'excés du froid, & de la faim. Mais il avoit pour luy de beaux jours, un temps doux, & assez de vivres. Il est vray que tout cela luy manqua bien-tôt. Il fit durant quelques jours de si grandes pluyes, que l'eau combla ses travaux, & rendit la montée de la brêche si glissante, qu'il étoit impossible de s'y tenir debout.

Civitella est bâtie sur une colline assez droite, & d'un accés qui n'est pas facile; ses murailles ne valoient rien; mais, comme j'ay

j'ay déja dit, les Assiégez s'étoient fortifiez derriere, & ils continuoient ces travaux avec une application incroyable. Les Dames se signalerent en cette occasion, on les voyoit la brêche où la hache à la main remuer la terre, ou couper du bois : Il y en avoit qui portoient des pierres, du bois, ou de la terre aux Travailleurs, & aucune d'elles ne voulut demeurer inutile. Celles à qui leur grand âge ou leur foiblesse ne permettoit pas un exercice aussi violent, portoient à manger à leurs enfans, à leurs freres, où à leurs maris, afin qu'ils ne fussent pas obligez de quitter leurs postes: elles avoient même le soin de leur porter des matelats. Quelques-unes furent plus loin, elles prirent les armes, & ne donnerent pas de moindres marques de valeur, que les hommes les plus courageux. 1557. Les Dames de Civitella se signalent.

Les pluyes ayant cessé, la terre s'étant raffermie, le Duc de Guise fit donner un second assaut: ses troupes irritées contre les assiégez qui les avoient insultez de parole, combattirent avec une valeur incroyable; mais comme elles avoient affaire à des braves determinez, le carnage fut horrible, & le combat ne finit qu'aprés le Duc eût fait sonner la retraite.

Un transfuge Italien sorti de la ville, montra un endroit beaucoup plus foible que celuy par lequel on l'attaquoit, & assura le Duc, qu'il étoit en quelque façon impossible de le défendre. Il fut crû : on pointa le canon contre, & en un moment les murailles furent renversées. Les Italiens & les François cou-

1557. coururent aussi-tôt à la brêche, y monterent, & y furent répoussez. Le Duc la fit reconnoître, & il apprit avec surprise, que les assiégez avoient déja pratiqué derriere cette brêche des retranchemens où ils avoient logé des Mousquetaires, qui faisoient un feu continuel.

Omphredo & le Comte de Sainte-Flore ne se donnoient aucun repos, on les voyoit partout, sur les brêches, aux travaux, animer les soldats de parole & d'exemple, loüer les Dames, donner des éloges à leur fermeté & à leur valeur, & insineur adroitement aux hommes, que ce seroit pour eux un affront éternel, si les Dames, toutes foibles qu'elles sont, l'emportoient sur eux. Il n'y avoit que deux canons dans la place : les assiégez les faisoient transporter çà & là, afin que tirant de divers endroits, on n'en pût reconnoître le petit nombre. Ils manquerent bien-tôt de boulets, & ce qu'il y eût de particulier, ceux des assiégeans se trouverent de la grosseur necessaire pour la charge de leurs deux piéces. Elles furent enfin braquées sur une hauteur, d'où découvrant à plein le quartier du Duc de Guise, elles y firent des ravages terribles, & le Duc y courut plusieurs fois risque de la vie. Irrité d'une si longue défense, il fit descendre deux mille hommes dans le fossé, leur ordonna de monter à l'assaut, lors qu'ils le verroient occupé à une fausse attaque, à laquelle il esperoit d'attirer toute la Garnison. Ce stratagême reüssit d'abord ; ces deux mille hommes gagnerent le haut de la brêche, & commençoint à s'y loger, lors qu'ils se virent

virent arrêtez par un corps Bourgeois, & de Dames, qui, les armes à la main, leur résisterent courageusement, & envoyerent avertir la Garnison du danger qu'ils couroient; elle y vint, & les assiégeans, que la valeur des Bourgeois avoit consternez, regagnerent le fossé aprés un combat assez foible. 1557.

CHAPITRE X.

LA mauvaise fortune du Duc de Guise ne s'arrêta pas là; les Italiens qui servoient dans son Armée, se mutinerent pour se faire payer deux mois qui leur étoient dûs: mais ce n'étoit pas ce qui le chagrinoit le plus, il ne voyoit l'exécution d'aucune des promesses que les Caraffes luy avoient faites; & loin de n'entendre parler que de révolutions en sa faveur dans le Royaume de Naples, les habitans de ce païs n'avoient jamais paru plus attachez à la domination d'Espagne. Il jugeoit par ce qu'il voyoit faire aux femmes, ce qu'on devoit attendre des hommes: il commença de blâmer son excés de credulité, rejetta sur l'infidelité des Alliez de son Maître, le mauvais succés de cette entreprise, & se déchaîna contre les Caraffes qui avoient trompé tout le monde. Il fit la revuë de l'Armée, & n'y trouvant que six mille Italiens, quoi que selon les articles du Traité, il dût y en avoir dix mille, dont quatre mille seroient payez par le Pape, & le reste par la France; n'y trouvant, dis-je, que six mille Italiens, il se tourna vers le Comte de Montbel,

Le Duc de Guise & le Comte de Montbel se broüillent. Les Italiens se mutinent.

Le Duc de Guise accuse les Caraffes du mauvais succés de la Campagne.

1557. Maltraite de paroles le Comte de Montbel.

bel, de la Maison des Caraffes, qui commandoit les Troupes de l'Eglise, & luy dit tout en „colere : Quoi ! vous vous joüez insolem„ment d'un Roi tres-puissant, & d'un Sujet „qui execute ses ordres avec la derniere fide„lité ! Le croyez-vous insencible, & dans „l'impuissance de se vanger hautement ? „Croyez-vous que la France ne subsiste que „par vous ? & que nous tenions ici à l'abri „de vôtre Maison, nous qui avons tant de „fois commandé des Armées considerables, „fait mille exploits glorieux, & défendu „Naples avec tant de succés que nous avons „donné de la jalousie à toute l'Europe ? „N'étoit-ce pas assez d'avoir trompé les „François par vos rodomontades, leur pro„mettant des secours considerables, & leur „faisoit esperer que les Napolitains se decla„rant pour vous, il seroit facile de se rendre „maîtres de la Capitaine de leur Royaume ? „L'experience que nous en faisons, & l'issuë „de cette guerre, ne montrera que trop la „vanité de vos promesses : cependant tout „cela ne nous étonne pas, & un brave „homme ne trouve point que son sort soit à „plaindre, lors qu'il perit dans un combat, „les armes à la main, ou qu'accablé par des „Traîtres il est obligé de succomber, parce „qu'il sçait que les armes sont journalieres, „& que la trahison de ces malheureux ne de„meurera pas impunie. Mais pour vous, j'ay „reconnu que vous l'emportez sur les plus „perfides, & que vous étes encore des vo„leurs, qui mettant bas, vertu, honte, es„perançe, & même la crainte des Ennemis,

volez

volez effrontement l'argent de Sa Majesté, " 1557.
afin qu'engraissez du sang des pauvres, vous "
puissiez assouvir vôtre cupidité. Où sont les "
Soldats ? Où sont les armes ? Où sont les ri "
chesses immenses ? Que sont dévenuës ces "
Armées formidables, qui devoient conque- "
rir & le Ciel & la Terre ? Je vois tout le "
contraire, & j'éprouve que sous un masque "
d'amitié vous nous faites plus de mal, que "
les Ennemis mêmes. Alors s'addressant per-
sonnellement au Comte. Et vous, dit-il, je "
proteste que si je n'avois un profond res- "
pect pour la Majesté du Saint Siége, je vous "
mettrois sur le champ entre les mains des "
bourreaux, & vôtre mort me vangeroit de "
la fourberie, que vous & vôtre famille ont "
faite à tous les François. Le Comte luy ré-
pondit avec la même hauteur ; le Duc, ne se
possedant presque plus, luy ordonna de sor-
tir du Camp à l'heure même, & luy declara
qu'en cas du moindre refus il alloit luy faire
porter la peine que meritoit son impudence.

Le Duc chasse du Camp le Comte de Montbel.

Ces menaces firent trembler le Comte, qui
n'étant brave que de la langue & dans le
Cabinet, quitta l'Armée sur le champ, & se
retira à la Cour du Pape. Le Duc de Guise
le fit suivre par le Sieur de Sipierre, que les
fourbes des Caraffes avoient rendu leur En-
nemy juré. Ces Messieurs ne manquerent pas
à traiter le Duc de la maniere du monde la
plus desavantageuse, & de se plaindre for-
tement de luy à Sa Sainteté. Sipierre agit
d'une maniere toute opposée. Dans quelques
audiences que le Pape luy donna, il justifia
la conduite du Duc, exposa, avec beaucoup

Députe à Rome le Sieur de Sipierre.

1557. de fermeté, les sujets qu'il avoit eu d'agir de la sorte, & protesta que si l'on n'en voyoit au plûtôt le nombre de Troupes, l'argent, le canon, & les munitions dont l'on étoit convenu, l'Armée Françoise repasseroit les Alpes.

Le Pape crût qu'il n'étoit pas tems de marquer de la colere, il adoucit le mieux qu'il pût, le Sieur de Sipierre, & le renvoya au Camp, aprés luy avoir promis tout ce qu'il avoit demandé.

Les Italiens privez de leur Chef, incertains de qui ils devoient prendre les ordres, pour qui ils devoient combattre, & qui leur feroit toucher de l'argent, se debanderent: partie se retirerent dans leurs maisons, partie furent servir dans l'Armée Espagnole, & le reste qui étoit en fort petit nombre, resta dans le Camp.

CHAPITRE XL.

Le Duc d'Albe se met en Campagne.

LE Duc d'Albe, prêt à partir de Naples, laissa le soin des affaires à la Duchesse son épouse, & à Frederic de Tolede son fils aîné, jeune homme accompli au delà de son âge, qui avoit déja fait éclater son merite dans plusieurs occasions, & qui fit connoître dans les guerres de Flandre, qu'il étoit le digne fils d'un pere excellent. Le Duc, dis-je, laissa le soin des affaires à sa femme & à son fils, & leur donna pour Conseil & pour Ministre *François Pacheco*; il luy fit même part du secret, & ordonna les choses de maniere que Pacheco avoit l'administra-tion

tion des affaires, & la Duchesse & son fils l'autorité de les consommer. 1557.

Ces choses reglées, il partit de Naples, suivi d'un nombreux cortege de Noblesse, & le 10. d'Avril il entra dans Théate, où il avoit donné rendez-vous à son Armée, qu'il y trouva campée. Il en fit la revuë sur les bords du Peschiera, la rangea en bataille, & la disposa dans l'ordre, qu'il vouloit qu'on observât durant toute la campagne. Il fit trois corps ; & mit la tête du premier trois mille Espagnols commandez par *Mardonnes*, & environ deux mille Allemans, sous le Baron de *Pfaltz* leur General. Le second qui étoit le corps de bataille, étoit composé de huit mille Italiens, sous la conduite de leurs trois Colonels, * de trois mille chevaux Napolitains divisez en trente Compagnies, chacune commandée par un grand Seigneur, qui l'avoit levée & qui l'entretenoit à ses dépens, & tous obéïssoient au Marquis de *Trevize*, leur Mestre de Camp, *Vespasien de Gonzague* commandoit en chef l'Infanterie Italienne, & *Garsias de Tolede* étoit à la tête de la Cavalerie Napolitaine. On mit sur les aîles quinze cens Chevaux-Legers sous les ordres du Comte de *Popoli*. Le Duc d'Albe avoit laissé assez de distance entre chaque Bataillon, & l'un & l'autre de ces deux corps pour le passage de la Cavalerie, sans qu'elle fut obligée de rompre ses Escadrons.

Fait la revuë de ses Troupes, & les met en bataille.

* Nocon-tera. Carolo Spinelli. Salvador Spinelli.

Alberic, Comte de Lodron, fut mis à l'Arriere-garde avec trois mille hommes d'Infanterie Allemande, soutenus par sept cens Cui-

1557. raffiers, qui prenoient les ordres de *Jean Portocarrero*, leur Colonel.

Le Duc plaça entre le Corps de bataille & l'Arriere-garde, la Cavalerie Espagnole, que commandoit *Pierre Henriquez*, frere du Comte d'Albe-d'Aliste. Comme il prenoit un soin tout particulier de ce Jeune Homme, qui luy étoit fort proche, & qu'il sçavoit être tout de feu, il mit auprés de luy *D. Lopes d'Acunha* dont il connoissoit le flegme & la prudence. J'ay déja parlé d'Acunha dans le Tome premier. C'étoit un Seigneur d'un merite distingué, qui n'ayant pû souffrir les mauvais traitemens de Pescaire, son ennemi, avoit quitté le Milanez pour servir sous le Duc d'Albe, qu'il connoissoit pour un homme qui faisoit cas de la vertu & qui la récompensoit. Il en avoit été parfaitement bien reçu, & le Duc qui avoit appris ce qu'il sçavoit faire au siége de Vulpian, fut ravi de l'avoir. Il l'éleva aux dignitez qu'il meritoit, & voulut absolument que Henriquez dépendît de luy, & qu'il ne fit rien sans sa participation. Ayant fini la revuë, il passa *la Peschiera* dans l'ordre que je viens de marquer, & fut camper dans un poste tres-avantageux.

Siége de Coni sans succes. Brissac n'étoit pas plus heureux devant Coni, que le Duc de Guise devant Civitella. Il pressoit vigoureusement le Siége de cette Place, où commandoit *Menicant*, Capitaine des plus braves, qui avoit beaucoup d'experience, & qui étoit parfaitement bien secondé par la Garnison & les Habitans. Ces deux Siéges sont fort semblables, ils se faisoient en même tems, par la même Nation, & par deux

deux excellens Capitaines. Les Gouverneurs & les Garnisons étoient Espagnols, ou de nation ou d'attache; elles faisoient l'un & l'autre des merveilles derriere des ramparts extrêmement foibles; les Bourgeois de l'une & de l'autre Ville se défendoient avec un courage égal, leurs femmes paroissoient sur la bréche l'épée à la main, & combattoient avec une valeur tout à fait héroïque. Ce qu'il y a de particulier, aucun de ces Siéges ne réüssit, ils furent levez. 1557.

Vn parti François bat un detachement de l'Armée Ennemie.

Le Duc de Guise qui vouloit emporter Civitella à quelque prix que ce fut, mettoit en usage tout ce que son experience & celle des autres luy pouvoit fournir, & l'on peut dire que cette constance luy fut desavantageuse; car elle luy fit perdre l'occasion de bien camper. Neanmoins comme ses espions & les païsans l'assuroient que les Ennemis étoient en marche pour venir à luy, il envoya le Sieur de Sipierre avec l'élite de sa Cavalerie, pour en apprédre des nouvelles certaines. Ce detachement partit sur le soir, & se trouva à minuit aux environs de *Giulia nuova*. Le Duc d'Albe y voulant prendre son camp, envoya le Comte de Popoli avec six cens chevaux, & Garsias de Tolede à la tête d'un Regiment d'Infanterie Espagnole pour s'en assurer. Le Comte étoit un homme plein de feu, assez vain, & qui témoignoit beaucoup de mépris pour les Ennemis. Il prit les devants avec quelques Cavaliers. Ses Coureurs luy ayant rapporté qu'ils avoient rencontré les François, qui ne pensoient qu'à fuir, il vint les chercher à toute bride. Il les trouva, non disposez à fuir,

1557. car ils ne pensoient à rien moins, mais à le bien recevoir. Ils le firent en effet, & renverserent à la premiere décharge les plus avancez de ses Cavaliers. Cette défense imprevuë les surpris, ils s'ébranlerent. Leurs Ennemis qui furent profiter de ce lâche mouvement, les pousserent avec chaleur, & les mirent en fuïte. L'on n'a gueres vû de desordre semblable; les Fuïards se disperserent en un clin d'œil, & franchissant des fossez & des hayes qui coupoient tout ce païs, ils se sauverent, chacun de leur côté. Les Officiers eurent beau prier, menacer, exhorter, tout fut inutile, & ces mêmes Officiers couroient risque d'être tous pris ou tuez, lors que le jour parût. Les Vainqueurs, qui ne vouloient pas qu'on s'apperçut qu'ils étoient en si petit nombre, firent retraite, emporterent trois Cornettes, & emmenerent leurs prisonniers, parmi lesquels il se trouvoit des personnes de qualité. Pierre Henriquez étoit le plus considerable. Il s'étoit dérobé d'Acunha pour se trouver Volontaire à ce voyage, qu'il prevoyoit devoir être rempli d'avantures. Le mauvais succés de ce combat, & la temerité du Comte de Popoli donnerent du chagrin au Duc d'Albe; cependant comme il ne vouloit pas aigrir ce Comte, il luy parla avec beaucoup de douceur, & l'exhorta de la maniere du monde la plus honnête à ne s'engager jamais avec si peu de precaution.

Importance de Giulia-Nuova. Le Duc ayant assemblé le Conseil, on fut d'avis d'occuper au plutôt Giulia-nuova, de peur que si l'Ennemi venoit à connoître l'importance de ce poste, il ne s'en saisit. Ce lieu

lieu eſt fort propre pour bien camper, il n'eſt qu'à un mille de la Mer. C'eſt une petite éminence, qui commande à des campagnes entrecoupées de hayes, de ravins, & de gros ruiſſeaux. Le païs eſt fertile, & le commerce de la Mer l'enrichir. Il eſt certain que ſi le Duc de Guiſe ſe fut logé dans ce Camp, il auroit indubitablement fort embaraſſé le Duc d'Albe, tiré la guerre en longueur, & pû menager des occaſions favorables de la faire avec ſuccés; car il pouvoit faire venir des vivres des environs, malgré les Eſpagnols; & lors qu'il les auroit conſommez, il pouvoit en recevoir par mer tres facilement. Le Duc d'Albe, étant arrivé à ce Camp, s'y fortifia des mieux, aprés quoi il fit un gros détachement de Cavalerie, & l'envoya ſous les ordres d'Acunha, vanger, ſi cela ſe pouvoit, la defaite précedente, & obliger l'Ennemi de lever le ſiége. 1557.

CHAPITRE XII.

LE Duc de Guiſe, fatigué de la longue réſiſtance des aſſiégez, les preſſoit d'autant plus vivement que l'Ennemi approchoit & eux fiers du ſecours qu'ils ſçavoient n'être pas éloigné, ſe défendoient avec une nouvelle vigueur. Ils faiſoient ſouvent des ſorties, & employoient toute leur adreſſe & leur brovoure à éloigner les Ennemis de la contreſcarpe du foſſé. Voyant neanmoins qu'ils s'y étoient logez, ils firent une ſortie, nettoyerent la tranchée, & emporterent dans la ville un grand nombre d'inſtrumens neceſ-

Le Duc de Guiſe fait donner un aſſaut à Civitella.

 ſaires

1557. saires pour les siéges. Le Duc fut d'autant plus sensible à cet affront, que les assiégez luy avoient insulté par des railleries sanglantes. Il resolut de donner un assaut general : il fit remplir les fossez, avancer des mantelets sur la contrescarpe, pour faire approcher ses troupes à couvert, & applanit les brêches à coups de canon. L'assaut fut des plus furieux, & le Duc qui étoit à cheval sur le bord du fossé, éprouva fort heureusement, que la fortune luy étoit tres-favorable. Etant obligé de mettre pied à terre pour quelques necessitez, il fit monter un de ses Ecuyers sur son cheval, à peine y fut-il qu'un boulet de canon renversa morts & homme & cheval. L'on se battoit toûjours sur les brêches avec la même vigueur, lors qu'Acunha parut au delà des Lignes, il les fit attaquer à l'instant le Duc qui s'en apperçut, & qui ne voulut pas avoir deux combats à soutenir en même tems, fit sonner la retraite,

Rare bonheur du Duc.

Il leve le Siege.

Il tint ensuite Conseil avec Strozzi, & le Comte de Montorio, l'un & l'autre furent d'avis qu'il falloit lever le siége ; il avoit déja duré vingt deux jours, & les murailles du corps de la Place étoient applanies en beaucoup d'endroits : le Duc approuva cet avis ; il fit partir à l'instant l'Artillerie & le gros bagage, & fut camper aux environs de Cologna.

Le Duc d'Albe recompense les Officiers & les Soldats de la garnison.

Le Duc d'Albe apprit en même tems la retraite des Ennemis, neanmoins il ne jugea pas à propos de les poursuivre : car il avoit résolu de defaire sans tirer l'épée, des gens qui combattoient sous les drapeaux du Saint-Siége.

Siége. Il demeura dans son même Camp, où il fit venir le Comte de Sainte Flore, Omphredo, Montesocca, Valence, les autres principaux Officiers de la Garnison, & les plus considerables des Bourgeois de Civitella. En presence de toute l'Armée, qu'il avoit fait mettre en bataille, il les remercia de la part du Roy, donna de grands éloges à la valeur & à la fidelité des uns & des autres, & recompensa les Officiers par rapport à leurs services & à leurs dignitez. Il ordonna que le reste des soldats de la Garnison toucheroit dans la suite une double paye, & accorda librement le congé à tous ceux qui voulurent se retirer. Les Officiers & les soldats ne furent pas les seuls qui eurent part à ses liberalitez; il exempta pour toûjours les habitans de toutes sortes d'impôts, & étendit cette même grace sur leurs filles, leurs petites-filles, & les maris des unes & des autres. Cette exemption combla de joye les habitans de cette ville, & les a fait devenir dans la suite les plus riches du païs & les plus considerables, tant par leur commerce, que par ce Privilege, qui tient lieu de dot à leurs filles.

1557.

Accorde des Privileges aux Bourgeois.

Le siége étoit à peine levé, que le Duc apprit que la flotte de Doria étoit arrivée aux côtes de la Campanie, & qu'elle avoit mis à terre six mille Allemans commandez par Hans Valter, lesquels étoient en marche pour le joindre. Les Espions qu'il entretenoit à Rome à gros frais, luy apprirent aussi en même tems, qu'il venoit un Regiment de Suisses au secours du Pape, & qu'ils étoient déja dans la Campagne de Rome.

Reçoit des secours.

1557. Cette nouvelle l'obligea d'envoyer deux mille Allemans pour renforcer l'Armée de Marc-Antoine Colonne, qui desoloit la Romagne, & se preparoit à faire le siége de Palliane.

Heureux succés de Colonne. Il avoit déja pris les places des environs & plusieurs Châteaux, il y avoit de grosses garnisons qui tenoient cette ville comme bloquée, & qui empêchoient qu'il n'y entrât des vivres.

Fortifié de ces deux mille Allemans, il pourvût à la seureté d'Agnanie, & de Frosolone, & fut chercher *Jules Des Ursins*, General d'une des Armées de l'Eglise. Il l'attira dans une embuscade, où il luy tua trois cens hommes, & l'enferma entre des montagnes & quelques châteaux fortifiez.

Le Duc d'Albe ayant, comme je l'ay déja dit, obligé les Ennemis de lever le siége de Civitella, resolut de les suivre. Il avoit déja été forcé d'abandonner le Camp de Giulianuova par quantité de grosses mouches, dont la morsure venimeuse avoit fort incommodé ses troupes, il vint camper sur les bords d'une petite riviere. Ce fut delà qu'il envoya *Ascagne Corna* avec trois cens Gens-d'armes, qu'il fit soutenir par deux Escadrons de Chevaux-legers commandez par Acunha pour prendre langue des Ennemis. Il furent rencontrez par un Parti de l'Armé Françoise qui les mit en fuite, & qui les auroit taillez en piéces, si les deux *Mousquera*, Capitaines d'Infanterie, ne leur avoient opposé trois cens Mousquetaires qui les éloignerent par leur grand feu. Les vainqueurs apperçurent en

Détachement de l'Armée Françoise battu.

en même tems sur une hauteur voisine un Regiment d'Infanterie qui venoit les charger ; ce qui les obligea de faire retraite. Les fuïards prirent ce tems pour se r'allier, ils les firent sans obstacle, resolus de perir ou de se vanger. Ils se mirent aux trousses de leurs Ennemis, qui se retirerent au petit pas & en bon ordre. 1557.

Le Duc de Guise au desespoir du malheureux succés de cette guerre, prit enfin le parti de sortir du Royaume de Naples, il fut camper sur les bords du Tronto, & jetta un pont de batteaux sur ce fleuve à dessein de le passer au plûtôt. En effet il commença d'executer cette resolution dés le même jour. Le Duc d'Albe qui venoit de traverser la *Viperata*, campa le même jour presqu'en des Ennemis. Ses troupes distribuées dans leurs quartiers, il tint un grand Conseil sur ce qu'il devoit faire en cette occasion. Tous furent d'avis qu'il falloit combattre l'Ennemi, dont la défaite étoit d'autant plus seure & plus aisée, qu'une partie de son Armée étoit déja au delà de la Riviere, & qu'on auroit taillé en piéces celle qui étoit restée, avant que la moitié de l'autre pût-être son secours, en cas qu'elle osat le tenter.

Le Duc de Guise sort le Royaume de Naples

Le Duc d'Albe instruit les Officiers des tems de donner bataille, & refuse d'attaquer l'Ennemi.

CHAPITRE XIII.

CE sentiment universel deplût au Duc d'Albe, il vit par là, qu'on desapprouvoit sa maniere de faire la guerre, qui étoit de temporiser, & de ne hazarder jamais le combat, que quand la victoire étoit certai-

1557. ne. Il demeura quelque tems en silence, puis jettant fierement les yeux sur toute l'Assemblée, il dit d'un ton assez animé, Messieurs, *j'ay toûjours prié Dieu d'inspirer à mes Soldats une valeur determinée, & un courage plein de feu, afin que sans craindre ni raisonner, ils aillent tête baissée affronter la mort, & s'exposer aux dangers mêmes les plus apparents lors qu'on le juge à propos: Mais j'ay demandé toute autre chose pour les Officiers: beaucoup de prudence, & un grand flegme pour moderer l'impetuosité des Soldats. C'est par là qu'on arrive à ce haut point de gloire, qui fait le bonheur des Capitaines. Je ne vous cele pas, que vôtre ardeur m'a deplu, parce qu'elle est immoderée, & contraire à la raison. Si, Messieurs, vous voulez être instruits des occasions ausquelles un General doit donner bataille à ses Ennemis, je vous diray, que ce doit être, lors qu'il s'agit de secourir une place forte, qui est réduite à l'extrêmité, & de la prise de laquelle dépend le salut d'une province: Lors qu'on sçait que l'Ennemi doit recevoir des puissans secours, qui le rendoient superieur, ou du moins égal: Lors qu'on craint une revolte dans une Province: lors qu'au commencement d'une guerre l'on veut donner de la réputation à ses armes, raffermir la fidelité chancelante des Sujets, retenir les Alliez, & empêcher les Ennemis couverts de se déclarer: Lors que la fortune ne discontinuant pas de nous favoriser, nos Ennemis sont si consternez, qu'ils lâchent partout le pied devant nous: Enfin lors que pressez par la famine & les maladies, & enfermez de toutes parts, il faut, à quelque prix que ce soit,*

s'ouvrir

s'ouvrir un chemin à une mort glorieuse, où à une victoire, qui nous delivre de tous ces maux. 1557.
Je sçay qu'il faut quelquefois passer sur toutes sortes de loix, lors qu'il plaît à la fortune : mais un excellent Capitaine ne hazardera jamais une bataille, s'il n'est seur d'en retirer de grands avantages, ou qu'il ne s'y voye forcé. C'est ainsi que les plus celebres Conquerans de l'Antiquité se sont comportez. Un Heros doit se conserver pour le service de la République, & ne hazarder sa vie, que quand son païs y doit trouver de grands biens. Dites-moy, Messieurs, qui sont les dangers qui nous pressent, & les adversitez qui nous accablent ? Quel fruit doit retirer nôtre Partie de nôtre vie & de nôtre sang, & peut-être de nôtre infamie ? Les blessures des plus échauffez ? Soit : Nous voilà victorieux du Duc de Guise, les François sont taillez en pieces, que nous en viendra-t'il ? Est-ce que les Villes du Domaine de l'Eglise seront reünies à la Monarchie de nôtre Souverain ? Est-ce que le bagage des François nous rendra riches ? Est-ce que le manteau de drap d'or du Duc de Guise nous emplira les mains ? Voilà un digne prix du sang de tant d'excellens Capitaines, & d'un si grand nombre de braves Soldats ! Au contraire, si par un caprice de la fortune les François venoient à remporter la victoire, quels malheurs ne nous attireroit pas nôtre temerité ? Le Duc ne s'empareroit il pas sans peine du Royaume de Naples, & du reste de l'Italie ? Laissons-luy former le dessein de nous combattre pour épargner la ruïne totale de son Armée, que la faim, la soif, la nudité, & le travail consumeront entierement ; ou pour arriver à une mort qui luy

1557. *luy épargne ce chagrin ; où à une victoire qui luy facilite le retour dans sa Patrie. Ne nous embarrassons point du soin de vaincre le Duc, mais seulement de défendre l'Italie. Il a blanchi devant une bicoque ; il fuït devant nous ; Que demandons-nous de plus ! Une bataille sanglante nous auroit-elle procuré quelque chose de plus solide ou de plus glorieux ? Nous remportons une victoire complette sans repandre une goutte de sang ? Nôtre seule reputation fait prendre la fuïte à l'Ennemi, & nôtre nom sert de défense & de rampart à Naples, & à toute l'Italie. Qu'il fuye, & qu'il nous ôte d'embarras, c'est ce que nous demandons : mais de croire que je le presse dans sa fuite qui est mon ouvrage, c'est ce que je ne feray jamais, moy qui ay ruïné les Armées formidables des Allemans, en les observant, en leur refusant le combat, & en leur coupant les vivres. Si cette maniere de faire la guere ne me paroissoit pas avantageuse, alors je me souviendrois de ce que j'ay fait dans la guerre de Saxe, je passerois les plus grands fleuves, & je ne ferois pas de difficulté d'entrer à pied dans la mer : mais puisque je trouve la victoire dans la fuïte de mes Ennemis, je ne me serviray de mes maximes, & je ne m'attacheray qu'à combattre vôtre audace, & vôtre temerité.*

Le Duc de Guise met son Armée en bataille.

Cependant le Duc de Guise continuoit de faire passer ses Troupes au delà du Tronto ; ce qu'il n'acheva que la nuit suivante. Il fit à l'instant rompre le Pont. Le lendemain matin, il rangea ses Troupes en battaille le long de ce fleuve, & se logea dans un poste imprenable, quand même ce fleuve qui n'est pas guéable en cet endroit, ne l'auroit pas défen-

défendu. C'étoit une colline entourée de rochers escarpez; les avenuës en étoient tres-difficiles par elles-mêmes, & le Duc y avoit fait mettre du canon, qui les enfiloient d'un bout à l'autre; aussi pouvoit-il être seur, qu'on ne l'y alloit pas chercher. 1557.

Le Duc d'Albe ne vit pas plûtôt l'Armée Françoise hors du Royaume de Naples, qu'il ne fit nulle difficulté de publier, qu'il étoit vainqueur : il dépêcha *D. Francisco de Valdez* à Sa Majesté Catholique, pour luy apprendre que les Ennemis n'étoient plus dans son Royaume, & qu'ils avoient honteusement pris la fuite : Que la fortune s'étoit entiérement declarée pour luy: Qu'il sçauroit s'en servir, mais que bien qu'il se souvint qu'il n'étoit pas impossible de vaincre les François, il sçavoit qu'on devoit du respect au nom de l'Eglise & à ses enseignes.

Le Duc d'Albe avertit le Roy de la sortie des François hors de ses Etats.

Il décampa le lendemain, & fut assiéger un château que tenoient une grosse troupe de bandits : il étoit situé sur la pointe d'un rocher, & paroissoit inaccessible & hors d'attaque. Il étoit au milieu de quelques autres entiérement nuds & escarpez, & ne pouvoit être battu que par la : comme ils avoient paru impraticables jusques alors, les Bandits répondirent fiérement au Trompette qui fut les sommer, qu'ils se rendroient lors que le Duc d'Albe auroit gagné la pointe de ces rochers, ou qu'il les battoit du haut du ciel. Cette réponse l'irrita : il fit monter à force de bras quatre piéces de canon d'une mediocre grosseur sur la pointe du plus élevé de ces rochers, & fit bien-tôt brêche. Les Bandits conster-

Le Duc prend quelques Châteaux.

1557. consternez n'oserent attendre l'assaut ; ils se rendirent à discretion. Douze des plus criminels furent pendus, on envoya le reste aux Galeres, puis le château fut démoli : il se saisit des autres châteaux & petites places des environs, & fit punir ceux qui les avoient fait révolter.

Il reçut en même tems trois mille Espagnols, que Ferdinand de Tolede son fils luy avoit amené par mer. Il mit à l'instant toute l'armée en bataille, & ayant fait avancer les Napolitains, il loüa hautement leur courage & leur fidelité, & leur promit qu'il en parleroit à Sa Majesté. Il leur donna des récompenses proportionnées aux services qu'ils avoient rendus ; permit aux grands Seigneurs de se retirer, & renvoya quatre mille soldats dans leurs maisons ; aprés quoi il entra dans le Territoire d'*Ascoli* ; résolu de suivre par-tout le Duc de Guise, & de l'observer.

CHAPITRE XIV.

Combat entre deux detachemens des deux Armées.

CE Duc chagrin du mauvais succés de cette Campagne, qui sembloit diminuer considerablement la gloire de ses belles actions, résolut de tenter la fortune : il détacha de son Armée treize Compagnies de gens de pied, & trois cens Chevaux, & commanda au sieur de Sipierre de les faire entrer dans Ascoli, de les joindre aux troupes de *Tiraldo*, Gouverneur de cette ville, & de veiller conjointement à la défense du païs. Sipierre qui étoit naturellement brave & qui entendoit fort la Guerre, fit camper une

une partie de son détachement sous le canon de la Place, posta de l'Infanterie dans les metairies qui étoient proches, & derriere quelques retranchemens qu'il fit faire à la hâte sur les bords de la riviere de *Cistilla*; aprés quoi il se mit en marche à la tête de sa Cavalerie. Il tomba un moment aprés sur le détachement que commandoient Ascagne Corna & le Comte de Popoli; il les fit charger, mais ayant été soutenus fort à propos par un Bataillon Italien, il se retira au petit pas sous le feu de ses Mousquetaires. Les Espagnols ayant pris cette retraite pour une fuïte, se débanderent pour suivre avec plus de facilité ces prétendus fuyards, qui les repousserent vivement, & les mirent en desordre. Ils firent en même tems plier & fuïr les Italiens, & alloient tailler en pieces les uns & les autres, lors que *François Ibarra* sortit tout à coup de la forest avec un Bataillon d'Infanterie Espagnole, & les obligea de faire alte. Les fuïards se r'allierent derriere ce Bataillon, & secondez de son feu, revinrent à la charge, & repousserent les François. Toute l'Armée Ennemie qui venoit d'arriver, voulut les poursuivre, & s'engager sur le pont qui étoit enfilé par le canon du château, mais le Duc d'Albe l'en empêcha.. Il se contenta d'envoyer Acunha avec deux Escadrons de Chevaux-legers, & cinq cens Cuirassiers, achever la défaite des François. Il ne l'attendirent pas, & contens de leurs premiers avantages, ils abandonnerent les postes avancez & se retirent en bon ordre sous les murailles d'Ascoli. Acunha fut les y chercher, & il les 1557.

char-

chargea ; mais comme il fut reçu avec beaucoup de vigueur, le Duc fit sonner la retraite.

1557.

Raisons pour lesquelles le Duc refuse de combattre.

Ce procedé fit fremir toute l'Armée, elle ne pouvoit comprendre par quel motif son General n'avoit pas voulu remporter une victoire presque sure : les Officiers se le demandoient les uns aux autres. Quelques confidens du Duc leur dirent qu'il avoit resolu de ne point donner de combat, qu'il hasarderoit trop à en venir à cette extremité, & le Duc de Guise trop peu ; que celuy-ci ne perdroit que des hommes, & qu'il gagneroit tout en triomphant, & que l'autre au contraire se mettoit au peril de perdre des hommes & l'Italie entiere s'il avoit du pis ; qu'enfin la victoire ne luy seroit du nul avantage, puis qu'il étoit seur de chasser les François sans qu'il luy en coutât un seul homme. Le Duc n'ignoroit pas que sa prudence & ses maximes étoient impenetrables à son Armée, & que souvent elles ne luy plaisoient pas. Il sçavoit encore que cette derniere action luy avoit déplu : cela l'embarrassoit peu, & il attendoit, en Capitaine sage & experimenté, quel seroit le succés du siége que Marc-Antoine Colonne avoit mis devant Palliane, pour prendre de-là les mesures qui luy paroîtroient convenables à ses desseins.

CHAPITRE XV.

Exploits de Colonne.

COLONNE s'étant, comme je l'ai déja dit, assuré de toutes les Places qui étoient aux environs de Palliane, y mit de grosses

grosses Garnisons. Il fit élever quelques Forts pour bloquer entierement cette ville, qu'il 1557. se promettoit de prendre par famine : il crut même cette prise immanquables, les principaux Officiers de la Garnison étant mal ensemble & les soldats s'étant mutinez.

Les Caraffes qui voyoient la ruine entiere de leurs esperances dans la prise de Palliane, levoient des troupes, faisoient venir des secours, & en un mot ils cherchoient tous les moyens de faire lever le siége de cette place. *Vertz* leur amena trois mille Suisses; Sa Sainteté qui les fit passer en revuë devant elle, en témoigna une joye excessive, & les traita de *Défenseurs & de Gardes fideles du Vaisseau de l'Eglise, que les tempêtes de la guerre presente agitoient terriblement*, & gratifia leurs Officiers chacun d'une chaine d'or, & fit à leur General des presens considerables, & des promesses magnifiques. Elle les fit aussitôt partir pour Palliane. Avertis qu'Acunha amenoit au secours de Colonne quatre Escadrons de Cavalerie, & un Regiment d'Infanterie Espagnole, ils n'oserent avancer & se retrancherent sur une montagne voisine, *Jules Des-Ursins* & *le Comte de Montbel* les y joignirent avec trois mille Italiens, partie à cheval, & partie à pied.

Defaite des Troupes de l'Eglise par Colonne.

Colonne s'étoit posté sur le penchant d'une colline, resolu d'arrêter le secours & de le combattre. Il fit avancer le *Baron de Pfels* avec un Regiment Allemand, & quelques pieces de canon, pour occuper un défilé par où l'Ennemi devoit absolument passer. Il envoya *Salinas*, Officier Espagnol, avec cinq

cinq cens hommes de la même Nation, se
1557. poster entre deux rochers pour prendre l'Ennemi en flanc, s'il tentoit le passage de defilé. Des-Ursins l'avoit prevenu, il étoit deja maître de ce poste, qu'il faisoit garder par six cens Mousquetaires Italiens. Ils reçurent admirablement bien les Allemans, & les firent reculer : mais les Espagnols étant arrivez, la face du combat changea entierement : les Italiens ne purent tenir contre ces vieux soldats, qui joignoient une longue experience à beaucoup de valeur : ils furent obligez de lâcher le pied, Pfels se saisit du défilé, & s'y retrancha.

Colonne, étant arrivé avec le reste de l'Armée, chargea les Suisses avec sa Cavalerie, & fut bien-tôt contraint de reculer. Cet échec ne le rebuta pas; il laissa la garde du défilé & de l'Artillerie au Capitaine *Gautier*, opposa Pfels aux Suisses, & les Espagnols aux Italiens, & se mit à la tête la pique à la main. Jean des-Ursins & le Comte de Montbel firent faire sur les Espagnols une si furieuse decharge, que ceux-ci qui étoient entierement decouverts, furent obligez de faire quelques mouvemens pour se garentir de ce feu. Chargez au même tems, ils plierent & ils alloient être enfoncez, lors que le reste des troupes de leur Nation, & les Italiens de leur parti rétablirent le combat. Devenus superieurs en nombre & en valeur, ils ravirent aux troupes de l'Eglise le foible avantage qu'elles avoient eu : elles se défendirent neanmoins avec beaucoup de vigueur, & elles n'avoient encore aucun sujet de desesperer

perer de la victoire, lors que le Comte de Montbel la mit entre les mains des Ennemis. 1557.
Ce Comte, de qui j'ay déja parlé, étoit intrepide dans le Cabinet, & le dernier des lâches en presence de l'Ennemi. Il prit honteusement la fuite avec quelques Cavaliers aussi braves que luy. Comme il étoit des plus avancez, sa retraite ne se pût faire sans causer bien du desordre, & sans faire perdre cœur aux siens, qui se battirent neanmoins en retraite encore quelque tems, aprés quoi ils prirent entierement la fuïte.

Ils ne furent pas poursuivis, d'autant qu'on se battoit encore vigoureusement d'un autre côté. Je viens de dire, que Colonne avoit opposé ses Allemans aux Suisses de l'Armée du Pape. L'on n'a gueres vû de combat plus opiniâtre, que celuy qui se fit entre ces deux Nations. Elles combattirent presque toûjours avec l'épée, la pique, ou la halebarde. Chacun défendoit son terrain avec une vigueur extrême. Un homme mort faisoit place à un autre, il occupoit son rang, & ce dernier sembloit ne combattre que pour vanger la perte de son compagnon. Enfin les Allémans rebutez commençoient à plier, lors que la fuïte des Italiens de l'Armée de l'Eglise donna le moyen aux Vainqueurs de venir prendre les Suisses en flanc. Ils soutinrent leur choc assez long-tems, aprés quoi ils commencerent à faire retraite vers une forest voisine. Ils marchoient serrez, & en fort bon ordre; mais la Cavalerie qui les soûtenoit, ayant lâché le pied, ils eurent extrêmement à souffrir: On les chargea de toutes parts, & on les

1557. les pressa si vivement, qu'ils jetterent les armes bas, & se sauverent comme ils purent, les uns dans la forêt, les autres sur quelques rochers voisins. Ce fut alors que le carnage fut horrible, & les Vainqueurs animez firent peu de quartier. Jean des-Ursins qui avoit fait en cette occasion tout le devoir d'un grand Capitaine & d'un Soldat déterminé à vaincre ou à perir, soutint le choc le plus long-tems qu'il luy fut possible; mais les Suisses défaits, & luy blessé en plusieurs endroits. il fut investi par les Espagnols, ausquels il rendit son épée. Il auroit été à souhaiter que tous ceux de son parti eussent secondé sa valeur & celle des Suisses, le sort du combat auroit peut-être été fort different. Les Vainqueurs mêmes ne purent assez detester la lâcheté du Comte de Montbel, & des autres Italiens, qui abandonnerent d'aussi braves gens que l'étoient les Suisses de leur Armée.

Les Caraffes perdirent en cette occasion deux mille hommes restez sur la place, parmi lesquels il y avoit huit Capitaines Suisses & plusieurs Officiers subalternes de cette Nation, qui fit des merveilles. Les Vainqueurs firent sept cens prisonniers, & gagnerent quantité d'étendards. On lisoit en gros caracteres sur sept qui furent pris aux Suisses: *Défenseurs de l'Eglise & du Saint Siége*, ou *Pour la défense de l'Eglise & du Saint Siége*.

Les Vainqueurs ne firent qu'une perte fort mediocre; & le Soldat ne gagna guéres à cette défaite, car des Ursins avoit envoyé les gros bagages à Seigni. Colon-

Colonne ressentit une joye extrême du gain de cette bataille, il ne douta plus qu'elle ne luy valût la conquête de Palliane, néanmoins pour ôter toute esperance à cette Place, il envoya *Pfels* se saisir de *Rocca-di Maximi*, & pour luy il alla faire le siége de *Segni*. 1557.

Jean Lorini, Seigneur de Rocca di-Maximi, s'étoit chargé de la défendre. Comme il ne croyoit pas qu'on pût battre sa Place à cause de sa situation, il répondit au Trompette de Pfels, qu'il avoit resolu de perdre la vie avant que de manquer de fidelité au Saint-Siége. Pfels qui sçavoit la cause de cette confiance, trompa Lorini. Il fit creuser des troncs d'arbres, & les fit transporter à force de bras sur le sommet de quelques rochers, qui commandoit la Place. La vuë de ces prétendus canons intimida les Assiégez; ils se rendirent à discretion, & la Place fut pillée.

Prise de Segni.

Colonne ne fut pas moins heureux devant Segni. C'étoit une Place assez grande, qui avoit été forte quand l'usage du canon étoit inconnu; mais ses murailles n'étant point terrassées, elles furent abbatuës presque dans un instant. Les Assiégez ne perdirent pas courage, ils se retrancherent derriere, creuserent quelques fourneaux, & se promirent d'obliger Colonne de lever le siége. Luy qui avoit d'autre sentimens, commanda les Allemans, & les Espagnols pour monter à l'assaut. Ces deux Nations marchoient sur une même ligne, & devoient donner en même tems. Les Espagnols, voulant avoir l'honneur de cette attaque, profiterent de la

1557. la lenteur des Allemans, prirent les devants monterent sur le haut de la breche, & aprés avoir poussé un grand cri, ils y demeurerent fermes. Les Assiégez qui crurent qu'ils alloient avancer, mirent le feu à un de leurs fourneaux, qui joüa sans faire mal aux Assiégeans, qui demeuroient toûjours sur le haut de la brêche. Ce bonheur encouragea les Espagnols, ils sauterent vigoureusement dans la Place, forcerent les retranchemens, & passerent la Garnison au fil de l'épée. La Ville fut pillée, & le Soldat y fit un butin considerable; car, comme je viens de remarquer, des Ursins & le Comte de Montbel y avoient laissé leurs bagages, lors qu'ils tenterent le secours de Palliane. Cette Ville tenoit toûjours, Colonne s'y rendit aprés la prise de Segni, & il en fit le siége dans les formes.

CHAPITRE XVI.

Les Romains veulent la paix.

LA défaite de l'Armée du Saint Siége jetta Rome dans la derniere consternation: les Caraffes vomirent mille imprécations contre le Duc d'Albe, & se déchaînerent en menaces, comme si elles avoient été capables de le vaincre. Le peuple & les soldats couroient par les ruës comme des furieux ou des insensez; faisoient mille imprécations contre les auteurs de ces desordres, & en parloient de la maniere du monde la plus injurieuse, & faisoient courir des Pasquinades séditeuses & pleines de mépris contre le Gouvernement present. On voyoit tout le monde dans les Eglises faire des vœux au Ciel, implorer

implorer le secours de Dieu, & la protection du Prince des Apôtres; prosternez dans son Eglise ils le supplioient les larmes aux yeux de détourner les malheurs de la guerre de dessus une Ville qu'il avoit consacrée par l'effusion de son sang, & qu'il avoit renduë la Capitale du Monde Chrêtien. 1557.

Les personnes de qualité allerent en corps trouver les Caraffes, & leur representerent fortement que le Peuple alloit se révolter, à moins qu'ils ne pensassent tout de bon à faire la paix. Ces remontrances n'eurent aucune suite; les Caraffes étoient trop remplis d'eux-mêmes, & trop animez contre le Duc d'Albe : ils empêcherent même qu'on ne pût aborder Sa Sainteté; & eurent un soin exact de luy cacher tant de pertes. Cependant il les apprit, & conjectura par la retraite du Duc de Guise, & par la prise de Segni, que les choses étoient dans une situation tout à fait desavantageuse.

Le Duc de Guise veut passer dans le Milanez; il en est empêché par le Pape.

Ce Duc qui n'étoit pas moins outré de la lâcheté des Alliez du Roy son Maître, que du malheureux succés de cette guerre, s'étoit déterminé à porter ses armes dans la Lombardie. Il y étoit fortement excité par les lettres du Duc de Ferrare son beau-pere, & peut-être beaucoup plus par l'utilité publique; il se persuadoit que joint avec ce Prince & avec Brissac, la conquête du reste du Piedmont & du Milanez leur seroit facile, & que la possession de ces deux riches Provinces leur serviroit comme d'un degré pour arriver à la conquête des Royaumes de Naples & de Sicile. Cet avis étoit salutaire & bien conçu; cepen-

1557. cependant l'imprudence des Neveux du Pape empêcha ce bon & credule Vieillard d'y consentir. La Campagne s'écouloit insensiblement, & le tems auquel Sa Sainteté devoit executer ses promesses étoit déja passé ; sans neanmoins qu'elle se mît en état d'y satisfaire : ainsi le Duc de Guise craignoit que le Duc d'Albe ne le poursuivît, & qu'il ne fût peut-être à luy avant qu'il fût en état de resister.

Ces considerations jointes aux longueurs de la Cour de Rome, le rebuterent : comme il étoit naturellement vif, & d'ailleurs fort sincere, il s'en plaignit, & publia qu'il alloit joindre l'Armée du Duc de Ferrare. Les Cardinaux Caraffe & de Tours & Pierre Strozzi, surpris de cette resolution, furent le trouver à Anconne : ils employerent pour la luy faire changer, prieres, larmes, plaintes, & promesses, en un mot tout ce que des gens habiles peuvent dire ou faire en pareilles occasions : ils reprocherent au Duc qu'il avoit mis le Pere commun des Chrêtiens entre les mains de ses Ennemis ; qu'il leur abandonnoit la Capitale de la Chrêtienté ; qu'il exposoit à la prophanation & aux sacrileges les Reliques des Saints, les Temples sacrez, & tout ce que nôtre Religion a de plus venerable & de plus auguste : ils luy demanderent pourquoy il étoit entré dans les terres de l'Eglise pour les abandonner dans le tems qu'il n'y avoit que luy seul qui pût empêcher leur derniere ruïne. Ils luy souhaitterent des Alliez aussi peu constans, & l'assurerent que cette action l'alloit couvrir de honte, & le rendre

rendre l'horreur & le mépris de l'Univers.

Le Duc se moqua de ces discours, réjetta tout le mauvais succés de cette guerre sur l'infidelité de ses Alliez, & leur reprocha avec justice qu'ils n'avoient fourni ni le nombre de Troupes, ni les vivres, ni l'argent qu'ils avoient promis; qu'au contraire ils l'avoient trompé par tout; que toutes leurs actions avoient dementi leurs promesses, & qu'au lieu des liberalitez, de l'affection, & des honneurs qu'on avoit fait esperer à la France, il n'avoit reconnu que de l'avarice, de la superbe & du mépris; Qu'il prenoit Dieu à témoin s'il n'avoit pas executé avec une fidelité exacte toutes les conditions du Traité; enfin il assuroit sans craindre de tromper, qu'il n'y avoit pas de Chrêtien qui eût plus de respect & d'amour pour le Saint Siége qu'il en avoit. 1557.

Le Duc de Guise revient à Rome.

Tout étoit encore indécis, lors qu'ils apprirent la défaite de Jean des-Ursins, & la prise de Segni. Cette nouvelle leur fit tout abandonner: ils coururent à Rome pour tenir Conseil en presence du Saint Pere sur ce qu'ils devoient faire en cette occasion, & ce même tems pour obtenir de ce bon Vieillard une partie de l'argent que ses neveux accumuloient avec tant de soin. La crainte que cette mauvaise nouvelle luy avoit inspirée, luy fit prendre la resolution de tout faire pour s'opposer à l'Ennemi. Il reçut le Duc de Guise avec des transports de joye extraordinaire il le traita de *Défenseur & de Fils de l'Eglise*, *l'assura qu'il n'esperoit de protection & seureté que dans son amour, son courage & ses armes.*

D 2 Les

1557. Les Caraffes qui trembloient sans neanmoins perdre rien de leurs grandes esperances, assurerent le Duc de Guise, qu'ils luy donneroient en propre & à perpetuité une Province dans le Royaume de Naples, le comblerent d'honneurs, luy firent esperer de l'argent des munitions de guerre & de bouche & des soldats ; en un mot, on ne promit jamais tant quoi qu'on n'ait peut-être jamais été plus determiné à manquer de parole : neanmoins ils offrirent en ôtage & pour seureté de leurs promesses, le *Marquis de Cavi*, fils unique du Duc de Palliane, & consentirent qu'il fut élevé à la Cour de Sa Majesté Tres-Chrêtienne.

Le Duc de Guise ébloüi par tant de belles promesses, se contenta de leur faire voir que ses menaces étoient justes, & qu'elles n'auroient pas été vaines, puis conclut un Traité au nom du Roy, par lequel il promit que l'Armée Françoise seroit grossie de quatre mille Suisses ; qu'on feroit en France des recruës de Cavalerie, & qu'il executeroit fidellement ses ordres, tant que Sa Sainteté s'acquitteroit des ses promesses. Ce Duc sortit en même tems de Rome, & se rendit à son Armée pour défendre les frontieres de l'Eglise, fit lever des Troupes de tous côtez dans le dessein d'entrer une seconde fois dans le Royaume de Naples, ou de donner bataille au Duc d'Albe, s'il le rencontroit.

CHA-

CHAPITRE XVII.

1557.

Le Pape fait quelques ouvertures de paix.

DANS le tems que les Caraffes excitoient avec le plus de chaleur le Duc de Guise à faire la guerre, dans le tems, dis-je, qu'ils venoient de faire avec luy un nouveau Traité, & de s'engager à la continuation de la guerre, ils eurent recours à leurs détours ordinaires. Le Pape, ayant fait appeller l'Ambassadeur Venise, & celuy du Grand Duc de Toscane il leur representa, que touché des malheurs que causoit la guerre presente, tant à l'Eglise, qu'aux François, aux Espagnols & à toute l'Italie, il auroit donné la paix à l'Europe, si Philippe ne l'en avoit empêché par un excés d'obstination : Que toutes les fois qu'il luy avoit fait parler de confederation, qu'il l'avoit averti en Pere, qu'il l'avoit voulu mettre au nombre de ses Alliez, il n'avoit eu pour récompense de son affection & de sa bonne volonté, que des insultes, des incendies, & tous les autres malheurs, qui accompagnent la guerre.

Ces Ambassadeurs, ayant remarqué, que les bons sentimens du Pape étoient un effet de sa crainte, & qu'ils faisoient connoître le besoin qu'il croyoit avoir de la paix, l'encouragerent par leurs discours, loüerent sa bonté & sa charité paternelle, & finirent par un offre de leur meditation. Ils l'assurerent ensuite qu'ils tâcheroient de porter le Duc d'Albe à une tréve, & même à une paix honorable, pourvû qu'il luy envoyât des Ambassadeurs, afin que les choses se fissent de part &

1557. d'autre avec toute l'autorité requise, & qu'ils vouloient bien demeurer pour ôtages de la seureté de ceux qu'il plairoit à Sa Sainteté de deputer au Duc. Le Pape ne pût souffrir ces propositions sans fremir de colere, ni entendre dire qu'il falloit un concours de l'autorité du Duc pour la conclusion de cette paix, sans témoigner son indignation aux Ambassadeurs. *L'Univers me verra perdre la tête, leur dit-il tout échauffé, avant que je fasse rien qui soit indigne de la majesté du Saint Siége, ni des sentimens d'un homme de cœur. Quoi, j'entreray en negociation avec le Duc d'Albe? Moy, qui suis établi de Dieu pour être le Chef du Monde Chrêtien? Que ce Duc sorte des Etats de l'Eglise, qu'il mette les armes bas, & que Philippe II. nous envoye des Ambassadeurs, & qu'il se soumette à tout ce qu'il plaira à nôtre clemence de luy ordonner. Il est nôtre Tributaire, c'est avec justice & en punition, de ses crimes, que nous l'avons privé de ses Royaumes de Naples, & de Sicile: Si neanmoins il nous envoye des Ambassadeurs, peut-être luy rendrons-nous nôtre amitié, & ses Royaumes, non comme le prix de ses violences, mais comme un present de nôtre liberalité.*

Cette réponse surprit les Ambassadeurs au dernier point: Interdits, & confus ils ne purent que répondre, & se retirerent chez eux, desesperant de la paix.

Les Cardinaux Moron & Polus accusez d'heresie.

Rome attendoit en suspens les resolutions de Sa Sainteté, & à quoi l'on se determineroit, lors qu'elle tomba dans le dernier des étonnemens. Le Pape fit arrêter le Cardinal *de Moron*, & le fit garder avec soin, sous pretex-

prétexte qu'il étoit Heretique. On se persuada, que son affection pour l'Espagne étoit le plus grand de ses crimes. On examina ses déportemens avec soin, on reçut sa confession de foy, on le declara innocent du crime qu'on luy pretextoit, cependant il fut privé de la dignité de Cardinal. 1557.

On ôta en même tems au Cardinal *Polus*, la Legation d'Angleterre, & il eût ordre de venir à Rome rendre compte de sa foi.

Marie, Reine d'Angleterre, & tous les gens de bien en témoignerent de l'indignation : Ils ne pouvoient souffrir qu'on fit cet affront à un homme, qui rendoit, au peril de sa vie, des services importans à l'Eglise, qui s'employoit avec un zele infatigable à rétablir à la veritable Religion & le culte de Dieu dans un païs, d'où le libertinage & l'heresie les avoient presqu'entierement bannis.

Ce procedé outre Philippe Second, il étoit alors en Angleterre. Il y étoit passé pour faire en sorte, que les Anglois declarassent la guerre à la France : Il avoit auprés de luy *Antoine Valence*, qui luy avoit apporté la nouvelle de la retraite des François hors du Royaume de Naples : Il le renvoya au Duc d'Albe avec des lettres par lesquelles il luy ordonnoit de finir au plûtôt la guerre, de quelque maniere que ce fut, de ne point balancer à employer les moyens extrêmes, si les autres ne reüssissoient, parce qu'il falloit tirer ces grands Hommes de l'oppression, delivrer l'Eglise des perils qui la menaçoient, & priver les Heretiques de la joye que leur causoit cette guerre.

1557. CHAPITRE XVIII.

Henry II. veut faire passer le Duc de Guise dans le Duché de Parme.

HENRY II. informé du peu de succés de ses armes dans l'Italie, & de la perfidie de ses Alliez, resolut d'abandonner le dessein de la conquête de Naples; Il avoit déja donné ordre au Duc de Guise de se joindre au Duc de Ferrare pour faire ensemble la conquête du Duché de Parme. Ce Duché n'étant pas fort éloigné du Milanez & du Piedmont, Sa Majesté sçavoit qu'il étoit bien plus aisé d'y faire passer ses Troupes. D'ailleurs elle ne croyoit pas qu'il fut de sa prudence de tenir si loin de la France une Armée nombreuse, & un Capitaine excellent, tandis que la guerre se feroit en Flandre avec tant de chaleur.

Strozzi vient en France, & fait confirmer le traité conclu avec le Duc de Guise.

Voilà quelles étoient, au sujet de la guerre d'Italie, les dispositions de la Cour de France, lors que Strozzi s'y rendit fort à propos. Il amenoit avec luy *le Marquis de Cavi*, que Sa Sainteté envoyoit en France pour ôtage de sa parole. Il apportoit aussi des Lettres du Pape, adressées au Roy, dans lesquelles ce Monarque étoit traité de *Fils aîné de l'Eglise, & de Protecteur du Saint Siége*. Strozzi qui n'étoit pas moins habile dans le Cabinet, que sçavant dans le métier de faire la guerre, s'étant apperçu que les Lettres du Pape avoient fait quelque impression sur l'esprit du Roy, & l'avoient en quelque façon ébranlé, luy parla d'une maniere si persuasive, qu'il luy fit ratifier le Traité conclu avec le Duc de Guise.

Sa

Sa Majesté donna d'excellens Maîtres au Marquis de Cavi, pour luy apprendre les exercices convenables aux personnes de sa qualité. Il le fit élever à sa Cour. Il commanda qu'on fit des recruës en France & en Suisse, resolu de continuer la guerre dans les Païs-Bas & dans l'Italie. Strozi partit de la Cour, tres-content, & se rendit au plutôt à Rome, pour apprendre ces bonnes nouvelles à Sa Sainteté. 1557.

Le Duc de Guise, ayant reçu les ordres de Sa Majesté, se remit en campagne, attendant toûjours les Troupes que le Pape luy avoit promises. Les Caraffes de leur côté mirent de grands impôts, sur les peuples, & amasserent par ce moyen l'argent necessaire pour les dépenses de cette guerre. Ces impôts auroient été superflus, si ces Messieurs eussent voulu se servir de leurs trésors. Ils firent de nouvelles levées, & de grands preparatifs pour s'acquitter des promesses qu'ils avoient faites au Duc de Guise, & faire lever le siége de Palliane.

Le Duc de Guise fait des preparatifs.

Le Duc d'Albe, que ses Emissaires instruisoient de tout ce qui se passoit chez les Ennemis, se disposa, quoi que malgré luy, à executer les ordres de son Maître, & à punir les Caraffes de leur imprudence. Il entra dans la campagne de Rome, resolu de mettre fin à cette guerre. Il se saisit de *Valmontone*, qu'il fit fortifier, moins dans le dessein de porter ses armes plus loin, que d'épouvanter ses Ennemis.

Le Duc d'Albe entre dans les Terres de l'Eglise.

Cette nouvelle, & les menaces du Duc, jetterent les Romains dans la derniere consterna-

Iette la consternation dans Rome.

1557. sternation. Ils commencerent à penser tout de bon à la défense de leur Ville, ils firent monter la garde sur leurs ramparts, & poserent des Sentinelles aux portes, & aux lieux, d'où l'on pouvoit decouvrir l'Ennemi. Le Pape, plus intimidé que personne, envoya prier le Duc de Guise de s'avancer pour défendre Rome. Ce Prince, qui étoit un des premiers Capitaines de son siécle, refusa d'exposer son Armée, il se contenta de renforcer les Garnisons des Places les plus exposées, s'excusa sur ce que le Pape ne luy avoit pas envoyé les Troupes qu'il luy avoit promises, & l'assura neanmoins qu'aussi-tôt qu'il auroit reçu les recruës qui luy venoient de France, & de Suisse, il iroit à son secours.

Les Troupes que le Duc de Guise attendoit, ne vinrent point : Le Roy les avoit retenuës dans le Royaume, sur l'apparence d'une prochaine guerre civile. Les heresies de Luther, & de Calvin avoient fait des progrés extraordinaires dans la France, & comme Sa Majesté avoit resolu de les exterminer par toutes sortes de voyes, il étoit à craindre, que les Heretiques ne prissent les armes pour la défense de leurs vies, & de leurs erreurs.

Les Turcs menacent les côtes de Naples & de la Sicile.

Philippe II. qui venoit de porter les Anglois à declarer la guerre à la France, étoit entré dans la Picardie, & assiégeoit Saint Quentin. Henry faisoit de grands préparatifs pour secourir cette place, & l'on l'accusa d'avoir en même tems excité les Turcs à faire irruption dans le Roayume de Naples, pour

pour se vanger de Philippe, qui luy avoit suscité les Anglois. Quoi qu'il en soit, le Duc d'Albe apprit que ces Infideles se preparoient à cette irruption. Pour n'avoir par deux Ennemis à combattre en même tems, il resolut de marcher droit à Rome, & de finir la guerre par la prise de cette ville, il ne crût pas faire rien de contraire à l'équité, puisqu'il devoit tout oser & tout entreprendre pour se mettre en état de repousser l'Ennemi commun des Chrêtiens. 1557.

CHAPITRE XIX.

Le Duc veut prendre Rome.

LE 19 de Septembre le Duc d'Albe quitta son Camp, & vint camper à Colonne. Ayant fait assembler tous les Officiers de son Armée, il leur fit promettre avec serment, qu'entrez dans Rome (qu'il étoit seur de prendre cette même nuit) ils ne maltraiteroient aucun des Romains, ne leur feroient aucun tort de quelque maniere que ce fut; & qu'ils se serviroient de toute leur autorité pour empêcher leurs soldats de tuer ni de piller; il leur protesta que faisant le contraire, ils offenseroient Dieu, & le Roy qui l'avoit commandé, & luy même qui l'avoit promis.

Il reçoit des Lettres du Cardinal de Tolede.

Le Cardinal de Tolede Archevêque de Compostelle, sçachant qu'il venoit droit à Rome à dessein de s'en emparer, & craignant que comme il étoit irrité, il ne se portât à quelque excés, luy manda: *Qu'il le prioit de réfléchir à ce qu'il alloit faire, & de considerer en Chrêtien, que les drapeaux de l'Eglise vaincuë feroient moins d'honneur à la Famille*

 des

1557. *de Duc d'Albe, que ceux qu'ils avoient si glorieusement gagnez sur les Sarrasins : qu'il fist attention à la mort du Duc de Bourbon ; & qu'il apprehentât que Dieu justement irrité ne le punît de la même maniere : Au reste, qu'il devoit se persuader qu'il ne luy seroit pas possible de refréner la cupidité des soldats, ni d'empêcher qu'ils ne se portassent à tous les desordres imaginables.*

Il fait réponse. Cette lettre choqua le Duc d'Albe, & l'on assure qu'il y fit réponse en ces termes : *Que son experience, les victoires qu'il avoit si glorieusement remportées, ses longs services, & ses années luy avoient assez fait connoître quelles victoires on doit loüer, & qui sont celles qui peuvent faire de l'honneur : qu'il n'avoit nullement besoin de ses preseptes : cependant qu'il le prioit de ne rien craindre, & qu'il juroit par Dieu même, & par les Autels les plus saint de Rome, que rien ne seroit profané dans cette grande ville ; qu'on n'y commettroit aucun desordre, & que toute violente que pût-être la colere dans l'esprit de ses soldats, elle cederoit au respect & à la soumission qu'il avoit toûjours eu pour les ordres de Dieu.*

Les Romains se disposent à le bien défendre. Le Cardinal ravi de voir que Dieu avoit imprimé dans le cœur des personnes de sa Famille ce respect & cette soumission porta ces lettres à Sa Sainteté : elles firent bien quelque effet, mais non tout celuy qu'il s'étoit promis ; elles rassurerent point entierement le Saint Pere, qui ne connoissant pas à fond la pieté du Duc d'Albe, & sçavant d'ailleurs combien il étoit irrité, ne se crût nullement en seureté. Agité de divers mouvemens

vemens de crainte, d'esperance & de colere il ordonna qu'on fit bonne garde aux portes & sur les ramparts, & qu'on posât par tout des sentinelles sur la vigilance desquelles on pût compter. Il envoya des couriers au Duc de Guise, le prier de demeurer cette nuit sous les larmes, & de charger l'Ennemi en queuë, lors qu'il seroit occupé à donner l'assaut, ne se persuadant pas qu'il peut en même tems faire face de tous côtez, & tenir contre deux Ennemis assez puissans. 1557.

Le Duc d'Albe sortit de Colonne à l'entrée de la nuit, il ordonna aux soldats de mettre des chemises dessus leurs armes, aprés quoy il les rangea en bataille, il mit à l'Avant-garde l'Infanterie Espagnole, & les Chevaux Legers; au corps de bataille, les Allemans & les Italiens. Il laissa les Cuirassiers à l'Arriere-garde.

Le Duc s'avance vers Rome.

La Cavalerie Françoise étoit logée aux environs de *Tivoli*, & l'Infanterie à *Monte-Rotondo*, qui étoit le quartier du Duc de Guise, comme il étoit à craindre que ce Duc ne vint charger les Espagnols, ou pendant l'assaut, ou aprés la prise de Rome, lors qu'ils seroient debandez pour piller, leur General fit occuper quelques defilez par où il falloit que les Ennemis passassent pour venir à luy. Il étoit déja arrivé à un quart de lieuë de Rome, & les soldats n'attendoient que son ordre, lors qu'il vit revenir *Ascagne Corna*, & *Mornera* qu'il avoit envoyez avec trois cens Chevaux Legers, & un Escadron de Cuirassiers reconnoître la hauteur des murailles & l'état de la ville. Ils rapporterent que

1557. que tout étoit calme dans Rome, qu'on ne voyoit personne sur les ramparts, & que les échelles étoient assez longues.

Le Duc panché sur l'arçon de sa selle, & la tête appuyée sur son bras, avoit l'esprit dechiré de mille pensées diverses, & toutes embarrassantes, la haine des Caraffes, leurs crimes, la gloire & les ordres de son Roy l'excitoient à l'execution de ses projets: il y étoit encore poussé par un esprit de vengeance: Comment, disoit-il en luy-même, souffrir impunement que les neveux du Pape ayent armé contre Sa Majesté Catholique les François & les Turcs; qu'ils ayent tout tenté pour abolir la Domination Espagnole dans l'Italie, & qu'enfin ils ayent porté la guerre jusques aux portes de Naples? Il se demandoit ce qu'on diroit de luy dans le monde, s'il abandonnoit ce dessein: il ne doutoit point qu'on ne l'accusât d'avoir eu peur du Duc de Guise, & de n'avoir osé tenter ce que le Connêtable de Bourbon executa même en mourant. mais lors qu'il faisoit reflexion aux suites de cette conquête, il demeuroit interdit. Le sac d'une ville sainte, mille sacrileges, prophanations, rapts, vols, & incendies, la prison, ou peut-être la mort du Pere commun des Chrêtiens, des Cardinaux, d'un nombre infini d'Ecclesiastiques & de Prélats le faisoient trembler. Il ne vouloit point de conquête à ce prix. Sa réputation étoit assez bien établie pour n'en apprehender pas la moindre diminution: cependant cette même réputation luy avoit fait mille ennemis, & encore plus d'envieux: ils

sça-

sçavoient que le Duc de Guise assembloit ses troupes, & il étoit à craindre qu'ils ne fissent à ce Duc une victoire de la retraite du General Espagnol, qu'ils ne publiassent que cette retraite seroit encore plus infamante que celle de Civitella. Cette consideration pensa faire tout entreprendre au Duc d'Albe. Il eût besoin de toute sa pietié pour ne pas succomber à une tentation si dangereuse. 1557.

CHAPITRE XX.

Colonne le presse d'attaquer Rome.

MARC-ANTOINE Colonne le retira de l'abîme de ces pensées, l'exhortant à ne pas perdre un tems si precieux, & à ne manquer pas l'occasion de finir la guerre en un instant. Il luy representa de plus, qu'on ne soupçonnoit rien dans Rome, que chacun y étoit plongé dans le sommeil, & qu'il n'y avoit rien à craindre des François; qu'enfin l'Armée étoit disposée à marcher, & la victoire assurée. Le Duc d'Albe s'adressant à Mardonnes, luy dit avec un profond soupir: *Que l'Ennemy du Genre humain nous rend faciles & aisées toutes les choses dans lesquelles Dieu peut-être offensé!* Ces paroles ayant fait connoître à Colonne combien le Duc sentoit de repugnance à cette entreprise, il se tourna tout en colere vers les murailles, & jetta ses armes: puis s'adressant à Vespasien: *Que je meure*, dit-il, *si je fais cas de la vertu de cet homme: il aime mieux voir les siens exposez aux dangers, aux fatigues, & à la mort même, en un mot il aime mieux les voir peri*-

1557. *rir, que de ruïner ses Ennemis, & les forcer à la paix par une victoire aisée ou par un combat glorieux. Ah! que je souhaiterois que cet homme si religieux & qui me traite d'impie, eût appris par la funeste experience que je fais, combien il est doux de se vanger des gens qui nous persecutent sans raison & sans justice!*

Le Duc qui n'avoit pas entendu le discours de Colonne, & qui jugea neanmoins par son action, que cet entretien ne luy avoit pas été fort avantageux, pria Vespasien de le luy raconter: celuy-ci le fit librement, & même il ajouta des choses fort piquantes pour le faire changer de sentiment.

Il refuse de la faire. *Il luy repartit froidement: Ce que vous me dites: n'est pas capable de me faire courir à une victoire si honteuse: Je connois Colonne, & je suis persuadé que sa seule douleur l'a fait s'exprimer de la sorte, mais que la malice n'a aucune part à ce discours.* Puis s'adressant aux Officiers qui étoient prés de luy, en assez grand nombre: *Seroit-il juste*, Messieurs, *que vous, ausquels j'ay confié le soin de l'Armée, la gloire du Roy, la défense de ses Royaumes, & moy-même, seroit-il juste; dis-je, que vous excitassiez les Soldats à se mutiner au lieu de les faire obeïr? Certes, il est en quelque façon honteux, que toutes les fois que je vous donne des ordres contraires à vos sentimens, vous vouliez en sçavoir la cause. J'ay bien voulu quelquefois vous contenter là-dessus, l'estime que je fais de vôtre valeur & de vôtre fidelité, m'ont fait en cela passer au de là des regles que prescrit la Discipline Militaire. Ainsi Messieurs, je ne vous demande*

que

que de moderer ce feu & cette impetuosité, qui vous fait pecher contre ces regles : Que la haine ou l'obstination donne lieu à cette faute, ou qu'elle procede de l'amour ou de la vertu, cela est indifferent, c'est toûjours une faute, qui a des suites tres-facheuses ; ce qui sert chez les braves gens & les Soldats bien disciplinez, à entretenir l'union & la concorde, est souvent chez les Soldats trop échaufez un sujet de mutinerie & de sedition, si le General n'y veille avec soin, & ne tâche d'éteindre ce feu au moment qu'il va paroître, tout est perdu. Soyez toûjours prêts à obéïr & à combattre, c'est ce que je souhaite de vous ; mais laissez-moy la liberté de regler chaque chose, comme je le jugeray à propos. Les simples Capitaines doivent sçavoir certaines choses : les Colonels doivent être instruits de quelques autres, & les Officiers Generaux presque de toutes ; mais il suffit au Soldat de se tenir prest à tout executer. La diversité des occasions change mille choses dans l'ordre de la guerre, & oblige un General à prendre des mesures opposées. Il est forcé d'en publier quelques-unes, mais celles qu'il cele, sont toûjours les plus seures, & les moins sujettes à manqueur. C'est en cela que consiste la vigueur de la Discipline Militaire, & l'autorité des ordres d'un General : les Soldats qui vivent de cette maniere dans leur Camp, sont invincibles dans une bataille. Enfin, Messieurs, je me fais un plaisir de vous expliquer les veritables causes de ma resolution, qui bien loin d'avoir rien d'infamant pour ma gloire, pour la vôtre, & pour celle de mon Armée, conserve celle que nous nous sommes acquise. Que le Soldat violent & temeraire s'en aille, qu'il

1557.

1557. qu'il prenne Rome, & qu'il passe au fil de l'épée tout ce qu'il trouvera sous les armes, il sera traité de la même maniere, lors qu'il commencera de piller, car qui dans cette occasion sera capable de le retenir ? il est prevenu que le pillage d'une ville prise d'assaut luy appartient, que c'est la récompense de ses travaux, comme la gloire est celle du soin des Capitaines. Le Duc de Guise, survenant alors (ce qu'il ne manquera pas, car il est trop habile) & les trouvant debandez & sans armes, les taillera tous en pieces ; ce qui sera pour les Caraffes retirez dans le Château un spectacle des plus divertissans ; ce sera dans cette occasion, que le brave & le poltron succomberont également, & il ne sera plus tems de se repentir. Il est contre tout raison de s'engager dans une ville ennemie, & fort riche, quand même elle seroit sans Garnison, lors qu'on sçait que l'Armée contraire est aux environs, & qui peut sans peine passer les soldats au fil de l'épée, parce qu'il n'est pas possible qu'elle ne les trouve débandez, embarassez de leur butin, ou absordez dans les plaisirs. Posons que les François ne paroissoient point, & que nous ne trouvions aucune resistance, seray-je capable d'exposer une ville si sainte au pillage & à l incendie ? Verrai-je profaner les choses les plus augustes, faire violence à des Religieuses, meurtrir des Prêtres & des Prêlats verrai-je enfin toutes les desolations qui accompagnent le sac de Villes prises d'assaut ? A Dieu ne plaise que je forme seulement la pensée d'un si grand crime. Ainsi, Messieurs, donnez cet éloge à vôtre General, & à vôtre Compagnon, d'avoir mieux aimé ne se rendre pas maître de

Rome,

Rome, lors qu'il le pouvoit, que de la prendre, n'étant pas seur de la pouvoir exempter du pillage. Si la reputation de cette grande Ville, qui a mis autrefois toute la Terre sous ses loix, vous excite à la conquerir, sçachez que ne le faisant pas, vous recevrez incomparablement plus d'éloges de vôtre pieté & vôtre moderation; que de sa conquête. Si malgré la soumission que vous devez à mes ordres, vous passez outre, allez seuls, forcez Rome, je me retireray d'ici au plûtôt, je ne vous verray jamais, & je ne vous considereray plus comme mes Soldats. Je prefererai de me priver de l'amitié & de la compagnie de tant de braves gens, plûtôt que d'être le complice d'une action si noire, & si detestable. 1557.

Tous les Officiers, excepté Colonne, entrerent dans les sentimens du Duc; & les trouverent tres-justes & tres-raisonnables: cependant comme le Soldat étoit à craindre, l'on n'osa pas sonner la retraite; le Duc voulut auparavant leur en faire connoître la necessité, & leur donner de la peur. Il renvoya Loüis d'Acunha observer ce qui se passoit dans la Ville, & le fit accompagner par ceux qu'il sçavoit avoir souhaité cette conquête avec le plus de chaleur.

CHAPITRE XXI.

LE Soldat étoit dans la derniere des impatiences, les longueurs du General luy paroissoient insupportables; il detestoit ses Conseils moderez, & ne pouvoit souffrir qu'il le privât de la récompense duë à ses travaux. On n'entendoit dans le Camp, que des

D'Acunha reconnoit Rome.

des voix confuses, tous disoient qu'ils étoient
1557. libres du serment prêté par leurs Capitaines & leurs Colonels; qu'on ne le pouvoit regarder comme un serment, mais comme un sacrilege, étant contraire au service du Roy, & injurieux à sa gloire. Ils publioient qu'ils s'en iroient seuls prendre Rome, tailler en pieces les Ennemis de Sa Majesté, & vanger les insultes qu'on luy avoit faites, puis que leurs Officiers tenoient cette vengeance au dessous d'eux. Leur audace répondoit assez à des discours si insolens, & l'on en auroit bien-tôt vû les effets, si la presence du Duc, qui visitoit à cheval le quartier des Espagnols, n'eût inspiré de la terreur à ceux de cette Nation. Les Allemans s'étoient déja mutinez, mais non également : Ceux qui s'étoient accoûtumez à la discipline du Duc, ou qui avoient de la moderation, paroissoient moins seditieux; tous cependant ne gardoient plus aucun ordre, & s'étoient déja saisis de leurs Drapeaux. La nuit sembloit tout permettre, la confiance de n'être pas reconnu, & le desir de butiner les rendoient plus mutins. Les Italiens s'étoient laissé seduire par ces mauvais exemples; ainsi l'on n'entendoit que des voix menaçantes, & de grandes dispositions à une mutinerie generale, lors qu'Acunha, & les autres Cavaliers arriverent tout émus, & entrerent dans le Camp à bride abatuë. Instruits par le Duc d'Albe, ils feignirent avoir trouvé l'Armée Françoise en bataille sous le canon de Rome, & les Romains instruits de nos desseins, ce qui paroissoit, disoient-ils, aux feux allumez sur les murail-

murailles, aux portes, & dans les postes avancez. 1557.

Ces nouvelles, quoy que supposées, se trouverent en partie vrayes. Le lendemain l'on apprit d'un prisonnier, que les Caraffes ayant sû que les bourgeois de Rome favorisoient les Colonnes, leur avoient ôté la garde de la ville, qu'ils l'avoient confiée aux soldats, & qu'ils n'avoient cessé toute la nuit de visiter chaque poste, & de mettre tout en état d'arrêter l'Ennemy.

L'Armée fait retraite.

L'arrivée des coureurs, & les nouvelles qu'ils rapporterent, intimiderent tout le monde, & firent succeder l'obeïssance à la sedition. Le Duc se remit en marche vers le point du jour, & vint camper à cinq milles de Rome, au grand mécontentement des soldats, & même des principaux Officiers, qui parloient fort desavantageusement de cette retraite. Elle étoit cependant tres-honorable, & elle ne fut pas moins un effet de la pieté de ce grand homme, que de sa sagesse. Il prefera le glorieux titre de *Conservateur de Rome*, à celuy de son *Vainqueur*, & Dieu, juge équitable des actions des hommes, & le remunerateur de leurs vertus, récompensa bientôt cette action pieuse. Le Duc ne vouloit forcer Rome que pour forcer en même tems les Caraffes à donner la paix à l'Italie. Il obtint cette paix sans effusion de sang. Le ciel toucha ces Messieurs, ils la demanderent.

Henry II. rappelle le Duc de Guise.

Philippe II. venoit de prendre Saint Quentin, Place forte, & l'une des clefs du Royaume de France. Sa Majesté Tres-Chrétienne avoit envoyé le Connêtable de Montmoren-

cy

cy à la tête d'une puissante Armée pour la secourir. Il donna bataille * mais avec tant de malheur, qu'il fut défait & pris. Cette perte fut suivie de celle de Saint Quentin, qui fut emportée l'épée à la main, & l'Amiral de Châtillon, qui avoit soutenu ce siége avec beaucoup de réputation, fut aussi fait prisonnier. Ce double échec mit les affaires de la France en une situation assez mauvaise. Le Roy crût ne pouvoir repousser les vainqueurs qu'en reünissant toutes ses forces. Il rappella le Duc de Guise de l'Italie, & luy ordonna de ramener avec toute la diligence possible l'Armée qu'il commandoit. Ce Duc défendit au Courier, sur peine de la vie, de divulguer une nouvelle si desavantageuse: il fit cependant de son mieux pour amasser un nombre suffisant de Vaisseaux pour transporter ses troupes, avant qu'elle fût suë, mais cela ne luy fut pas possible. On l'apprit à Rome presque aussi-tôt; les Caraffes n'espererent plus de secours, & firent sçavoir au Duc d'Albe, que Sa Sainteté, touchée des malheurs de l'Italie, souhaitoit une bonne paix, & qu'elle seroit bien-tôt concluë, s'il vouloit y donner les mains, & qu'eux qu'on regardoit comme les auteurs de la guerre, se rendroient avec plaisir les Mediateurs de la paix; seroient dans la suite les amis sinceres des Espagnols, qui les avoient traitez avec plus de justice & de bonté, quoy que leurs ennemis, que n'avoient fait les François, quoy que leurs Alliez.

1557. * *Cette bataille fut donnée le 10. Aoust, & la Ville ne fut prise que le 26. au même mois.*

* Gaspard de Colligny.

Les Caraffes demandent la paix.

Le Duc, ayant lû cette lettre, qui étoit signée de la main du Cardinal, dit avec beau-

coup de joye aux Officiers, qui étoient prés de luy : *Je rends graces au ciel, Messieurs, de ce que ma pieté a remporté deux victoires en une seule action ; je n'ay choqué ni la Majesté de Dieu, ni celle de mon Roy ; j'ay satisfait à l'une & à l'autre, & je suis venu à bout de mes desseins.* 1557.

Ayant donné sa parole au Député du Cardinal, & reçu la sienne par ce même Député, il prit jour pour traiter. Les Cardinaux Caraffe, Vitteloti, de Sainte Flore, & luy, se virent à Cavi. Aprés les civilitez ordinaires, il presenta la main au Cardinal Caraffe, luy promit qu'on oublieroit tout ce qui s'étoit passé, & qu'il ne demandoit de Sa Sainteté, que ce qu'elle jugeroit qui ne pourroit choquer ni la Majesté du Saint Siége, ni celle du Roy son Maître. Il s'efforça de faire voir que le Roy d'Espagne avoit fait tout ce qu'on pouvoit se promettre de luy, & qu'il n'étoit point l'auteur de cette guerre. Mais ayant remarqué que ce discours r'allumoit leur colere, il le discontinua, pria ces Messieurs de luy précrire les mêmes conditions qu'ils luy auroient imposées, s'ils avoient remporté la victoire ; leur promit de les signer au nom du Roy, & de les faire ratifier. On convient donc,

Ils negocient avec le Duc.

1. Que Sa Majesté Catholique, par le ministere de ses Ambassadeurs, rendroit au Pape l'hommage qu'il luy devoit pour ses Royaumes de Naples & de Sicile, & le respect auquel il étoit obligé, comme Prince Chrêtien.

Traité de paix.

2. Que Sa Sainteté ne prendroit aucune part dans la guerre, que se faisoient les Rois

de France & d'Espagne, que comme Pere
1557. commun des Chrêtiens.

3. Que le Duc d'Albe feroit raser toutes les nouvelles fortifications faites aux Places dépendantes du Saint Siége, qu'il restituëroit les mêmes Places à Sa Sainteté.

4. Qu'il luy seroit parmis de poursuivre les Ennemis du Roy son Maître, dans toute l'étenduë des Etats de l'Eglise.

5. Qu'on donneroit une amnistie aux Rebelles de l'un & de l'autre parti, & qu'on les remettroit dans leurs biens. On excepta *Marc-Antoine Colonne*, *Ascagne Corna*, & *le Comte de Bagni*. Leurs grands biens causerent cette exception & leur infortune. On leur avoit trop pris; on crût ne leur pouvoir tant rendre; & on remit la decision de leurs prétentions au jugement de la Cour du Pape. Palliane fut laissée en dépost à *Jean Carbon*, fils d'une sœur de Sa Sainteté. C'étoit un homme d'un grand merite, & d'un vertu sublime, l'exaltation de son Oncle luy avoit fait des envieux, sans luy faire des ennemis. Il prêta serment au Pape & au Roy, & promit de ne rendre la Place ni à l'un ni à l'autre, que de leur consentement mutuel.

6. Sa Sainteté s'engagea de ne donner au Duc de Guise, ni vivres ni troupes, ni passage sur les Terres de l'Eglise.

Le Cardinal Caraffe, averti par le Duc d'Albe, qui ne devoit point s'obstiner à retenir des Places qu'il ne tenoit que de la liberalité de son Oncle, & qu'un autre Pape pourroit luy ôter, promit de les abandonner

&

& le Duc fit avec luy un Traité secret, que Sa Sainteté confirma, par lequel il s'engagea de faire donner dans six mois, une Place dans le Royaume de Naples à la Maison des Caraffes, à la tenir en fief perpetuel & hereditaire du Roy d'Espagne; à condition qu'ils remettroient en même tems *Colonne*, *Ascagne*, & *le Comte de Bagni* dans tous leurs biens qui se trouveroient en nature. 1557.

CHAPITRE XXII.

CETTE paix rendit la paix aux Romains, & ils montrerent assez par des prieres publiques & des divertissemens, qui durerent plusieurs jours, combien elle leur étoit agreable. Tout le monde n'en fut pas si content. Les Officiers de l'Armée Espagnole & leurs Alliez fremirent d'horreur, quand ils en apprirent les conditions. Tous blâmerent la facilité du Duc, tous publierent que la conscience s'y trouvoit engagée. *Car y a-t-il de la prudence, & même de la raison, s'écrioient-ils, à recevoir des vaincus, des loix telles qu'ils auroient pû imposer, s'ils avoient pleinement triomphé? Cette guerre auroit-elle jamais pû avoir des suites plus fâcheuses? A-t-on jamais rien fait de plus contraire à la sureté des Etats de Sa Majesté Catholique? Quoy, recompenser les crimes! Quoy, faire des liberalitez immenses à des personnes qu'il falloit punir avec la derniere severité! Cette maniere d'agir suffit pour rendre les guerres eternelles; les successeurs de Paul IV. au Souverain Pontificat, se voyent par là un chemin ouvert à rendre leurs Maisons toutes puissantes, &*

Sentimens divers sur cette paix.

1547. *à leur faire donner de riches Etats par les Rois Catholiques.*

Colonne &c. passent en Flandre.

Personne ne témoigna plus d'indignation, que Colonne, Corna, & le Comte de Bagni. Au desespoir de voir leur attache fidelle pour les Rois d'Espagne, recompensée par la perte de leurs biens, ils vomirent toutes sortes d'imprecations contre le Duc d'Albe. Ils se rendirent en Flandre auprés de Philippe II. & luy representerent fortement, qu'ils étoient trahis & abandonnez; que pour être demeurez inviolablement unis à ses interêts ils se voyoient privez de leurs biens, & reduits à trainer une vie languissante & miserable: Qu'il étoit surprenant, quayant tout exposé pour luy, vie, personnes, & biens; que n'ayant pas peu contribué aux avantages qu'il avoit eus dans l'Italie, ils fussent les seuls privez des bienfaits de la paix, seulement parce que le Duc d'Albe l'avoit voulu.

Ils faisoient hautement ces plaintes à la Cour de Philippe, sur tout aux ennemis du Duc, & en particulier à *D. Roderic de Sylva.* Sa Majesté persuadée que le Duc avoit ponctuellement executé ses ordres, promit à ces Messieurs, qu'il leur rendroit justice, & qu'ils n'auroient aucun sujet de se repentir de luy être demeurez fideles jusques à la fin.

Cette facilité du Duc ne fut pas moins avantageuse aux vainqueurs, qu'elle donna de joye aux vaincus; car s'il est permis de tout dire, on acheta la paix, & la moindre froideur alloit faire recommencer la guerre.

Dans

Dans la preliminaire de paix que le Duc d'Albe fit presenter à Sa Sainteté par le Cardinal de Tolede, il vouloit qu'elle avoüât, que les Caraffes étoient les auteurs de cette guerre. Le Pape fremit à cet article, & transporté de colere, il menaça de donner toutes les Villes du Domaine de l'Eglise en fief à Henry Second, & de rendre par ce moyen la guerre éternelle dans l'Italie. Le Duc rendit donc en cette occasion un service important à la Chrêtienté, & au Roy son Maître, il arrêta, par sa sagesse, des guerres qui alloient s'élever, & ne merita pas moins d'éloges en cette occasion, que dans toutes les actions les plus échantes de sa vie. 1557.

CHAPITRE XXIII.

LE Duc de Guise allarmé d'une conclusion de paix si prompte ne pensa qu'au retour. Il fit venir sa flotte, sur laquelle il s'embarqua avec ses deux freres. & l'élite de son Armée, pour se rendre au plûtôt en France, où sa presence étoit fort necessaire. Il distribua les Suisses dans les Villes & les Châteaux du Territoire de Sienne, qui appartenoient encore aux François. Retraite des François.

Le reste de l'Armée retourna en France, par les Etats de l'Eglise. Ces troupes que leurs longues marches fatiguoient extrémement, auroient peut-être défaites par *Octave Farnese*, Duc de Parme, si *D. Jean de Figueroa*, Lieutenant General des Armées Espagnols dans le Milanez, luy avoit accordé les secours qu'il luy avoit demandez. Le Duc

d'Albe croyant leur defaite immanquable ; 1557. avoit fait moins de difficulté de promettre au Pape, sur les instantes prieres qu'il luy en fit, de ne les point inquiéter dans leur retraite. Car le Saint Pere ne pouvoit souffrir que des personnes qui l'étoient venu trouver en qualité d'Alliez, n'eussent pas la liberté de se retirer en seureté, c'est ce qui luy paroissoit digne de compassion.

Il est vray que l'injure du tems les maltraitoit assez : il arriva cette année tant de tempêtes, & il fit de si grandes pluyes, surtout aux environs de Rome, & dans la Toscanne, que les eaux du Tibre inonderent toutes les campagnes : l'on tient que l'inondation fut haute de plus de cinquante pieds en quelques endroits ; ce qui empêcha le Duc d'Albe d'envoyer au nom de Sa Majesté Catholique un Ambassadeur d'obedience au Pape, comme l'on en étoit convenu dans le dernier Traité de Paix : mais les pluyes étant passées, & les eaux du Tibre s'étant écoulées, il fit partir Frederic Marquis de Coria son fils aîné, pour en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, assurer Sa Sainteté des respects & de la soûmission filiale du Roy son Maître, & luy rendre hommage pour ses Royaumes de Naples & de Sicile.

Le Duc se rend à Rome.

Le Cardinal Caraffe qui souhaittoit instamment voir le Duc d'Albe à Rome, ayant appris qu'il se contentoit d'y faire venir son fils, eût peur que le Pape ne s'en choquât, & qu'il ne crût qu'on agissoit de la sorte par mépris : il monta au plûtôt à cheval, & ayant rencontré le Marquis à quelques milles de

Rome,

Rome, il luy ordonna de n'y point entrer qu'il ne l'en fit avertir, & se rendit en poste auprés du Duc. Il le pria de [illegible]e luy même la fonction d'Ambassadeur. Il y consentit, le Cardinal luy ayant protesté que Sa Sainteté bruloit du desir de voir un Capitaine qui l'avoit fait trembler, & qui avoit merité son estime par sa pieté. Le Duc ayant joint son fils, entra * dans la Ville, aux flambeaux, parmi des acclamations du peuple, & au bruit du canon des ramparts & du Château Saint Ange. Il étoit accompagné d'un nombreux Cortege de Noblesse, qui étoit venuë le recevoir au delà des portes. Il se rendit au Palais. Il fut reçu à baiser les pieds de Sa Sainteté, qui le releva, l'embrassa, & luy fit les mêmes honneurs que les Papes ont coûtume de rendre aux Têtes Couronnées. Elle donna de grands éloges à sa prudence, à sa conduite, & à sa valeur; loüa sa pieté, sa Religion, & sa deference respectueuse pour le Saint Siége : elle fut même jusques à luy demander excuse de la colere qu'elle avoit quelquefois marquée pour luy, & protesta, qu'elle auroit agi d'une maniere toute opposée, si elle l'avoit connu. Elle finit en l'assurant, qu'elle luy accorderoit tant de graces, qu'il connoîtroit sans peine qu'elle ne l'avoit point haï, & qu'elle ne luy avoit jamais souhaité aucun mal; qu'elle vouloit l'aimer tendrement, & qu'elle le prioit de croire que son ignorance, & les faux rapports qui broüillent souvent les meilleurs amis, & même les amans les plus passionnez, étoient les seules causes de la guerre précedente.

1557.

* *Le 19. de Septembre.*

Est bien reçu du Pape.

1557. Le Duc ayant remercié le Saint Pere, fut conduit par la Noblesse, au Palais qu'on luy avoit preparé, il étoit suivi d'une foule de peuple, qui le combloit de loüanges & de benedictions. La joye que son arrivée inspiroit aux Romains, fut considerablement augmentée par celle de la liberté que le Pape rendit cette même nuit à l'Archevêque Colonne, à Jean de Tassis, à Hyppolite Capilupo, à Pirrhus Omphredo, à Garcilasso de la Vega, & à tous les autres qu'il avoit fait jetter dans les prisons, pour les punir de leur attache aux interêts de Sa Majesté Catholique. Le Duc d'Albe les embrassa tous, lors qu'ils vinrent le saluër, leur fit esperer de grandes recompenses de la part de Sa Majesté, & leur promit sa faveur dans tout ce qui dépendroit de luy.

CHAPITRE XXIV.

Empressement de la Cour de Rome à faire honneur au Duc d'Albe.

LE lendemain, le Duc, que le Pape avoit fait inviter à dîner, se rendit au Palais, il étoit suivi de tout ce que Rome avoit de personnes d'une qualité distinguée. L'empressement de le voir fut si grand, que les Bourgeois occuperent jusques aux toits des maisons baties sur les ruës par lesquelles il devoit passer; & ces mêmes ruës étoient si pleines de monde, que la Garde du Pape, qui le precedoit, pouvoit à peine luy tenir le chemin libre. Ce Peuple donnoit mille loüanges à la moderation & à la pieté de ce grand Homme, qui les avoit delivrez de tous les malheurs qui accompagnent la prise d'une

ne ville, celle de Rome étant inévitable, s'il l'avoit fait tenter. On l'appelloit le *Pere* & le *Conservateur de la Ville*; tous crioient qu'il étoit digne de leur amour & de leur veneration: en un mot, rien ne ressembloit mieux aux triomphes des plus grands Capitaines, que la République ait jamais eus. 1557.

Les Personnes de qualité ne marquoient pas moins de joye, de respect, d'admiration, & de reconnoissance, que le Bourgeois, tous s'empressoient à faire honneur au Duc d'Albe; les Caraffes s'efforçoient par mille civilitez, de luy faire perdre le souvenir des chagrins qu'ils luy avoient causez durant la guerre precedente.

Il dîna à la table du Pape, dans l'ordre que tiennent tous ceux qui reçoivent cet honneur. Sa Sainteté voulut bien l'entretenir durant le repas, & elle luy fit plusieurs questions, ausquelles il répondit avec beaucoup d'esprit. Les tables levées, & tout le monde ne s'occupant que du soin de divertir le General Espagnol, le Pape, de son propre mouvement, luy accorda & aux Duc d'Albe ses successeurs, la collation des Benefices & la disposition libre des biens d'Eglise, situez dans leurs terres; privilege dont ils joüissent actuellement.

Le Pape luy accorde des privileges.

Sa Sainteté, instruite que le Duc étoit sur son depart pour la Flandre, & ne doutant pas que ses belles actions, sa qualité, son merite personnel, & les services importans qu'il avoit rendus à l'Etat, ne luy donnassent un grand accés, & beaucoup de credit auprés de Sa Majesté, luy recommanda les in-

1557. terêts des Caraffes. Elle le pria de les regarder non comme des Ennemis, non même comme des Sujets du Roy, mais comme des personnes qu'il avoit adoptées par ses bienfaits, & qui le tenoient pour leur Pere. Il promit à Sa Sainteté tout ce qui dependoit de luy & de ses amis, & l'assura qu'il n'échapperoit aucune occasion de luy marquer & à toute sa famille, combien il étoit reconnoissant des bienfaits dont elle l'avoit honoré: Qu'il sçavoit que l'interêt public obligeoit les meilleurs amis à prendre les armes les uns contre les autres; que cet interêt venant à cesser, leur amitié devenoit plus ferme & plus solide, & qu'il n'étoit pas extraordinaire de voir des personnes, qui avoient porté les armes les uns contre les autres, se lier, aprés la paix, d'une amitié indissoluble.

Le Duc revient à Naples. Le Duc, ayant passé trois jours à Rome, se rendit au plûtôt à Naples, pour repousser la Flotte des Turcs, prête à désoler les Côtes de ce Royaume. Il renforça les garnisons des Places Maritimes, & mit de la Cavalerie dans tous les endroits ou la descente luy avoit paru facile. Il fit demeurer sous les armes trois mille Espagnols, & un Regiment Allemand, qu'il avoit resolu d'emmener avec luy. Il les fit embarquer, aprés avoir pourvu à la seureté de ce Royaume, & en avoir laissé le Gouvernement à la Duchesse son Epouse, & à son Fils. La Flotte étant prête, les Soldats que je viens de marquer, étant passez dessus, il se mit en mer, à dessein de passer au plûtôt en Flandre, étant juste qu'aprés avoir

si

si glorieusement terminé la guerre d'Italie, il allât assurer par ses conseils prudens le succés de celle des Païs-Bas. 1557.

Il prit terre à Genes, & en partit aussi-tôt pour Milan, quoy qu'il se trouvât fort indisposé. L'avarice & la méintelligence des Gouverneurs du Milanez avoient mis cette Province dans un état fâcheux, tout y étoit confus, le desordre y regnoit, l'Ennemy y prevaloit; & elle alloit se perdre, si le Duc n'avoit rétabli le bon ordre, & fait cesser les inimitiez. On accusoit le Cardinal de Trente d'avoir volé l'argent du Roy, & de s'être approprié les fonds destinez pour la guerre, & les autres necessitez de cette Province. Le Duc le pria de se retirer. Il le demanda, on reçut sa demission, & on luy expedia des Lettres remplies des éloges de ses bons services, & qui le déclaroient innocent des faits dont il étoit chargé. Pescaire n'étoit que General de la Cavalerie du Milanez; mais il avoit beaucoup excédé son pouvoir & ses ordres, pour n'être pas obligé d'obeïr au Gouverneur. D. Juan de Figueroa, frere du Comte d'Oropesa, que la Cour avoit commis pour remplir les fonctions du Gouverneur & de Pescaire, étoit tombé dans d'autres extrémitez. Il avoit attaqué les Ennemis avec plus de chaleur qu'il ne devoit, & même qu'il n'étoit necessaire pour le bien de la Province; il eût du pis. S'étant apperçu des fourberies des Gens d'affaires, il avoit fait proceder à la levée des impôts avec trop de severité; il s'étoit attiré la haine du peuple, & n'avoit pû obtenir de quoy payer ses Soldats.

Il rétablit les affaires du Milanez.

 Le

1557. Le Duc ayant fait venir les plus gens de bien de la Ville & de l'Armée, se fit instruire à fond de l'état des choses. Il reconnut que la fourberie & l'avarice avoient eu beaucoup de part à ces desordres. Comme celle-cy étoit la plus fortement appuyée, il commença par luy faire une rude guerre. Il taxa les Gens de Finances à de grosses sommes, & non content de leur avoir fait rendre gorge, il les bannit : Il confisqua tous les biens de ceux qu'il connut les plus coupables : il punit severement les Colonels & les Capitaines convaincus d'avoir retenu la paye des Soldats, il desarma les uns à la tête des Troupes, & les declara infames; il priva les autres de leurs charges, & en obligea quelques-uns de servir un certain tems pour simples Soldats.

Informé que quelques Senateurs avoient par malice entretenu la mes-intelligence entre le Cardinal & Pescaire, il les priva de leurs Charges. Il fit payer de grosses taxes à quelques Gens d'affaires convaincus de s'être mal comportez dans l'administration de leurs emplois. Il diminua les impôts, qui étoient venus jusques à cet excés, que les Marchands & les Ouvriers, qui faisoient toute la richesse de Milan, étoient determinez à se retirer ailleurs. Quelques Personnes de qualité, coupables de grands crimes, & dignes de rudes châtimens, obtinrent leur grace à force d'argent. Ainsi en peu de tems le Duc fit cesser tous les desordres, punit les criminels, & fit un fond capable de remettre les affaires sur le bon pied. Il ne restoit plus que

que la mutinerie des Allemans; le Duc l'appaisa, & fit une punition exemplaire de ceux 1557. qui l'avoient ou commencée ou entretenuë.

Les affaires de la Police terminées, il se donna tout entier à celles de la Guerre, & ne pensa qu'à mettre la Province à couvert des insultes des François. Il grossit l'Armée du Milanez de dix Compagnies des vieux Soldats, & de quelque Cavalerie, se souvenant alors des belles actions d'Acunha, & des services qu'il avoit rendus à Sa Majesté en ce païs, il luy confia la Garde du Pont-de-Sture, & luy laissa quatre Compagnies de Gens de pied, & deux de Cavalerie.

Ces changemens donnerent une nouvelle face au Milanez, le desordre y cessa, on vit refleurir l'abondance, la paix & la seureté. D'Acunha attira sur luy seul les armes des François; il fit le degât dans leurs campagnes, & leur donna assez d'occupation par ses courses presque continuelles.

Ce fut de cette maniere que le Duc d'Albe conserva au Roy, son Maître, une Province que les desordres des Gouverneurs & des particuliers alloient faire perdre. Il fallut, pour y reussir, faire des châtimens, donner de nouveaux ordres, personne ne s'y opposa. Ceux mêmes qui furent punis, ne firent aucune difficulté de reconnoître, que le Duc étoit juste, & qu'ils meritoient des chatimens plus rudes. Il est vray que sa haute réputation applanissoit les difficultez, qui auroient été insurmontables à tout autre qu'à luy, l'on étoit si persuadé de sa justice, de sa prevoyance & de son discernement, qu'on ne

1557. faisoit nulle difficulté de prendre ses ordres pour des arrêts decisifs, & ses conseils pour des loix, & des oracles.

Le Milanez r'assuré, les desordres punis, la tranquillité publique rétablie, le Duc se rendit aux ordres du Roy qui l'appelloient en Flandre, où la guerre se faisoit avec chaleur.

Fin du cinquiéme Livre.



HIS-



HISTOIRE DE FERDINAND-ALVAREZ DE TOLEDE PREMIER DU NOM, DUC D'ALBE.

LIVRE SIXIEME.

CHAPITRE PREMIER.



A perte de la bataille de Saint Quentin auroit jetté la France sans un embarras terrible, si Philippe II. avoit sû profiter de sa victoire. Henry n'avoit point d'armée à luy opposer, les débris de celle qui venoit d'être taillée en pieces, s'étoient r'assemblez sous le Duc de Nevers, & le Prince de Condé, mais ils étoient trop foibles pour tenir la campagne. De Guise & Brissac étoient les deux premirs Capitaines du Royaume; mais étant l'un & l'autre dans l'Italie,

1557. Etat de la France.

1557. l'Italie, ils ne pouvoient de long-tems s'opposer Espagnols puissans & victorieux, d'ailleurs le Calvinisme commençoit à se rendre redoutable dans le Royaume, & les plus sages apprehendoient fort, que ces Pretendus Reformez ne se servissent de cette occasion pour obtenir l'épée à la main, liberté de conscience, & libre exercice de la nouvelle Religion.

Philippe ne profite pas de la victoire.

L'on prit soin de remontrer toutes ces choses à Philippe; les plus sages de ses Officiers le prierent de s'avancer à grandes journées dans le cœur du Royaume, & de venir droit à Paris; ils luy faisoient la conquête de cette ville si aisée qu'on ne doutoit point qu'il ne l'entreprit, c'étoit aussi le seul parti qu'il devoit prendre, & l'on en étoit si persuadé, que Charles-Quint demanda au Courier qui luy apporta la nouvelle de la victoire, *Si son Fils étoit dans Paris?* Et ce vieux Monarque ayant appris quelques jours aprés, que Philippe se morfondoit devant Saint-Quentin, dit à ses amis: *Mon fils perd son tems & le fruit de sa victoire, il ne sçait peut-être pas qu'il faut servir de l'occasion quand elle se presente, & qu'il a en tête des Ennemis infatigables & alertes, qui avant la fin de la Campagne seront en état de luy donner la loy.*

Philippe retourne devant Saint-Quentin.

Un rafinement de politique trompa le Roi d'Espagne, il ne crût pas devoir laisser derriere luy une ville forte, & defenduë par une puissante Garnison, que commandoit l'Amiral de Coligni, l'un des plus grands Capitaines qui ayent paru. Il retourna donc devant cette Place, il la battit durant dix-huit jours,

jours, au bout desquels il la prit d'assaut. L'Amiral, d'*Andelot* son frere, quantité d'Officiers habiles, & la Garnison toute de gens choisis, furent passez au fil de l'épé, ou demeurerent prisonniers de guerre. 1557. Le prend.

L'on tint plusieurs Conseils aprés cette conquête; l'on remit sur le tapis le siége de Paris & l'on appuya ce projet de raisons si fortes & si demonstratives, qu'on crût que Philippe l'approuveroit; Mais on eût tout lieu d'être surpris, lors qu'il le rejetta fierement & avec mépris, & qu'il donna des ordres pour le siége du Catelet, qui ne tint que peu de jours; par la lacheté de *Solignac*. Il perdit en ce rencontre la belle reputation du *plus intrepide des François*. Ham se défendoit mieux, neanmoins elle fut obligée de capituler. Prise du Catelet, De Ham.

Ces foibles conquêtes furent le fruit de la victoire de la Saint-Laurent ou de Saint-Quentin; Philippe rentra dans les Païs-Bas, où par un effet surprenant de son avarice, il licentia une partie de son Armée, presque toute composée d'Anglois, ou d'Allemans. Ceux-ci, se voyant sans emploi, s'engagerent avec le Duc de Nevers, & les autres indignez des railleries méprisantes des Espagnols, voulurent absolument se retirer. Philippe fut contraint d'y consentir, pour ne les pas voir aux mains avec les Espagnols.

Henry II. n'imitoit pas Philippe: il faisoit de grands preparatifs, non seulement pour se remettre en état de luy resister, mais aussi pour l'accabler à son tour. Il avoit rappellé le Duc de Guise de l'Italie, & l'avoit fait Henry II. fait de grands preparatifs.

Lieu-

1557. Lieutenant General de son Royaume. L'Armée qui avoit servi sous ce Duc, repassa les Alpes avec une bonne partie de celle que Brissac commandoit dans le Piémont, & arriva vers la fin de Novembre au Camp marqué sous Compiegne.

Vingt mille Suisses ou Allemans étoient en marche pour la grossir, & l'on se promettoit qu'ils seroient dans peu de jours à ce Camp. Il avoit été marqué par le Duc de Nevers, qui, comme j'ay deja dit, avoit r'allié les débris de l'Armée du Connêtable. Ce Duc qui étoit un excellent Capitaine, avoit agi pendant le reste de la Campagne avec tant de diligence, qu'il se vît, aprés la prise de Ham, en état de s'opposer à l'Ennemi, & de faire échoüer ses vastes desseins. Il avoit en quelque façon rendu le cœur aux François par la défaite de douze cens Espagnols, qui étoient en Garnison dans Chauny. *Genlis* les avoit par son ordre attirez dans une embuscade, où ils furent presque tous taillez en pieces, quelques-uns se sauverent dans les Faux-bourgs de Chauny. Il y furent tuez ou brulez dans une maison qu'ils avoient ouverte de tous côtez, & où ils s'étoient assez bien défendus.

Prise de Calais. Les Espagnols ne pensoient qu'à se refaire des fatigues de la Campagne précedente, lors qu'on resolut en France le siége de Calais. Tout le monde sçait que cette ville est un des meilleurs Ports du Royaume; qu'elle n'est separée de l'Angleterre que par un detroit de sept lieuës, & qu'ainsi elle peut en quelques heures en recevoir des secours.

Ainsi

Ainsi la diligence & le secret pouvoient seuls assurer la reüssite de cette entreprise. Le secret fut inviolable, le Duc de Guise qui devoit commander, fit deux contremarches pour empêcher les Espagnols qui l'éclairoient, de pressentir son veritable dessein, & se presenta le premier jour de l'année 1558. devant le petit Fort de *Nieulay*, bâti sur une langue de terre, par où seulement Calais est accessible. 1557. 1558.

Ce Fort se rendit au troisiéme assaut, & ouvrit aux François le passage qu'ils demandoient. Ils furent, sans perdre tems, assiéger le Fort du Risban, situé entre la ville de Calais & le Port. Il ne tint pas mieux que le premier, & les Ennemis surpris de la fermeté des assiégeans, qui pour aller à eux se jetterent jusques au ventre dans les marais, perdirent cœur. Le Fort de Nieulay ouvrit au même tems ses portes.

La ville & la citadelle de Calais connurent alors que leur resistance alloit être vaine, & ils mirent toute leur confiance au secours qu'ils attendoient d'Angleterre, où le bruit du canon qui avoit battu les Forts, avoit porté la premiere nouvelle du siége.

Ils espererent en vain; le Duc de Guise secondé du brave *Jean d'Estrées*, Grand Maître de l'Artillerie (& le premier qui par l'invention d'une nouvelle fonte l'a renduë capable d'un long service) les pressa si vivement, qu'ils capitulerent le 6. du même mois, & ouvrirent leurs portes une heure auparavant l'arrivée du secours.

Calais étoit une des meilleures places de l'Euro-

1558. l'Europe ; elle étoit inaccessible, horsmis par cette langue de terre, dont nous avons parlé ; la mer & les marais l'environnoient de toutes parts, & le peu de terrain qu'ils ne couvroient pas, étoit occupé par les fortifications d'usage en ce tems-là. Edoüard III. Roy d'Angleterre, s'en rendit maître en 1346. aprés un siége d'un an, & quoy qu'il le pressât du côté de la terre avec une Armée de trente mille hommes, & de celuy du Port avec une flotte de quatre-vingt Voiles, il étoit aussi peu avancé que le premier jour : mais la famine combattoit pour luy. Ses successeurs l'avoient conservée jusques alors, & ils ne se promettoient pas d'en être si-tôt chassez.

Prise de Guines & d'Ardres. Guines & Ardres leur restoient encore, c'étoient de bonnes Places, & les Espagnols y avoient jetté du secours, neanmoins elles ne tinrent pas mieux que Calais ; ainsi finit en France la Domination Angloise, laquelle y avoit subsisté plus de cinq cens ans.

Le Duc d'Albe s'étoit rendu en Flandre au commencement de l'hiver Philippe II. l'avoit reçu avec mille demonstrations de joye & de gratitude ; mais ne pouvant luy donner le Commandement de son Armée, sans l'ôter au Duc de Savoye, qui venoit de battre les François, il luy avoit permis de passer en Espagne, avec ordre de veiller à la conservation de ce beau païs. L'expulsion de l'Anglois hors du Royaume, le François victorieux & superieur, luy firent prendre d'autres mesures ; il connut que le Duc d'Albe pouvoit seul luy donner en cette occasion des

con-

conseils salutaires ; il le rappella, & quoy qu'il ne luy donnât pas le commandement de ses Armées, elles n'agirent en quelque façon, que par son ordre ; ayant été fait President du Conseil de guerre, & ses avis y ayant passé pour des décisions. Peut-être que les conseils du Duc n'auroient pas eu plus de succés que les armes des Anglois, si les Maisons de Guise & de Montmorency n'avoient preferé leurs interêts particuliers au bien public.

1558.

Le Duc d'Albe est fait President du Conseil de guerre.

Le Duc de Guise étoit considerable par sa haute naissance, par luy-même & par ses cinq freres ; il avoit établi sa gloire sur mille faits éclatants, ausquels l'expulsion des Anglois ne donnoit pas un mediocre relief. La charmante, mais infortunée, *Marie Stuard*, Reine d'Ecosse, sa niéce, venoit d'épouser le Dauphin, & ce mariage avoit mis la maison de Guise dans le plus haut point de sa grandeur. Il n'en étoit pas de même de celle de Montmorency ; elle paroissoit dans le dernier abbattement, le Connêtable qui en étoit le Chef, languissoit dans une prison ; le Maréchal, son fils, n'avoit rien de sa prudence ni de son credit ; la vieille *Diane de Poitiers*, son appui le plus ferme, se soûtenoit avec assez de peine ; l'Amiral son neveu étoit prisonnier ; & le brave d'Andelot frere de l'Amiral, venoit de perdre la faveur du Roy par un aveu sincere, qu'il étoit engagé dans les nouvelles Opinions.

Intrigues de la Cour de France.

Le Connêtable, seur que sa presence r'animeroit son Parti, & luy rendroit le cœur du Roy, dont il étoit depuis long-tems le Mini-

stre

1558. ſtre & le Favori, tenta toutes les voyes poſſibles de ſortir de priſon.

Le Connêtable demande à faire un voyage à la Cour.

Il offrit une groſſe rançon, mais il ne fut pas écouté, & Philippe II. luy fit dire qu'il n'y avoit qu'un Traité de Paix qui pût luy rendre ſa liberté. Dans cet embarras il s'adreſſa au Duc de Savoye, luy découvrit ſes chagrins les plus profonds, & luy repreſenta qu'il ne voyoit qu'un moyen de luy faire rendre la Savoye, qui étoit d'abaiſſer la Maiſon de Guiſe. *Car*, diſoit-il, *Vôtre Alteſſe ne peut rentrer dans ſes Etats, que par un Traité de Paix; & ſi l'Eſpagne ſeule agit, il eſt à préſumer, que nous ne l'aurons de long-tems. Philippe II. eſt un Prince avare, qui ne dépenſe pas aiſement, il ne comptoit depuis un an que ſur la terreur que vôtre valeur & vôtre conduite avoient repanduë dans l'ame des François en battant mon Armée devant Saint Quentin mais ils ſont revenus de cette terreur, la conquête de Calais, de Guines, & d'Ardres les animé d'une nouvelle vigueur, & ils ont un Chef qui ne reſpire que la guerre, auſſi eſt elle de ſon interêt. Il ne voit que ce moyen pour élever ſa Maiſon, & peut-être pretend-il ſe voir un jour maître de Naples & de la Sicile que l'Eſpagne a uſurpées ſur la Maiſon d'Anjou, dont-il ſe dit l'heritier. L'Angleterre n'eſt plus à craindre pour la France: elle n'y a plus de porte, elle n'eſt commandée que par une Femme d'une autorité & d'un eſprit mediocre, & Vôtre Alteſſe ſçait quels differends s'éleverent aprés la bataille entre les Eſpagnols & les Anglois: ceux-ci ſont vindicatifs & ſoupçonneux; ils ne feront point fâchez que la France vange*

leur

leur querelle, & abaisse une puissance qui leur paroît trop redoutable. Il y a peu de fonds à faire sur les Allemans: ils nous fourniront autant de troupes qu'à vous, pourvû que nous leur donnions de l'argent: ainsi je vois les choses dans une situation incomparablement plus avantageuse pour nous, que pour l'Espagne; & par consequent un obstacle invincible à vous remettre jamais dans la joüissance paisible de vos Etats: neanmoins si Vôtre Altesse favorise mes desseins, je me promets de mettre les choses dans un état tout different; je ne demande qu'un mois, & ce tems expiré, je promets de rentrer dans ma prison. 1558.

Le Duc de Savoye en parle à Philippe.

Le Duc convaincu de tout ce que le Connêtable luy venoit de dire, fut trouver Philippe Second, & le pria de permettre à ce Seigneur de faire un voyage à la Cour. Cette affaire fut renvoyée au Conseil; elle alloit être rejettée, quand le Duc d'Albe prit la parole, & soutint avec tant de force qu'on devoit accorder cette grace au Connêtable, qu'il fit revenir tout le monde. *Quand*, disoit-il, *le Connêtable ne feroit rien moins que ce qu'il promet, à quoy bon le retenir? Avons-nous peur qu'il ne nous fasse perdre sa rançon, & qu'il ne revienne pas? N'attendons rien de semblable; je suis persuadé qu'il perdroit la vie plûtôt que de manquer de parole. Il pourra, dites-vous, donner au Roy son Maître, des conseils salutaires; j'en conviens; mais j'assure en même tems que son absence les rendra inutiles. Ses Ennemis sont puissans à la Cour, & le Duc de Guise ne fera jamais la guerre sur les projets d'un autre: Laissons-le donc partir, &*

Le Duc d'Albe fait obtenir ce congé.

1558. *ne doutons point qu'il ne nous procure la paix: car outre qu'il est de son interêt de reprendre la place qu'il occupoit dans le cœur & dans les conseils de son Maître, ce qu'il ne peut que par sa presence. le Roy se voyant menacé d'une guerre intestine, & venant de chagriner ses peuples, en se faisant donner trois millions d'or; il ne sera pas fort difficile à ébranler. Mais quand même les raisons du Connêtable seroient vaines, croyons que son voyage à la Cour ne nous sera point inutile; sa presence ranimera son parti, & son éloignement étant contre balancé par celuy du Duc de Guise, qui part pour l'Armée, nous verrons la Cour de France partagée en deux factions, qui ne nous seront pas moins avantageuses, que nous furent sous le Regne précedent celles que formerent les Duchesses d'Estampes & de Valentinois.*

Le Connêtable regagne le cœur de Henry II.

L'experience prouva, que le Duc d'Albe étoit plus penetrant que le reste du Conseil; car le Connêtable fut à peine à Beauvais, que le Roy luy rendit son cœur, & fit triompher son parti. Il l'entretient souvent en secret, & luy donna plein pouvoir de terminer la guerre par une paix avantageuse au Duc de Savoye.

Conquêtes des François.

Cependant on se prépara tout de bon à la guerre; mais le Connêtable eût assez de credit pour donner au Duc de Guise une Armée qu'il croyoit indisciplinable, & pour l'envoyer à Thionville, qui passoit pour imprenable en cette occurrence. Cependant la bonne fortune du Duc de Guise prévalut; la prison du Comte de *Lutzembourg*, Lieutenant General du Duc George de Saxe, qui com-

commandoit en chef les Allemans, rendit ces peuples soûmis; & quoy qu'ils fussent quatorze mille hommes, & qu'il n'y eût que dix mille François dans l'Armée, ils ne se mutinerent point. Thionville, tout imprenable qu'il avoit paru, capitula, & même aprés une défense assez foible: Arlon tint encore moins que Thionville, la dissention qu'un Soldat Vallon de l'Armée Françoise, avoit mise entre ses Compatriotes & les Allemans de la Garnison, en facilita la prise, Le Maréchal de Thermes ne fut pas moins heureux: avec dix mille hommes, il s'empara de Dunkerque, & de Bergue-Saint-Vinox qui furent abandonnez au pillage: Il auroit fait de plus grandes conquêtes, si le Duc de Guise, dont il n'étoit pas aimé, se fut approché, comme le Roy luy avoit commandé plusieurs fois. 1558.

Les heureux succés du Maréchal furent suivis d'une lugubre catastrophe. Le Comte d'Egmont fut l'attendre à Gravelines avec une Armée nombreuse, le joignit au passage de l'*Aa* le treiziéme de Juillet; le força de combattre, & aprés un combat de quatre heures le defit à platte-couture par un pur accident. Dix Frégattes Angloises croisoient aux environs, à dessein de se saisir de six Vaisseaux Normans, chargez disoit-on) du butin fait dans Dunkerque, elles approcherent la côte par la seule curiosité de sçavoir d'où venoit le bruit qu'elles entendoient, & elles remarquerent que l'aile droite des François bordoit la côte: elles s'avancerent le plus qu'elles purent, & firent sur cette aîle Bataille de Gravelines.

le

1558. le une decharge de tout leur canon : s'en fut assez pour la faire fuir, elle tomba entre les mains des Païsans, qui ne luy firent aucun quartier.l'aile gauche succomba sous le nombre des Flamans ; tout fut pris ou taillé en pieces.

La prise de Dunkerque, & les conquêtes du Duc de Guise avoient allarmé le Conseil d'Espagne, Philippe craignoit pour ses Païs-Bas, & quelques-uns de son Conseil faisoient leur capital de luy faire craindre de plus en plus les succés de cette guerre. *Roderic-Mendez-de-Silva*, Prince d'Eboli, avoit, par le moyen de sa femme, un fort grand ascendant sur l'esprit de Sa Majesté Catholique: Il étoit devenu son premier Ministre, & le Gouverneur de l'Infant Dom Carlos, deja reconnu Prince des Espagnes. Roderic étoit l'ennemi juré du Duc d'Albe, & la nature avoit mis entre eux une antipathie, laquelle ne contribuoit pas peu à fomenter cette guerre. Roderic étoit un esprit rempant, flateur & fourbe ; tous ses projets n'alloient qu'à la paix ; le moindre bruit des armes le glaçoit ; & il ne croyoit pas que ce mouvement continuel que les armes exigent, peut s'accommoder avec sa gravité.

Portrait du Duc d'Albe & du Prince d'Eboli.

Le Duc d'Albe étoit d'un naturel tout opposé, la guerre étoit, s'il faut ainsi dire, son élement ; le bruit des armes n'avoit rien qui ne luy fit plaisir. Il avoit l'esprit droit & sincere, incapable de flaterie & de bassesse : il n'approuvoit que les sentimens heroiques, & le seul nom de la crainte luy donnoit de l'horreur.

Cette

Cette diversité partagea si souvent le Conseil d'Espagne, & rendit le Prince d'Eboli le plus furieux ennemi du Duc; mais ce Prince étoit aussi méprisable par luy-même, que la faveur de son Maître le faisoit redouter. 1558.

Ces deux hommes ouvrirent dans un grand Conseil deux avis differens : Le Prince commença par prier Philippe II. de ne se plus commettre au sort capricieux des armes, & de ne point attendre que la mauvaise conduite de ses Officiers, ou le bonheur des François flétrît les lauriers qu'il avoit cueillis la Campagne precedente : Il luy remontra, que la France faisoit, pour se relever des efforts terribles, Que l'Allemagne ne sçavoit quel parti prendre : Que l'Angleterre irritée de la perte de Calais, étoit à la veille de se soulever contre la Reine, qui avoit voulu la guerre, & qu'ainsi il ne falloit plus attendre de secours de ce côté-là : Que l'Espagne n'étoit point en seureté, les *Morisques* faisant chaque jour de nouvelles tentatives pour se procurer la liberté, & rentrer dans le Mahometisme : Qu'on craignoit sans cesse les irruptions des Musulmans sur les côtes, & que pour parer à tant de malheurs, il falloit absolument une paix : Que c'étoit manquer de sagesse, que de compter sur la fidelité des Flamans, & la foiblesse des François : Que les premiers, presque tous infectez de l'heresie, detestoient la guerre, dont ils portoient le faix le plus pesant, & souhaitoient la paix : Que l'expulsion des Anglois avoit fait oublier aux seconds la perte qu'ils avoient faite devant Conseils differens.

1558. Saint-Quentin, & que leurs conquêtes dans les Païs-Bas les en avoit plus que dédommagez ; Qu'ils étoient deja dans la Flandre, & qu'ils y portoient le fer & le feu : Que cette irruption acheveroit d'irriter les Flamans, & de les precipiter dans la revolte, ou du moins de les jetter dans le desespoir : Qu'il n'y avoit qu'un moyen d'éviter tant de malheurs, qui étoit de faire la paix, ou, si sa conclusion paroissoit impossible, de mettre les Villes frontieres hors d'insulte, & de se tenir sur la defensive : Que pour ne point avilir la presence de Sa Majesté par des mouvemens si peu convenables à sa puissance, mais neanmoins si necessaires, il étoit à propos, qu'elle passat en Espagne : Que de-là elle veilleroit à tout ; que ses soins infatigables la rendroient victorieuse dans les Païs-Bas ; que sa seule presence arrêteroit les revoltes, dont l'Espagne étoit menacée, & détourneroit de ses côtes la flotte des Turcs. Il finit par une priere à Sa Majesté de terminer au plûtôt cette guerre, non par le sang, mais par la paix, & de se conserver à ses Sujets, dont il faisoit toute la felicité.

Cet avis deplût à tous les Officiers, sans que neanmoins ils fussent assez osez pour le contrarier ; ils sçavoient que celuy qui l'avoit ouvert disposoit entierement de l'esprit de Philippe, & que ce Monarque exposoit souvent ses desseins par la bouche de ce Ministre. Comme il n'avoit rien paru ni sur le front, ni dans les yeux de Sa Majesté, qui fit connoître si elle approuvoit, ou si elle rejettoit le sentiment de Roderic ; tous crurent qu'il

qu'il étoit plus à propos de se taire. Le Duc d'Albe seul ne pût souffrir qu'on laissât passer un avis si contraire à l'honneur de Sa Majesté, quoique conforme à ses desseins : il ne considera pas qu'il alloit choquer un Favori jaloux de son autorité, altier & vindicatif ; S'adressant à Sa Majesté, il luy parla en ces termes : *Si je croiois la presence de vôtre Majesté necessaire en Espagne, je me jetterois le premier à vos genoux pour vous prier de n'en pas priver plus long-tems un peuple qui vous cherit, & qui vous a rendu des services importans. Mais, Sire, permettez-moy de vous dire que le retour de Vôtre Majesté seroit non seulement inutile, mais honteux, & de plus, tres-opposé au bien de vos affaires. Croyez que quitter la Flandre dans la conjoncture presente c'est la perdre : les plus habiles de vos Generaux, l'élite de vos troupes, vôtre bonne fortune, & les soldats qui resteront en Flandre, passeront la mer avec vous : l'Ennemy qui nous est à peine égal, deviendra superieur : Qu'on ne parle point de ces vieux soldats, qui ont terrassé les François à la Bataille de Saint-Quentin ; car que nous en reste-t-il ? Peu : les uns sont peris dans les combats, ou dans les siéges : les autres sont invalides, & un grand nombre, riches des dépoüilles de l'Ennemy, se sont retirez dans leurs maisons. Ce n'est pas que ceux qui nous restent, soient à mépriser, & si Vôtre Majesté ne se retire point, elle pourra se vanter d'avoir une Armée capable de tout oser ; mais si elle part, le peu qu'elle laissera icy, ne sera nullement en état de tenir la Campagne : au reste que vois-je qui puisse faire concevoir à*

1558.

Avis du Duc d'Albe.

vôtre Majesté le dessein de quitter la Flandre.
1558. *L'Espagne est tranquille ; si les Espagnols ouvrent la bouche, ce n'est que pour detester une guerre qui les prive si long-tems de la presence d'un Roy cheri & honoré. Nous avons rendu la paix à l'Italie, éloignant les François du Royaume de Naples, & forcé par cet heureux succés le Duc de Ferrare à rentrer dans vôtre alliance. Il n'y a plus à craindre que pour la Flandre ; c'est elle dont-il faut éloigner l'Ennemy : ce n'est, dira t-on, qu'une petite partie des vastes Etats de vôtre Majesté ; cela ne fait rien Vous sçavez, Sire, que si l'on ne guerit promptement un deigt, il se gangrene & gâte le bras, qu'il faut couper, sans quoy le mal gagne le cœur, & ôte la vie. La crainte des armemens de l'Ennemy n'est point vaine, il profite seul de nôtre victoire, il en a seul recueilli les fruits ; la conquête de Guines & de Calais luy est non seulement d'un grand avantage, mais, pour comble de malheur, elle nous attire la haine des Anglois car c'est l'ordinaire d'un peuple qui a du pis, de vanger ses pertes sur les Alliez qui l'ont exposé plûtôt, que sur ses Ennemis : cela étant, il ne faut nullement penser au retour d'Espagne ; il faut remettre au plûtôt une Armée sur pied ; marcher à nos Ennemis & profiter mieux des avantages que nôtre valeur & vôtre prudence nous feront remporter, que nous n'avons fait de la victoire precedente : Que les commencemens difficiles ne vous rebutent point. Charles-Quint vôtre auguste Pere, s'ouvrit, en temporisant le long du Danube, le chemin à la victoire qu'il remporta sur le bords de l'Elbe : Rassemblez donc vos troupes, & marchez sans craindre ; les Flamans*

mans suivront vôtre Majesté, l'assisteront de toutes leurs forces, & les Espagnols vivront en paix, 1558.
Avancez, ne craignez rien, vôtre fortune nous assurera la victoire, aprés laquelle, si vôtre Majesté souhaite la paix, elle en sera l'arbitre, il sera tems aprés la conclusion de cette paix, de regaler vos Sujets de la presence de leur Roy victorieux & pacifique.

CHAPITRE II.

Philippe se rend à l'avis du Duc.

SA MAJESTÉ sortit du Conseil sans avoir fait connoître quels étoient ses sentimens, & sans s'être declarée, ni pour l'avis du Duc d'Albe, ni pour celuy du Prince d'Eboli. Chacun attendoit avec impatience le terme de son irresolution: Ceux qui sçavoient à fond combien elle souhaitoit de passer en Espagne, ne doutoient plus qu'elle ne se determinât à ce voyage, lors qu'ayant fait de serieuses reflexions sur l'avis du Duc d'Albe, elle donna ses ordres pour la levée de dix Regimens d'Infanterie, & de quelque Cavalerie.

Roderic en conçut un chagrin extrême, il n'osa ni s'en plaindre, ni s'opposer directement aux ordres du Roy; mais il les rendit inutiles par des longueurs affectées, & par le refus de délivrer l'argent necessaire pour ces levées, il ne considera point que pour satisfaire sa haine particuliere, il ruinoit les affaires de son Maître.

Ces intrigues partageoient encore la Cour de Philippe, lors qu'un Courier apporta la nouvelle de la victoire de Gravelines: Cet

heureux succés chassa la crainte, & fit revenir l'esperance. On apprit en même tems que
1558. Henry Second campoit sous Amiens, avec une Armée de quarante mille hommes de pied, & de quinze mille chevaux de l'Arriere-Ban de son Royaume. Sa Majesté Catholique luy opposa des Troupes aussi nombreuses. Je ne parle point de la valeur des uns, ni de celle des autres, je ne dis point non plus que les Generaux de l'une fussent plus habiles que ceux de l'autre, Henry ne voulut point qu'on en fit l'épreuve; l'on eût beau luy presenter le combat, il demeura dans ses lignes. Il est vray qu'il ne comptoit pas beaucoup sur son Armée; elle étoit toute de gens sans experience, & la plûpart faisoient leur premiere campagne. La retenuë des François surprit le Duc d'Albe; il sçavoit qu'ils naissent braves, & que la moderation à la guerre n'est pas leur vertu; il augura mal de leur valeur, & ce fut en partie ce qui luy fit employer toutes sortes de stratagêmes pour les faire sortir de leurs lignes.

Le Duc veut assiéger Dourlens.

Rien ne luy ayant reüssi, il proposa le siége de Dourlens: la plûpart des Officiers s'y opposerent, & le Duc de Savoye ne fut point d'avis qu'on s'y engageât; mais le Duc d'Albe representa si efficacement, qu'il n'y avoit que cette voye de tirer l'Ennemy hors de ses lignes, que Philippe y consentit.

Le Duc d'Albe se mit à la tête d'un gros détachement que commandoient sous luy les Ducs de Parme, & de Castro, & s'avança pour reconnoître Dourlens, & toute la contrée voisine: Il étoit peu éloigné de la Ville,

lors

lors que ses Coureurs luy apprirent, que l'Ennemy paroissoit : il continua sa marche, & l'ayant apperçu, il envoya *Montigny* porter cette nouvelle à Sa Majesté, & prendre ses ordres. Attendant le retour de cet Officier, il reconnut tous les environs, marqua un Camp, & vint se poster au bord d'une forest, qui luy parut tres-propre à dresser des embuches aux François. Montigny revint, & apporta des ordres pour le combat. Déja les Troupes étoient en bataille, lors que le Duc fut informé que le Duc de Guise venoit d'arriver. Cette nouvelle le fit marcher bride en main ; il la crût assez importante pour en faire part aux Ducs de Parme & de Castro, & pour prendre leur avis sur ce qu'il devoit entreprendre : L'un & l'autre voulurent qu'on chargeât les François, & qu'on se retirât ensuite insensiblement dans la forest, où l'on pourroit faire tête jusques à ce que la grande Armée qui s'avançoit en bataille, fût arrivée : Qu'il n'étoit point à croire, que les François déja fatiguez, pussent tenir contre des Troupes fraîches & accoûtumées à vaincre. Le Duc ne goûta point cet avis, il connoissoit le Prince Lorrain ; il sçavoit par experience, que c'étoit le premier Capitaine, qui fût alors en France ; qu'il n'étoit pas facile de luy en imposer, qu'il sçavoit tous les lieux propres à embusquer des Troupes, & qu'on se promettroit en vain de le surprendre. 1558.

Ces raisons rallentirent l'ardeur des deux Ducs ; ils firent alte, & l'on attendit, en ordre de bataille, à quoy se détermineroit l'Ennemy.

1558. nemy. Il demeura ferme sur une hauteur voisine, & ne crût point devoir exposer quantité de brave Noblesse au sort incertain d'un combat contre un Capitaine superieur en Troupes, & tres-habile : la conservation de Dourlens, bicoque de peu d'importance, ne luy plaisoit point à ce prix.

Le Duc d'Albe qui avoit observé curieusement jusques aux moindres mouvemens du Prince Lorrain, & qui voyoit assez qu'il n'avoit qu'un médiocre détachement, s'avança sans hesiter, reconnut les dehors de Dourlens avec la même exactitude, & aussi tranquillement que si l'on eût été en pleine paix ; aprés quoy il revint presenter le combat aux François, qui n'en voulurent point. Le Duc ne croyant pas qu'il fût de sa prudence de les attaquer dans un poste si avantageux, fut réjoindre la grande Armée, tout glorieux d'avoir tenu en respect un Prince brave, habile, heureux, & de l'avoir par sa seule presence, empêché de se jetter dans une Place, où Sa Majesté Tres-Chrétienne l'envoyoit pour la défendre en cas d'un siége.

CHAPITRE III.

Paix de Châteaü-Cambresis.

LE Connêtable de Montmorency étoit revenu de la Cour de France au jour qu'on luy avoit prescrit ; il n'avoit cessé dépuis ce tems de travailler aux préliminaires de la Paix. Il la vouloit ; elle étoit necessaire aux peuples, & les deux Monarques la souhaitoient : ils nommerent des Plenipotentiaires. Ceux de Sa Majesté Tres-Chrétienne furent le

le Cardinal de Lorraine, le Connêtable, le Maréchal de Saint-André, Morvilliers, l'Evêque d'Orleans, & Laubespine, Secretaire d'Etat. 1558.

Le Duc d'Albe étoit à la tête des Plenipotentiaires d'Espagne; les autres étoient le Prince d'Orange, le Duc d'Arscot, le Prince d'Eboli, l'Evêque d'Arras, & le President Vigilius. Les Anglois engagez dans cette guerre, & les seuls qui y perdoient le plus, envoyerent à l'Assemblée l'Evêque d'Eli, & Thomas Haward, Grand Maître d'Hôtel de la Reyne d'Angleterre, épouse de Sa Majesté Catholique.

Les Conferences commencerent à l'Isle, furent transportées dans l'Abbaïe d'Ourcamp, & finirent à Château-Cambresis le 5. de Fevrier de l'année 1559. par la conclusion de la paix, qui couronna, s'il faut ainsi dire, les actions heroïques du Duc d'Albe. Ce grand Homme, non moins Ministre prudent & éclairé, que Capitaine habile, negocia si heureusement, que l'Espagne n'a jamais fait une paix plus avantageuse. On luy rendit tout ce qu'elle avoit perdu durant cette guerre & les précedentes. Elle fit rentrer le Duc de Savoye, son Allié, & qui avoit tout perdu pour elle, dans l'heritage de ses predecesseurs. Un mariage fut le sceau de cette glorieuse Paix; Philippe Second obtint la Princesse Elisabeth, fille aînée de Sa Majesté Tres-Chrétienne. C'étoit une Princesse d'un merite achevé, & dans qui rien ne fut souhaitable, qu'une vie plus longue. 1559.

La France rendit beaucoup, mais elle fut

1559. remise en possession de Saint-Quentin, de Ham, & du Châtelet, & demeura maîtresse de Calais, de Guines, & de Hames. Le Duc d'Albe insista fort pour faire abandonner entierement ces Places aux François; ce qui luy fit des affaires. Ses Collegues crurent, à l'entendre, qu'il avoit été gagné par la France, ou qu'au moins il ne faisoit pas reflexion à ce qu'il disoit. Le Prince d'Eboli en écrivit à Philippe, & les Anglois s'en plaignirent hautement.

Les Ministres Espagnols ne goûtent pas les sentimens du Duc.

Il se justifie.

Sa Majesté, qui jugeoit sainement des desseins du Duc, n'ajoûta nulle foy aux plaintes de ce Prince; elle n'écoûta point celles des Anglois: mais comme cette affaire faisoit bruit à sa Cour, il permit au Duc de se justifier, & de rendre publiques les raisons qui l'avoient fait insister à une chose, qui paroissoit si peu conforme aux interêts de l'Espagne.

Le Duc n'eût pas trop de peine à faire connoître qu'il n'avoit eu en vuë que le bien de Sa Majesté, & celuy de ses Sujets. Il representa que les Anglois, demeurant maîtres de Calais, tenoient en bride tout le Détroit, qui étant fort sujet aux tempêtes, mettoit souvent les Vaisseaux qui le passoient, dans la necessité de se refugier dans quelques Ports, s'ils ne vouloient se briser contre les écueils ou les bancs, dont l'une & l'autre Côte sont couvertes, ou échoüer sur les bas fonds qui s'y rencontrent; & que par consequent les Sujets de Sa Majesté Catholique risqueroient tout en passant le Détroit, en cas d'une nouvelle guerre avec l'Anglois: Qu'il fau-

faudroit, allant d'Espagne en Flandre, prendre de grands détours : Que les Flamans ne pourroient negocier avec la France que par terre ; ce qui ruineroit le commerce : Qu'on évitoit tous ces inconveniens, laissant Calais à la France : Qu'il étoit à presumer, que ce Royaume & l'Angleterre ne vivroient jamais bien ensemble ; qu'ils avoient trop de sujets de se vouloir du mal : Que les Anglois se plaignoient que la France les avoit injustement dépoüillez de plusieurs grandes & riches Provinces, qui avoient composé le Patrimoine de leurs Rois, & que même elle avoit refusé de reconnoître ces mêmes Rois pour les siens, quoy qu'ils eussent de grands droits sur sa Couronne : Que la France ne perdroit jamais le souvenir des maux que luy avoient causé les Anglois, qui en mille rencontres avoient tiré le plus pur de son sang, pillé ses Temples les plus sacrez, enlevé ses richesses, & fomenté chez elle les troubles & les revoltes ; il representa, dis-je, que c'étoient ces mutuelles sources d'aversion qui avoient produit l'antipathie, qui étoit devenuë naturelle entre ces deux Nations ; qu'ainsi il n'y avoit pas lieu de craindre leur union ; qu'il étoit plûtôt à croire qu'elles embrasseroient l'une & l'autre toutes les occasions possibles de se nuire : Que l'Angleterre ne refuseroit point ses ports en cas d'une guerre contre les François, ni la France les siens, quand il s'agiroit de chagriner l'Angleterre : D'ailleurs, que s'il arrivoit, par malheur, quelque revolte dans la Flandre, il étoit de l'interêt de Sa Majesté, que l'empire de la 1559.

mer fût partagé entre deux Nations si fort
1559. incompatibles, afin qu'elle pût se servir des ports de l'une ou de l'autre, & y mettre à couvert les Flottes dont elle auroit besoin pour faire rentrer dans le devoir les Provinces revoltées.

Philippe goûta fort ce raisonnement, qui luy parût tres-juste, & dit hautement qu'il n'avoit jamais crû, *que le Duc eût pû agir sur d'autres principes; que sa prudence & son integrité luy étoient connuës, & qu'il avoit trop d'experience de sa fidelité pour concevoir jamais le moindre soupçon.* L'on n'a que trop éprouvé dans la suite, que le Duc d'Albe avoit eu en cela des vûës bien plus penetrantes que les autres Ministres; & les flottes Angloises qui ont si souvent assiégé nos Ports, & couru nos mers, nous ont assez fait connoître combien ce grand homme avoit eu sujet de souhaiter, qu'une nation déja si puissante par mer, n'ajoutât rien à ses forces par le recouvrement de Calais.

CHAPITRE IV.

Le Duc vient en France épouser la Reyne Elizabeth.

L'On étoit convenu dans le douziéme article du Traité de Paix, que Philippe II. épouseroit Elizabeth de France, qu'on surnomma *de la Paix*, parce qu'elle en avoit été le sceau. Tous les Grands d'Espagne briguerent à l'envi, l'honneur de presenter la main à cette Princesse au nom du Roy leur Maître. Roderic ne s'y épargna point, on se persuada que sa faveur l'emporteroit, mais Philippe crût ne devoir considerer que le me-

rite

rite accompagné d'une naissance illustre, dans celuy qui devoit remplir un poste si glorieux. Il nomma *le Duc d'Albe*, le fit suivre par quelques Grands & par un nombreux Cortege de Noblesse d'une moindre volée. Le Duc se rendit à Paris, & fut reçu à la tête des Faux-bourgs par le Duc de Guise, accompagné d'une partie de ce que la Cour de France avoit de plus illustre, & de plus leste. Le Duc d'Albe étoit magnifiquement vétu, & montoit un cheval d'Espagne des plus fiers, & richement caparassonné. Chacun s'empressoit à le voir, le peuple en foule remplissoit les ruës, & les Officiers se faisoient un merite d'être connus, ou de connoître un Seigneur dont la réputation étoit si grande. Les François sont fort civils, & il n'y a rien qu'ils ne fassent pour un Etranger; aussi veulent-ils qu'on agisse de même à leur égard: les manieres dures & hautes leur sont insupportables: ils ne sont point pour ces gens fiers & froids, dont la gravité vraye ou affectée est si opposée au genie de leur Nation. Le Duc qui les connoissoit mieux que personne, satisfit à tout, & sans rien perdre de cette gravité honnête, qui sied si bien aux grands Hommes, il faisoit voir dans ses yeux une veritable joye; salüoit tout le monde avec une grace admirable, mais qui luy étoit naturelle; assaisonnoit la conversation de bons mots, & tâchoit sur-tout de ne blesser personne.

1559.

Son entrée à Paris.

Abordant le Duc de Guise il luy fit mille caresses, elles furent reciproques, & ces deux grands Hommes qui se faisoient mutuellement

1559. ment trembler à la tête de leurs Troupes, qui s'étoient souvent vûs armez l'un contre l'autre, se donnerent toutes les marques possibles d'estime, d'amitié, & de respect. *C'est vous,* Monsieur, *dit le Duc d'Albe (parlant au Prince Lorrain) dont j'ay admiré la valeur & la bonne conduite dans Metz, & qui êtes devenu le sujet de mon admiration dans la guerre d'Italie, vous y avez eu du pis, mais avoüons que les mauvais tours, & la fourberie de vos Alliez avoient battu vôtre Armée, avant que je misse en compagne, & l'avoient reduite dans la necessité de plier devant la mienne; ainsi, Monsieur, ne croyez point que le mauvais succés de cette expedition ait rien diminué de l'éclat de vôtre gloire; la fortune ne favorise pas toûjours la vertu, un grand homme succombe souvent sous les efforts de la perfidie & de la trahison.*

Le Duc de Guise reçut parfaitement bien le compliment du Duc d'Albe, & se tournant vers les François qui étoient auprés de luy: *Messieurs*, leur dit-il, *le Duc est un Capitaine, dont l'habileté & la prudence sont au de là de celles du reste des hommes; il sçait parer tous les corps de la mauvaise fortune & les rendre inutiles, la victoire a toûjours couronné ses entreprises, & ne l'a jamais abandonné.*

Le reste de la conversation fut moins serieux, elle roula sur mille choses, & se fit avec d'autant plus d'agrément, que le Duc d'Albe parloit élegamment la Langue Françoise.

Arrivée du Duc à la Cour. Il arriva au Palais Royal des Tournelles, où logeoit la Cour en ce tems-là, l'Audience

ce luy ayant été accordée sur le champ, il trouva Sa Majesté dans la grande sale : il se jetta à ses pieds, & voulut luy prendre la main pour la baiser : Henry II. le releva, l'embrassa, le prenant par la main, le conduisit à l'appartement d'Elizabeth, & le presenta à cette Princesse. Le Duc la salüa de la même maniere qu'il avoit fait le Roy, & demeura découvert La Princesse qui sçavoit les privileges des Grands d'Espagne, & qui connoissoit à fond le merite personnel, & la naissance du Duc, luy commanda de se couvrir : elle allegüa mille raisons obligeantes pour se faire obéir, le Duc y resista toûjours & pressé, il luy répondit avec une profonde soumission : *Je suis, Madame, dans la posture que doit être un Sujet respectueux devant une si grande Reine; le rang que j'occupe dans le monde, me permet à la verité, de me couvrir devant les Rois, mais ce privilege ne s'accorde point avec les manieres d'un homme qui met tout son bonheur à ne vous pas deplaire.* Il luy rendit, un genou en terre, les lettres de Philippe II. son futur Epoux : il luy offrit les presens de ce Monarque, & luy parla de l'amour de Sa Majesté pour elle, dans les termes les plus expressifs & les plus forts, quoique les plus respectueux. Il entretient souvent cette Princesse de ce que la Cour d'Espagne avoit de plus curieux, & par mille manieres insinuantes & sans bassesse, il s'acquit son estime & sa protection; aussi peut-on dire que la Reine eût toûjours de tres-grands égards pour le Duc : elle seule étoit capable de luy conserver la faveur du Roy, son

1559.

Il refuse de se couvrir.

1559. son Epoux, quand il n'auroit eu de merite, que celuy d'un appuy si puissant.

Les Ceremonies des Audiences terminées, le Duc fut conduit dans un Appartement, que Sa Majesté luy avoit fait meubler, avec une magnificence digne d'elle. Il fut traité fort somptueusement, Henry croyant qu'il ne devoit rien omettre pour marquer au Duc jusques à quel point il l'estimoit. Le Duc de Guise, le Connêtable, & quelques autres Grands souperent à la même table; on y but on y rit, on s'y entretient de mille choses agreables. Aussi-tôt qu'on eût desservi, le Duc se vit assiégé de mille personnes distinguées, ou par leur naissance, ou par leurs emplois dans les Armées. Ils luy firent plusieurs questions sur la maniere de vaincre un Ennemi, ou de l'emporter sur un Ministre dans un Conseil, ou dans une negociation. Il répondit à tout avec une presence d'esprit & un jugement admirable. Ce vaste discernement, qui luy faisoit debroüiller les matieres les plus obscures, cette connoissance profonde de ce que la Guerre ou la Politique ont de plus fin, & de ce qui se trouve de plus singulier en chaque Nation, les charmerent. Ils ne purent s'empêcher de dire hautement, qu'un homme qui rassembloit en luy même toutes les belles qualitez, que la nature avare distribuë en detail à un chacun, étoit digne d'être comblé de tous les biens de la fortune, & de réünir en luy seul toutes les Dignitez & toutes les recompenses.

Les honnêtetez des François devinrent à char-

charge au Duc, quoy qu'il se fut fait une coûtume de ne dormir presque point, sur-tout lors qu'il étoit dans les Armées, il avoit peine à pousser la conversation jusques au jour; ce qu'ils auroient souhaité, puisque pour longue qu'elle fut, elle n'étoit jamais infructueuse. 1559.

Il épouse la Princesse Elizabeth.

Enfin le jour marqué pour la Ceremonie du mariage de Philippe II. & de la Princesse Elizabeth, arriva; c'étoit le jour de Saint Jean-Baptiste, de l'année 1559. Le Duc fut conduit à l'Eglise Nôtre-Dame par le même Cortege, qui l'étoit allé prendre à la tête des Faux-bourgs, Le Roy s'y rendit avec toute la Cour, & conduisit la Princesse sa fille au lieu destiné pour la Ceremonie des Epousailles. Le Duc s'étant approché, on lut la Procuration, par laquelle le Roy, son Maître, luy donnoit pouvoir d'épouser cette auguste Princesse en son nom. Aprés ces formalitez purement inutiles, il donna la main à la Princesse, & l'un & l'autre reçurent la Benediction Nuptiale par le Ministere du Cardinal de Bourbon, qui fit toutes les Ceremonies, revenu pontificalement. Les decharges du canon apprirent à tout Paris, que la Princesse Elizabeth venoit d'épouser, par Procureur, le Roy d'Espagne. Ce ne fut dans toute la Ville, que joye, que plaisirs, l'on ne voyoit de toutes parts, que feux, que preparatifs pour celebrer avec plus de propre l'heureuse conclusion d'un mariage devenu le sceau d'une paix souhaitée. Henry voulut la rendre plus solemnelle par un Tournoy, qui dura trois jours, & qui finit

par

1559. par une funeste catastrophe ; mais avant que d'en parler, remarquons que la Ceremonie fut à peine achevée, que Henry Second prit le Duc par la main, & luy dit, en la luy serrant, *Je vous prie, Monsieur, de regarder ma Fille comme la vôtre, de luy tenir lieu d'un pere affectionné : d'assister à la Ceremonie de son mariage avec Philippe, & d'inspirer pour elle à ce Monarque les mêmes sentimens que vous tâcheriez de luy faire prendre pour vôtre propre Fille.*

Le Duc baisa la main de Sa Majesté avec beaucoup de respect, & l'assura que non seulement il assisteroit à cette Ceremonie, mais qu'il ne laisseroit passer aucune occasion de faire connoître à la Reine, qu'elle n'avoit pas de Sujet ni plus affectionné, ni plus prêt à luy rendre tous les services, qui dépendroient de luy ou des siens.

Il refuse les presens de Henry II. Sa Majesté luy offrit des presens d'une magnificence Royale, il les refusa, protestant à ce Prince que ses bontez n'avoient rien laissé à faire a ses liberalitez ; qu'il luy étoit entierement devoüé, & que sa reconnoissance ne seroit pas moindre envers Sa Majesté de ce qu'elle l'avoit jugé digne de ses presens, que s'il les avoit reçus. Ce Prince liberal voulut insister, mais le Duc refusa toûjours constamment jusques aux moindres choses, alleguant *que les gens comme luy ne se captivoient point par les presens ; que les seuls témoignages d'estime & d'affection leur tenoient lieu de tout ; que pour luy il étoit confus de ceux dont il avoit plû à Sa Majesté de l'honorer ; qu'il luy demandoit pour toute grace, de*

considerer quel homme Philippe Second avoit preferé pour une fonction si glorieuse, au grand nombre de Sujets, d'un merite éminent, dont sa Cour étoit remplie, & de connoître à cette épreuve, quel étoit celuy pour qui Sa Majesté avoit de plus grands égards, qu'on n'en a d'ordinaire pour les particuliers. 1559.

Si le Duc refusa constamment jusques aux moindres des presens que Henry Second luy offrit, il reçut avec avidité, s'il faut ainsi dire, ceux que luy fit sa Reine Elizabeth; & fit assez connoître par ce procedé, qu'il ne donnoit rien à l'avarice, mais tout au respect, & à sa deference pour une Princesse devenuë sa Souveraine. D'ailleurs, il étoit persuadé que les presens de cette grande Reine ne luy feroient point de mauvaises affaires, & il n'osoit s'en promettre autant de ceux du Roy. Il connoissoit à fond l'humeur toûjours soupçonneuse de Philippe: il sçavoit que le nombre de ses ennemis & de ses envieux étoit grand: il étoit persuadé, que les uns & les autres ne cherchoient que les occasions de luy nuire. Il craignoit même, que l'accüeil favorable de Sa Majesté Tres-Chrêtienne, les honneurs qu'elle luy avoit fait rendre, & ce grand nombre de François qui l'accompagnoient par tout, ne fussent regardez comme des suites, ou des commencemens d'une attache desavantageuse aux interêts de l'Espagne. Roderic sçavoit donner un mauvais jour aux actions les plus droites du Duc que n'auroit-il point dit à la vuë des presens, qui luy furent offerts par le Roy Henry, qui étoient au delà de tout ce

que

1559. que les Souverains avoient jamais donné à des particuliers.

Mort de Henry II. La Cour n'a peut-être jamais fait voir plus de joye, ni étalé plus de magnificence qu'à ce mariage; le Roy parut-se surpasser en cette occasion, sans croire neanmoins qu'il celebroit plûtôt les Jeux de ses funerailles, que ceux des Nôces de sa Fille, & de celles de sa Sœur Marguerite qui devoit épouser le Duc de Savoye.

Ce n'est point icy le lieu de parler des festins, des feux de joye, des illuminations, des courses de bague, ni de mille autres divertissemens qui occuperent la Cour & la Ville depuis le 26. jusques au 29. de Juin. L'on fit ce jour un magnique Tournoy, où les Courtisans montrerent ce qu'ils avoient de force & d'adresse: Le Roy qui ne le cedoit en cet exercice à nul des Chevaliers de l'Europe, eût l'avantage sur tous ceux qui entrerent en lice contre luy. La journée n'avoit rien eu que d'agreable, les plaisirs s'étoient succedez, lors que Sa Majesté apperçut le jeune *Gabriel de Montgommery*, fils du fameux Capitaine *de Lorges*, qui avoit commandé sous François Premier la Garde Ecossoise. Ce jeune Seigneur tenoit sa lance droite & entiere; il passoit pour l'un des plus adroits & des plus forts du Royaume. Henry entra dans les barrieres, defia Montgommery à rompre contre luy sa lance pour l'honneur des Dames. Il s'en excusa par deux fois les Reines de France & d'Espagne qui étoient presentes, envoyerent conjurer le Roy de ne plus courir, mais entrainé par son destin, rien

rien ne fut capable de l'arrêter, Un ordre exprés à Montgommery le contraignit d'entrer en lice ; la rencontre fut également rude, les lances se briserent jusques aux gantelets : un éclat de celle de Montgommery entra dans la visiere du Roy, qu'on n'avoit pas eu soin de refermer, en perça l'œil gauche de Sa Majesté, & penetra si avant, qu'Elle chancela : Elle fut portée dans son Palais, où elle mourut douze jours aprés de l'abcés, qui s'étoit formé dans son cerveau. Ce Prince genereux pardonna à Montgommery, defendit à la Reine, son Epouse, de le maltraiter pour un crime, qui étoit un pur accident, & que Sa Majesté s'étoit attiré elle-même: Cependant ce Seigneur s'étant jetté dans la Rebellion, l'Heresie & l'Impieté, fut pris à Domfront, * petite place de Normandie, & eût la tête coupée sur un échaffaut.

1559.

* En 1575.

Le Duc conduit la Reine aux Pais-bas.

Ce fatal denoûment des Tournois jetta le Royaume dans une consternation d'autant plus grande, que Sa Majesté ne laissoit point de fils qu'on luy pût comparer, que son successeur étoit un enfant foible de corps, & d'un esprit moû, & qu'enfin la France n'étoit que trop pleine d'Heretiques. Le Duc d'Albe, aprés avoir donné des larmes à un Prince, qui avoit eu tant de bontez pour lui, partit de Paris, & conduisit à Philippe Second la Reine Elizabeth, sa nouvelle Epouse. La presence de cette auguste Princesse rendit à la Cour de Philippe la joye, que la mort de Henry, & les affaires de Flandre lui avoient ôtées. Il est vray, qu'on peut dire à la loüange d'Elizabeth, que l'Espagne n'a gueres

1559. gueres eu de plus grande Reine, mais elle ne luy fut que montrée, étant morte le 3. d'Octobre de l'an 1568. agée seulement de vingt deux ans.

La Cour ne s'étant occupée quelques jours que de plaisirs, reprit le soin des affaires. La plus considerable étoit celle de Flandre les peuples y meditoient cette fameuse revolution, qui a tant fait de bruit dans le monde, & causé de si grandes pertes aux Espagnols. Comme le Duc fut envoyé d'Espagne pour y rétablir la paix & la domination de Philippe, & que ses actions dans ce païs ont donné lieu à mille discours, & à quelques Ecrits, qui ne sont pas à son avantage; je crois qu'il est à propos de faire voir cette revolte dans son origine, & d'y puiser les causes qui luy ont donné l'être.

CHAPITRE V.

Sujets des revolutions des Pais-Bas.

LEs heresies de Calvin & de Luther, qui avoient déja corrompu partie des François & Allemans, & presque tous les Anglois, s'étoient glissées en Flandre par le moyen de ces peuples. Quelques Grands, & bon nombre de particuliers, n'attendoient que le retour du Roy pour se declarer. Ils se promettoient que tout leur seroit facile sous le foible Gouvernement d'une femme, que Sa Majesté leur laissoit pour Gouvernante. C'étoit *Marguerite d'Autriche*, sa sœur naturelle, Princesse prudente, fort politique, plus zelée pour son frere, que pour Octave Farnese Duc de Parme son mari; mais qui n'avoit

n'avoit rien de cette fermeté intrepide, avec laquelle il faut gouverner un Peuple naturellement mutin, & qui n'a de soumission qu'autant qu'il luy plaît. 1559.

Les Flamans heretiques se promettoient, dis-je, beaucoup de la foiblesse & de la timidité de cette Dame; ils se proposoient de multiplier considerablement leur nombre, faisant venir de chez leurs voisins, des Ministres & des livres, dont-ils attendoient un grand succés, les peuples des Païs-bas ayant beaucoup de penchant pour toutes sortes de nouveautez. Ils croyoient bien que ce procedé leur attireroit des Edits fulminans & des menaces terribles, mais ils voyoient un moyen de les parer. Princes Protestans d'Allemagne n'aimoient point la Maison d'Autriche, elle étoit ennemie jurée des Impies & de tous ceux qui osoient s'éloigner de la Foy Catholique; les Flamans attendoient de grands secours de ces Princes, & les Ministres les en assureroient; les Emissaires des Anglois se trouvoient avec soin dans toutes les Assemblées heretiques, & ne prêchoient que l'impieté, & la rebellion contre Dieu & contre ce Prince; ils offroient des secours d'hommes, & d'argent, & insinuoient avec adresse, que l'Espagne ne conservoit sa Domination sur la Flandre, que par les forces du même païs, qu'il ne falloit que vouloir pour secoüer le joug, & que ceux qui cherchoient la liberté, ne manquoient jamais de la trouver

Les conseils des Ministres, les promesses des Heretiques Etrangers, l'Heresie, & les desseins

1559. desseins des Flamans, n'étoient point inconnus à Philippe : il crût ne les pouvoir faire avorter, qu'en établissant aux Païs-Bas le *Tribunal de l'Inquisition*, tel qu'il étoit en Espagne. Ce remede parut aux Flamans le plus terrible des maux ; il renouvella leurs plaintes ; on entendoit par tout des menaces ou des gemissemens profonds. Tous protestoient que la mort leur paroissoit preferable à cette servitude, & qu'ils perdroient la vie plûtôt que de la subir, & ou que du moins qu'ils abandonneroient tout, & s'en iroient chercher dans les païs les plus reculez, une vie libre & une mort volontaires. Ces plaintes & ces menaces vinrent jusques aux oreilles du Roy : il ne jugea point à propos d'aigrir tout à fait les Flamans, & quelque necessaire que luy parût un prompt établissement de l'Inquisition, il resolut de le differer quelque tems, & de ne l'introduire que pied-à-pied.

Philippe veut mettre l'Inquisition aux Païs-Bas.

La multiplication des Evêchez luy paroissant necessaire pour cela, il en fit ériger plusieurs, & obtint que les Cathedrales de Malines & d'Utruct deviendroient Metropoles.

Fait eriger de nouveaux Evêchez.

Ces érections ne firent pas moins de mécontens que l'Inquisition : les anciens Evêques, les Abbez qu'on privoit de leurs biens pour en fonder les nouvelles Cathedrales, & qui alloient tenir le second rang dans les Etats de quelques Provinces qui n'avoient point encore eu d'Evêques, crierent plus haut que personne, & firent agir sourdement leurs creatures ; les uns & les autres se plaignoient qu'on abrogeoit les anciennes loix du

Plaintes des Abbez.

du païs, pour en faire de nouvelles, qu'on rejettoit avec mépris les Ordonnances & les Statuts de l'Empereur Charles-Quint, qu'on assujettissoit les peuples malgré qu'ils en eussent, à une servitude insupportable, & que les Etats alloient perdre la liberté de leurs suffrages : que les Evêques devant à l'Espagne & à Rome leur nomination & leur confirmation, n'auroient des égards que pour l'une & pour l'autre, que bassement attachez à la Maison d'Autriche, ils ramperoient servilement sous ses loix : ce qu'on ne devoit pas craindre des Abbez, qui étant originaires du païs, & ne devant leurs crosses qu'à l'election de leurs Religieux, & nullement à l'Espagne, n'avoient à coeur que la conservation des libertez de leur Patrie, & ne cherchoient nullement les endroits de faire leur cour au Ministere d'Espagne : Que les peuples étoient assez ruinez, sans fonder, de leur propre substance, les nouvelles Cathedrales dans les lieux où il n'y avoit point de Manses Abbatiales d'un revenu suffisant pour le soûtien du rang & de la dignité des Evêques : que sous un pretexte de Religion c'étoit ajoûter un nouveau poids aux chaînes des Flamans, qui n'étoient déja que trop lourdes : que ces nouveaux Prelats ayant de grands revenus, entretiendroient un nombreux cortege de valets & de gens armez, par le moyen desquels ils pourroient se rendre les plus fort dans les Places ; que pour soutenir avec plus d'éclat cette grosse dépense, ou pour contenter leur avarice, ils feroient des moindres choses des crimes de Leze-Majesté 1559.

aux plus riches, à dessein de profiter de leurs
1559. confiscations; ce qui étoit le veritable moyen de ruiner le commerce, & d'envoyer la moitié des Flamans à l'hôpital.

Plaintes de Noblesse. *La Noblesse parut plus mécontente que personne, & ne se plaignoit pas avec moins de force, mais avec beaucoup plus de justice. Elle s'étoit entierement ruinée dans la derniere guerre, au service de Sa Majesté: elle avoit prodigué son sang & sa vie pour luy cueillir les lauriers, & elle voyoit avec chagrin tant de services payez d'ingratitude. Le Roy n'admettoit au Ministere, que des Espagnols naturels: eux seuls avoient entrée, ou du moins autorité dans ses conseils: c'étoit par leur canal que devoient passer toutes les graces: la confidence, les honneurs, les richesses & les récompenses n'étoient que pour eux seuls, tandis que les Flamans étoient éloignez, méprisez, & rejettez, sous pretexte qu'on avoit quelque soupçon de leur fidelité. *Lamoral*, Comte d'Egmont, le plus considerable des Flamans par son merite, sa droiture de cœur, & ses belles actions, étoit devenu insupportable aux Espagnols: ils ne pouvoient souffrir qu'il se vantât, que les victoires de Saint-Quentin, & de Gravelines luy fussent entierement duës; il disoit neanmoins la verité: Il publioit aussi par-tout, que sans avoir égard à tout ce qu'il avoit fait, & que sans considerer qu'il avoit dépensé son bien, en servant le Roy, les Ministres l'avoient accablé de honte & de mépris, le regardoient comme l'objet de leur haine & de leur aversion.

Les sentimens du Comte étoient communs à toute la Noblesse, elle avoit, à la verité, moins servi & moins dépensé que luy, mais il n'y avoit pas un Gentil-homme, qui eût épargné vie & biens : tous neanmoins étoient regardez avec mépris, & plûtôt comme des Rebelles & des Mutins, que comme de braves gens, qui se promettoient avec justice des recompenses capables de rétablir le desordre que la guerre avoit mis dans leurs affaires. 1559.

Le Duc d'Albe qui connoissoit les Flamans qui les avoit pratiquez dans la derniere guerre, & dans celle d'Allemagne, qui sçavoit qu'ils étoient gens de main & de tête, qu'ils ne pouvoient souffrir le mépris, & qu'ils étoient incapables de supporter une autorité despotique, remontra plusieurs fois à Sa Majesté Catholique, *Qu'Elle ne devoit point aigrir la Noblesse : Qu'il étoit de sa justice, de sa magnificence, & de sa gratitude, de ne la point laisser mécontente : Que rien n'étoit plus insupportable à un Gentil-homme, que l'indigence, sur tout quand il n'avoit dépensé son bien qu'au service de son Prince : Qu'il étoit presqu'impossible que des personnes élevées dans les grandeurs, le faste, & la delicatesse, pussent tenir contre la pauvreté : Qu'il n'y avoit rien qu'ils ne tentassent pour s'en delivrer, ou par le recouvrement de leurs biens, ou par une mort glorieuse : Que cette pauvreté devenoit pour les Nobles le plus terrible des maux, qu'elle trainoit après elle la honte & l'infamie, insupportables à un homme bien né, & qui l'emportoient tellement hors de luy-même, qu'il n'y*

Le Duc d'Albe prie Sa Majesté de recompenser la Noblesse.

1559. avoit rien qu'il n'osât : *Qu'il n'étoit plus à propos & beaucoup plus avantageux à l'Etat, de récompenser les services des Gentils-hommes, que de remplir l'Epargne, puisqu'ils la dissiperoient bien-tôt par une revolte, & qu'ils ôteroient en même tems les moyens de la remplir : Qu'on n'avoit que trop souvent éprouvé, que l'indigence de la Noblesse avoit causé la ruine de l'Etat, d'autant que la pauvreté étoit alerte, inquiete & prompte à tout ; & que l'abondance étoit lente, molle, encline au repos, aux plaisirs, & ennemie du travail : Que ceux qui se voyoient riches, ne soupiroient qu'aprés la durée de leur fortune presente, & de peur de tomber en quelque chose de pis, ne souhaitoient rien de mieux : Que Tibere, quoi qu'avare, faisoit souvent des remises considerables aux peuples, & sur tout aux Grands, non par un esprit d'amour, de magnificence, ou de liberalité, mais seulement pour les contenir dans le devoir, & pour empêcher que tombez dans la misere, ils n'allassent chercher un remede à leurs maux dans le trésor public.*

Avis de Cardinal de Granvelle.

Le Cardinal de Granvelle, Fran-Comptois de naissance, esprit altier, dont les manieres hautes & superbes sentoient plus son Seculier que son homme d'Eglise, ce Prelat, dis-je, qui ne cherchoit que les occasions d'élever son credit & son autorité sur les ruines d'une Noblesse, dont la naissance illustre lui reprochoit sans cesse la bassesse de la sienne, rejetta les sentimens équitables du Duc, & soutint, *Qu'un Roy n'avoit que l'ombre de la Royauté, & ne regnoit qu'à demy sur une Noblesse riche & puissante : qu'elle n'étoit jamais satis-*

satisfaite, que ses souhaits ne pouvoient être remplis ; qu'elle étoit semblable à un incendie qui ne consume que pour étendres ses flames beaucoup plus loin : qu'un Prince ne l'étoit que du moment que ses Sujets étoient obligez de tout attendre de sa liberalité & de son bon plaisir : qu'on ne doutoit pas que Tibere n'eût soulagé quelques personnes tombées dans l'indigence : mais qu'on sçavoit aussi qu'il avoit rejetté avec mépris la requête d'un certain Hortallus, *issu d'une des premieres Famille de l'Empire, luy alleguant pour raison de son refus, que les revenus de l'Empire ne suffiroient pas pour soutenir ceux que le luxe & les folles dépenses avoient ruiné.* 1559.

Le Cardinal, dis-je, soutint qu'il suffisoit pour le bien de l'Etat, *Que le peuple fut heureux & riche, afin que n'ayant aucun besoin de la Noblesse, il se donnât tout entier à cette haine, que la fierté des Nobles a rendu comme naturelle à ceux qui ne le sont point : Que ces deux Ordres étant divisez : il n'y avoit plus rien à craindre : les peuples ne pouvant rien sans la Noblesse, & les Nobles n'ayant aucun pouvoir s'ils n'ont pour eux l'amour & la soumission des peuples : Que les Flamans n'avoient non seulement aucun veritable sujet de plainte, mais que leurs plaintes étoient encore injustes & criminelles, n'ayant pour objet que le luxe & la prodigalité ; Qu'ils vouloient égaler la magnificence des Espagnols, quoy que la mediocrité de leurs biens ne leur permit pas ; qu'ainsi ce qui donnoit un grand relief à la dignité & à la gloire des premiers, avoit causé la ruïne & le desordre des Flamans, que c'étoit l'unique*

que

1559. *que source de leurs plaintes & de leurs mécontentemens, & que c'étoit de-là qu'ils avoient puisé le furieux dessein de s'élever sur les ruïnes de leur Patrie.*

Le Duc insiste pour la Noblesse.

Les sentimens durs & injustes de Granvelle n'empêcherent point le Duc de prier instamment Philippe, *de prevenir les malheurs dont la Flandre étoit menacée, & de regagner tant de braves gens par une liberalité volontaire quoy que mediocre. Il luy remontra, qu'il falloit pour cela, en cas que l'Espagne fut vuide, mettre quelque impôt leger sur le Peuple; du produit duquel il pût s'assurer les Nobles; & en même tems tout le païs, puis que par ce moyen il alieneroit la Noblesse & le Tiers Etat, qui ne peût rien seul, étant un monstre à milles bras, mais sans tête, qui s'assemble sans ordre, & se dissipe sans raison; ce qu'on avoit remarqué en mille endroits qu'il pourroit rapporter, si celuy de la revolte des Communes d'Espagne ne suffisoit, mais qu'il n'en étoit point de même de la Noblesse, laquelle ne prenoit les armes qu'après de meures deliberations, & ne les mettoit bas qu'en perdant la vie, ou se faisant accorder ce qu'elle demandoit.*

Ces raisons avoient persuadé Philippe, & les mécontentemens de la Noblesse des Païs-Bas alloient cesser, quand un retour de ce Monarque vers l'avarice gâta tout. *Il ne pût*, dit-il, *fournir la somme necessaire pour ces récompenses, la guerre avoit épuisé son Epargne.* Il se contenta de donner de belles promesses, & de dire aux Flamans qu'il ne seroit pas plûtôt arrivé en Espagne, qu'il feroit à la Gouvernante une remise de deux cens mille écus

d'or

d'or, pour récompenser les services signalez qu'ils luy avoient rendus, & payer les dettes 1559. qu'ils avoient contractées durant la guerre. Si cette liberalité se fût faite sur le champ, il est seur qu'elle auroit eu tout l'effet que l'on s'en promettoit; mais comme elle n'étoit que promise, on n'y fit pas reflexion, les mutins en prirent sujet de fomenter la haine des mécontens, & de grossir leur Parti, lequel quoy que secret commençoit d'être formidable.

CHAPITRE VI.

RODRIC qui devoit être sous Philippe II. à la tête des affaires, en Espagne, & Granvelle qui étoit seur de regir les Flamans sous la Gouvernante, exhortoient ce Prince à partir au plûtôt. L'état de la Flandre, & les conseils des plus sages de ses Ministres le retardoient; il balança long-tems sur le parti qu'il devoit prendre : il ne doutoit nullement que son séjour aux Païs-Bas ne fût d'un tres-grand profit aux Marchands & aux Laboureurs : ils en vendoient bien mieux leurs denrées, sa Cour étant fort nombreuse : il est vray que la Noblesse achevoit de se ruiner à sa suite; d'ailleurs les Espagnols s'ennuioient de demeurer si long-tems éloignez de leur patrie, & Sa Majesté elle-même n'avoit pas moins d'impatience d'aller faire voir à Madrid, celuy qui avoit vaincu les François à Gravelines & à Saint-Quentin, & qui revenoit suivi des plaisirs qui accompagnent l'Hymenée & la Paix. Il se disposa donc à partir, & pour tenir les Flamans dans l'atten-

Philippe se dispose à partir.

te, & les mutins dans le respect, il dit & fit
1559. publier, qu'il alloit seulement mettre ordre aux affaires d'Espagne, & qu'il reviendroit en bref demeurer à Bruxelles, & témoigner aux habitans des Païs Bas autrement que par des paroles, combien ils luy étoient chers.

Veut laisser des Troupes au Païs-Bas.

Comme dans la grand nombre de Conseils qu'on avoit tenus sur la maniere d'empêcher la revolte des Païs-Bas, le Duc avoit fortement insisté à ce qu'on y laissât un corps de Troupes sous un General habile & fidele, Sa Majesté resolut d'y faire demeurer quatre Regimens d'Espagnols naturels, d'en distribuer deux dans les Places fortes, & de faire camper les deux autres: elle ne doutoit pas que cette nouveauté ne fit beaucoup de bruit, & que les Flamans ne s'y opposassent: mais elle crût avoir trouvé un moyen de la rendre supportable, donnant au Prince d'Orange & au Comte d'Egmont, le commandement de ces troupes. L'un & l'autre le prierent instamment de ne point laisser aux Païs-Bas de Garnisons de troupes étrangeres, ou de mettre à la tête d'autres Commandans, puisqu'acceptant cet employ ils alloient devenir l'objet de l'aversion de leurs compatriotes: Ils luy representerent que ce seroit faire injustice à toute la Nation, laquelle avoit non seulement bien servi, mais étoit tres-fidelle, & prête à répandre jusques à la derniere goutte de son sang pour luy donner des preuves incontestables de sa fidelité & de son attachement à la Domination Espagnole. Que si Sa Majesté aimoit les Flamans, elle devoit compter sur leur seule fidelité, & faire sortir de

Le Prince d'Orange & le Comte d'Egmont refusent de les commander.

chez

chez eux les troupes étrangeres : qu'ils étoient accoûtumez à vivre sous leurs Princes, & à leur rendre une obeïssance exactement fidelle, mais volontaire : qu'ils ne souffriroient jamais qu'on fit garder leurs Places par Etrangers, ni qu'on appesantît leur joug par la construction de nouvelles Forteresses : Que ce procedé leur étoit injurieux, & publioit par tout le monde, qu'ils étoient des Rebelles, dont il falloit brider l'humeur criminellement inquiéte ; que ce seul pretexte suffiroit pour leur mettre les armes à la main : Qu'il étoit de notorieté publique, que les Flamans étoient accoûtumez à un certain air de liberté, qu'ils avoient conservé sous leurs Princes, sans neanmoins manquer à rien de ce qu'ils leur devoient ; & que l'amour, la confiance & les bontez étoient bien plus capables de les retenir au devoir, que la force des armes : Qu'ils n'étoient point de ces gens, que la crainte de la mort ou l'horreur des supplices faisoient agir : Que rien n'étoit capable de les ébranler, persuadez qu'on ne pouvoit trop acheter la liberté, laquelle leur a toûjours paru préferable à la vie. 1559.

Ils ajoûterent à ces Remontrances, des prieres mêlées de menaces ; promirent, qu'ils défendroient les Païs Bas avec ses seules forces, & qu'ils maintiendroient la paix, l'obeïssance, & la tranquillité, par la punition des Rebelles, & la mort de leurs Chefs : Que s'il y avoit apparence de quelque guerre étrangere, ils prieroient Sa Majesté de leur renvoyer les Espagnols, & qu'attendant leur retour, ils s'exposeroient à tout pour prou-

1559. ver, mieux que par des paroles, combien ils luy étoient fidellement attachez. Ces protestations firent moins d'effet sur l'esprit de Philippe, que les pratiques sourdes & les murmures de Flamans : il crût qu'elles cesseroient quand les garnisons Espagnoles, desquelles tout le monde se plaignoit, seroient sorties, il le promit & l'executa, mais trop tard.

Divers Conseils. La crainte d'une revolution prochaine donna lieu à divers Conseils, dans lesquels on agita fortement la maniere dont-il falloit gouverner les Païs-Bas. On proposa s'il ne seroit point à propos d'y laisser pour Gouverneur quelque grand Capitaine, qui par la seule terreur de son nom peut retenir les Flamans dans le devoir. Cet avis que le Duc d'Albe avoit ouvert, ne fut pas gouté de tout le monde, & soit qu'on crût que la douceur rameneroit les Flamans, ou qu'on ne peut encore se persuader, qu'ils fussent determinez à prendre les armes, on ne voulut point les aigrir. Philippe donna ce Gouvernement à la Duchesse de Parme, sa sœur naturelle, comme il le luy avoit promis. Cette Princesse paroissoit toute propre à maintenir la Flandre dans le respect : Elle avoit la douceur & la bonté de Charles-Quint, son pere Elle étoit d'une humeur affable, insinuante & populaire ; elle avoit même beaucoup de fermeté. mais elle ne luy servit de rien ; car n'ayant pas de Troupes pour faire executer les Edits, que le Conseil de Madrid luy faisoit precipiter, elle rendit l'autorité de Philippe méprisable, leva le cœur aux mécontens par l'impunité qu'elle étoit forcée de leur accor-

Eloge de la Duchesse de Parme.

der; ce qui fut cause qu'ils oserent tout, & ne craignirent rien. Peut-être que son Gouvernement auroit été heureux si le Roy ne luy eût point laissé pour premier Ministre, le Cardinal de Granvelle. * Ce Prelat, ambitieux au dernier point, & qui se plaisoit à faire voir avec ostentation jusques où s'étendoit son pouvoir, outra tout le monde par sa fierté. Les Grands qu'il avoit envie d'humilier, & qu'il poussoit par tout, ne purent tenir contre son orgueil; ils furent indignez qu'un homme, sorti pour ainsi dire de la poussiere, osât les braver. Il leur paroissoit dur; que gouvernant les Païs-Bas avec plus d'autorité que la Gouvernante même (à laquelle Sa Majesté ne permettoit pas de rien faire sans la participation de ce Prelat,) il ne fut pas content de son état, & qu'il aspirat à quelque chose de plus. La Noblesse resolut sa perte; elle ne se crût pas en seureté tant qu'il seroit aux Païs-Bas; elle envoya des Deputez pour solliciter son rappel. Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, Gouverneur des Provinces & Comtez de Hollande & de Zelande, & le Comte d'Egmont, Chevalier de la Toison, Gouverneur de la Flandre, &c. étoient, sans contredit, les deux plus grands Seigneurs des Païs-Bas, & ceux qui avoient le plus credit; le dernier étoit brave de sa personne, liberal, genereux, & populaire, il avoit une candeur admirable, & l'on n'étoit pas encore bien persuadé, qu'il eût formé aucun dessein contre les interests de Sa Majesté, mais il ne pouvoit souffrir le Cardinal. Le Prince d'Orange étoit moins brave que le

[Marginal notes: 1559. — Portrait de Granvelle. — * *Antoine Perenot.* — 1560. 1561. 1562. 1563. — Portrait du Comte d'Egmont — Du Prince d'Orange.]

Depuis 1560. jusques en 1565.

Comte d'Egmont, mais il étoit en recompense le plus grand Politique de son siecle : rien n'échappoit à ses vuës, il étoit devoré d'une ambition extrême, qu'il sçavoit cacher sous une moderation feinte. Il étoit populaire, actif, entreprenant, ne manquoit jamais de ressource, reüssissoit parfaitement bien à faire des Ligues, à remettre sur pied des Armées nombreuses : Il étoit adoré du peuple, aimé des Grands, accredité chez les Etrangers, riche & bien allié. Philippe le regardoit comme le Chef futur des mécontens du Païs-Bas ; il sçavoit que dans le fond c'étoit un Heretique, quoy qu'il contrefit le Catholique ; sa femme & son frere faisoient publiquement dans son Hôtel l'exercice de la Religion Protestante.

Conseil des Païs-Bas.

Philippe Second avoit établi un Conseil aux Païs-Bas, sans l'avis duquel la Gouvernante ne devoit rien entreprendre. Il étoit composé d'un grand nombre de Seigneurs Flamans, & de quelques Ministres. Ces derniers, qui étoient le Cardinal Granvelle, le President *Vigilius* & *Barlaimont*, avoient la direction des affaires delicates, eux seuls en étoient informez, eux seuls les consommoient. Cette presence choqua le reste de ceux qui avoient entrée dans ce Conseil. Le Prince d'Orange & le Comte d'Egmont en écrivirent fortement à Philippe en 1563. & firent de si fortes instances, qu'ils obtinrent le rappel du Cardinal. Il fut en Espagne, & Sa Majesté le reçut dans son Conseil secret, d'où il fit peut être plus de mal aux Flamans qu'il

qu'il haïssoit, qu'il ne leur en auroit fait dans leur païs.

Depuis 1560. jusques en 1565.

Ce rappel ne se fit pas tout d'un coup. L'on tint là dessus plusieurs Conseils, & le Duc qui connoissoit le Cardinal, opina, *dit-on*, à le faire revenir; mais ce qu'il y a de seur, c'est qu'il prit sujet des menaces sourdes que faisoient les Flamans, si ce Prelat n'étoit rappellé, pour exhorter Sa Majesté à envoyer aux Païs-Bas un General d'une haute reputation pour en arrêter l'effet.

Cet avis ne fut point goûté, mais on eût bien-tôt sujet de s'en repentir, car la Flotte eût à peine quitté les Côtes de Zelande, & emporté avec elle ce qui étoit resté d'Espagnols aux Païs-Bas, que les Heretiques Flamans ne garderent plus de mesures: Ils firent venir des Ministres d'Allemagne, d'Angleterre, & de France, qui prêcherent publiquement, ils insulterent les Catholiques, & traiterent de bagatelles les Edits que la Gouvernante donna contre eux.

On les vit prendre les armes, mendier du secours en Angleterre, en France, & en Allemagne, fortifier quelques postes, prendre des villes, en un mot se soulever entierement, *pour*, disoient-ils, *bannir des Païs-Bas l'Inquisition, & se faire accorder la liberté de conscience*: Ils firent même des Ligues entr'eux, & la premiere fut concluë à Breda entre neuf Rebelles; Ses principaux Articles portoient: *Que personne ne seroit exempt des peines & des dangers qui se presenteroient dans l'execution du dessein qu'ils avoient formé de défendre le culte de Dieu, l'obéïssance duë au*

Ligue de Breda.

Prince

Depuis 1560. jusques en 1565.

Prince, le salut & la liberté de la Patrie: Qu'on aboliroit entierement l'Inquisition, qu'on ôteroit les impôts, & qu'on renvoyeroit le reste des Garnisons: Qu'on assisteroit de ses biens les personnes accusées d'avoir executé le present Traité, ou detenuës prisonnieres pour le même sujet: Qu'on prendroit leur protection, & que si la voye de douceur ne suffisoit pas pour les faire declarer innocens, on se serviroit de celle des armes.

Ce Traité courut bientôt toutes les villes & les campagnes des Païs-Bas. On est surpris de l'empressement que les Flamans eurent à le signer, soit qu'ils fussent animez du zele de la défense des nouvelles Opinions, ou d'une forte aversion pour la Religion Catholique, ou bien enfin d'une extrême haine pour la domination étrangere. *Toffundale*, Heraut d'armes de l'Ordre de la Toison d'or, rapporte qu'en moins de deux mois, mille Gentils-hommes signerent ce Traité. Ce nombre paroît un peu fort; neanmoins l'on ne peut disconvenir, qu'il n'y en eût plus de cinq cens, & avec eux un tres-grand nombre d'Ecclesiastiques, de Gens de Robe, de Marchands, de Laboureurs, d'Artisans, & d'autres personnes.

Les principaux qui signerent le Traité, furent *Henry de Broderode*, qui l'avoit dressé, *Loüis* & *Alphonse de Nassau*, freres du Prince d'Orange, *Philippe Marnix*, Seigneur de sainte Aldegonde; les Marquis *de Cullembourg & de Berghes, &c.*

On disoit à l'oreille de ceux ausquels on presentoit le Traité, qu'il avoit été approu-

vé

vé par le Prince d'Orange, les Comtes d'Egmont, de Horne, & d'Hocstrate; & que s'ils ne l'avoient pas signé, c'est qu'ils vouloient conserver ce dehors de fidelité, afin qu'ayant le même accés dans les Conseils & prés de la Gouvernante, ils pussent rendre des services importans aux Confederez. Ces quatre Seigneurs entrerent à l'ordinaire dans les Conseils, mais le Comte d'Egmont plus souvent que les autres. Il étoit alors le moins porté à la revolte, cependant il n'en étoit pas moins dangereux. Comme il ne voyoit rien à craindre dans ce grand nombre de Rebelles, il empêchoit la Gouvernante par ses discours éloquens, d'employer contre eux la severité, & ne luy parloit jamais d'eux que comme de gens méprisables, qui se déferoient d'eux-mêmes.

Depuis 1562. jusques en 1565.

CHAPITRE VII.

CE même Comte d'Egmont passa en Espagne par ordre du Roy, en 1564. Il fut quelque tems à la Cour: Comme il étoit celuy des Conjurez qui avoit conservé le plus d'attachement pour son Souverain, & que d'ailleurs il étoit Catholique zelé, il entra aisément dans tout ce que les Ministres voulurent luy inspirer. De retour à Bruxelles vers la fin du mois d'Avril de l'année 1565. il apprit aux Confederez que le Roy étoit fort irrité contre eux; qu'il assembloit de grandes forces; qu'il étoit à la veille de fondre sur les Païs-Bas pour rétablir le repos public, & punir les Heretiques & les Novateurs. Ces nouvelles

Le Comte d'Egmont passe en Espagne.

Resolutions des Conjurez

velles les allarmerent; cependant ils prirent
1565. aussi-tôt leur parti, & s'étant assemblez à Tenremonde, ils resolurent que si le Roy venoit aux Païs-Bas, les armes à la main, ils feroient tous leurs efforts pour l'en chasser aussi par les armes : qu'avant toute chose il falloit interesser l'Empereur Maximilien à leur défense, se mettre sous sa protection, & luy offrir la Souveraineté des Païs-Bas; afin que mettant de la division dans la Maison d'Autriche, & attirant l'Allemagne dans leur parti, ils pussent opposer aux Espagnols des Ennemis terribles & capables de les affoiblir extrémement, ou de les ruïner. Quelques Conjurez trop sages pour croire qu'il fût possible aux hommes de broüiller la Maison d'Autriche, & que les Flamans pussent répousser avec leurs seules forces, celles des Espagnols; furent d'avis, les affaires leur paroissant déja sans ressource, de prévenir l'arrivée & la colere du Prince, s'exilant eux-mêmes, & faisant de la Flandre un vaste desert, dont Philippe pût triompher, & non des Flamans. Ils estimoient plus leur vie que leur Patrie, & leur liberté, plus que leur vie même. *Les grands cœurs*, disoient-ils, *trouvent par-tout leur Patrie, assez de place pour eux, & le prix dû à leurs merites; sur tout lors qu'ils n'ont rien à se reprocher que d'être nez, ou d'avoir vêcu sous un Prince qui ne cherchoit qu'à les réduire dans une affreuse servitude : que si la fortune leur paroissoit favorable, ils quitteroient leurs exils; & que revenus les armes à la main dans leur Patrie, ils risqueroient tout & peut-être reüssiroient, n'y ayant pas*

pas de moyen plus sour pour vaincre, que de chercher la mort, & d'esperer en même tems la victoire : que les lâches trembloient au seul nom de la mort, & que ce même nom ajoûtoit quelque chose à l'intrepidité des braves, qui sembloient ne redoubler leurs forces dans les perils extrêmes, qu'afin qu'ils ne fussent point ensevelis en même tems dans le cercueil & dans l'oubli. 1565.

Comme cet avis ne partoit que d'une espece de desespoir, il fut rejetté de tous les gens sages. Le Prince d'Orange & le Comte d'Egmont qui le goûterent le moins, se chargerent du soin de faire prendre les armes à toute la Noblesse des Païs-Bas, & de faire venir de puissans secours de France & d'Allemagne. Toute l'Assemblée promit de garder un profond silence, puisque de-là dépendoit la reüssite de leurs projets, & que d'ailleurs le silence cachant leurs crimes, ils demeureroient impunis, en cas que le Parti se trouvant le plus foible, fût obligé de demeurer en paix. Cette resolution, toute sage qu'elle étoit, demeura sans execution par la temerité des Heretiques & la fidelité du Comte *Ernest de Mansfeld*, qui sollicité d'entrer dans la Confederation dont on luy fit connoître la grandeur & les forces, découvrit le tout à la Gouvernante.

1566. Conduite des Conjurez Flamans.

Les Rebelles devenus plus osez par la grandeur de peril dont cette decouverte les menaçoit, s'attrouperent plus souvent qu'ils n'avoient coutume de faire, & dans une Assemblée generale tenuë à Amsterdam, & à laquelle furent admis ce qu'il se trouva de riches

1566. ches marchands dans cette ville, il fut arrêté *Qu'on mettroit une Armée sur pied; & qu'on iroit jusques sur la frontiere au devant du Roy, pour luy empêcher, à quelque prix que ce fut, l'entrée des Païs-Bas.*

Comme il se trouva bien des gens qui crurent le succés de ce projet purement impossible, *Loüis de Nassau*, qui presidoit à l'Assemblée, lût les lettres que le Prince d'Orange avoit reçu d'Elizabeth Reine d'Angleterre, du Prince de Condé, de l'Amiral de Chatillon, des Electeurs d'Allemagne, & de plusieurs Princes ou grands Seigneurs de France, d'Allemagne, d'Angleterre & d'Ecosse, & qui tous promettoient avec serment de puissans secours d'armes, d'hommes & d'argent pour le soutien de la nouvelle Religion; il leur fit esperer, dit-on, que le Juif *Michées*, tout-puissant dans le serrail de Constantinople, porteroit le Sultan Selim son Maître à faire diversion, attaquant les Espagnols ou chez eux-mêmes, ou sur les côtes de l'Italie.

Tant de belles esperances leverent le coeur aux plus timides de l'Assemblée; tous se rangerent à l'opinion du Comte Loüis de Nassau. Ce Comte rompit en même tems l'Assemblée, & ayant reçu de l'argent des Confederez, fut en Saxe accompagné du Baron de Brederode, lever des Troupes.

Conduite de la Gouvernante. Ces mauvaises affaires jetterent la Gouvernante dans une consternation qu'il seroit difficile d'exprimer: Inquiete sans pouvoir prendre son parti, n'ayant pas des forces capables d'imposer aux Factieux, elle fati-

guoit

guoit le Prince d'Orange & le Comte d'Egmont par ses Lettres, & le peuple par ses Edits, qui devinrent bien-tôt un objet de mépris & de raillerie. Les Heretiques ayant eu tout le loisir de prendre les armes, ne garderent plus de mesures, ils ruinerent les Eglises, surprirent quelques Villes, & hors d'espoir de pardon ils s'abandonnerent à toutes sortes d'excés contre l'autorité Royale. Comme leurs Troupes grossissoient de jour en jour, la Gouvernante se mit en état de les humilier : Elle fit des levées, publia que le Roy venoit en Flandre, que sa flotte étoit déja aux Côtes de Biscaye : Elle agit en même tems avec tant de vigueur par la prise de Valenciennes & d'Anvers, que les moins penetrans crurent le parti dissipé. Elle le publia de même, soit qu'elle en fut persuadée ; qu'elle ignorât les intrigues du Prince d'Orange, ou qu'elle voulut empêcher le voyage de Sa Majesté aux Païs-Bas ; car son autorité se seroit éclipsée au moment que ce Monarque avoit paru : Elle écrivit en Cour, que les Provinces étoient en paix, & qu'elles étoient rentrées au devoir ; Qu'il falloit en éloigner les armes & les menaces, puis qu'elles pourroient causer de plus grands troubles, qui ne seroient appaisez que par la mort d'une infinité d'hommes, & par la perte entiere des Provinces. Elle l'assuroit de plus, que la douceur, une amnistie generale, & les marques de confiance, étoient l'unique moyen de faire revenir la Noblesse & les Marchands, qui s'étoient exilez, & que les Flamans qui sont naturellement simples, s'étoient

1566.

1566. s'étoient laissez entraîner à l'amour de leur patrie, & de leurs privileges, & n'avoient aucune haine contre leur Prince.

CHAPITRE VIII.

Le Roy va se divertir à Valsaina.

LEs Lettres de la Gouvernante n'eurent pas le succés, qu'elle s'en étoit promis. Philippe perçût entrevoir l'ambition de cette Princesse, & ne connut que trop le peu de justesse de ses raisonnemens. Persuadé qu'il n'y avoit que les armes, qui pussent extirper la sedition & les revoltes des Païs Bas, il se resolut d'y porter la guerre: Il donna ses ordres pour mettre sa flotte en état de tenir la mer l'année suivante, & pour tenir l'Armée prête à marcher, quand il le jugeroit à propos.

Il fut quelque tems aprés à *Valsaine*, pour se délasser des fatigues du Gouvernement, & ne s'occuper dans cette agreable Maison de plaisance, que des plaisirs de la promenade & de la chasse. Il se dechargeoit, s'il faut ainsi dire, du poids de ses Couronnes sous les arbres, qui couvrent tout ce païs, lors qu'il y reçut les Lettres de *Jean Manrique de Lara*. J'ay cru les devoir inserer dans cet Ouvrage, puisqu'elles exposent parfaitement bien les qualitez du Duc d'Albe, & ce que faisoit Roderic de Silva, son envieux perpetuel, pour le contrequarrer dans les Conseils du Roy.

Lettres de Manrique de Lara.

Il faut, dit-il s'adressant à Philippe, Que ceux qui entrent dans les Conseils de grands Rois, qui veulent passer pour fideles & constans

stans, se dépoüillent de leurs propres interests, & n'ayent d'autre desir, que celuy de procurer 1565.
le bien de leur Maître, & celuy du Public. Vous sçavez, Prince tres-sage & tres-éclairé, combien j'ayme & suis aimé du Duc d'Albe, & de Roderic de Silva : J'avouë que leur amitié m'aura été fort avantageuse, si j'ay eu le bonheur de vous convaincre de ma fidelité & de mon affection pour Vôtre Majesté, autant qu'ils vous ont donné de preuves constantes de leur attachement sincere, & de leur amour pour vous. Mais grand Roy, ces Seigneurs ne sont plus bien ensemble; par un malheur étrange, leur union est rompuë: ces hommes si fideles divisent le Conseil de vôtre Majesté en deux partis tout à fait opposez. Cette division est connuë des honnêtes gens, ils se plaignent, ils sont au desespoir de ce que ces deux hommes, d'ailleurs si fideles, ont sur une même affaire des sentimens si divers. Le Duc, que son rang, sa Naissance, & ses Charges mettent en droit de parler le premier, n'a pas plûtôt exposé ses sentimens avec sa prudence ordinaire, que Roderic les contrarie & les combat, comme si celuy qui les a ouverts, étoit son ennemi juré. Le reste de vos Conseillers cherchent dans vos yeux ou dans leurs interests, quel sera le succés de cette dispute, pour se declarer. Dans ces differends, la raison a toûjours le dessous, sa defaite entraîne celle du bien public. Si ce malheur n'arrive point, il arrive du moins que les affaires ne se terminent qu'aprés plusieurs conseils. C'est de-là que les Etrangers se sont donné la liberté de faire passer en proverbe la lenteur de vôtre Conseil, de dire qu'il n'accor-

1566. de les secours que quand il n'en est plus temps & que sa division ruinera cette haute puissance, à laquelle l'on vous voit élevé. Qui ne voit qu'ils raisonnent juste? Qui est assez mauvais connoisseur pour ne s'appercevoir que vôtre autorité s'y trouve blessée, elle qui ne devroit jamais se voir exposée au caprice des siens: On dit que les grands Ministres servent bien moins aux Princes, que les Ministres d'un esprit borné, mais d'une vertu solide; car si les premiers laissent perir chez eux leur amour pour leur maître, & leur zele pour le bien public, rien n'est plus dangereux; leur merite impose & met dans leurs sentimens tout ce qui entre dans les conseils; leur pouvoir est à craindre & leur avarice insatiable, quoy qu'elle s'empare de toutes les richesses de l'Etat. Les seconds, moderez dans leurs passions, ne cherchent qu'à bien servir le Prince & son peuple quand même leur avarice voudroit prendre l'effort, elle est bien-tôt satisfaite, peu la remplit; on ne les voit point faire des Partis prejudiciables à l'Etat, fatiguer par leurs brigues la Noblesse & les Gouverneurs, ni porter les peuples à se declarer pour eux, & se soulever. Je prends la liberté, Sire, de vous exposer ces choses, non comme étant de moy, mais parce que tous les gens de bien s'en plaignent, & que je croirois faire un crime de vous les celer. Si Vôtre Majesté veut être instruite des inclinations de l'un & de l'autre, elle n'aura pas beaucoup de peine à se satisfaire. Au moment qu'elle verra un homme sans intrigue, sans flatterie, ne chercher ni les récompenses ni les honneurs, ni l'élevation de sa famille; mais au contraire sacrifier à l'Etat ses biens, sa reputation

putation & sa vie ; Qu'elle la regarde comme un parfaitement honnête homme, qu'elle je croye digne d'être à la tête des affaires, qu'elle ne donne aucunes bornes ni à son autorité ni à sa gloire ; car ce Ministre n'ayant ni le foible de s'amasser de grands biens, ni de satisfaire ses passions, il ne craint point pour luy, mais seulement pour son Prince & pour les Etats. Je connois Roderic : il vous aime autant qu'aucun de vos Sujets ; mais il est avare & ambitieux, le Duc d'Albe est plus constant : ses avis ne sont point flateurs, mais zélés, pleins de cette force genereuse qui l'anime ; ils ne tendent qu'au bien public, & ne conseillent point un mal, lors qu'ils paroissent ne porter qu'au bien. Il a été élevé au milieu des Armées, formé sur les exemples de l'Empereur vôtre auguste Pere, lequel a bien voulu se donner la peine de l'instruire, il a connu & méprisé les defauts des Courtisans, il s'est mis si fort au dessus de la flaterie, qu'on ne l'a jamais vû flater ni employer l'artifice pour obtenir les graces qu'il souhaitoit, il ne s'est servi que de sa valeur, & n'a prié par ses services importans. J'ay mieux aimé, Sire, vous exposer ces particularitez, que d'en parler à ces deux Ministres : Vous pouvez seul les terminer, peut-être qu'ils n'auroient tiré de mes remontrances que de nouveaux sujets de haine & de colere. Ne croyez point que j'aye en vuë d'attirer vôtre haine sur eux, ni vôtre faveur sur moy ; je ne pense qu'à vous faire comprendre qu'ils ont l'un & l'autre du merite, & qu'ils serviront bien Vôtre Majesté, pourvû qu'elle leur donne des emplois differens. Roderic est propre pour le Cabinet, & le Duc d'Albe pour la Guerre. Pour moy 1566.

Sire,

1566. *Sire, j'accepteray avec plaisir les emplois, dont vôtre Majesté me jugea capable, je ne perdray jamais le souvenir de vos bontez, & de cette moderation qui me donne la liberté de m'expliquer aujourd'huy avec elle, ni enfin la constance, avec laquelle je me dois tout entier à son service.*

Ces Lettres n'obligerent point Philippe; il n'aimoit pas les avertissemens : cependant il fit réponse à Manrique, & luy marqua qu'il sçavoit dépuis long-tems ce qu'il s'ingeroit de luy apprendre; qu'il connoissoit les sentimens de ses deux Ministres; qu'il n'ignoroit point qu'ils ne fussent opposez; que cependant il étoit persuadé, qu'ils agissoient, l'un & l'autre, avec la même fidelité : Qu'au reste, supposé qu'il eût remarqué quelques partis dans son Conseil, il devoit l'en avertir avec plus de soumission, luy laisser au moins la liberté de se déterminer : Qu'enfin il auroit soin que l'ambition de ses Sujets ne triomphât point à sa Cour.

Reflexions sur cette Lettre. La Lettre de Manrique devint tres-commune par le grand nombre de copies qui en furent faites; elle fournit matiere de conversation à toute la Cour, & partagea fort les esprits. Il se trouva des gens qui soûtinrent que l'artifice de Roderic sautoit aux yeux; que ce Ministre tâchoit, par toutes sortes de manieres, d'éloigner de la Cour le Duc d'Albe, insinuant chaque jour à Sa Majesté, qu'elle devoit mettre ce grand homme à la tête de ses Armées, & l'envoyer en Flandre. Il est vray que le Duc étoit un Rival redoutable au Prince d'Eboli, qui luy cedoit en

tout,

tout, hormis à la possession du cœur de Philippe, auquel il avoit bonne part, & peut-être la meilleure. Le Duc d'Albe vouloit le chasser entierement de ce cœur, & il ne paroissoit pas qu'il luy fût impossible de reüssir; car outre qu'il étoit de la faveur, & qu'il avoit plus de credit qu'aucuns des Grands, il imposoit à tous par ses belles actions, & se soûtenoit par ses vertus civiles & militaires, par ses grands biens, sa haute naissance, ses manieres nobles, & sa vie irreprochable. Ces préminences l'avoient élevé à un point d'autorité, d'où il n'étoit pas facile de le faire descendre: d'ailleurs il ne falloit pas croire, que le Roy donnât les mains à la perte du Duc, Sa Majesté preferant toûjours la vertu, les actions heroïques, & le bien public, à ses plaisirs particuliers. 1566.

La fortune du Prince d'Eboli ne paroissoit pas si solidement établie; ce Seigneur avoit, à la verité, de la naissance, & sa femme luy avoit apporté de grands biens: Elle étoit belle, avoit beaucoup d'esprit, & si l'on en croit la satire, elle étoit le nœud le plus fort, qui attachoit Philippe à la fortune de son mari. Quoy qu'il en soit, Roderic étoit d'un merité commun; il n'avoit rien qui la fit considerer; qu'assez de penetration, & des mœurs en apparence fort reglées: Il voyoit bien que son établissement chanceloit, qu'il dépendoit absolument du caprice de son Maître, qui n'étoit tenu par aucunes loix à le haïr, ni à l'aimer: Au reste il sçavoit que les Puissances font consister leur plaisir dans la liberté de faire ce qui leur plaît.

1566. Les amis du Prince d'Eboli parloient d'une maniere bien differente : Ils traittoient le Duc d'Albe d'homme vain, qui comptoit tellement sur luy-même ou sur ses belles actions, qu'il témoignoit ne rien apprehender : Ils l'accusoient d'avoir suborné Manrique pour écrire en sa faveur au Roy Catholique, pour faire son panegyrique, & tâcher par une voye si honteuse, à éloigner Roderic de la faveur ; ce qu'il croyoit d'autant plus facile, qu'il pouvoit beaucoup sur l'esprit de Sa Majesté.

La critique de ces hommes chagrins passoit jusques à Manrique, qu'ils accusoient de vouloir compromettre tout le Conseil, mais personne ne les crût : Manrique étoit un homme venerable par son grand âge ; & ses belles actions, sa constance, & sa vie irreprochable, le mettoient à couvert de tout soupçon.

CHAPITRE IX.

1567. Philippe fait courir le bruit qu'il part pour les Pais-Bas.

CEPENDANT le bruit du départ de Philippe Second s'étoit non seulement répandu dans les Païs-Bas, mais aussi dans toute l'Europe : ce Prince se donnoit de grands mouvemens pour l'augmenter. Il levoit des Troupes, mais bien moins nombreuses, qu'il ne le publioit ; il faisoit travailler à l'équippement d'une flotte, qui, à l'entendre, devoit être formidable : tout cela pour intimider les Confederez, tenir en alarme les Princes voisins, incertains du lieu où fondroit cet orage, & pour les obliger à retenir leurs forces dans leurs

leurs Etats sans les envoyer au secours des Flamans. 1567.

Ces bruits, ces preparatifs étourdirent si fort les Confederez, que plusieurs pensoient tout de bon à rentrer au devoir, & à implorer la clemence de Philippe, quand le Prince d'Orange, Politique rusé, leur fit comprendre, qu'il n'y avoit rien à craindre; que le Roy étoit d'une lenteur extrême, qu'il n'aimoit pas assez la guerre pour croire qu'il dût passer en Flandre; mais qu'il étoit à craindre, qu'il n'y envoyât le Duc d'Albe, Capitaine severe, qui ne perdroit pas cette occasion de donner tout l'essor possible à sa haine implacable contre les Flamans. Cette crainte, qui se trouva dans la suite trop bien fondée, obligea quelque tems aprés, ce Prince à quitter la Flandre. Sorti de Bruxelles, il se retira pour quelque tems à Breda, ville tres-forte, & de son patrimoine; n'y étant pas en seureté, il fut en Allemagne, fit quelque residence à *Dilemberg*, l'un des plus anciens Domaines de la Maison de Nassaw. Ce fut de-là qu'il commença de fatiguer par ses Lettres, & ses Emissaires, les Princes & les Villes libres d'Allemagne, les Heretiques de France, & la Reine d'Angleterre, pour obtenir les secours dont il croyoit avoir bien-tôt besoin.

Le Prince d'Orange dissipe ces bruits.

Il quitte la Flandre

Au moment que Philippe alloit partir, du moins comme il le faisoit publier, une affaire beaucoup plus fâcheuse que celle des Païs-Bas, le retint en Espagne. L'esprit vaste, mais inquiet du Prince *Dom Carlos* son fils, luy parut une Province plus difficile à remettre au

Dom Carlos alarme Philippe II.

1567. devoir, que la Flandre. Quelque Courtisans luy découvrirent les complots, vrais ou faux, de ce jeune & malheureux Prince. Il avoit, luy dit-on, reçu favorablement de *Bergues* & *Montigny*, Députez des Flamans Rebelles : Il leur avoit promis *qu'il passeroit au plûtôt la mer, même malgré son pere, pour leur rendre leur liberté, & meriter l'amour qu'ils avoient eu pour son Ayeul*, * *dont il portoit le nom*.

* Charles-Quint.

Ces nouvelles furent pour Philippe, Prince soupçonneux & défiant, un coup furieux; il commença de tout craindre pour luy-même & pour l'Espagne, toûjours menacée de la prochaine revolte des Morisques. Dans cet embarras il ne sçavoit à quoy se resoudre; il doutoit s'il devoit partir pour la Flandre, & se faire accompagner de son fils, où s'il étoit plus à propos de le laisser en Espagne. Tout luy paroissoit également dangereux ; si le Prince l'accompagnoit en Flandre, il pouvoit ou gagner ses Gardes, ou s'échapper ds leurs mains, passer dans l'Armée des Rebelles, qui en deviendroient bien plus fiers ; joint qu'il ne doutoit pas que la compassion ne fit entrer les Princes voisins dans les interêts de Dom Carlos : S'il le laissoit en Espagne, il falloit de necessité luy en confier le Gouvernement : quel moyen de faire le moindre fond sur un Prince fier & broüillon, & croire qu'il voulût se soumettre au sentiment du Conseil, qu'on luy donneroit, luy sur qui le soin de ses Gouverneurs, & l'amour de son pere n'avoient rien pû ? Sa Majesté ne doutoit presque point que ce jeune Prince ne trou-

trouvât des flateurs & des méchans, par le ministere desquels il s'empareroit des Provinces, & feroit naître une guerre civile, qui ne pourroit être éteinte que par l'effusion du sang d'une infinité de braves gens. Il prévoyoit qu'en cette occasion il faudroit faire perir quantité de grands Hommes pour remettre son fils au devoir : Enfin il se representoit cette affaire, comme la plus tragique qui eût encore paru. 1567.

Ces craintes, qu'augmenterent considerablement quelques ennemis secrets du Prince, & certaines gens qui ne pouvoient goûter le départ de Philippe, le déterminerent à n'y plus penser. Ce fut ce qui luy fit si peu déferer aux Lettres pressantes de Pie V. vray Pere des Chrêtiens : il le conjuroit de passer au plûtôt en Flandre, où il luy paroissoit, que la Religion Catholique alloit recevoir un furieux échec.

Philippe augmente le bruit de son départ.

Résolu de ne quitter ni l'Espagne ni son fils : il crût neanmoins devoir confirmer la nouvelle de son voyage par toutes les apparences possibles. Il fit preparer ses équipages, nomma ceux qui devoient l'accompagner, regla tout ce qui regardoit sa marche, tint Conseil plusieurs fois sur le choix de celuy auquel il pourroit confier en son absence le Gouvernement de l'Espagne. Il envoya demander passage par la France pour luy & pour quelques Troupes, au Roy Charles IX. Il dépêcha *Jean d'Acunha* pour le même sujet à Philibert Duc de Savoye, pour dresser une Carte topographique de tous les passages de la basse Allemagne, & de la Suisse, & en

1567. particulier des défilez, des rivieres & des forests, afin qu'ayant tout prévu, rien ne luy fit obstacle sur sa route.

Tant de mouvemens luy causerent une fiévre tierce, qui fut cruë de commande par les Speculatifs. Ils s'imaginerent qu'il vouloit s'en servir comme d'un pretexte suffisant pour ne point partir, ou pour differer son voyage, jusques à ce qu'il eût mis dans ses interêts les Princes voisins. Quoy qu'il en soit, cette fiévre, vraye ou fasse, fut à peine passée, qu'il reçut des Lettres de la Gouvernante, qui luy marquoient, que les Rebelles de Flandre menaçoient de s'opposer à son entrée dans leur païs, & qu'ils avoient en France & en Allemagne des secours prêts à les joindre au moindre signal.

Cette nouvelle le mit dans une colere qui n'est pas concevable : il donna sur l'heure des ordres pressans pour mettre sa flotte en état de tenir la mer, pour assembler ses Troupes, pour achever au plûtôt tous ces préparatifs qu'il avoit exprés fait tirer en longueur, & protesta qu'il alloit partir. Ce grand feu se rallentit bien-tôt : il crût qu'il n'étoit point de la gravité d'un grand Roy comme luy, d'exposer Sa Majesté à l'insolence d'un peuple revolté. Il craignoit de commencer une guerre, qui devoit, selon toutes les apparences, durer long-tems ; la Flandre étant fort éloignée de ses autres Etats, à portée de recevoir des secours des anciens Ennemis de la Maison d'Autriche, qui n'échapperoient point cette occasion de la raffoiblir & de l'occuper chez elle & à sa propre destruction.

Il

Il craignoit, dis-je, qu'il ne fallut faire perir bien du monde pour rétablir son autorité méprisée, & qu'il ne s'attirât sur les bras les forces d'une partie des Etats de l'Europe, engagez dans les nouvelles Opinions: d'ailleurs il étoit persuadé qu'on ne devoit declarer la guerre à des Sujets, qu'aux dernieres extrêmitez. Il estimoit au reste, qu'il ne devoit point passer en Flandre, puisque souvent la seule presence du Souverain legitime défait des mutins, quoy que vainqueurs de ses Capitaines: comme neanmoins le Pape & la Gouvernante le pressoient par leurs lettres de mettre fin aux desordres de Flandre, qui croissoient châque jour, il envoya ses ordres à ses Conseillers d'Etat, & à partie des Grands, de se trouver le lendemain au Conseil, moins cependant pour suivre leurs avis, que pour connoître leurs sentimens & leur capacité. 1567.

CHAPITRE X.

ILs se trouverent à l'heure marquée dans la salle du Conseil, en grand nombre. On peut dire avec justice, qu'on voyoit là d'un coup d'œil, presque tout ce que l'Espagne avoit de plus grand & de plus éclairé. Les Principaux étoient le Duc d'Albe, celebre par mille grandes actions, son merite étoit rare, & sa prudence consommée. Quoy qu'élevé au milieu des Armées, il avoit une politesse comparable à celle des plus vieux Courtisans, & entendoit en perfection les intrigues de la Cour. Etat du Conseil de Philippe.

Le Prince d'Eboli venoit ensuite; il étoit in-

1567. insinuant, d'un esprit doux & aisé; il avoit beaucoup étudié les inclinations de Philippe, les connoissoit & s'y conformoit admirablement bien; ses conseils n'avoient de force que celle qu'il empruntoit dans les yeux de son maître, auquel il cherchoit à plaire en tout, & souvent aux dépens du public; ce que ne faisoit point le Duc, dont les sentimens pleins de force, ne s'éloignoient jamais de l'équité, soit qu'ils fussent agreables, soit qu'ils déplussent.

Le Cardinal *Spinosa* s'y trouvoit aussi: sa naissance étoit obscure, mais il avoit tous les talens qu'il faut avoir pour gagner les cœurs, & il s'en servoit admirablement bien. Ce fut par ce moyen qu'il devint Cardinal, Grand Inquisiteur, & premier Ministre aprés la disgrace de Roderic, dont il étoit creature. Ce Cardinal eût tant de pouvoir sur l'esprit de Philippe, que les Espagnols l'appellerent *le Roy sans nom.*

Le Duc *de Feria*, l'un des Conseillers, étoit un esprit doux, & assez semblable à celuy du Prince d'Eboli.

Jean Manrique de Lara, frere du Duc Naxarine, se faisoit admirer par une éloquence solide, des mœurs integres, une fermeté intrepide, & un vray zele pour l'Etat; qualitez qui le rendoient assez semblable au Duc d'Albe.

Antoine de Tolede, Capitaine des Gardes à cheval de Sa Majesté, étoit fort connu par la severité de ses mœurs, & par une éloquence modeste.

Bernar-

Bernardin Fresneda, Religieux de S. François, & Confesseur du Roy, n'avoit de recommandable, qu'une grande sagesse & une pieté des plus solides. Je ne parle point d'*Antoine Perez*, Garde de la Bibliotheque du Roy, personnage fin & rusé, & d'une science profonde; ni de plusieurs autres Conseillers ou Ministres qui furent de ce Conseil. 1567.

Le Roy y assista, tant pour decouvrir les veritables sentimens d'un chacun, que pour retenir par sa presence les esprits échauffez, & detruire par les marques de son indignation, les conseils de ceux qui se fondant sur les exemples passez, seroient d'avis de confier au Prince Dom Carlos le Gouvernement de la Flandre.

Conseil de Roderic.

Roderic sûr des volontez du Roy, prit la parole le premier; & dit d'un ton ferme: *Qu'il étoit deplorable & en même tems fort dangereux, de laisser sans Gouverneur un païs si vaste, rempli de tant de grandes villes, tres-peuplées, fort marchandes; & dont la Noblesse étoit si belliqueuse & les peuples si riches, qu'il n'étoit point à presumer qu'on pût donner la paix à la Flandre, & la remettre au devoir, lors que l'autorité royale n'y seroit plus respectée; mais qui de nous, continua-t-il, pourroit souffrir que le Roy allât se commettre avec ses Sujets Rebelles, & qu'au peril de sa vie, il allât retirer la moindre partie de ses vastes Etats des mains d'un petit nombre de voleurs & de scelerats? Si l'Etat étoit en danger de se perdre, Sa Majesté sacrifieroit volontiers sa vie pour le sauver, mais ne s'agissant que d'une Province troublée par quelques mutins, &*

1567. vouloir que Sa Majesté y passe en personne, c'est avoüer hautement, qu'il n'y a plus dans le Royaume ni Troupes ni Capitaines pour les punir : un Medecin seroit mal habile au dernier point, si dés le commencement d'une maladie il employoit les derniers remedes. Au moment que les Flamans verront Sa Majesté les armes à la main, & prête à punir leurs crimes: ils s'abandonneront à de nouveaux crimes. Quand la mort parait presente, l'on risque tout, le desespoir est une espece d'impunité:il est aussi la plus dangereuse des armes qu'un Sujet prenne contre son Souverain. Ce desesperé luy dresse tant d'embûches, qu'il faut qu'il succombe. Ceci n'a rien que de trivial, mille exemples le confirment. En effet comment un Prince pourroit-il conserver sa vie, quand une infinité de desesperez trouvent la mort dans son salut, & leur salut dans sa perte? D'ailleurs il n'est point impossible de rappeller les Flamans de leurs erreurs; ce qu'ils ont fait jusques à ce jour, peut chez un Juge juste & paisible, trouver lieu à la justification, il est plus aisé de reprendre des vices, que de les corriger. A quoy bon r'ouvrir des playes qui ne sont pas encore bien cicatrizées? A peine les aurez-vous ouvertes, que leur vuë vous accablera de chagrin, & les rendra beaucoup plus profondes. Il n'est pas moins dangereux de retoucher ces sortes d'affaires, qu'il le seroit de decouvrir au plus fort de l'hiver une playe profonde, & de la laisser sans être enveloppée : Puisque vôtre penchant, Sire, est à la douceur & à la clemence, & que Vôtre Majesté n'aime point à se mettre en colere contre ses Sujets, il est plus à propos qu'elle

Ie ne croye point en avoir sujet, qu'elle cesse d'approfondir les crimes de ces peuples, & qu'elle ne leur laisse aucun sujet d'en commettre de nouveaux. Il est bien plus agreable d'être trompé par ses Sujets, que d'en être craint. Tout Roy craint est hay, sa presence entretient la haine, & rend la colere plus vive. La presence d'un Roy aimé plaît & charme les peuples, mais pour un tems; car à la fin elle leur devient fade, les choses sont moins estimées que celles qui sont rares; ainsi le nom seul de vôtre Majesté se faisant entendre de loin, sera pour vôtre autorité un rampart invincible: mais au moment que les Rebelles vous verront reduit à la condition des Generaux ordinaires, ou des petits Rois, ils reprendront courage, vous recevront les armes à la main, & opposeront la force à la force, & leur fureur à vôtre courage. Quand même, Sire, vous éviteriez tous ces dangers, ne feriez-vous pas perir un nombre infini d'hommes, Vos victoires, qui ne seront que sujet de plainte, de duëil & de chagrin, ne rendront-elles pas vôtre nom odieux à vos Sujets, qui connoîtront que vous avez acceleré la mort de leurs parens; & à vos successeurs, qui ne sçauront que trop, que vos victoires ont affoibli leur Etat, Mais je veux que la Flandre vous reçoive paisiblement que les Flamans executent vos ordres avec soumission, que tout soit tranquille, que le peuple vous honore, vous aime & vous estime: Pensez-vous que le Prince d'Orange & ses Partisans soient tranquilles' Estimez vous qu'ils ne machinent rien, lors qu'ils feront reflexion que les crimes qu'ils commettent depuis six ans, sont impardonnables? Vos Troupes, vos Gardes, les 1567.

1567. *murailles les plus hautes ne feront pas capables de vous garentir, si Dieu est assez irrité contre nous, pour permettre que vous vous y exposiez. Je veux que leurs armes soient impuissantes, & qu'il leur soit impossible de les plonger dans le sein de vôtre Personne sacrée, n'ont-ils pas les poisons & mille autres moyens de se defaire de ceux qu'ils craignent, moyens d'autant plus seurs & plus impunis, qu'ils sont plus secrets ? Envoyez aux Païs-Bas un Gouverneur d'une douceur connuë, & qui paroisse sans armes, comme la mediateur de la paix entre vos Sujets & vous, non comme un Juge severe ou comme un Ennemi. Occupez-vous seulement d'observer de prés, & de reprimer les jeunes ardeurs du Prince vôtre fils ; si Vôtre Majesté peut le former sur ses grands exemples, & luy inspirer ses royales vertus, elle fera beaucoup plus de bien à tous ses Sujets, qu'ils ne retireroient d'avantages de la pacification de la Flandre.*

CHAPITRE XI.

Conseil du Duc d'Albe.

RODERIC ne fut point interrompu ; son discours fut écouté avec tout le silence qu'il pouvoit souhaiter. Ce silence dura même plus long-tems ; tout le Conseil ayant les yeux sur le Duc d'Albe, qui paroissoit choqué des qualitez que le Prince d'Eboli avoit demandées dans le Gouverneur des Païs-Bas. Cependant le Cardinal Spinosa & le Duc de Feria applaudirent à cet avis ; le premier, parce qu'il étoit creature de Roderic, & que la puissance du Duc luy paroissoit redoutable ; & le second, parce qu'il s'étoit

vu

vu comme nommé Gouverneur des Païs-Bas, ayant toutes les qualitez que ce Ministre avoit souhaitées à celuy qui devoit remplir ce poste: Ils sçavoient d'ailleurs, qu'il avoit parlé selon le cœur du Roy, dont les yeux n'avoient que trop découvert les sentimens secrets durant tout ce discours. Comme les autres Conseillers n'avoient pas observé avec moins de curiosité ce qui se passoit dans l'ame de Sa Majesté, l'avis de Roderic alloit être reçu sans contestation, lors que le Duc d'Albe s'étant découvert, parla en ces termes. 1567.

*Nous ne sommes pas venus ici pour instruire Vôtre Majesté; Elle est trop éclairée pour avoir besoin de nos conseils. Ainsi l'on peut dire qu'elle ne nous a fait venir, que pour connoître nos sentimens. Quoy que je sois persuadé de ce que j'avance, je ne celeray point cependant à Vôtre Majesté, ce que j'ay appris avec bonheur sous vôtre auguste Pere, & ce que j'ay pû connoître par le succés de mille grandes affaires, que j'ay maniées sous son regne; comme si cet illustre Empereur ne m'en avoit chargé, que pour vous les rendre. Vôtre Pere conserva les Flamans par sa magnificence, ses liberalitez, & un amour sincere, qui fut au de là de ce qu'ils avoient osé s'en promettre; Il estima ce Païs jusques là, qu'aprés que quelques mutins eurent soulevé une seule Ville *, il abandonna le soin de l'Espagne, ne pensa plus, s'il faut ainsi dire, à l'Empire, passa toute la France, quoy que suspecte, & cependant presque seul, pour remettre cette Ville au devoir, & empêcher que sa revolte n'eût des suites. Cet empressement,*

* Gand.

Sire,

Sire, est pour Vôtre Majesté une grande leçon.
1567. Quelque petite que paroisse la Flandre, vous avez neanmoins peu de Provinces, qui luy soient comparables : D'ailleurs, qui ne sçait qu'une étincelle negligée peut causer un grand incendie, qu'un crime impuni sert comme d'aiman, qui en attire quantité d'autres ! Il est du devoir d'un Prince de veiller à tout, & de ne rien omettre ; c'est pour cela que nous luy sacrifions nôtre liberté, que nous employons nos bras & nôtre vie même pour luy seul : ainsi la nature instruite par son Auteur, a voulu que les membres risquassent tout pour défendre la tête, qui est le siége & la demeure de l'esprit. Mais en échange, elle a donné des yeux à cette tête, & luy a commandé de prevoir tout ce qui pourroit faire broncher le reste du corps. Les mains & les pieds ne remuent & n'agissent que par son ordre. Comme nous traiterions de folle une tête, qui pour marcher refuseroit le ministere de ses yeux, & se contenteroit de celuy des oreilles & du jugement ; de même nous blâmerions la conduite d'un Roy, qui content de sçavoir ce qui se passe de mauvais dans ses Etats, d'en avoir compris toutes les suites fâcheuses, resteroit à sa Cour inutile, sans faire les efforts convenables pour mettre fin à ces desordres. Je conviens que les Conseillers éclairez & fideles, desquels Dieu a pourvû Vôtre Majesté avec tant de profusion, peuvent être regardez comme des flambeaux & des guides, qui conduisent les Rois dans le chemin du Gouvernement ; mais il y auroit de l'imprudence à se servir des lumieres d'autruy, & ne se pas conduire par les siennes propres. Cela étant, pourquoy, Sire, ne suivre pas les exemples de vôtre auguste Pere :

&

& ceux de mille grands Hommes, qui en ont agi de même en de pareilles occasions? Pourquoi étant si éclairé, confier à d'autres qu'à vous le salut de vos Etats? Mais les Flamans se presenteront armez: Qu'ils se presentent, vôtre courage & vôtre fortune vous tireront d'affaires. L'Espagne privée de la presence de son Prince, n'étant plus retenuë par la crainte des Troupes qui l'accompagneront, se remplira de troubles & de divisions: Ah! s'il m'étoit permis de me mettre en colere aux yeux de mon Roy, je m'emporterois tout de bon contre une proposition si honteuse. C'est une fade reverie, mais cependant une reverie du Prince d'Eboli. Mais, me dira-t-on, rien ne menace ruïne, pourquoy s'engager avec tant de chaleur dans une guerre qui est fatale même dans la victoire, & qui produira dans l'esprit des vainqueurs & des vaincus une haine mortelle? Pour moy, j'applaudiray aux avis de Roderic, s'il est assez osé pour attaquer, armé de la seule clemence, une Armée furieuse, des Sujets ingrats, qui aprés des bienfaits beaucoup au dessus de qu'ils ont merité, attaquent en même tems le Ciel & vôtre Majesté. Les Eglises sont renversées, ou prophanées privées de tout exercice, & sans Prêtres: Les campagnes n'ont plus de Laboureurs, les Villes sont desertées par leurs Bourgeois, enfin l'on ne voit en Flandre que des spectacles d'horreur, des mouvemens seditieux, de grands preparatifs à une revolution generale. Roderic pourra-t-il jamais delivrer ces païs de tant de maux par sa seule prudence, & sans faire supplier, ni perir personne? Qu'attendre donc? Quoy, traiter de bagatelles les crimes les plus atroces? Qui voudra s'opposer à ces furieux sans être soutenu 1567.

1567. *soutenu de la presence du Roy? C'est elle seule, qui sans armes & sans supplices peut éteindre les flambeaux ardens de la Rebellion. Mais, me dira-t-on, une revolte se dissipe bien mieux par une amnistie, que par les supplices. Et moy je repons, qu'il n'y a qu'un Prince lâche, qui puisse se comporter d'une maniere si basse. Quoi la grandeur du crime en assurera l'impunité? Que ne sera-t-il donc point permis? Qui sera en seureté? Ne sçait-on pas que la punition de quelques Mutins rend le calme à toute une Armée; que la grace qu'on accorde au reste, passe pour clemence, & l'est en effet; Je ne conseille à Sa Majesté rien de cruel, ni qui soit capable de ternir sa gloire; c'est une charité de couper un membre gâté, pourri, nuisible & gangrené: Haïssons-nous nos membres, ou ceux de nos enfans, lors que nous les donnons au Chirurgien à couper. Il faut ôter tout ce qui peut nous être nuisible, quelque douleur que nous en ressentions. Je ne doute point, que les remedes doux, & le repos ne guerissent une maladie qui commence, & qui n'a pas encore pris de profondes racines, mais le mal des Flamans est inveteré; il ne peut-être gueri que par le fer & le feu. Je ne disconviens point, qu'il ne soit de la majesté du Roi de se faire preceder par une puissante Armée, que commande un General ferme & intrepide, lequel attirant sur luy seul toute l'envie, prepare les Flamans à recevoir leur Souverain avec des sentimens d'obeïssance, de soumission & de respect. Sa Majesté peut ensuite blâmer devant ces peuples la conduite trop severe de ce General, rejetter sur luy toute la rigueur, & les regagner par ses bienfaits.*

Manri-

Manrique de Lara prit ensuite la parole, & s'efforça de montrer la justesse des avis du Duc, il insista fort à ce que Sa Majesté fit preparer ses voyes par un Capitaine, auquel il souhaita des qualitez, qui se trouvent dans le seul Duc d'Albe, le designoient assez. De Feria fut d'un avis contraire, s'attaquant personnellement au Duc & à Manrique: les traita d'une maniere si outrageante, qu'Antoine de Tolede qui ne la pût souffrir, l'interrompit, & commençoit à le pousser avec chaleur, lors que le Roy chagrin de la desunion de son Conseil le rompit, & donna ordre à tous ceux qui le composoient, de se retirer. 1567.

CHAPITRE XII.

LA nuit étoit déja fort avancée, lors qu'ils sortirent de la salle du Conseil pour retourner chez eux. Roderic passa la plus mauvaise nuit du monde; il ne luy fut pas possible de dormir; il s'imaginoit voir défiler les bagages du Roy pour la Flandre: il se representoit que le Duc auroit durant ce voyage toute la faveur, étant de toute la Nation le plus capable de commander une Armée. Il étoit persuadé que luy seul il auroit ce soin, le Roy n'aimant pas la guerre qu'il ne sçavoit point. Il regardoit ce Monarque se reposant de tout le succés sur son General, luy prêtant l'oreille, & se faisant instruire de tout par luy seul. Il consideroit cette foule d'Officiers qui devoient faire la cour au Duc pour meriter son estime, & ob- Mouvemens de Roderic.

tenir

tenir par son canal les recompenses duës à
1567. leurs services ; il se regardoit luy-même, seul, abject, inutile, méprisé, & peut-être haï de tous les gens de guerre, qui le sçavoient ennemy du Duc qu'ils idolatroient. Il se determina donc à souhaiter que ce Heros fut seul en Flandre à la tête d'une Armée; ce souhait ne dura pas long-tems; car, se disoit-il à luy-même, jusques à quel point de faveur ne doit-elle pas monter, rendant à Sa Majesté un tres-grand Païs qui se perd ? Ce service seul, & le besoin qu'on doit avoir obtenir pour luy & pour les siens tout ce qu'il pourra souhaiter, & va si bien affermir son autorité, que rien ne sera capable de l'ébranler.

Dans cet embarras, il fut, dit-on, demander au Roy le Commandement de l'Armée, & promit à Sa Majesté de remettre les Flamans au devoir sans se servir des armes. Philippe le rebuta, même avec mépris, & ne peut s'empêcher de rire d'une proposition qui choqua tout le monde, & qui fit murmurer mille gens, lesquels ne pouvoient souffrir qu'un homme, incapable des grands emplois, les briguât tous, & n'en obtint que trop.

Le Duc d'Albe est nommé Gouverneur des Païs-Bas.

Philippe qui depuis long-tems s'étoit determiné sur le choix du Gouverneur des Païs-Bas, nomma le Duc, & ordonna le nombre des Troupes qui devoient l'accompagner à cette expedition. Cette determination qui ne surprit personne, alarma Roderic & ceux de sa cabale ; neanmoins ils crurent que ce grand employ pourroit être fatal au Duc ; ils s'imaginerent qu'il succomberoit immanquablement, ou sous les coups des Flamans, ou

les

les crimes du Prince d'Orange ; que si cela n'arrivoit pas, il seroit au moins obligé de demeurer plusieurs années au Païs-Bas, & que quelque revers pourroit donner une autre face à ses affaires ; qu'enfin la reüssite de ce grand projet le rendoit d'une fierté qui devenant insupportable à Sa Majesté, le feroit éloigner, ou que du moins un si grand service ne pouvant être assez récompensé, Philippe auroit peine à voir toûjours un homme auquel il seroit si redevable, & s'aliéneroit peu à peu de luy. Mais reprenons nôtre histoire. 1567.

On préparoit toutes choses pour le départ du Duc, & Sa Majesté venoit d'envoyer ses ordres à ses Gouverneurs dans l'Italie, & des lettres aux Ducs de Savoye & de Lorraine, & aux Suisses, pour leur demander passage par leurs Etats. Sa Majesté Tres-Chrêtienne ne luy avoit refusé, sous pretexte des guerres civiles qui déchiroient son Royaume. Le Prince de Condé, l'Amiral de Châtillon, & les autres Chefs des Huguenots le désoloient. Ces Heretiques craignans pour Geneve y envoyerent des Troupes ; car ils ne doutoient presque point que le Duc de Savoye qui avoit de justes prétentions sur cette ville, ne se servît du Duc d'Albe & de ses Troupes, pour réduire cette Capitale du Calvinisme : c'étoit un bruit commun que cette entreprise avoit été concertée en Espagne : le Duc la tenta mais il ne reüssit pas : il faisoit de son côté toute la diligence possible pour partir au Printems qui alloit commencer : comme il n'épargnoit pour accelerer Il ne reüssit pas.

toutes

1567. toutes choses, ni soin ni liberalité, tout fut prêt pour le tems qu'il le souhaitoit.

DomCarlos veut tuër le Duc. A la veille de son départ il courut au milieu de la Cour de Philippe plus de danger qu'il n'avoit encore fait dans les Armées : étant allé prendre congé du Prince Dom *Carlos*, & luy ayant dit qu'il alloit punir les Flamans de leur révolte, & de leur impieté, ce Prince luy repartit en colere & le poignard à la main : *Je te porteray ce fer dans le sein, plûtôt que de souffrir que tu ailles comme mon Ennemy ruïner des Provinces qui me sont si cheres.* Dire ces paroles & se jetter sur luy, fut la même chose: le Duc ne sçachant où se retirer, embrassa le Prince & le tint si ferme, que quelques efforts qu'il pût faire pour le blesser ou pour se débarasser l'un & l'autre, il luy fut impossible; il fut même terrassé. Dom Carlos irrité de ne faire que de vains efforts, se mit à crier que le Duc le vouloit assassiner : les cris & le tremoussement qu'on entendoit dépuis quelque tems, attira quantité de gens qui se saisirent du Prince, & le Duc se retira. Il fut rendre compte à Sa Majesté du malheureux succés de sa visite. Philippe en fut touché, il loüa le Duc de sa moderation, & le pria de partir sur le champ.

CHAPITRE XIII.

Le Duc part pour les Pais-Bas. TOUTES choses prêtes, partie des Troupes & des Bagages ayant déja pris les devants, le Duc partit pour la Flandre le 14. d'Avril de l'année 1567. Sa Majesté l'embrassa lors qu'il fut prendre congé d'elle, & luy

luy recommanda sur tout de maintenir la Religion dans les Païs-Bas, & d'y rétablir la paix. Il luy permit de faire bâtir des Citadelles, de mettre des garnisons par-tout où bon luy sembleroit, de changer les Gouverneurs, de punir les Auteurs de la Rebellion, de pardonner au Peuple, en un mot il luy permit de regler toutes choses à sa volonté, sans même consulter la Gouvernante. Il assura Sa Majesté qu'il se comporteroit en cette affaire avec toute la fidelité, la circonspection & le soin possible. Il partit accompagné de plusieurs personnes de qualité, & se rendit à Cartagene, au commencement de May. Il s'y embarqua, mit à la voile le 5. du même mois, & moüilla le 17. dans le Port de Genes. La mer l'avoit tellement fatigué, qu'il en étoit tombé malade; ce fut ce qui l'obligea de faire quelque séjour à Genes. Comme il n'étoit pas homme à garder le lit, les plus considerables des Nobles Genois le régalerent dans ces magnifiques maisons de campagne, qu'ils ont aux pieds de l'Apennin. 1567.

De Genes, il se rendit dans la Ville d'Alexandrie: Il y trouva le Duc d'Albuquerque, Gouverneur du Milanez, qui étoit venu le recevoir, luy offrir les Troupes du Païs, & l'assurer de la bonne volonté des Suisses, le Comte *d'Anguisola*, Ambassadeur de Sa Majesté auprés de ces Peuples, ayant obtenu d'eux, non seulement le passage de l'Armée, mais encore la levée de quelques Troupes. Les Députez de Casal vinrent supplier le Duc, qui étoit encore dans Alexandrie

Casal veut se donner à l'Espagne.

1567. drie, de mettre garnison dans leur Ville, & de les délivrer de la domination dure & tyrannique du Duc de Mantouë. Comme cette occasion étoit des plus avantageuses, il crût ne devoir point la refuser: mais la guerre des Païs-Bas allant peut-être donner assez d'occupation à l'Espagne, sans luy faire encore de nouveaux Ennemis dans l'Italie, il resolut de temporiser. Il traita fort bien les Députez, les renvoya chez eux avec de belles esperances, pria le Duc d'Albuquerque, de ne point échapper l'occasion de soumettre sous la puissance de Philippe une Ville de cette consequence, & d'y faire entrer garnison aussi-tôt qu'il recevroit la nouvelle de la pacification de la Flandre. Il dépêcha de cette même Ville *Bernardin de Mendoze* au Saint Pere, pour l'assurer de ses profonds respects & luy protester en même tems, qu'il alloit tout tenter pour rétablir la Religion Catholique aux Païs-Bas. d'Alexandrie il vint à Ast, ensuite à Saint Ambroise, où il fit revûë de son Armée, peu considerable par son nombre, mais formidable par sa valeur & le merite de son General, qui tenoit pour maxime de n'avoir jamais une armée fort nombreuse: ces grands corps qui ne se peuvent mouvoir qu'avec beaucoup de peine & d'embarras, sont moins disciplinables; le grand nombre rendant les soldats fiers, & prompts à se mutiner, joint qu'une petite armée semble voler, se nourrir de peu, & que sous un General habile, elle ne rend pas de moindres services, qu'une fort grande: Je dis donc que le Duc ne vouloit point des

Trou-

Troupes fort nombreuses, mais il en vouloit de bonnes, & il les disciplinoit bien mieux. 1567.

Celle qu'il menoit en Flandre n'étoit point nombreuse : elle consistoit en trois mille hommes de pied Espagnols, qu'*Alphonse Ulloa* venoit de tirer des Garnisons du Royaume de Naples ; au Regiment de Milan, fort de douze cens hommes, sous les ordres de Sance de Lodron son Colonel, à seize cens Siciliens, que commandoit *Julien de Romero*, à pareil nombre d'Espagnols, qui obeïssoient à *Gonsalve de Bracamonte*. Le Duc joignit à ces derniers quatre Brigades de nouveaux soldats, car il est à remarquer, que cette armée n'étoit que de vieilles troupes, les nouvelles ayant été distribuées dans les villes d'Italie, où le Roy tenoit garnison. Toute la Cavalerie ne montoit qu'a douze cens hommes, tant Espagnols, qu'Italiens & Albanois. Elle étoit commandée par *Ferdinand de Tolede*, fils naturel du Duc, & Grand Prieur de Castille auprés duquel son Pere avoit mis D. Lopez d'Acunha, *Chiapino Vitelli*, Marquis de Cetone, étoit Maréchal de Camp de cette Armée, & *Serbellon*, General de l'Artilllerie, *Antoine d'Olivera* y faisoit la charge de Commissaire General de la Cavalerie. Cette charge étoit nouvelle, *Ferdinand de Gonsague* l'avoit instituée, & l'on ne s'en étoit encore servi que dans les Armées d'Italie : le Duc qui en connoissoit l'utilité, la fit passer dans celles de Flandre.

Etat de l'Armée du Duc.

Institution de la Charge de Commissaire General de la Cavalerie.

Cette Armée avoit quantité de Noblesse volontaire, & d'Officiers d'un rare merite : les

1567. les plus distinguez étoient *Cesar d'Avalos*, frere du Marquis d'Heiston, *Raphaël Manrique*, *Bernardin de Mendoze*, *Jean Guevara*, *Loup Zapata*, Gentil-homme de la Chambre de Sa Majesté, *Christophe Mondragon*, qui de simple Soldat, monta par sa seule vertu jusques au Generalat des Armées, *Sance d'Avila*, Gouverneur de Pavie, *Jerôme Salinas*, Gouverneur de *Porto-Hercole*, *Jean Salazar*, Gouverneur de la Citadelle de Panorme, & plusieurs autres.

Etablissement des Mousquetaires dans les Armées.

Le Duc d'Albe qui ne pensoit qu'à perfectionner l'Art Militaire, mit par chaque Compagnie d'Aquebusiers quinze Mousquetaires. Comme les mousquets étoient alors fort lourds & fort gros, l'on ne s'en serviroit que dans les Places assiégées, le Soldat les appuyoit d'un bout sur le parapet, & de l'autre sur une espece de machine de bois, composée de trois pieds, qui aboutissoient par en-haut à un morceau de bois tres-étroit, qui composoit un triangle, & sur ce morceau de bois étoient deux coins de fer ou de bois, qui tenoient en état la crosse du mousquet. Le Duc avoit mis depuis peu ces pesantes armes sur l'épaule du Soldat. Pour luy donner plus de facilité à tirer, il inventa ces fourchettes, desquelles on s'est servi dans la suite.

CHAPITRE XIV.

La Gouvernante prie le Roy de r'appeller le Duc.

Les Flamans furent dans la derniere consternation, lors qu'ils apprirent que le Duc venoit dans leur pais à la tête d'une Armée.

mée. Ils ne cesserent d'importuner la Duchesse de Parme leur Gouvernante, par leurs prieres, pour le faire rappeller, ils affecterent de faire voir un retour si sincere, que cette Princesse écrivit en leur faveur au Roy son frere. Elle luy remontroit que rien n'étoit plus veritablement soumis que la Flandre; qu'une Armée y alloit être non seulement inutile, mais tres-dangereuse; puis qu'elle feroit immanquablement recommencer les troubles. Elle le conjuroit de penser à luy-même dans cette occasion, & de ne pas exposer sa gloire à une fletrissure. *Ces hommes*, disoit-elle, *vous accuseront d'avoir porté envie à la gloire que je me suis acquise, pacifiant ces vastes & riches Provinces*: elle tâcha même de faire retirer le Duc, & luy mandant par plusieurs couriers, que la Flandre ne respiroit que la paix. Mais tout luy fut inutile, le Roy ne changea point; le Duc se mit en marche pour executer les ordres de son Souverain. Il partit du Milanez le huit de Juillet, & envoya *Cerbellon* luy marquer dans les Alpes un lieu où il pût camper. Il divisa son Armée en trois corps: le premier étoit de trois mille hommes de pied Espagnols venus de Naples soutenus par quatre cens Chevaux: il se mit à la tête de ce corps, & fut avec cette Cavalerie découvrir les bois, les rivieres & les défilez qui se trouverent sur sa route. Le second corps composé des Troupes du Milanez, venoit ensuite sous les ordres de *Ferdinand de Tolede*, son fils: le troisiéme qui com-

1567.

Belle maniere de camper.

1567. prenoit le reste de l'Armée, étoit commandé par *Vitelli*.

Comme il avoit à passer un païs sterile, entrecoupé de forêts, de rochers escarpez, de gorges & de défilez, & que ç'auroit été une affaire de longue discussion de faire marcher l'Armée en corps; comme dis-je, le païs manquoit de vivres, & que les chemins ne permettoient pas d'en transporter sur des chariots, le Duc voulut que ces trois corps marchassent separement; l'Avant-garde débouchoit son Camp, lors que le Corps de bataille y entroit, celuy-ci restoit campé jusques au lendemain qu'il suivoit l'Avant-garde qui avoit toûjours une journée devant lui: l'Arriere-garde suivoit celuy-ci à demy journée prés; ainsi trois Camps étoient toûjours occupez, & celuy de l'Avant-garde servoit aux autres corps: le Duc traversa les Grisons & les Suisses de cette maniere, & vint marquer son quatorziéme Camp à *Montfleuri*, dans la Franche-Comté. Ce fut-là que toute l'Armée se rassembla. Il prit quatre cens Cavaliers Francs-Comtois, & en fit un petit Regiment; les peuples de cette Province qui ont toûjours été tres-fideles à l'Espagne, luy offrirent un Corps de Cavalerie plus nombreux, deux Regimens d'Infanterie, & tout ce qui dépendoit d'eux. Il les remercia autant que leurs offres & leur bonne volonté le meritoient; leur promit de les accepter dans une autre occasion. Enfin aprés une longue & heureuse marche il entra dans Thionville à la fin du mois d'Aoust, sans s'être fait des Ennemis dans les païs par où il avoit passé, ni

Le Duc arrive aux Païs-Bas.

mi sans avoir été attaqué sur sa route. Il est neanmoins vray que *Tavanes*, General des Armées Françoises, le côtoya par l'ordre de Charles-Neuf, lors qu'il passoit le long des frontieres ; mais ce n'étoit que pour empêcher les soldats de s'écarter & de faire du desordre. 1567.

Belle discipline de l'Armée du Duc.

L'Histoire ne nous apprend point qu'aucune Armée ait fait un si long trajet sans commettre de desordres : celle du Duc se conserva dans une innocence qui charma tout le monde. L'on ne vit pas un seul soldat prendre la moindre chose; les troupeaux paissoient en seureté au milieu d'eux, les autres animaux domestiques ne couroient aucun risque. Il n'y eût que trois Cavaliers, qu'on accusa d'avoir volé quelques brebis : le Duc les fit arrêter, & les alloit faire pendre, si les Gentils-hommes que le Duc de Lorraine avoit envoyez pour luy faire compliment de sa part, n'eussent obtenu, quoy qu'avec beaucoup de peine, que deux auroient leur grace, & qu'ils tireroient au sort pour voir qui d'eux seroit supplicié Le billet noir vint a celuy qui seul étoit coupable, il le confessa ingenuëment, & declara que ses deux camarades n'avoient point eu de part à son vol. Cette severité ne fut pas inutile, les Soldats en devinrent plus moderez, seurs de n'avoir pas toûjours d'aussi puissans intercesseurs, ils se comporterent avec toute la retenuë possible.

Il arrive au Païs-Bas.

Charles de Barlemont Gouverneur de Namur, & *Philippe Noircarmes* Gouverneur du Hainaut, furent au devant du Duc jusques

1567. aux frontieres de la Flandre. Aprés luy avoir fait des complimens de la part de la Gouvernante, ils luy demanderent de la même part, qui l'envoyoit aux Païs-Bas, & pourquoy il y venoit ? Il leur montra le Brevet de Sa Majesté ; ce qui les satisfit. Il dépêcha en même tems *François Ibarra*, pour complimenter de sa part la Duchesse de Parme. Celuy-cy s'étant acquitté de cette commission, fit entendre à la Duchesse, qu'il étoit de la Majesté du Roy, qui étoit prêt à passer en Flandre, d'être le plus fort dans sa capitale : aprés quoy il fit occuper par l'ordre du Duc, les portes, les fauxbourgs, & les places publiques par de bonnes Troupes : Il en distribua d'autres dans les lieux circonvoisins, quoy que pût dire cette Princesse pour l'en empêcher. Le Duc, Maître de Bruxelles, fit occuper Anvers par quatre mille Allemans, que le Comte *Alberic de Lodron* qui venoit de le joindre, commandoit : Il se rendit ensuite à Bruxelles, suivi d'un nombreux cortege d'Officiers & de Noblesse, & fut descendre au Palais. Il fut à l'instant saluër la Gouvernante ; aprés avoir demeuré fort peu de tems avec elle, il fut conduit à l'Hôtel de Culembourg, marqué pour son logement.

Il voit la Gouvernante. Le lendemain matin, il retourna au Palais, plus suivi que le jour precedent, & demanda de parler à la Duchesse. Elle s'excusa de le voir sur une incommodité qui luy étoit survenuë ; croyant peut-être, par une vanité de femme, qu'il seroit de quelque relief à sa dignité, que le Duc l'attendît quelque tems dans son antichambre, & se persuadant que l'autorité

torité de ce General en recevroit quelque diminution. Les Speculatifs crurent qu'elle avoit voulu luy rendre le change ; il ne l'avoit vuë qu'en courant le soir précedent ; il avoit pris pour pretexte d'une visite si courte les fatigues de son voyage, & son incommodité. Il passa sur toutes ces bagatelles, un peu de patience rendit la Gouvernante visible. Introduit chez elle, il fit retirer tout le monde, luy fit voir les pleins pouvoirs qu'il avoit de Sa Majesté ; de commander souverainement aux Troupes, de faire bâtir des Citadelles, de changer les Gouverneurs, d'en mettre de nouveaux dans les Provinces, s'il le jugeoit à propos, & de créer des Magistrats. Il ajoûta, que Sa Majesté luy avoit de plus donné de nouveaux pouvoirs ; qu'il étoit bon qu'elle ignorât, afin qu'il fût seul exposé à la haine des peuples : Qu'il n'entreprendroit rien sur son autorité ; que s'il plaisoit à Dieu, elle gouverneroit la Flandre longues années & avec beaucoup de gloire. 1567.

La seule vuë de ces pouvoirs qui ne laissoient à la Duchesse de Parme, que le nom de *Gouvernante*, la mirent dans une colere qui ne se conçoit pas. *Le Roy*, dit-elle, *a donc trouvé un Sujet plus fidele & plus zelé que moy, auquel il pût confier ses secrets & la conservation de la Flandre ? Je l'en congratule ; je me réjoüis de ce qu'il a tant de grands Hommes, & qu'il soit assez persuadé de leur capacité, pour les préferer à sa propre Sœur. Que dois-je attendre & me promettre dans ce païs, que de la honte & du mépris ? On vous fait maître de la guerre, des hommes, & des Villes :*

1567. *Que je suis obligée à mon frere ! il me laisse les Eglises & les Campagnes ; les premieres apparemment pour prier, & les secondes pour me promener. Prenez, Monsieur, prenez le soin de la Flandre, commandez à la Justice & aux Loix, confondez toutes choses par la terreur de vos armes ; tout vous est permis.*

Le Duc mit tout en usage pour moderer la colere de la Gouvernante, & luy faire avaler plus doucement cette pillule, il protesta de ne rien faire que de son consentement ou par ses ordres, & qu'il feroit son capital de luy prouver, qu'il ne respiroit que l'ardeur de luy rendre service. Il tâcha de luy persuader, que ce qu'elle regardoit comme un sujet de chagrin & de mortification, luy seroit tres-glorieux, & qu'elle pourroit, par ce moyen, se conserver l'estime, & la faveur du Roy : Il employa, pour l'adoucir, les grands noms de *Fille de Charles-Quint*, de *Sœur d'un Roy* tres puissant, de *Dame*, de *Princesse*, de *Gouvernante*, en un mot tout ce qu'il sçavoit être capable de faire impression sur l'esprit d'une femme : tout luy fut également inutile ; la Duchesse de Parme étoit femme sans en avoir le foible ; elle avoit la grandeur d'ame, & toutes les vertus heroïques de Charles-Quint son pere ; elle n'écoutoit qu'elle.

La Duchesse de Parme demande son congé.

Elle écrivit sur le champ au Roy son frere, luy demanda d'être rappellée, & luy reprocha d'un stile dur, qu'il payoit ses services d'ingratitude ; qu'aprés avoir essuyé pendant dix années la mutinerie des Flamans, avoir épuisé sa force & sa santé à les remettre au devoir,

devoir, il agissoit d'une maniere qui ternissoit sa gloire & sa reputation, la couvroit d'infamie, faisoit voir à toute la nature, qu'il entroit en quelque soupçon de son procedé, ou qu'il le trouvoit trop foible, & trop lâche. 1567.

CHAPITRE XV.

Les Comtes d'Egmont & de Horn sont arrêtez.

LE Duc d'Albe n'ayant pû adoucir la Gouvernante, ni moderer sa colere, se retira dans son Palais, il y demeura quelques jours sans sortir, sous pretexte de se delasser des fatigues de son voyage, & de se tirer de quelques incommoditez. Pour surprendre plus facilement les Rebelles, il parut donner tout à la clemence, il traita même les principaux d'entr'eux de la maniere du monde la plus douce & la plus honnête; il leur donna plusieurs fois à manger, mais dans la crainte d'être surpris luy-même, il ne voulut jamais ni leur rendre visite, ni manger chez eux; ils l'en prierent souvent, il s'en défendit toûjours sur ses incommoditez. Il donna les premieres semaines à se faire instruire des causes de cette revolution, & de ses auteurs, il n'en fut pas plûtôt assez instruit, qu'il resolut d'en punir les Chefs, afin que le reste tombât de luy-même.

Le 8. de Septembre il fit assembler le Conseil, où ceux des Flamans lesquels y avoient sceance, s'y trouverent: il avoit destiné ce jour à la prise des principaux Rebelles. Afin qu'elle se fit avec ordre & sans tumulte, il commanda *Jean Sputius* & *André Salazar* pour

1567. se saisir de *Casembrot*, Secretaire du Comte d'Egmont, & qu'on croyoit sçavoir tout le secret de la conjuration. *Sances* & *le Comte Alberic de Lodron* furent chargez de s'assurer d'*Antoine Strales*, Bourgmestre d'Anvers, qui fut pris dans un chariot chargé de marchandises, où poussé par les remords de sa conscience, il s'étoit caché pour fuir plus seurement. Le *Comte d'Hoostrate* fut sauvé par un coup de sa bonne fortune, le Duc l'avoit mandé pour le Conseil où il devoit être arrêté. Une maladie l'empêcha de s'y rendre assez à tems : il reçut en chemin la nouvelle de ces prises : elle luy fit peur, il prit la poste & se sauva en Allemagne auprés du Prince d'Orange : cependant le Duc prenoit à loisir les avis de tout le Conseil sur la maniere de remettre au devoir le Prince d'Orange, il proposoit à chaque moment de nouvelles difficultez pour gagner tems, mais averti que ses ordres étoient executez, il congedia l'Assemblée. Il pria les Comtes d'*Egmont* & de *Horne* de venir voir quelques plans des Citadelles qu'il vouloit faire bâtir, il fit si bien qu'en un moment il les separa, demeurant toûjours avec le Comte d'Egmont, il le conduisit jusques à l'entrée d'une petite galerie, où se trouverent quelques Capitaines armez que commandoit *Sances d'Avila*. Laissant d'abord les civilitez, il luy dit d'un ton animé : *Monsieur le Comte, arrêtez, ou je vous tuë, & rendez vôtre épée*. Ce compliment surprit d'Egmont, mais comme il étoit intrepide, il reprit ses esprits en un instant, rendit son épée & parlant au Duc d'Albe d'un ton égale-

ment

ment fier & ferme: *Je vous remets*, dit-il, *un fer mille fois trempé dans le sang des Ennemis de mon Roy & de ma Patrie ; qui mille fois a vangé les insultes faites à mon Souverain, mais prenez garde, Monsieur, à ce que vous faites: craignez de vous voir un jour forcé à me rendre cette épée & ma liberté, pour faire rentrer au devoir les Flamans que vous m'accusez d'avoir jetté dans la revolte.* Reprenant un visage content & serain, il suivit ses Gardes fort tranquillement, & sans parler de ce qui venoit de luy arriver, il s'entretient avec eux de matieres toutes differentes, & mêmes gayes. Le Comte de Horn fut arrêté en même tems par Ferdinand de Tolede, & mis à la garde de *Jerême de Solinas*, l'un & l'autre furent menez dans la Citadelle de Gand, que tenoit déja une grosse Garnison d'Espagnols naturels. Tout le monde fut surpris de cette violence, jamais consternation ne fut plus grande que celle des Flamans, ils aimoient Egmont, & le regardoient comme leur pere: ils se sentirent agitez de mille differentes pensées de colere & d'amour, ils auroient éclaté, si le Duc ne s'étoit assuré de tous les postes de la ville, & des avenuës de l'Hôtel de Culembourg, par de bonnes Gardes d'Infanterie, pendant que sa Cavalerie tenoit la Campagne.

1567.

Consternation des Flamans.

Le Peuple se contenta de plaintes, de menaces vaines, & de pleurs, tous deploroient le sort du Comte d'Egmont, tous donnoient des éloges à la sagesse du Prince d'Orange. L'on tient que ce Prince avoit souvent exhorté le Comte à le suivre dans sa retraite, &

& à ne pas compter sur ce qui étoit dû à ses
1567. grands services, ni sur les belles promesses des Espagnols; que celuy-cy avoit non seulement regardé ces propositions, comme l'effet d'une terreur panique, mais avoit raillé le Prince sur son dessein de sortir la Flandre, & luy avoit representé avec assez de force les chagrins inséparables d'une resolution pareille. *Je vois*, luy repondit le Prince, du moins à ce que l'on tient, *ce que je pourray souffrir durant mon exil, que je presume devoir être long; aucun des chagrins que j'auray à essuyer, ne se derobe à mes vuës; cependant Monsieur, ils ne me font point tant de peine, que la seule consideration des maux ausquels vous vous exposez, & des perils que courent avec vous ceux qui se mettent à la discretion des Espagnols.*

Le Comte rit de cette réponse, & repartit au Prince: *J'auray donc un parent sans bien, & fugitif dans les païs étrangers?* & le Prince luy répondit en colere: *Et moy: j'en auray un sans tête, car sçachez, mon cher Comte, que la vôtre servira de pont aux Espagnols pour entrer aux Païs-Bas, & pour y établir une autorité despotique.*

Le Prince partit, & fit encore par ses lettres de grands mais d'inutiles efforts pour faire sortir le Comte de la Flandre. Il ne pût celuy-ci entraîné par son malheureux destin, par sa tendresse extrême pour sa famille, par la grandeur de ses services, par les belles promesses de la Gouvernante, & peut-être par la fausse prévention, que ses crimes étoient hors de preuves, ou si legers, qu'ils ne pouvoient

voient attirer sa perte, attendit avec trop de tranquillité l'effet de la colere de Philippe, sur la clemence duquel il avoit trop compté. 1567.

CHAPITRE XVI.

Les Comtes arrêtez, tout étant calme, le Duc envoya *Mansfeld* & *Barlemont* rendre compte à la Gouvernante de ce qui s'étoit passé, & luy demander excuse de ce qu'il avoit entrepris, sans luy en parler, une affaire de cette importance, ayant ordre de ne luy point parler de toutes les resolutions violentes, pour en attirer le blâme sur luy seul. Elle ne répondit rien, mais elle dépêcha sur le champ en Cour le fameux *Machiavel*, pour demander son rappel hors de Païs-Bas, sous pretexte que l'air grossier de ces Provinces avoit tellement alteré sa santé, qu'elle ne pouvoit plus y demeurer sans courre risque de sa vie. Elle marquoit dans les lettres que ce Politique eût l'honneur de presenter à Philippe, tout ce qui venoit d'arriver à Bruxelles, & ne dissimuloit point combien elle avoit de ressentiment, que le Duc eût agi de la sorte sans sa participation. Comme neanmoins elle n'avoit point encore abandonné le Gouvernement, elle fit un Edit severe contre les Marchands, qui vouloient se retirer des dix-sept Provinces avec leurs marchandises, & ordonna que ceux qui seroient pris, faisant cette retraite, seroient punis comme deserteurs.

La Duchesse demande encore son congé.

La France étoit alors entierement désolée par les armes des Catholiques & des Prote-

Elle envoye du secours.

 stans;

1567. stans ; les uns & les autres ne se croyant pas assez forts pour ruiner entierement leur patrie, mendioient des secours chez tous les Princes voisins. L'Envoyé de Charles IX. Roy de France auprés de la Gouvernante, luy demanda du secours de la part de son Maître. Elle le renvoya au Duc d'Albe, qui ayant trouvé cette occasion de regagner la Duchesse de Parme, fut chez elle beaucoup plûtôt qu'il n'avoit coûtume d'y aller. Luy ayant demandé le sujet de cette précipitation, il répondit d'une maniere fort soumise : *L'Ambassadeur de France vient de m'apporter vos ordres pour le secours ; mais, Madame, il ne m'a pas dit si vous voulez que je mene toute l'Armée à son Prince, ou si je ne dois luy envoyer qu'un détachement.*

Cette honnêteté fit plaisir à la Gouvernante : cependant elle répondit qu'elle n'avoit rien ordonné ; qu'au contraire elle avoit dit à l'Ambassadeur, qu'elle ne se méloit nullement des Armées, & qu'elle n'en disposoit point. *C'est*, luy repartit le Duc, *me faire une injure sensible, que je ne crois point avoir meritée, étant entierement soûmis aux ordres de vôtre Altesse. Il est vray que Sa Majesté m'a confié le Generalat de son Armée, & je l'ay accepté avec beaucoup de plaisir, parce qu'il me fournissoit plusieurs occasions de rendre service à vôtre Altesse. Ma fidelité, mon respect, & mon devoir ne m'ont jamais permis d'avoir d'autres sentimens pour la Fille d'un grand Empereur ; je suis convaincu, que je serois tres-criminel, si je m'écartois tant soit peu de ce que je vous dois.*

La Duchesse fut charmée de cette galante-

rie; elle remercia le Duc de ses offres de service, & de peur qu'elle ne parût son ennemie, refusant de donner les ordres qu'elle croyoit necessaires en cette occurrence, elle luy marqua qu'il luy feroit plaisir de faire passer de bonnes Troupes au secours de Sa Majesté Tres-Chrétienne. Il est vray que Charles IX. étoit vivement pressé par les Huguenots, car bien qu'il eût remporté cette même année & la precedente des victoires considerables sur eux, il avoit perdu tant de braves gens, qu'il étoit plus affoibli de ces mêmes victoires, que ses ennemis, d'ailleurs ceux ci venoient de recevoir d'Allemagne de puissans secours, qui les rendoient superieurs. 1567.

Le Duc, informé des besoins du Roy Tres-Chrétien, luy envoya de l'argent, deux mille cinq cens hommes de pied, & cinq cens chevaux, sous la conduite du Brave *Comte d'Aremberg*. Ce Comte servit utilement la France & la Religion durant cette guerre, & ne revient aux Païs-Bas, que lors que le Prince d'Orange étoit à la veille d'y entrer.

Comme les Huguenots étoient tres-puissans en France, & qu'à moins d'un effort considerable il n'étoit pas possible de les ruiner, le Duc avoit offert à Sa Majesté de luy mener dans trente jours quinze mille hommes de pied, & cinq mille chevaux; mais elle l'avoit remercié, dans la crainte que les Espagnols, sous pretexte de s'assurer des passages en cas de retour, n'occupassent de bonnes Villes, d'où il n'auroit pas été facile de

1567. de les chasser : Elle avoit assez d'ennemis sans s'en faire de nouveaux ; elle ne demandoit même que de l'argent ; mais le Duc voulut y ajouter des Troupes pour deux raisons : La premiere pour obliger davantage un Roy allié de son Maître, & pour porter aux Huguenots un coup plus furieux : La seconde pour aguerrir ses Soldats dans un païs étranger, aux dépens d'autruy, & pour ne les point laisser dans l'inaction, qui les rend moûs, lâches, peu enclins aux actions de valeur, prompts aux mutineries, & à toutes sortes d'excés & de desordres.

CHAPITRE XVII.

1568. La Duchesse sort des Païs-Bas.

PENDANT que la Cour de Bruxelles ne s'occupoit que des secours qui passoient en France, Machiavel negocioit à Madrid le r'appel de la Duchesse de Parme, hors des Païs-Bas, il l'obtint, se rendit au plûtôt auprés de cette Princesse, luy rendit les Lettres de Philippe, qui luy permettoient de se retirer, & mit entre les mains du Duc, le Brevet de *Gouverneur General des Païs-Bas*, avec des pouvoirs presque souverains. La Gouvernante, ravie d'avoir obtenu ce qu'elle souhaitoit, sortit de Bruxelles le dernier jour de l'année 1567. Le Duc la fit accompagner jusques aux frontieres par toute la Noblesse du Païs, luy rendit tous les devoirs qu'il crût être dûs à la fille de Charles-Quint & à la sœur d'un Monarque tres-puissant.

Le Duc d'Albe Quitte de ce devoir, il fut à Anvers jetter les fondemens de la Citadelle de cette grande

de Ville, & la seule que les Guerres qui survinrent bien-tôt, luy ayent permis d'achever. 1568.
Il fit applanir les ramparts de la Ville du côté de cette Citadelle, dont il confia la construction au Colonel *Cerbellon*, & à l'Ingenieur *Pariot*. Il revint à Bruxelles, où il établit un Conseil ou Jurisdiction Souveraine de douze Personnes toutes dévoüées à l'Espagne & tres-fideles, il voulut y presider. Ce Conseil qui fut nommé *du Sang*, ne connoissoit que des crimes de Leze-Majesté. Il commença pas ordonner un adjournement personnel contre le Prince d'Orange, ses freres, les Comtes de *Hoostrate*, de *Culembourg* & de *Bergues*, & contre tous les autres Grands, qui s'étoient retirez dans les Païs étrangers. Le Prince d'Orange & Hoostrate refuserent de comparoître, sur ce qu'étant Chevaliers de la Toison d'or, ils ne pouvoient être jugez, que dans un Chapitre general de l'Ordre, & n'étoient justiciables d'aucun autre Tribunal. Le premier alleguoit encore sa qualité de *Prince* & les Terres souveraines qu'il possedoit en Allemagne, & prouvoit qu'il n'étoit obligé de répondre en cette qualité que devant l'Empereur en pleine Diette de l'Empire. Ces raisons, ni toutes celles que les Confederez étalerent fort au long dans un grand Manifeste, ne les justifierent point; ils furent condamnez à mort par contumace, & leurs biens confisquez. Le premier demeura sans execution, mais le second fut entierement executé. Le Duc se saisit de *Breda*, qui appartenoit au Prince d'Orange, fit mener à Madrid *Philippe-Guillaume de Nassau*,

Jetta les fondemens de la Citadelle d'Anvers. Etablit le Conseil du Sang.

Condamne à mort ceux qui s'étoient exilez.

1568. *ſau*, Comte de Bure, fils aîné du même Prince d'Orange, qui fut pris à Louvain, où il faiſoit ſes études : ce jeune homme fut fort bien élevé en Eſpagne ; l'Archiduc Albert le r'amena aux Païs-Bas, il y mourut ſans enfans. Le Prince d'Orange parut chagrin de cet enlevement, dont neanmoins l'on publia qu'il n'étoit point faché, car on fit courir le bruit, qu'il avoit dit que ſi la fortune luy étoit deſavantageuſe, le Roy ayant fait élever ce jeune homme dans la Religion Catholique, & luy ayant fait prendre les mœurs des Eſpagnols, ſe feroit peut-être un plaiſir de le rétablir dans les biens que la Maiſon de Naſſaw poſſedoit aux Païs-Bas, & que ſi, au contraire, la fortune luy étoit favorable il ſçauroit bien ſe faire rendre ce fils, ou du moins qu'il ſe conſoleroit de ſa detention avec le Prince Maurice, ſon ſecond fils.

Il fait raſer l'Hôtel de Culembourg. Le Duc ne pardonna pas même aux choſes inanimées, il fit raſer l'*Hôtel de Culembourg*, parce que cette fameuſe Requête des Confederez y avoit été écrite & ſignée, que les mêmes Confederez y avoient tenu pluſieurs Aſſemblées, & en avoient fait comme le Bureau de leur Ligue. Il fit, dis-je, raſer cet Hôtel, & élever au milieu de la Place où il avoit été, une pierre de marbre, ſur laquelle étoit écrit en gros caracteres le ſujet de cette demolition, par les ordres de qui, & quand elle avoit été faite.

Les Flamans accoûtumez au gouvernement doux & moderé d'une Femme, furent étrangement ſurpris de voir faire au Duc des

choſes

1568.

choses qu'ils ne croyoient pas qu'il eût l'audace de penser ; ils se regardoient comme des gens destinez à la corde ou au bannissement les uns les attendoient du Gouverneur, & les autres plus impatiens vouloient se les donner eux-mêmes, & dans les divers mouvemens qui agitoient leur esprit consterné, ils se déterminoient toûjours à quelques grands crimes.

L'Empereur offre sa Mediation entre les Flamans & Sa Majesté.

Le Prince d'Orange, Politique adroit, ne laissa point rallentir la fureur de ces peuples, il l'augmenta par ses Emissaires qui étoient en fort grand nombre dans chacune des dix-sept Provinces, il agit sur tout avec beaucoup de force auprés des Hollandois, des Frisons & des Allemans, leur dépeignit le Duc comme un homme dont les yeux & les traits du visage ne menaçoient que fureur, dont l'ame cruelle ne respiroit que le feu & le sang, qui ne voyoit rien de plus agreable que les supplices les plus cruels ; en un mot il se servit pour faire son portrait des plus noires couleurs que les Anciens ayent jamais mis en usage pour nous representer les Furies & les autres monstres de l'enfer. Durant qu'il se comportoit de la sorte auprés de ces peuples, il fatiguoit par ses requêtes l'Empereur & les Electeurs ; il les conjuroit de ne pas souffrir qu'un païs dont partie avoit toûjours été membre de l'Empire, & qui venoit d'y être uni tout entier par Charles-Quint : fut exposé plus long-tems à la cruauté du Duc d'Albe qui en alloit faire un desert. Maximilien se laissa toucher, fit prier Philippe Second de rappeller le Duc, d'accorder une

amnis-

1568. amnistie generale à tous ses Flamans, sans en exclure les fugitifs; & fit insinuer qu'en cas de refus il obtiendroit par les armes ce qu'on auroit refusé à ses prieres. Philippe ne fut touché ni de ses prieres ni ébranlé de ses menaces, il ne voulut pas même se mêler de cette affaire; il la renvoya au Duc: c'est-à-dire, que ne voulant point rejetter par luy-même les prieres de l'Empereur, il les fit rejetter par le Duc qu'il sçavoit ne devoir point prendre l'allarme de ces menaces. Le Duc connut sans peine les desseins de Sa Majesté Catholique, & répondit aux Ministres de l'Empereur: *Que les criminels ne pouvoient ni se justifier, ni esperer de pardon, qu'en venant eux-mêmes plaider leur cause, & répondre aux faits dont ils étoient accusez: qu'on ne pouvoit absoudre des gens qui aggravoient chaque jour leurs crimes par des menaces & des mépris pour les ordres du Roy, qu'il falloit qu'ils confessassent leurs crimes, avant que d'avoir recours à la clemence de Sa Majesté: que sans cela il n'y avoit pour eux ni grace ni pardon; qu'enfin si les Allemans venoient les armes à la main demander cette grace, l'Espagne leur opposeroit des Soldats: dont ils n'avoient que trop éprouvé la valeur.*

Le Prince d'Orange arme partie de l'Allemagne.

Le Prince d'Orange, n'ayant pas réüssi ne se rebuta point; il s'adressa aux Princes Protestans d'Allemagne, & aux Deputez des Villes engagées dans la nouvelle Religion: les uns & les autres se trouvoient à la Diette où il étoit aussi. Il leur exposa avec autant de force que d'éloquence, ce que le Gouverneur des Païs-Bas entreprenoit pour la de-

struction

ftruction de la liberté de ces Provinces, & la ruine entiere de leur Religion, laquelle y prenoit de fortes racines. Il leur representa qu'il étoit de leur interest de s'opposer à cet Ennemi furieux, & de ne souffrir point que la Maison d'Autriche gourvernât despotiquement des Provinces qui étoient comme un joug à une partie de l'Allemagne. Tous se laisserent gagner à ce discours; tous promirent Troupes, argent & munitions, pour faire sortir l'Espagnol des Païs-Bas, & y faire fleurir la Religion & la liberté. 1568.

Le Landgrave de Hesse, fils de celuy que Charles-Quint avoit tenu si long-tems prisonnier, l'Electeur de Saxe, l'Electeur Palatin, le Duc de Wirtemberg, le Comte de Latzembourg, plusieurs autres, & dix-sept Villes Imperiales se liguerent ensemble pour cette guerre: le Roy de Dannemarc grossit cette Ligue, où entrerent bien-tôt les Huguenots de France & les Anglois, de maniere qu'on eût dit que tout ce qu'il y avoit d'Heretiques dans l'Europe venoit fondre aux Païs-bas, & apporter une victoire signalée au Duc d'Albe, Seigneur des plus pieux & des plus zelez pour la foy Catholique, qui fût jamais.

Le Duc de Baviere toûjours fidellement attaché à la Religion de ses Peres, & à la Maison d'Autriche, ne voulut point entrer dans cette Ligue sacrilege; il protesta de demeurer neutre: mais comme les Allemans souhaitoient qu'il contribuât en quelque chose à la paix des Provinces-Unies, ils le prierent d'interposer sa mediation auprés du Duc d'Albe, &

Le Duc de Baviere offre sa Mediation.

1568. & de luy porter les prieres de tous les Allemans, sans luy en dissimuler les manaces : il y consentit ; le Gouverneur écoûta fort paisiblement les Députez de ce Duc, qu'il regardoit comme son amy particulier, & le fidele Allié de la Maison d'Autriche ; il leur donna même de bonnes paroles, & peut-être en feroit-il venu aux effets, s'il n'avoit appris que pendant que les Confederez l'amusoient par des propositions de paix, ils armoient de toutes parts pour le surprendre : il congedia donc les Députez, & ne s'occupa que du soin de rendre inutiles les efforts des Heretiques, & de pourvoir à la sûreté de ses Provinces. Il pressa fort la construction de la Citadelle de Groningue, & de celle de Flessingue, qui n'étoient gueres avancées : il n'en étoit pas de même de celle d'Anvers : Serbellon & Paciot en pressoient la construction avec toute la diligence possible : ils employoient aux travaux non seulement les Pionniers de l'Armée & les Païsans, mais même les Soldats ; ainsi elle étoit presque dans sa perfection.

Plan de la Citadelle d'Anvers. Cette Citadelle est un pentagone le plus regulier de l'Europe, & elle a servi de modelle à presque toutes celles, qui ont été bâties depuis ce tems-là. Elle est sur l'Escaut superieur, & commande à toute la Ville & à la Campagne. Cette situation, toute avantageuse qu'elle est, n'a pas plû à tout le monde ; il y a des gens qui ont dit, que cette Citadelle auroit mieux été sur le Canal inferieur de l'Escaut ; qu'elle auroit, par ce moyen, été maîtresse du Canal, & qu'elle auroit de même

même tenu la Ville en respect. Ce raisonnement paroît juste, & l'est en effet, depuis qu'on a remarqué dans les guerres suivantes, combien il auroit été important aux affaires du Roy, que la Citadelle eût commandé l'Escaut; mais outre que le Duc n'avoit pas le don de deviner, cette situation paroît fort desavantageuse: la Ville la commande entierement, & en cas d'une revolte elle peut aisement la battre en ruine. La Citadelle, ayant été bâtie sur ce fleuve, n'auroit pû tirer des vivres que par la Ville, ou par l'Escaut; ce qui auroit été impossible lors d'une revolution. Joignons à cela, que ce fleuve est fort sujet aux débordemens, & que l'on ne retient ses eaux que par des digues, qui cedant assez souvent à l'impetuosité des vagues, se crevent, & la campagne se couvre d'eaux. Ce débordement qui est fort ordinaire, étant arrivé, auroit ou submergé la Citadelle, ou du moins auroit tellement usé ses ramparts, qu'ils se feroient bien-tôt éboulez. 1568.

CHAPITRE XVIII.

Prodiges.

PENDANT que la Flandre étoit menacée de l'irruption des forces de l'Allemagne & des Etats voisins, le Ciel fit connoître sa juste colere par quelques prodiges. Une Dame du Païs de Liége accoucha d'un enfant qui avoit deux têtes, quatre bras, & autant de pieds. Ce Monstre donna lieu à beaucoup de raisonnemens: les Speculatifs le regarderent comme le pronostic de ces confedera-

tions

1568. tions monstrueuses, qui parurent au même tems ; de ces exils, & de tous ces autres maux qui affligerent la Flandre. L'on vît dans l'air quantité de feux, & des drapeaux de couleur de sang. On entendit des bruits semblables à ceux des trompettes, aux gemissemens & aux plaintes des Soldats qui meurent dans un combat. Le feu prit à un magasin de poudres dans Malines, & le fit sauter. L'incendie dura peu, & n'eût point de suites fâcheuses; mais comme il fut accompagné d'un bruit épouventable, & que l'air en parut tout en feu, les Peuples du Brabant en furent consternez.

Le Duc à qui sa conscience ne reprochoit rien, ne parut pas fort étonné de ces prodiges: son innocence le mettant en seureté du côté de Dieu, il ne pensa qu'à se fortifier contre les efforts des hommes.

Les Confederez arment.

Les forces des Rebelles étoient en mouvement de toutes parts. Les deux freres de la Nouë amenoient de France les Troupes Allemandes, que le Prince de Condé venoit de licentier, quelques Regimens François se preparoient à entrer dans l'Artois. Loüis & Adolfe de Nassaw, freres du Prince d'Orange, menaçoient la Frise avec sept mille hommes de pied, & deux mille chevaux. Le Comte d'Hoostrate & de *Lumëi*, à la tête de trois mille fantassins, cherchoient à surprendre quelques Places du Brabant, où ils avoient des intelligences. Le Prince d'Orange se preparoit à les suivre avec une grande Armée, & se reservoit l'attaque de Bruxelles, & des autres bonnes Villes des Païs-Bas. Les Confederez

federez se promettoient la perte du Duc, & luy, à qui son grand cœur inspiroit d'autres sentimens, ne regardoit leur grand nombre, que comme un surcroît de gloire pour luy. 1568.

Ayant appris que Hoostrate approchoit du Brabant, il envoya Sance Lodron avec un Regiment des Troupes du Milanez, pour s'assurer de Mastrick : Il fit partir Ferdinand de Tolede & D. Lopez d'Acunha, suivis de huit Enseignes de Cavalerie, pour mettre le païs de Liége à couvert des insultes des Rebelles. Sance d'Avila, qui commandoit en chef, ayant appris que les Confederez s'étoient presentez devant *Ruremonde*, sans pouvoir le surprendre, comme il l'avoit esperé, fut les chercher : Ils se retirerent au païs de Liége, où ils s'estimoient en seureté, & furent camper sous le canon de *Dalem*, petite Ville des dépendances de Liége. Hoostrate est défait.

D'Avila persuadé qu'il luy étoit permis de poursuivre les Ennemis par tout où il étoit le plus fort, les battit, & les mit en fuite; Hoostrate & Lumeï se sauverent en Allemagne, suivis d'un petit nombre des leurs : ils perdirent neuf Drapeaux, que le Vainqueur presenta au Duc d'Albe, avec un grand nombre de prisonniers de consequence. L'on ne convient pas du nombre des morts, il y a des gens qui assurent que les Espagnols n'y eurent que quatorze hommes de tuez, & qui font monter la perte des Ennemis jusques à deux mille cinq cens hommes.

Le Comte *de Megue* ne fut pas moins heureux devant Grave, que les Ennemis venoient de surprendre, & qu'il reprit aprés un

1568. un siége qui ne fut pas long. Le Duc informa Sa Majesté de ces heureux succés, & en reçut par le même Courier des ordres précis de faire punir les criminels.

Le Comte de Cossé bat les Huguenots qui venoient aux Païs-Bas.

Le Comte *de Cossé*, que le Roy Tres-Chrêtien avoit envoyé au secours du Duc d'Albe, défit presque en même tems *Coqueville* qui étoit entré en Artois à la tête de six mille François, dans le dessein de se joindre au Comte d'Hoostrate; le prit & l[illegible] mener à Paris, où il eût la tête tran[illegible]e par ordre du Roy, comme criminel de Leze-Majesté.

Défaite du Comte d'Aremberg.

J'ay remarqué ci-dessus que le Comte d'Aremberg avoit conduit en France les secours que l'Espagne donnoit à Charles-Neuf, qu'il avoit rendu des services importans à Sa Majesté, & qu'il étoit revenu aux Païs-Bas sur la nouvelle de l'approche des Confederéz. Ce Comte qui étoit Gouverneur de Frise, se mit à la tête de l'Armée que le Duc avoit destinée pour la garde de cette Province; où les deux Comtes de Nassaw venoient d'entrer avec sept mille hommes de pied, & deux mille Chevaux. S'étant saisis des châteaux de *Wede*, de *Dam*, & de *Delfzül*, ils coururent le plat-païs, & y mirent tout à feu & à sang. D'Aremberg s'avança jusques au bord de la baye de Dullart avec sa petite Armée, composée d'un gros d'Allemans du Regiment de Sardaigne, & de trois cens Chevaux: il reprit presque au même tems le Chateau de *Dam* que tenoient trois Enseignes des Ennemis: il s'y retranchoit en attendant le Comte *de Megue* qui venoit le joindre,

dre, & qui étoit déja proche, lors que les Espagnols voulurent combattre à quelque 1568. prix que ce fût. Il eût beau faire pour les retenir, sa prudence fut inutile; ces mutins eurent l'insolence de l'accuser de lâcheté, & même d'intelligence avec les Rebelles, & le menacerent d'aller seuls au combat, s'il ne les y menoit. Il ne pût tenir contre des reproches si sanglans, par une foiblesse qui est la seule de ses actions, qu'on ait blâmée, il rangea ces Mutins en bataille, & les mena au combat. Les Espagnols se repentirent bien-tôt de leur temerité: Engagez dans des marias, où il ne leur étoit possible ni de se retirer ni d'avancer, ils furent presque tous tuez à coups de mousquet. Le Comte qui voyoit ce desordre, crût l'arrêter, opposant sa Cavalerie à celle de l'Ennemy, mais elle fut encore plus maltraitée que l'Infanterie. Voulant au moins se signaler par quelque coup de valeur, il courut au Comte Adolphe de Nassaw, le renversa mort d'un coup de lance: Il eût bien-tôt la pareille, son cheval ayant été tué sous luy, il se retira contre un retranchement; il y fut attaqué par une foule d'Ennemis: il les écarta si bien à grands coups d'épée, qu'ils ne l'oserent plus charger de prés; mais ils le tuerent à coups de mousquets; ainsi mourut le Comte d'Aremberg, Seigneur d'un merite singulier, bon Soldat, grand Capitaine, tres-fidele à Dieu & à son Prince, enfin doüé des vertus qui font les grands Hommes, & digne d'un meilleur sort. La victoire des Rebelles fut complette; cinq cens Espagnols furent tuez, par-

1568. mi lesquels se trouva *Dom Alvarez d'Osorio*, & deux cens qui avoient été faits prisonniers, furent égorgez de sang froid par les vainqueurs; ceux-cy traiterent deux mille Allemans avec beaucoup plus de moderation: contens de les avoir desarmez, ils les renvoyerent chez eux: le bagage & l'artillerie du vaincu furent le butin du vainqueur, qui n'osa poursuivre sa victoire; car *André Salazar*, que le Comte de Megue avoit envoyé sçavoir ce qui se passoit, parut à l'instant: on crût que c'étoit le Comte, ce qui fit que l'on sonna la retraite. Ce Comte à qui le bruit du canon & de la mousqueterie n'avoit que trop appris le combat, accourut avec sa Cavalerie, & recueillit les débris de l'Armée défaite. Ne doutant point que le Comte de Nassaw ne fût attaquer Groningue, & qu'il ne l'emportât, il s'en assura, envoyant mille hommes de renfort à la garnison. Cette précaution sauva la Ville, Loüis de Nassaw n'osa se presenter devant ses murailles, quoy que son Armée grossit chaque jour. Le bruit de sa victoire, & l'esperance de faire de riches butins dans Groningue, dont la perte paroissoit seure, avoient attiré dans son parti, grand nombre de ces Avanturiers, dont l'Allemagne n'est que trop remplie.

Les vainqueurs n'osent poursuivre les fuïards.

CHAPITRE XIX.

Description de la Frise.

CE malheureux succés n'allarma pas peu le Duc d'Albe; il eût peur, que la conquête de la Frise ne fût le fruit de cette victoire. Dans cette crainte, il envoya au Comte

te

té de Megue, quinze cens chevaux des Troupes de Brunswic, & vingt Bataillons sous les ordres de *Chiapino Vitelli*, & du Seigneur *de Hierges*. 1568.

Groningue est la capitale de la Frise, & si l'on s'en rapporte aux Annales de ce païs, elle prend son nom de *Grunius*, Capitaine Troyen. Le même, ajoûtent ces Histoires, emena dans la Frise une Colonie de Troyens, & pour y perpetuer le nom de sa Patrie infortunée, luy donna le Nom de *Phrygie*, d'où par corruption s'est formé en Latin celuy de *Frisia*, que les François traduisent par celuy de Frise. D'autres rapportent ce nom à un nommé *Frigis*, & cela sans preuves. La Frise autrefois bornée par le Rhin s'étendoit dans les siécles passez jusques au frontieres du Jutland; l'Ems le divise en Orientale, & Occidentale, ou Frise particuliere. Son Territoire est bas, fort exposé aux vents du Nord, peu propre à porter des grains, mais étant arrosé de plusieurs fleuves ou canaux, il est tres-fertile en pâturages, où se nourrissent quantité de troupeaux. *Drusus Cesar* soûmit les Frisons, *Germanicus* les remit au devoir, mais ce ne fut pas pour long-tems, ces peuples étant legers, inconstans, & si passionnez pour leur liberté, qu'ils n'ont jamais pû souffrir long-tems le même joug.

Le Duc se determine à la mort des Comtes d'Egmont & de Horn.

Le Prince d'Orange avoit fait publier par ses Emissaires, qu'il entreroit dans les Païs-Bas par le Brabant, ou par le Hainaut. Neanmoins le Duc d'Albe, craignant que la victoire de Frise ne le portât dans cette Province, & que joint à l'Armée victorieuse de

1568. son frere il ne fit des progrés dans ces païs du Nord de la Flandre, où les Heretiques étoient en grand nombre, resolut de passer au plûtôt en Frise, & d'en chasser les Rebelles. Il fit donc tous les préparatifs necessaires pour l'execution de ce dessein; il tira de l'Arsenal de Malines dix gros canons, & huit piéces de campagne; envoya *Noircarmis* en Franche-Comté pour y lever mille chevaux, donna ses ordres pour composer huit Enseignes de la Cavalerie Italienne, qui repassoit les Monts, étant dévenuë par la paix, inutile à Charles IX. Le Comte *de Reux* & *Blandy* mirent sur pied deux Regimens d'Infanterie Walonne, dont le Duc tira six Brigades pour les mettre en garnison dans la Citadelle d'Anvers.

Il s'assura de la Ville de Mastreick, & des Citadelles de Flessingue & de Gand, par de grosses garnisons; envoya Ferdinand de Tolede, son fils, avec la meilleure partie de la Cavalerie, faire des Magasins de munitions de guerre & de bouche, dans Deventer qu'il avoit marquée pour le rendez-vous general de l'Armée. Ce jeune homme fut encore chargé de faire travailler aux chemins, & aux ponts, que les pluyes & les débordemens du Rhin avoient rompus ou entraînez.

Comme la garde des Comtes d'Egmont & de Horn occupoit un corps considerable de Troupes, qui auroit été fort utile ailleurs, & qu'il craignoit que les Flamans qui regardoient le premier de ces Comtes comme leur Pere & le Défenseur de leur païs, ne prissent le tems de son éloignement dans la Frise pour

pro-

procurer la liberté aux prisonniers & prendre les armes, il resolut de les faire mourir. 1568.

Ses amis & les principaux Officiers de l'Armée le prierent instamment de ne rien précipiter, & luy representerent : *Qu'il n'avoit rien à craindre des Flamans tant qu'ils trembleroient pour la vie des deux Comtes ; que ces Messieurs étoient de bons ôtages de la fidelité de leurs compatriotes qui ne garderoient plus de mesures, lors qu'il auroit répandu un sang qui leur étoit si pretieux ; qu'enfin ils le conjuroient d'attendre jusques à ce que vainqueur des Confederez, & libre de tout sujet de crainte, il pût tout entreprendre pour le service de Sa Majesté.*

Le Duc d'Albe réjetta ces remontrances. Ce que vous me dites, répondit-il à ces amis, feroit impression sur un Juge timide, & assurement il garderoit avec soin de si bons ôtages : mais que pour luy, il ne vouloit d'autre seureté que ses armes & sa propre conscience ; qu'il ne se laissoit point aller aux raisons humaines ; qu'il rendoit également justice au foible & au puissant, punissoit d'une égale severité le même crime dans l'un & l'autre ; qu'aprés cette execution si juste & si necessaire il laisseroit aux Flamans la liberté de choisir, & d'éprouver s'ils aimoient mieux sentir les effets de sa juste colere, aprés l'avoir irrité, ou de sa clemence, se tenant aux termes du devoir.

Il reçut en même tems des lettres sans nom, dans lesquelles aprés l'avoir prié en termes assez soûmis d'épargner un Comte qui avoit tant de fois fait triompher les Armées de Sa

 Majesté

1568. Majesté Catholique, dont tout le crime étoit d'être né dans un pais à qui ses premiers Souverains avoient accordé de grands Privileges, que l'Espagne vouloit abroger; on le menaçoit de toutes les extremitez où le desespoir porte des hommes braves & violens, & même de l'assassinat. Ces leteres, ni les placards qui furent affichez aux portes de son Palais, ni même les plaintes menaçantes du peuple, ne furent point capables de le détourner de ce dessein: Il fit dresser un échafaut dans la Place publique de Bruxelles, le premier jour de May, sur lequel vingt Gentils-hommes eurent le même jour la tête tranchée pour avoir signé la Requête. Les deux *Vanderuoeth* furent traitez de même deux jours aprés. *Strales*, Bourgmestre d'Anvers, & *Casembrot*, Secretaire du Cômte d'Egmont, furent suppliciez à Vilvorde. Tous ces Messieurs furent condamnez par le Conseil du Sang. Le Duc fit voir au même tems combien il étoit juste, & que les considerations humaines ne pouvoient trouver rien sur luy. *Jean Spigel* fut trouvé coupable, il le fit executer, sans avoir égard que ce malheureux l'avoit tres-bien servi dans la déconverte des Confederez, & qu'il luy avoit rendu des services assez importans en d'autres occasions, pour trouver grace auprés d'un Juge moins équitable.

Il fait mourir plusieurs Gentils-hommes.

CHA-

1668.

CHAPITRE XX.

Mort des Comtes d'Egmont & de Horn.

LES Comtes d'Egmont & de Horn étoient prisonniers depuis neuf mois. Les Chevaliers de la Toison-d'or, & les Villes Libres de l'Allemagne, les Electeurs, & la Duchesse de Parme elle-même n'avoient rien omis auprés du Roy, & auprés du Gouverneur, pour obtenir la grace de ces deux Comtes; personne neanmoins ne s'étoit donné de plus grands mouvemens, que *Marie de Montmorency*, Sœur du Comte de Horn, & *Sabine de Baviere*, Femme du Comte d'Egmont. Cette genereuse Dame, emportée par la force de l'amour conjugal, & la consideration des calamitez ausquelles la perte de son Mari alloit exposer, avec elle, une famille nombreuse & cherie, tenta tout pour détourner ce furieux revers: elle fit presenter au Roy par la Duchesse de Parme une Requête, qui excita des mouvemens plus qu'ordinaires dans l'esprit de ce Monarque, quoy que d'ailleurs inflexible aux prieres des criminels. Elle luy representoit d'une maniere aussi pathetique qu'elle étoit forte, les hauts faits du Comte son époux, ses victoires, les dangers auquels il s'étoit tant de fois exposé, & le sang qu'il avoit si souvent versé pour le service de son Prince. Elle luy exposoit en même tems ce qu'avoient fait pour l'Espagne les Seigneurs de la Maison d'Egmont; le conjuroit par ce que la clemence, la societé civile, les promesses, & la confiance ont de plus saint, de ne pas perdre un

1568. homme, dont la vie pouvoit luy être utile : Elle le conjuroit de se laisser flechir par les larmes d'une mere desolée, & les cris d'onze petits innocens, qui alloient devenir orphelins, & reduits avec leur mere à errer vagabonds dans le monde, & inspirer par leurs miseres pressantes des mouvemens de compassion, & peut-être de colere, dans l'ame de tous ceux qui les verroient dans cet état : Elle le supplioit avec des torrens de larmes, de ne pas ternir par un seul coup la gloire de tant d'illustres Capitaines, dont les uns avoient perdu la vie, & les autres étoient sortis victorieux de combats, n'ayant pris les armes, les uns & les autres, que pour la gloire de la Maison d'Autriche. Elle insistoit à ce qu'il fit quelque reflexion qu'elle étoit fille au Duc de Baviere, & ses enfans, petits-fils des Ducs de ce même païs, dont l'alliance ne luy deplaisoit point, & n'avoit pas été infructueuse à la Maison d'Autrice : Elle insistoit à ce qu'il considerât qu'elle & ses enfans étoient innocens, & que le malheur de leur cher Pere les alloit rendre fugitifs, & peut-être criminels ; qu'elle le supplioit au moins de faire preceder la mort du pere par celle de la mere & des enfans, d'accorder cette grace à leur douleur & à leur innocence, de peur qu'une vie plus longue, & la consideration des miseres, ausquelles la seule mort de leur pere les exposoit, ne les portât point dans les crimes. Cette Requête, qui étoit tres bien faite & fort touchante, fit une si forte impression sur l'esprit de Sa Majesté, qu'on croit qu'il auroit fait grace au Comte

d'Eg-

d'Egmont, si le Cardinal *de Spinosa*, qui étoit alors en faveur, ne luy eût inspiré d'autres sentimens, luy remontrant qu'il n'étoit pas en son pouvoir de pardonner les crimes, qui s'attaquoient directement à Dieu, & qu'il seroit responsable à sa divine Majesté de laisser impunis la profanation de tant d'Eglises, & le meurtre d'un si grand nombre de Prêtres & d'autres personnes consacrées à Dieu & que bien loin de penser à la clemence, il devoit commencer par punir le Duc d'avoir si long-tems hesité à executer ses ordres. 1568.

Soit que le Cardinal n'eût fait cette conclusion que pour perdre le Duc, ou seulement pour exciter plus vivement Philippe à faire punir les Comtes, il est vray, que ce Prince envoya des ordres pressans pour finir leur procés. Le Duc se soumit aveuglement à ces ordres, & fit condamner les criminels sur diverses accusations, à l'instruction desquelles le Procureur General du Conseil avoit employé quatre mois, & ausquelles on leur avoit donné cinq mois pour répondre: Voici les principaux Chefs de leur accusation: *D'avoir résolu avec le Prince d'Orange & les autres Confederez, de soustraire les dix-sept Provinces à la Domination Espagnole: de les partager entre eux, ou d'en faire une République; Que ces ridicules coqueluchons dont ils avoient paré leurs gens, ces trousseaux de fléches brodez sur leurs manches, ces besaces & ces noms de* Gueux, *étoient autant d'Enseignes de Rebellion, & de marques pour se differencier d'avec les Sujets fidéles à Sa Majesté, qu'ils avoient sauvé des prisons les incendiaires & les pro-*

1568. *profanateurs des Eglises, que la Gouvernante avoit remis à leur garde, & qu'elle destinoit pour le supplice, afin d'en faire un exemple au reste des Flamans : Qu'ils s'étoient trouvez à l'Assemblée de Tenremonde, où les Confederez avoient conclu de s'opposer, les armes à la main à Sa Majesté, si elle venoit aux Païs-Bas avec une Armée, & qu'enfin, rebelles aux ordres de Dieu, ils s'étoient trouvez aux Prêches des Huguenots, & avoient favorisé leurs Ministres.*

Les deux Comtes firent de leur mieux pour éluder ces Chefs d'accusations ; ils nierent fortement tout ce qui regardoit le crime de Leze-Majesté, mais ne pouvant detruire ce qui se prouvoit par le témoignage d'une infinité de gens, ils recuserent ce Duc, & alleguerent qu'étant Chevaliers de la Toison d'or, ils ne pouvoient être jugez que par un Chapitre General de l'Ordre. Il n'eût aucun égard à cette recusation, l'Arrest de mort fut prononcé contre eux, & l'Evéque d'Ypres fut chargé de leur en porter la nouvelle, & de les assister à la mort.

D'Egmont étant un homme d'un merite rare, d'une intrepidité heroïque, d'une constance à toute épreuve, apprit sans pâlir, une nouvelle si facheuse, il se resigna sans peine à la mort, & sans se plaindre de son sort, il chargea l'Evéque de faire tenir à Sa Majesté une Requête, par laquelle il luy recommandoit sa femme & ses enfans, & la conjuroit de répandre sur les enfans les graces que tant de services rendus sembloient promettre au Pere. Dechargé des soins de

ce monde par cette precaution, il se donna tout entier au soin de son salut ; il y employa le reste de sa vie. De Horn parût moins ferme, cependant il reçut cette nouvelle, & se prepara à la mort avec plus de resignation qu'il ne s'étoit promis. 1568.

La veille de la Pentecôte de l'année 1568. le Duc fit élever dans la grande Place de Bruxelle un échaffaut, qui fut couvert de drap noir, & sur lequel on dressa un Autel paré d'ornemens noirs, où fut mis un Crucifix d'argent : les deux Comtes y furent conduits sur le midi, D'Egmont fut executé le premier, & aprés luy le Comte de Horn, leurs têtes furent exposées deux heures de temps au bout de deux hallabardes, afin que les Flamans n'eussent plus lieu de douter d'une execution qu'ils avoient toûjours crû impossible ; aprés quoy il fit rejoindre ces têtes à leurs troncs, & les accorda aux parens des deux Comtes, pour les faire inhumer dans les tombeaux de leurs Ancestres.

CHAPITRE XXI.

Mort des deux Comtes. Consternation des Flamans.

UNE foule incroyable de gens se trouverent à cet affreux & triste spectacle : tous paroissoient d'un accablement & d'une douleur extrême ; l'on auroit dit à les voir, que leur tête alloit être abbatuë par le même coup qui alloit faire tomber celle du Comte, au moment que cette chere leur parût separée de son corps, ils poussérent un cri éclatant qui remplit toute la ville, & auquel ceux qui

1568. étoient reſtez dans leurs maiſons répondirent, ils s'imaginoient avoir vû couper avec la tête d'Egmont celle de toute la Flandre, & leurs eſperances. Ceux qui étoient le plus prés de l'échauffaut, s'empreſſoient à qui le baiſeroit : ils trempoient leurs mouchoirs dans le ſang de ce Comte infortuné ; il y en eût qui furent juſques à boire celuy qui couloit encore de l'échaffaut. Tous pleurerent, tous menacerent des dernieres extrêmitez, & tous alloient ſe revolter, ſi la crainte du Regiment Eſpagnol *de Romero*, qui étoit en bataille dans la place, & nombre de Corps de Garde, poſez à toutes les avenuës de la même place, ne les euſſent intimidez.

Eloge du Comte d'Egmont

Egmont meritoit, à la verité, toute leur eſtime, c'étoit un Seigneur populaire, dans lequel la nature avoit prodigué toutes les aimables qualitez, qui charment les petits, & leur inſpirent de l'amour & du reſpect, qui impoſent aux égaux, & plaiſent infinement aux ſuperieurs : auſſi ce Comte étoit-il univerſellement aimé, cheri, & reſpecté. Il reüſſiſſoit également à la tête d'une Armée & dans le Cabinet, par tout vainqueur, & il étoit aſſeurement digne d'un bien meilleur ſort. On ne peut luy reprocher, que d'avoir trop aimé ſon païs, d'avoir eu trop de confiance, & de s'être laiſſé entraîner au doux penchant de la liberté. Le Prince d'Orange le trompa, & le precipita dans le malheur qui l'a fait perir. Il étoit d'une famille des plus Nobles des Païs-Bas, & ſes predeceſſeurs avoient été Comtes, & depuis Ducs de Gueldres. Charles-Quint dont-il étoit l'éle-

ve ;

ve, l'avoit fait Chevalier de la Toison, il fit long-tems honneur à cet Ordre, de qui 1568.
les Rois en reçoivent. Les deux victoires de Saint-Quentin & de Gravelines avoient mis sa gloire dans une élevation d'où elle ne paroissoit pas devoir jamais descendre : On luy attribuë en partie la premiere; l'on convient même qu'il y eût la meilleure part; La seconde fut entierement l'ouvrage de sa valeur & de sa belle conduite. Il cessa de vivre à l'âge de quarante-six ans, & laissa de son Epouse *Sabine de Baviere*, qu'il aima tendrement, onze enfans, trois garçons, & huit filles. Philippe rendit tous les biens du Comte à son fils aîné, à la priere du Duc de Baviere, & du Duc d'Albe; ce nouveau Comte d'Egmont eût les grandes vertus de son pere, & si elles éclaterent moins, ce fut parce qu'on ne le mit pas dans des postes à les faire valoir. Le second fils du Comte fut un perfide, qui tenta tout pour venger la mort de son pere : Le troisiéme fut fidele au Roy, & à sa Patrie, il fut marié, & laissa des enfans. Ce fut un homme d'une rare merite, dans lequel il ne resta rien à souhaiter, qu'une longue vie; mais Dieu en disposa d'une autre maniere; ce Seigneur mourut jeune.

Au moment que le Comte eût perdu la tête, il se répandit un bruit dans la place, où s'étoit faite l'execution, qu'il avoit plu du sang du côté de Louvain : Cette nouvelle rendit plus vive la douleur des Flamans, ils regarderent cette pluye comme un marque seure de la juste colere de Dieu, & comme une prediction indubitable des malheurs qui alloient desoler

la

1568. la Flandre, & des guerres civiles qu'ils meditoient déja.

Portrait du Comte de Horn.

Le peuple ayant, s'il faut ainsi dire, épuisé toutes ses tendresses, vit presque sans émotion & sans douleur le supplice du Comte de Horn. Aussi ce Comte paroissoit-il indigné de leur amour, Il étoit fier, superbe, & dur. Les Grands ne l'aimoient point, & le peuple avoit pour luy si peu d'affection, qu'il ne l'auroit peut-être pas plaint, s'il n'avoit eu pour compagnon de malheur le Comte d'Egmont. De Horn étoit tres-riche, Admiral des Païs-Bas, & le Chef de la Maison de Montmorency, en Flandre. Charles-Quint l'avoit honoré de l'Ordre de la Toison d'or, il n'avoit que cinquante ans, lors qu'il perdit la tête, & comme il n'avoit point d'enfans, les biens furent confisquez au Domaine. *Montigny*, son frere, fut décapité le même jour au Château de *Simancas*, en Espagne. Ainsi finit cette funeste Tragedie, qui a tant couté de sang & de larmes à l'Espagne, & aux Païs-Bas, & qui fut comme le signal d'une revolte generale, ainsi se comporterent le Duc & son Conseil; ainsi agirent les Flamans.

Iustification du Duc d'Albe.

Aprés avoir exposé assez au long ce qui se passa devant & aprés la mort des Comtes, je me sens obligé de justifier le Duc d'Albe qu'on accuse à tort d'en être le seul auteur, quoy qu'il n'en ait été que l'instrument, & de répondre à ceux qui ajoutent que le Roy ne devoit jamais consentir à la mort de ces deux Comtes. Quant à ce qui regarde le Roy je dis, & tout le monde en convient, qu'il a

pû

pû & dû vanger des crimes aussi énormes que le sont ceux de Leze-Majesté Divine & Humaine, dont les deux Comtes étoient assûrement coupables; Quant au Duc, il a seulement executé les ordres du Roy. On trouve dans les Tîtres de la Maison de Tolede, deux Lettres écrites de la propre main de Sa Majesté: Dans la premiere ce Prince commande precisement au Duc, de faire punir les Comtes, & de presser la construction des Citadelles, comme il le luy avoit ordonné en partant de l'Espagne. Dans la seconde il luy ordonne de ne plus differer cette execution, & l'accuse de timidité sur ce qu'il luy avoit écrit que le moyen le plus aisé d'empécher les Flamans d'en venir à une revolte ouverte & de courir aux armes, étoit de retenir les deux Comtes comme des ôtages de leur fidelité: Ainsi le Duc n'a peché en cela, que pour avoir obéi trop lentement aux ordres de son Souverain, qui dans un autre Lettre le menace en termes durs d'envoyer, à sa place, un autre Gouverneur plus intrepide, qui sçauroit executer ses ordres. Je ne m'amuseray point à refuter ce que *Noïl*, & des Auteurs de cette trempe ont dit au sujet de cette execution, j'ajoute seulement, aprés *Laurent Surius*, que le Duc versa des larmes, lors du supplice des Comtes, car s'il detestoit leurs crimes, il se sentoit une estime toute particuliere pour leurs vertus, & en particulier pour celles du Comte d'Egmont. 1568.

1568. CHAPITRE XXII.

Guerre de Frise.

LE Duc d'Albe n'ayant plus rien à craindre des Comtes, & ayant terminé toutes les affaires civiles, qui pouvoient retarder ses grands desseins, ne s'occupa plus que de la guerre de Frise. Il fit rendre les derniers devoirs au Comte d'Aremberg, puis fut à Anvers. Il mit huit Compagnies d'Allemans dans le Citadelle de cette Ville, sous les ordres de *Cerbellon*, qui fut chargé d'achever ses Fortifications, aprés quoy il se rendit à Malines. Il y reçut un Courier, qui luy apprit que le Comte de Brandemberg, Beaufrere du Prince d'Orange, s'étoit saisi de *Berguen*. Comme cette Place étoit importante, parce qu'elle facilitoit la communication de la Frise avec le Brabant, & qu'on pouvoit aisément en faire une ville de guerre, il envoya pour la reprendre *Sance Lodron*, qui s'en étant acquitté avec tout le bonheur possible, vint le rejoindre auprés de Bosleduc. *Cressonieres* y avoit déja fait conduire dix-huit ces de canon, quantité de munitions de guerre, & un grand attirail de tout ce qui est necessaire pour le service de l'Artillerie.

Le Duc passa la Meuse à Grave, & fut camper à Deventer, où il fit la revuë de son Armée, que *Hanx*, Capitaine Bernois grossit d'un Regiment de Cavalerie de quatre cens hommes. Il traversa la Frise à grandes journées, passa le Dwels-cultz, & le 15. de Juillet il entra dans Groningue. Son Armée, traver-

versant cette grande Ville, jetta les habitans dans la derniere surprise, & leur fit assez connoître par qui ces Troupes avoient été disciplinées. Les Soldats passerent au travers des Marchez, où tout étoit exposé en vente, sans prendre pas même des fruits, ni sans oser boire le vin, que les Bourgeois leur offroient avec autant de bonté que de civilité. Le Duc, sorti de Groningue, mit son Armée en bataille, & fut, accompagné de son Fils, de Vitelli, de Lodron, de Noircarmes, & de deux de ses Ecuyers, reconnoître le Camp des Ennemis, qui n'étoit qu'à une lieuë de Groningue. Le Comte Loüis de Nassaw n'eût pas plûtôt appris son arrivée, qu'il déboucha ce Camp, & en occupa un autre, qui n'en étoit éloigné que d'une bonne lieuë. Quoy que le Duc fut tres-fatigué des longues marches, & encore plus de la douleur de ses gouttes, il ne se retirera qu'aprés avoir observé jusques aux moindres choses: De retour à son Camp, il ordonna aux Soldats de se reposer. Le lendemain, à la pointe du jour, il fit partir le Comte de Megue avec son detachement, pour aller à l'Ennemi, Resolu de combattre, il mit en garnison dans Groningue trois Enseignes d'Infanterie, & sept de Cavalerie, & suivit ce Comte; mais comme il ne pouvoit faire toute la diligence qu'il auroit souhaitée, il commanda *Cesar d'Avalos* avec deux cens Chevaux, pour attirer les Rebelles hors de leurs retranchemens. Ayant remarqué un épaulement qui couvroit une maison où ils s'étoient retranchez, il le fit attaquer par 1568.

Gaspar

1567. *Gaspar Robles*, qui emporta l'épée à la main l'épaulement & la maison, & fit fuïr ceux qui les gardoient, avec tant de precipitation, qu'ils mirent le desordre dans leur camp. Le Duc, qui s'en étoit apperçu, fit avancer *François de Bellemont*, avec deux cens chevaux; & comme il vouloit attaquer le Camp des Ennemis ce même jour, il ordonna de jetter un pont sur une riviere qui le défendoit, & se prepara pour se rendre maître de celuy des Rebelles. Le Comte de Nassaw fit bruler le pont & les batteaux, & commença de se retirer en bon ordre. Robles le chargea, & fut bien-tôt renversé; les Espagnols passerent la riviere à la nage, accompagnez de soixante Albanois, le degagerent, & donnant vigoureusement sur l'Arriere-garde des Rebelles, tuerent beaucoup de monde. Le Duc ne connoissant point assez le païs, & craignant que les siens ne s'engageassent dans quelques marais, dont cette Province n'est que trop remplie, fit sonner la retraite, & remena son Armée à Groningue, tres-content de cette journée: Elle ne luy avoit couté que douze hommes; on publia que les Ennemis avoient eu quatre cens hommes de tuez, & que prés de huit cens avoient peri dans les marais.

Le General Espagnol passa cette nuit dans la derniere des inquietudes. Agité de mille pensées, qui ne le laisserent presque point dormir, il se leva quelque tems avant le jour resolu de suivre l'Ennemi quelque par qu'il allast. Il pourvut d'abord à la seureté du païs laissant dans Groningue quinze cens chevaux,

vaux, & un Regiment d'Infanterie Allemande, le tout sous les ordres du Colonel *Schaumbourg*. Il se mit en marche au lever du Soleil; 1568.
son Avant-garde étoit composée d'Espagnols naturels, le Corps de bataille de Walons, & l'Arriere-garde d'Allemans commandez par le Comte de Megue. *Hans* fermoit la marche avec ses quatre-cens Arquebusiers à cheval le reste de la Cavalerie étoit dispersé à la tête & aux flancs de l'Armée. *Vitelli*, suivy de deux mille Mousquetaires, étoit chargé de reconnoître les chemins, lesquels étant bordez de marais, & coupez de canaux, auroient fourni un beau champ à un Ennemy plus alerte, que le Comte de Nassaw.

Le Duc arrivé au Camp de *Soblet*, y séjourna deux jours, d'autant plus en peine de la marche des Ennemis, que les Paisans, de concert avec eux, nioient avec opiniâtreté, qu'ils en eussent la moindre connoissance. Il vint le lendemain à *Reiden* sur l'Ems, & fit occuper cette place, tant pour ôter aux Confederez la commodité de faire venir les vivres de la Westphalie par ce fleuve que pour s'ouvrir un passage dans la Frise Orientale, où il avoit resolu de les poursuivre. Sa diligence luy épargna cette peine, il les rencontra le 21. de Juillet, fortifiez de nouvelles Troupes, & bien retranchez dans un Camp que la nature seule sembloit rendre inaccessible.

CHA-

1568. CHAPITRE XXIII.

Plan du Camp de Gemmingen.

POUR comprendre toute la grandeur de la victoire du Duc, il faut faire reflexion sur la situation avantageuse de ce Camp, dont la quartier general étoit au Village de *Gemmingen*. Il étoit appuyé sur l'*Ems*, fleuve si fameux par la défaite de *Germanicus* ; de profonds marais l'entouroient de toutes parts & aboutissoient à un des plus beaux retranchemens du monde, qu'une Artillerie nombreuse rendoit formidable. Ce Camp qui s'étendoit depuis l'Ems jusques au Village de Gemmingen, s'élevoit imperceptiblement au dessus du fleuve & des marais, & commandoit tout le païs voisin. On ne pouvoit y arriver que par une large chaussée, dont la tête étoit défenduë par une batterie de dix pieces de canon, & le reste par deux Forts : le reste du terrain étoit impraticable à la Cavalerie, & peu sur pour l'Infanterie ; enfin on peut dire que jamais poste ne fut mieux choisi ni plus avantageux ; mais qui peut défendre la crainte contre la valeur & la bonne conduite ? Le Comte Loüis de Nassaw voyoit dans son Armée quatorze mille homme d'Infanterie & trois mille Cavaliers, tous gens d'élite, les munitions de bouche ne luy manquoient point ; la Ville d'*Embdem* située à l'embouchure de l'Ems luy en fournissoit d'autant plus volontiers, que le Comte d'*Oostfrise* son Seigneur, se trouvoit engagé dans le Parti des Confederez.

Le

Le Duc, arrivé prés de ce Camp, le fut reconnoître avec *Vitelli*, *Noircarmes* & un petit 1568.
nombre de ses Officiers, & ne il ne vint qu'après avoir tout examiné avec beaucoup de soin. Il fit partir d'Avila suivi de trois cens Chevaux, pour prendre des paisans de qui l'on pût apprendre le païs, & en particulier les sentiers qu'on sçavoit couper au travers de quelques uns de ce marais. Cet Officier dépêcha presqu'aussi-tôt au Duc pour luy demander un renfort de Troupes avec lesquelles il pût empêcher les Ennemis de rompre les Digues du fleuve, comme ils avoient déja commencé; ce qui auroit sans doute fait perir une partie de l'Armée: il détacha sur le champ *Michel Caravaxalla* & *François Babadilla* avec cinq cens Fantassins & trois Enseignes de Cavalerie, & leur ordonna de prendre les ordres d'Avila. Cet Officier chargea les Confederez, les chassa des Digues, repara les trous qu'il y avoient déja faits, & fit occuper ce poste par deux Enseignes de gens de pied Espagnols. Quelque diligence qu'il pût faire, l'eau avoit déja couvert quelques marais voisins, de la hauteur de deux pieds. Le Comte de Nassaw s'étant apperçu quoyque trop tard, de la faute qu'il avoit faite, fit sortir quatre mille hommes pour chasser les Espagnols, reprendre cette Digue & la crever. Il n'y reüssit pas, Ferdinand de Toléde s'étant trouvé par hasard à ce poste avec plusieurs Volontaires, soûtint l'effort de ce détachement: ayant reçu les secours qu'il avoit fait demander à son pere, il le repoussa jusques dans son Camp: Sance d'Avilla, Romero

Bataille de Gemmingen.

Romeró & Lodron qui survinrent avec mille
1568. Chevaux, chasserent l'Ennemy de la Digue, & s'y logerent.

Le Comte de Nassaw qui n'avoit point crû jusques alors que le Duc d'Albe fût au Camp, & qui ne comprenoit pas comment un aussi petit nombre de troupes que celuy qu'il s'étoit figuré, osât l'attaquer, détacha quelques chaloupes pour en apprendre des nouvelles; mais elles se tromperent, luy ayant rapporté, que le Duc n'y étoit point. Il est vray que les bords du fleuve étant fort relevez, & la campagne fort au dessous, elles n'avoient pû découvrir l'Armée Espagnole campée à la tête d'un grand marais bordé d'arbres & de roseaux. Sur ce rapport il fit sortir de nouvelles troupes pour regagner les Digues; elles furent encore plus maltraitées que les pemieres, & d'Avila se vît maître de tout le terrain qui s'étendoit du Camp à la riviere d'Ems: Cependant *Loüis de Figueroa* & *Felix de Gusman* frere du Comte d'Ollivarez, ayant remarqué que les forces ennemies étoient attentives à ce qui se passoit sur la Digue, se coulerent par les marais avec trois cens hommes de pied & cent chevaux, pour insulter la chaussée. Ils ne furent pas long-tems à reconnoître qu'ils s'étoient trop exposez: neanmoins ils ne reculerent point; Figueroa implorant le secours de la Sainte Vierge, à laquelle il étoit fort devot, se jetta sur cette chaussée suivi de ses Troupes, se rendit maître de la batterie qui en défendoit la tête, & chassa les Ennemis jusques dans leurs Forts. Le Duc qui avoit les yeux par-
tout,

tout, & qui se faisoit fort remarquer à ses armes dorées, le fit soutenir par de nouvelles Troupes, lesquelles occuperent bien-tôt ces Forts. 1568.

Cesar d'Avalos ne fut pas moins heureux à l'attaque du Village de Gemmingen; il en délogea les Confederez aprés un combat assez long, & s'y posta. Tant de mauvais succés consternerent les Rebelles; ils se mirent en desordre & ne penserent qu'à fuir. Le General Espagnol qui s'en apperçut, fit donner sa Cavalerie, qui étant entrée de toutes parts dans le Camp, y fit un carnage affreux. Le Comte Loüis passa l'Ems en bateau, & caché sous l'habit d'un Paisan, se sauva prés de son Frere: Hoostrate eût le même bonheur, mais avec une peine incroyable. Les Rebelles n'ayant pû se sauver que par la riviere ou au travers des marais, y perirent presque tous, les uns fatiguez du travail de la journée ne purent nager; les autres furent tuez à coups de mousquet par les Espagnols, au moment qu'ils paroissoient sur le rivage: Un grand nombre de Cavaliers s'étant sauvez dans une petite Isle, & le terrain ne leur permettant ni de fuir ni de combattre, y perirent tous. Le sort de ceux qui se jetterent dans les marais, ne fut pas plus heureux, & il y en eût, dit-on, qui se tuërent eux-mêmes, pour ne pas tomber entre les mains du Vainqueurs. Plusieurs s'étoient sauvez dans les villages, ou dans les châteaux circonvoisins, Figueroa, Vitelli, & le Seigneur d'*Hierges* furent les y chercher, & en amenerent beaucoup au Camp, qui comme

Les Allemans prennent la fuite.

1568. me Rebelles, furent punis du dernier supplice.

Presque toute l'Armée des Confederez perit en cette bataille; sept mille demeurerent sur le champ; l'on dit que trois ou quatre mille se noyerent dans le fleuve, ou finirent leur vie dans le marais. Les Vainqueurs n'y eurent gueres que sept cens hommes hors de combat, & cette difference fit croire à bien des gens, qu'on devoit regarder cette victoire comme un miracle. C'est ce que je n'assure point, & que je n'ose nier; mais du moins je puis dire sans crainte d'être blâmé, que si la victoire de Gemmingen ne fut point un effet miraculeux de la protection du Dieu des Armées, elle fut du moins un miracle de bravoure & de valeur, puis qu'il ne falloit pas moins pour forcer une Armée égale, & fortifiée dans un camp, où trois mille bons hommes auroient fait perir une grande Armée. *Gabriel Manrique*, frere du Comte d'Osorne, fut le plus considerable des Espagnols tuez en cette occasion.

Les bagages des Ennemis furent le butin du Vainqueur. Ceux des Comtes de Nassau & d'Hoostrate étoient tres-riches, car ces Comtes sortant des Païs-Bas, avoient fait enlever tout ce qu'ils avoient de meilleur, & avoient vendu ou mis en gage leurs autres effets pour en faire de l'argent, & comme ils n'avoient point de lieux de seureté, ils traînoient tout aprés eux. On gagna seize pieces de canon, dont six avoient été prises à la dafaite du Comte d'Aremberg, sur lesquelles on remarquoit les armes du Roy Catholique.

que. Je ne parle point des mousquets, & des autres armes qui se trouverent en grand nombre, chacun ayant jetté les siennes pour se sauver avec plus de vitesse & moins d'embarras. 1568.

CHAPITRE XXIV.

Reflections sur cette bataille.

IL faudroit nommer tous les Officiers & jusques aux moindres Soldats de l'Armée victorieuse, pour faire connoître ceux qui firent bien. Tous combattirent avec beaucoup d'ardeur, & tous firent voir une intrepidité qui donne de l'admiration : Cependant rien n'y parût plus extraordinaire, ni plus digne de loüange que le procedé du Duc : On s'étonna que ce *Fabius* qui avoit remporté tant de victoires en temporisant, eût fait attaquer un Ennemy; qui ne luy étoit point inferieur en nombre, & qui d'ailleurs étoit si bien retranché. Son fils Ferdinand luy representa lors qu'il eût reconnu ce Camp avec la derniere exactitude, qu'il y avoit de la temerité à l'insulter, & qu'il le prioit d'y faire réflexion : Il luy répondit, *que ces retranchemens ne l'intimidoient point, qu'il voyoit sans s'étonner ce fleuve & ces marais, parce que tout cela n'etoit redoutable que quand l'Ennemy l'étoit par luy-même ; ce qu'il ne croyoit point des Confederez.* Il l'assura de plus, qu'il n'avoit jamais été plus joyeux à la veille d'attaquer un Ennemy, & qu'il regardoit sa joye comme un préjugé certain de sa victoire.

Il faut neanmoins avoüer, que si le Duc n'avoit pas reüssi, tout le monde l'auroit blâmé;

mé ; la victoire seule pouvant justifier un
1568. procedé, où tout paroissoit temeraire. C'est aussi la seule de ses victoires que l'on ait attribuée au hasard ; cependant à le bien considerer, il eût de grandes raisons pour combattre où il rencontreroit l'Ennemy, sur tout dans les Païs-Bas ; ce qu'il n'auroit pû faire s'il avoit perdu cette occasion, puis qu'il est seur que le Comte, ou auroit achevé de percer les digues la nuit suivante, ou auroit passé l'Ems pour se retirer en Allemagne. S'il avoit fait l'un ou l'autre, les affaires du Roy en auroient reçu un dommage tres-grand ; car ce Comte, joignant ses Troupes victorieuses à celles de son frere, auroit fait prendre une autre face aux affaires, ou demeurant armé jusques à ce que ce frere passât la Meuse, ce qui arriva bien-tôt aprés, le Duc, avec son peu de Troupes, auroit été bien embarassé, ayant deux Ennemis puissans à combattre : D'ailleurs, que n'auroient point osé les Flamans, si le Duc ne fût revenu victorieux ? tous auroient pris les armes, & soûtenus des Allemans ils auroient fait de grands progrés. Au reste, ces mêmes Allemans n'auroient pas échoüé comme ils firent sur la Meuse ; car on est persuadé, qu'ils furent moins défaits par la sage conduite du Duc, que par la tranquillité des Flamans, qui n'oserent branler. Ainsi l'on peut dire, que la conservation de la Flandre, & les victoires du Duc en ce païs, furent le fruit de celle de Gemmingen ; & jamais le Gouverneur n'eût de plus fortes raisons de donner quelque chose au hasard. Mais revenons à nôtre Histoire.

Les

1568.

Les Ennemis en fuite, leur Camp occupé, leur bagage pris; le Duc, persuadé que Dieu seul donnoit les victoires, fit faire des Prieres publiques, pour témoigner sa reconnoissance d'une grace si considerable. Quitte de ce pieux devoir, il tint Conseil pour déliberer si passant la riviere d'Ems il iroit punir le Comte d'Ostfrise, Tributaire de Sa Majesté Catholique, d'avoir secouru les Confederez. Ce dessein ne fut point goûté, & le Duc même ne l'approuvoit point, quoy qu'il l'eût proposé: il n'étoit pas bon d'aigrir entierement l'Allemagne, la Flandre fournissoit assez d'occupation. Il se mit en marche pour Groningue: L'insolence de quelques Soldats du Regiment de Sardaigne qui étoit à l'avant-garde, troubla la joye, que la victoire précedente avoit répanduë dans tous les cœurs. Arrivez à un Village, dans lequel le Comte Loüis, aprés la défaite du Comte d'Aremberg, avoit pris plusieurs Soldats du même Regiment, qui luy avoient été découverts par des Païsans; ils mirent le feu à ce Village. Le vent qui soufflοit avec impetuosité, accrût bien-tôt l'incendie, & la fumée remplit l'air en un moment. Le Duc s'imagina que les Ennemis étoient les auteurs de ce desordre, & ne douta plus que le Comte de Nassau ne fût revenu, ou du moins n'eût envoyé des Troupes. Dans cette prévention il fit marcher ses Troupes en ordre de bataille, & s'avança luy-même à la tête d'un Escadron de Cavalerie, pour reconnoître ces Ennemis prétendus. Les Païsans luy apprirent qu'il n'en avoit point paru, & que le Regi-

Le Duc casse tout un Regiment.

1568. ment de Sardaigne étoit la seule cause de tout ce desordre. Ce crime contre les Loix de la Discipline Militaire l'outra; il fit alte sur le champ, & fit mettre ce Regiment en bataille au milieu de l'Armée, fit pendre les auteurs de l'incendie, & dégrada toutes les Compagnies, excepté une qui n'avoit point eu de part, ni à ce crime, ni à la mutinerie qui avoit fait perir le Comte d'Aremberg. Il incorpora ces Soldats dans d'autres Regimens, cassa leurs Officiers, & les fit servir simples Soldats dans d'autres corps; Il n'épargna pas même le sieur *de Bracamont*, Colonel de ce Regiment. Cet Officier qui étoit un fort brave homme, & qui n'avoit point de part à l'insolence des siens, fut si vivement touché de cet affront, qu'il resolut de se retirer. Le Duc, content de cette premiere severité, ne voulut point pousser à bout un homme de ce merite, il le remit dans sa Charge, aprés avoir donné de grands éloges à sa valeur, & à son obeïssance.

Aprés ce châtiment, qui retint les Troupes dans le devoir, le Duc entra dans Groningue, la veille de la Feste de S. Jacques, Patron d'Espagne. Il y fit recommencer les prieres pour rendre graces à Dieu, d'une victoire que les Bourgeois de cette Ville avoient apprise un moment aprés. S'étant informé d'eux par quel moyen ils avoient été instruits du succés de cette action presqu'avant qu'elle fut finie, ils répondirent que quelques-uns d'entr'eux, étant sur la baye de Dullart, où l'Ems se décharge, y avoient remarqué grand nombre de chapeaux & d'étendarts

tendarts qu'ils avoient reconnu être ceux des Allemans. & qu'ils étoient accourus apprendre au reste de leurs Compatriotes cette heureuse nouvelle. J'ay oublié de remarquer en son lieu, qu'aussi-tôt que la victoire se fut entierement declarée pour les Catholiques, le Duc dépêcha *André Salazar* à Philippes Second, & *Dom Carillio de Merlo* au Saint Pere pour les en informer. 1568.

CHAPITRE XXV.

La défaite du Comte Loüis de Nassaw rendant la presence du Duc inutile dans la Frise, il donna le Gouvernement de cette Province au Comte de Megue, luy laissa de bonnes Troupes pour défendre les Frontieres, & luy commanda de faire élever dans Groningue une Citadelle semblable autant qu'il se pourroit à celle d'Anvers. Il fit partir *Alfonse d'Ulloa*, suivi d'un Regiment d'Infanterie Espagnole, de deux Escadrons de Cavalerie & de quatorze pieces de canon pour assiéger le Château de *Helst*. Il appartient au Comte de Wardemberg : sa situation sur le Rhin, au milieu d'un grand marais & aux Frontieres de l'Allemagne le rendoient assez considerable. Les Rebelles l'avoient occupé & commençoient de s'y fortifier.

Le Duc pourvoit à la seureté des Païs-Bas.

Le Duc avoit résolu d'attendre le succés de ce siége : mais informé que le Prince d'Orange avoit campé dés le jour de Saint Jacques sur les bords du Rhin, & qu'il se preparoit à entrer aux Païs-Bas, se rendit à grandes journées à Utrecth ; il y reçut la nou-

1568. velle de la prise de Halft. De-là il fut à Bosleduc, d'où il envoya un courier au Duc d'Albuquerque pour le prier de renvoyer en Suisse le Comte d'*Anguisola* y lever un Regiment pour la garde du Comte de Bourgogne. Il ordonna aux Gouverneurs de ce même Comte de mettre sur pied les Milices du païs, de s'assurer de tous les lieux forts qui appartenoient au Prince d'Orange, & de mettre de puissantes Garnisons sur les frontieres du côté de la France, pour arrêter le Seigneur *de Genlis*, qui amenoit au secours de ce Prince un corps considerable des Huguenots de ce Royaume.

Les Etats luy refusent l'argent qu'il leur demande.

Gressemieres General de l'Artillerie, fit conduire à Mestrich toute l'Artillerie & les munitions de guerre qu'on crût necessaires pour la Campagne. Vitelli chargé du soin de sonder les guez de la Meuse, rapporta que les eaux étoient si basses, que l'Armée Ennemie pouvoit la passer à gué presque par-tout. Cette nouvelle chagrina le Duc : il étoit alors à Bruxelles où il avoit convoqué les Etats generaux des Païs-Bas, tant pour leur demander du secours, que pour les pressentir, & sçavoir s'ils penchoient encore à la revolte. Ceux qui avoient entré dans ces Etats étant arrivez, & s'étant rendus dans la salle de l'Assemblée, avec les ceremonies ordinaires, le Duc y entra, & aprés avoir pris seance leur demanda, d'une maniere douce & civile, les secours dont il avoit besoin pour la guerre presente. Il ne fut pas écoûté, les Députez, luy refuserent tout ; alleguant que le païs étoit entierement ruiné, & qu'il n'étoit pas de

de la justice ni de l'interêt de Sa Majesté de les priver du peu qui leur restoit. Hors d'espoir de rien obtenir d'eux, il resolut de ne leur plus demander ce que le droit des armes luy permettoit de prendre, & ce que le soin de défendre leur Patrie les forceroit de donner quand il les jugeroit à propos. Comme le Prince d'Orange avançoit à grandes journées, le Duc quitta les Etats, & vint à Campen : de-là il envoya Gaspar Robles avec un Regiment d'Infanterie se jetter dans Ruremonde, étant informé que le Prince d'Orange tâcheroit d'entrer dans les dix-sept Provinces par le Brabant : il fit ensuite transporter toutes les munitions de guerre dans les Places fortes, seur que le moyen le plus facile de ruïner cette grande Armée, étoit de luy couper les vivres.

1568.

Il va au devant du Prince d'Orange.

Ces précautions prises, il vint à Mastreik, & de là fut camper au Château de *Harnes* à une lieuë & demie de la Meuse, il fit tirer des Lignes depuis ce Château jusques à la riviere, sur laquelle il fit jetter un pont de batteaux, qui luy ouvrant un chemin dans le Duché de Gueldre, luy facilitoit la voiture des munitions de bouche, que ce païs luy fournissoit en abondance.

Le Duc étoit encore dans ce Camp, lors qu'il reçut un Exprés de Sa Majesté Tres-Chrêtienne, qui pour reconnoître les services importans qu'il en avoit reçus, promettoit de luy envoyer deux mille chevaux, pourvû qu'il les fit recevoir aux frontieres par un homme de qualité, qui les conduisit en seureté jusques à l'Armée. Il envoya *Charles de*

 Creüy,

1568. *Croüy*, frere du Duc d'Arscot, qui attendit en vain; le Roy ayant été obligé de rappeller cette Cavalerie pour l'opposer aux Huguenots de son Royaume.

Le procedé libre du Duc déplait à Philippe.

Le Duc privé de ce secours, envoya douze Capitaines en Espagne pour faire des Recruës. Philippe II. trouva mauvais qu'il eût osé le faire sans luy en demander permission. On tient qu'il dit en colere à quelques uns de ses Confidens: *Le Duc étend son autorité jusques au milieu de l'Espagne, il envoye ses Capitaines faire des levées dans ce Royaume, & sans avoir le moindre respect pour ceux que j'ay moy-même choisis, il les oblige de servir pour soldats ou les renvoye; N'importe qu'il fasse de ce que bon luy semblera; Qu'il commande même dans Madrid, pourvû qu'il serve toûjours, qu'il défende mes Etats, & qu'il remette les Rebelles au devoir.* Roderic & Spinosa n'obmirent rien pour profiter de ce mécontentement, leurs mauvais services n'aboutirent qu'à faire connoître leur envie, & Sa Majesté permit au Duc d'agir souverainement en tout ce qui pouvoit contribuer à la pacification des Païs-Bas.

CHAPITRE XXVI.

Etat de l'Armée Espagnole.

LE Duc d'Albe, peu inquiet de ce que faisoient en Cour ses Ennemis pour le perdre, ne s'occupoit que des soins de repousser le Prince d'Orange. Il voulut, avant de se mettre en marche, faire la revuë de son Armée. Elle consistoit en deux mille Che-

vaux

vaux Legers Italiens, Espagnols, ou Albanois, en pareil nombre de Flamans, que les 1568. Comtes de Barlemont, de Megue, & de Lalain commandoient ; & en mille cinq cens Cuirassiers. L'Infanterie étoit composée de trois Regimens d'Espagnols naturels, de quatre de Walons sous les Colonels Philippe de Lanoy, Charles d'Argille, Jacques de Brignac & Mondragon ; de deux d'Allemans, sçavoir celuy du Comte de Lodron, & celuy du Comte d'Herbestein, les uns & les autres devoient être joints au premier jour par un Regiment Espagnol de nouvelles Troupes, qui étoit en marche.

Ferdinand de Tolede commandoit la Cavalerie, Frederic, Marquis *de Coria*, Grand Maître de la Calatrave, & fils ainé du Duc d'Albe, étoit à la tête de l'Infanterie. La naissance avoit mis quelque difference entre ces deux Seigneurs, & j'ay déja dit que le premier étoit fils naturel du Duc ; mais la nature les avoit rendus égaux : tous deux étoient braves, tous deux étoient d'un merite extraordinaire, tous deux également Hommes de Guerre & de Cabinet, & tous deux dignes de leur incomparable Pere.

Il ne se peut-être pas hors de propos d'exposer ici le sujet du voyage de Frederic aux Païs-Bas : Il faut d'abord remarquer qu'il étoit tres-bien fait, qu'il étoit beau, que ses yeux étoient brillans & doux, qu'il avoit un port des plus nobles, le regard assuré, la démarche fiere. Il étoit vif, hardi, entreprenant, passionné pour le beau sexe, & tres-

Frederic, fils du Duc d'Albe, se fait de mauvaises affaires.

1588. heureux en matiere d'amour, son éloquence, son air magnifique & ses liberalitez luy gagnant tous les cœurs. Ce penchant pour le beau sexe, cette facilité à se faire aimer, & son inconstance naturelle dans ses amours qui ne flattoient que son cœur, sans s'accommoder à sa haute naissance & à sa fierté naturelle, causerent une partie des disgraces de sa vie.

Son Pere, partant pour la Flandre, l'avoit laissé à la Cour, son peu d'occupation luy en fit chercher; une des filles de la Reine luy plût, il l'aima, & en fut aimé. Il luy rendit même des visites, quelque difficulté qu'il s'y rencontrât en Espagne, sur tout à la Cour, où cet avantage n'est permis qu'à bien peu de monde. Quoy que ces visites se rendent avec beaucoup de respect, & qu'on y soit fort gêné, cependant les moins timides sçavent s'en servir. Il arrive quelque fois que les filles n'ont pas dans la suite tout sujet d'être contentes. Comme la Cour des Rois Catholiques est fort nombreuse, la meilleure partie de la Noblesse d'Espagne vient d'ordinaire s'y marier. Frederic qui connoissoit son merite, & qui sçavoit par experience, qu'un Amant aimé peut tout ce qu'il ose, fit tout ce qu'il crût devoir faire pour se rendre heureux. La Demoiselle qui souhaitoit faire un mariage de cette importance, qui étoit d'ailleurs entraînée par la rapidité de ses propres mouvemens, & par la violence de son amour ne garda plus de mesures.

Philippe apprit ce commerce, & il en fut outré; Il se déchaîna contre ces Amans, & fit

fit arrêter Frederic. La Demoiselle avoüa tout, & soit qu'elle dit la verité, ou qu'elle voulut chercher une excuse à sa foiblesse, elle soutint que ce jeune Seigneur luy avoit promis de l'épouser. Les ennemis du Duc d'Albe, les envieux de sa gloire, & les jaloux de la grandeur de la Maison de Tolede, insistoient à ce que cette promesse fut executée. Ils agissoient moins en cela par un motif de vertu, que pour mortifier le Duc, & deshonorer sa famille par un mariage disproportionné. 1568.

Leurs Majestez vouloient aussi ce mariage, pour reparer, s'il faut ainsi dire, le deshonneur que ce commerce avoit fait à toutes les Filles de la Reine. Frederic, content, fut inflexible; larmes, prieres, ordres du Roy, menaces, tout fut également inutile, il ne voulut plus entendre parler de mariage. Philippe, indigné de cette resistance, luy ordonna d'épouser cette Demoiselle, ou de s'exiler à *Oran*, & le condamna d'entretenir à ses dépens dix Cavaliers pour la défense des côtes d'Afrique contre les Mores, & de servir à la tête de ses dix hommes. Cet exil luy parût moins affreux que le mariage, il le prefera. Il faisoit son équipage; & choisissoit déja ceux qui devoient l'accompagner, lors qu'on reçut à la Cour la nouvelle de la bataille de Gemmingen. Elle y ramena la joye, qui en avoit été bannie par la défaite du Comte d'Aremberg, & la marche des Allemans vers les Païs-Bas.

Cette victoire fit ouvrir les yeux à tout le mon-

1568. monde, il parût indigne que le fils de celuy par qui la joye & les plaisirs étoient rendus à toute la Monarchie Espagnole, fut seul dans la peine & dans l'exil : on crût qu'il étoit de la derniere cruauté d'affliger dans la plus sensible partie de luy même un Capitaine, qui triomphoit si glorieusement des Ennemis de l'Etat.

Ces considerations frapperent Philippe plus vivement, que les autres, & firent sur luy plus d'impression que sur personne: Il resolut de rendre Frederic au Duc d'Albe, son pere ; & afin que cette grace fut plus pure, il voulut l'accorder avant qu'on eût eu le loisir de la luy demander. Il fait venir ce jeune homme, luy dit d'une maniere plus obligeante qu'à son ordinaire, qu'il changeoit volontiers son exil, & qu'au lieu de l'envoyer à Oran, il luy ordonnoit de passer en Flandre, afin de témoigner à son pere, par ce changement, combien il étoit content de ses services. Frederic ne repondit à Sa Majesté, que par mille remercimens, & par une protestation de n'échapper aucunes occasions de le servir utilement. Aprés quoi, il prit la poste, & se rendit aux Païs-Bas auprés de son pere, qui souhaitoit fort de l'avoir dans son Armée, & qui comptoit beaucoup sur sa valeur & sur son merite. Il est vray qu'il en avoit beaucoup. & le Duc, qui ne loüoit pas volontiers ses enfans, & qui n'aimoit point à rabbattre rien de sa gloire, disoit souvent que son fils le surpasseroit un jour, s'il vivoit: En effet, il avoit une grandeur

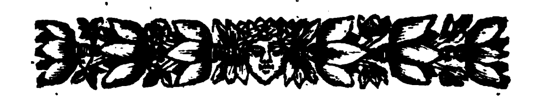
d'ame

d'ame extraordinaire. Il étoit actif, vigilant & infatigable, & si seur du succés de ses entreprises, qu'on ne l'a jamais vû échoüer. 1568.
Mais reprenons nôtre Histoire. A peine le Duc d'Albe eût-il assemblé toutes ses Troupes, qu'il apprit que le Prince d'Orange avoit passé le Rhin, & qu'il s'avançoit vers Mastreick. Sur cette nouvelle il détacha Vitel, Maréchal de Camp General de son Armée, & d'autres Officiers, pour marquer un Camp au delà de la Meuse, resolu de faire un sorte, si cela se pouvoit, de ne pas souffrir, que l'Ennemi fit aucun progré, ni pût subsister dans les Provinces de son Gouvernement.

Fin du Livre sixiéme.



HIS-

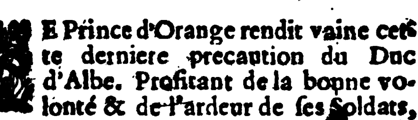


HISTOIRE DE FERDINAND-ALVAREZ DE TOLEDE PREMIER DU NOM, DUC D'ALBE.

LIVRE SEPTIEME.

CHAPITRE PREMIER.

1568. Le Prince d'Orange passe la Meuse,



LE Prince d'Orange rendit vaine cette derniere precaution du Duc d'Albe. Profitant de la bonne volonté & de l'ardeur de ses Soldats, il fit tant de diligence, qu'il arriva aux bords de la Meuse, lors qu'on l'en croyoit bien éloigné, & passa cette riviere en une nuit. Le lendemain septiéme jour d'Octobre de l'année 1568. il fut camper assez prés de Mastrich, pour être plus a portée de se servir de l'occasion; car il esperoit que les Flamans, devo-

devenus plus hardis par son arrivée, se souleveroient, & luy ouvriroient quelques Places 1568.
il ne se promettoit rien moins, que de chasser bien-tôt le Duc d'Albe des dix-sept Provinces, & d'y mettre fin à la domination Espagnole. Son esperance n'étoit pas mal fondée; car sans parler de ses intelligences, qui n'étoient pas à mépriser, il se voyoit à la tête d'une nombreuse Armée. Son Infanterie consistoit en douze mille Allemans, & neuf mille François, Walons ou Lorrains. Sa Cavalerie étoit de neuf mille bons hommes, qui presque tous avoient vieillis dans les guerres civiles de la France : Il faisoit traîner vingt gros canons, & un attirail d'Artillerie & de munitions de guerre tres-complet, que les Princes d'Allemagne avoient fourni avec plaisir.

Le Prince les avoit sû gagner, & bien loin que la perte de la Bataille de Gemmingen les eût refroidis à son égard, il s'en étoit servi pour se les attacher davantage, les animant les uns & les autres d'un desir de vengeance. Comme tous n'y avoient pas perdu, & qu'il y en avoit d'autres qui paroissoient branler; il sçut leur insinuer, que le Duc n'auroit pas plûtôt mis les Païs-Bas sous le joug, qu'il porteroit ses armes contre les Allemans, la Maison d'Autriche aspirant depuis long-tems à la souveraineté propre & absoluë de l'Allemagne, en prenant pour pretexte les Religions Reformées, à qui sa Politique luy faisoit déclarer la guerre.

Ces raisons n'eurent pas peu de poids sur l'esprit d'un Peuple naturellement aussi passion-

1568. sionné pour la liberté, que les Allemans: Ainsi l'on renouvella les Promesses, & les Ligues; & tout ce qui étoit dans la Religion Pretenduë Reformée, fit son affaire de celle du Prince d'Orange, & des Rebelles de Flandre.

Le Comte Palatin, du Rhin, le Duc de Wirtemberg, la Ville de Strasbourg, & plusieurs autres Villes Imperiales, s'engagerent de payer l'Infanterie Allemande durant quatre mois. Le Roy de Dannemarc, & l'Electeur de Saxe promirent de payer la Cavalerie durant le même tems, la Reine d'Angleterre, & les plus riches Marchands d'Anvers, donnerent parole de fournir des vivres.

Le Prince d'Orange fut declaré Chef de ce Parti, & General de l'Armée; ses Lieutenans Generaux, & les plus considérables des Rebelles étoient le Comte Loüis son frere; les Comtes d'Hooftrate, & de Lumei, celuy-ci étoit de la Maison des Comtes de la Mark; Casimir, Prince Palatin, deux Ducs de Saxe, & un Comte de Seuvartzemberg. Je passe sous silence les noms de quantité de Noblesse Volontaire de France, d'Allemagne, & des Païs-Bas, qui grossissoit considérablement cette Armée.

Mouvemens du Duc d'Albe.

Le Duc d'Albe, que ce grand nombre n'épouvantoit pas, fit reconnoître cette Armée par un Capitaine, qui saisi de peur à la vuë de ce grand nombre de Troupes, revint tout éperdu luy rapporter, que le Roy de Dannemarc, les Princes d'Allemagne, la Noblesse de France, celle d'Angleterre & des

des Païs-Bas étoit en cette Armée, qui paroissoit innombrable. Raillant agreablement ce Timide, il luy répondit en riant: *Des Rois bien plus puissans, & des Ducs beaucoup plus à craindre, ont fait une ligue avec le Roy d'Espagne: ces Rois sont ceux de Sicile, de Naples de Sardaigne, & de l'Amerique; ces Ducs & ces Princes sont les Ducs de Milan, & les Comtes de Bourgogne & de Flandre; ces Potentas luy donnent leurs Troupes, & sont si parfaitement unis avec luy, & si attachez à ses interêts, qu'on peut dire qu'ils composent tous une seule Nation; leurs interêts sont les siens: ils font consister leur victoire dans la sienne, & leur bonheur dans ses avantages. Des Princes si puissans & si bien unis sont de beaucoup plus redoutables, que ceux que vous venez de voir, qui ayant tous des interêts separez, & peut-être opposez, ne combattront point avec la même vigueur, & ne seront jamais long-tems sans se broüiller.* 1568.

Quelque fermeté que le Duc fit paroître en public pour animer le Soldat, il est neanmoins vray, que dans le particulier il n'étoit pas sans troubles. Peu seur de la fidelité des Flamans, ou pour mieux dire, persuadé qu'à la premiere occasion favorable ils se déclareroient contre luy; informa que les François se jetteroient dans les Provinces frontieres de son Gouvernement, & que les Anglois faisoient de grands preparatifs pour l'attaquer par mer, il ne sçavoit de quel côté se tourner. Il avoit beau se representer, que les menaces de ces peuples seroient vaines; il ne pouvoit se persuader, qu'un aussi sage Politi-

que,

1568. que, que le Prince d'Orange, osât, aprés la defaite de son frere, tenter une irruption en Flandre, s'il n'étoit seur d'une puissante diversion, & du cœur des Flamans.

Prodiges. Des prodiges qui parurent en l'air, jetterent la consternation dans l'esprit de ceux mêmes des soldats sur qui l'approche de l'Ennemi n'avoit pas fait la moindre impression. L'on apperçut l'air le jour & la nuit, des Armées qui se battoient furieusement : on croyoit entendre le cliquetis des armes & les cris des mourans, un bruit semblable à celui des trompettes & des tambours frappoit les oreilles, & les yeux étoient éblouïs par l'éclat de plusieurs lances de feu qui sembloient se rompre & se briser en éclats ; ces prodiges allarmerent le peuple naturellement superstitieux, & qui se croyoit devoir être bien-tôt exposé à de pareils malheurs : le bruit de ce prodige se répandit dans la France, l'Allemagne & l'Italie ; & passa jusques en Espagne, où il donna lieu à bien des murmures contre le Gouvernement. Les peuples trouverent à redire que tandis que les Heretiques de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre & des Païs-Bas desoloient la Flandre, Philippe languît dans la molesse & les plaisirs, qu'il accumulât, en avare, des richesses immenses, ou qu'il les employât à des choses purement inutiles, au lieu de les sacrifier à la conservation de ses Etats, qui se perdoient faute de secours. Tous s'écrioient qu'il devoit luy-même marcher contre les Rebelles, & les intimider par l'éclat de cette majesté qui entoure les Souverains : qu'étant l'arbitre

Les Espagnols blâment la conduite de leur Roy.

l'arbitre des graces, des peines, & des recompenses, luy seul pourroit faire cesser le desordre : ils se representoient les voyages de Charles-Quint, lequel avoit tant de fois traversé la mer pour visiter ses Provinces, qui avoit parcouru l'Allemagne, l'Italie, & partie de l'Afrique ; qui avoit traversé la France quoi que peu seure, pour remettre une ville seule au devoir, & qui bien que cassé d'infirmitez & de vieillesse, étoit presque toûjours sous les armes ; au lieu que Philippe jeune & vigoureux, puissant par la grandeur de ses Etats, la richesse de ses tresors, & l'amour de ses peuples, croyoit faire assez pour la seureté de ses Sujets, d'empêcher que ses plaisirs ne fussent troublez, & de procurer à ceux de sa Cour des promenades tranquilles dans ses jardins, & dans les forêts voisines de ses palais, ils ajoûtoient que la France attentive au succés de cette guerre, s'impatientoit de voir si les Espagnols pourroient soutenir l'effort des Allemans pour mettre fin à la Domination Espagnole dans l'Italie. 1568.

Ces plaintes furent si publiques, que Philippe ne les ignora point : il est vray qu'il ne s'en émeut pas davantage, & qu'il dit plusieurs fois à ceux qui luy en parlerent, *qu'il s'étoit persuadé, que plus les Armées qui se jetteroient dans la Flandres, seroient formidables, plus la victoire que le Duc d'Albe luy feroit remporter, seroit glorieuse, & complette.*

1568.

CHAPITRE II.

Le Duc refuse de combattre.

CE Duc se donnoit de grands mouvemens pour répondre à l'esperance de Sa Majesté, & pour empêcher que le Prince d'Orange, déja maître des frontieres du Brabant ne fit quelques progrés dans le païs. Determiné à luy couper les vivres, autant qu'il le pourroit, & à le tenir renfermé dans ses lignes, il vint camper au village de *Brambourg*. Il se retrancha dans ce poste, d'où il couvroit Liége, Tillemont & Louvain, & renverseroit les vastes projets de ce Chef des Rebelles, qui faisoit son capital d'avoir quelque communication avec les Villes, tant pour en tirer des munitions de guerre & de bouche, que pour y entrer par le moyen de ses intelligences, qui étoient grandes.

Le Prince d'Orange qui ne cherchoit que le combat, & qui voyoit dans les longueurs, la ruïne de son Armée, le presentoit chaque jour. Frederic & Ferdinand de Tolede, Vitelli & les autres Officiers le demandoient avec la même chaleur, & representoient au Duc, qu'il étoit de la gloire du Roi, & de la sienne en particulier, de ne le point refuser; qu'il faloit le donner, puisque les Confederez le vouloient; les battre & les chasser de la Flandre: Qu'il ne falloit point attendre que leur temerité se changeât en confiance: Que devenus plus osez ils entrassent dans le cœur du païs, où le Prince trouveroit les esprits d'autant plus disposez à le recevoir, qu'il étoit regardé comme le pere de la Patrie, &

le

le vangeur de la Liberté publique : Que fortifié par le secours des Flamans, & introduit dans les Places, où les Rebelles seroient les plus forts, il seroit bien difficile d'avoir sur luy les moindres avantages ; qu'il faudroit donner de furieux combats, & repandre des torrens de sang pour le chasser ; ce qu'on pouvoit éviter, le défaisant à platte couture, puis qu'il le vouloit, & le faisant repasser la Meuse. 1568.

Ces raisons n'ébranlerent point le Duc ; ce vieux & experimenté Capitaine, qui sçavoit que les Rebelles n'avoient d'ordinaire qu'un feu, qui se ralentissoit bien-tôt, & qui d'ailleurs étoit seur de battre les Ennemis sans mettre l'épée à la main, demeura ferme dans la resolution de n'en point venir à une action generale ; de suivre toûjours de prés l'Ennemy, de luy couper les vivres, & de luy empêcher l'entrée dans les Villes. Il sçavoit que le Prince n'avoit ni places pour se retirer, ni argent ; qu'il n'auroit bien-tôt plus de vivres, & que les Allemans n'étant ni nourris ni payez, se mutineroient, & se retireroient chez eux.

Les deux Armées étoient fort proches, il se donnoit à tous momens de petits combats, où la valeur & la justice triomphoient toûjours de la Rebellion. Le Prince qui croyoit que ces foibles avantages leveroient le cœur aux Espagnols, & les determineroient à combattre, les fatiguoit le plus qu'il pouvoit, leur presentoit le combat, tantôt mettant ses Troupes en bataille prés les retranchemens de leur Camp ; tantôt faisant mine de les vouloir

Le Prince tâche d'attirer les Espagnols à une bataille.

1568. loir attaquer, ou brulant les Villages voisins, & faisant le dégast dans les campagnes prochaines.

Ces mouvemens ne furent point capables de faire venir le Duc au combat; il se contenta de faire escarmoucher, & d'envoyer des partis, seur que les frequens avantages que les siens remporteroient, leur feroient mépriser cette grande Armée, & rabatroient beaucoup de cette bonne opinion, que l'Europe en avoit conçuë.

Petits combats. Vitelli s'étant avancé au milieu de la nuit, à la tête d'un parti d'Espagnols, défit quatre cens des Ennemis, & remplit leur Camp de terreur, & de confusion.

Romero sortit avec son Regiment par l'ordre du Duc d'Albe, chargea quatre Compagnies qui campoient separement de la grande Armée, les tailla en piéces, & força le peu qui en restoit, de prendre la fuite.

Ces heureux succés n'ayant pû faire changer au Duc sa premiere resolution, comme l'avoit crû le Chef des Rebelles, qui fit encore de son côté tout ce qu'il crût le devoir attirer au combat, il fallut décamper. Le Prince fut se loger sur une hauteur; le Duc, auquel il importoit de luy faire quitter ce poste, vint se loger au village de *Squebise*, & fit occuper la nuit suivante par Frederic de Tolede, son fils, une colline, qui commandoit le Camp des Rebelles.

Ce jeune homme s'étoit non seulement acquitté de cet ordre avec toute la valeur & la diligence possible, mais il avoit encore chassé les Ennemis d'un Village situé au pied de cette

cette colline, y avoit mis des Mousquetaires, & fait tirer un profond retranchement, dé- 1568.
fendu par plusieurs demi-lunes, & autres petits forts, dans lesquels il posta de l'Infanterie.

Le canon, mis en batterie sur cette hauteur, foudroyoit les Rebelles, qui d'ailleurs n'étant pas peu incommodez du feu de ce retranchement, décamperent la nuit même; le Duc se mit aussi-tôt à leurs trousses; & sans vouloir de combat, il tâcha de profiter des faux mouvemens, qu'ils pourroient faire dans leur marche.

Ferdinand de Tolede, General de la Cavalerie, donna sur l'arriere-garde avec quatre Escadrons de Cavalerie Legere, & cinq cens Cuirassiers; il poussa vigoureusement les Ennemis; mais les siens que l'ardeur de piller avoit engagez trop avant, le mirent en danger de succomber. Le secours que son pere luy envoya sur le champ, le tira d'affaire fort heureusement; il est vray qu'il en couta la vie à grand nombre de ces avares, mais les Confederez y perdirent prés de sept cens hommes.

Le Duc voulant ôter aux Rebelles toute esperance de se retirer, ou de se fortifier dans les Villes, détacha Julien Romero pour se saisir de *Tongres*. Cette Ville craignant d'être punie avec severité d'avoir favorisé le Prince, ferma ses portes, & ne les ouvrit qu'aprés avoir reçu une amnistie en bonne forme. Cet Officier y trouva plusieurs Chariots chargez de vivres & de munitions de guerre pour le Prince, que cet échec déconcerta. Il fut

Tongres rentre au devoir.

campé

camper dans le Village d'*Almals*, au païs de
1568. Liége, & y fit quelque séjour : Les Generaux des Rebelles faisant un jour la débauche dans ce Camp, l'on vint à parler des Espagnols avec tout le mépris, que peuvent avoir des gens échauffez de vin, qui dans cette occasion battent tout. Le Comte Loüis de Nassaw, qui fut raillé dans cette occasion de sa défaite de Gemmingen, dit, ou pour s'excuser, ou peut-être pour exprimer les veritables sentimens de son coeur, que leurs Ennemis avoient des regards & des armes de Lion, & que le Duc d'Albe étoit l'un des premiers Capitaines du monde. Hoostrate fit un éclat de rire à cette expression, & demanda au Comte, d'un maniere piquante : *Où est donc cette habileté du General ? Où sont ces regards & ces armes de Lion ? Qu'avons-nous éprouvé de semblable ? Nous n'avons encore vû que le dos de ces hommes formidables, ils ne nous ont opposé que des retranchemens : Croyent-ils que ce soit le veritable moyen de battre de braves gens, qui sont maîtres de la Campagne, & qui ont les armes à la main ?* Loüis à qui le vin n'avoit pas encore troublé la raison, répondit froidement : *Cette froideur & cette patience de nos Ennemis nous perdra, ils sont comme enchaînez, & éprouvent leurs forces dans leur Camp ; mais au moment que le Duc d'Albe les lâchera, vous sentirez, Comte, qu'ils ont des regards & des armes de Lion : Ils ne transporteront point ces retranchemens en pleine campagne ; ils nous pressent à present par derriere, mais ils ne refuseront pas de nous attaquer en face, & d'éprouver qui de nous ou d'eux est preferable dans l'occasion.*

CHA-

CHAPITRE III.

1568.

Le Prince va au devant de Genlis.

PENDANT que les Generaux se délassoient, par ces plaisirs, des fatigues de la guerre, le Prince moins guai pensoit à décamper pour aller au devant de Genlis, qui luy amenoit des secours de France. Il déboucha son Camp le 28. jour de son entrée dans le Brabant, & manqua de prendre en chemin, quatre ou cinq places, dont il avoit promis le pillage à ses Troupes pour le payement des montres qui leur étoient duës. Ces mauvais succés mutinerent les Allemans, qui demanderent, avec insolence, leur paye & des vivres. Le Prince n'en ayant pas à leur donner, ils le menacerent fortement, & il s'en trouva un assez hardi pour luy tirer un coup de mousquet ; mais par un bonheur extrême la bale donna dans la garde de l'épée du Prince, & ne fit aucun mal. Voyant qu'il n'y faisoit plus bon pour luy, il se sauva suivi d'un petit nombre de ses Ecuyers, au centre d'un Regiment d'Infanterie Walonne qui le défendit. La mutinerie auroit peut-être duré plus long-tems, si un Courier ne fût arrivé quelques heures aprés, & n'eût appris que le Baron de Genlis ayant, par de longs détours, heureusement évité la rencontre des Ennemis, approchoit à la tête de cinq mille hommes de pied & de deux mille chevaux François, l'élite des Huguenots de ce Royaume.

Cette bonne nouvelle ramena un peu les esprits. Le Prince d'Orange qui parût peu

1568. aprés, acheva de les calmer par de belles promesses; aprés quoy il décampa pour recevoir ce secours. Il prit la petite ville de *Saint-Tron*, tira des sommes considerables de son Abbé, & des principaux de la Ville, exigea de grosses Contributions du Païs de Liége, & se rendit Maître de Tillemont. Il étoit dans la derniere impatience de joindre Genlis, qui n'en étoit qu'à une lieuë, mais comme la *Gethe* étoit debordée, & que le Duc d'Albe le pressoit par derriere, il n'y voyoit pas de grandes facilitez : il resolut neanmoins de passer cette riviere à quelque prix que ce fût. Il fit prendre les devants à ses bagages, posta cinq mille Arquebusiers, & quelques Mousquetaires dans les Jardins & dans un Village, qui commandoit la riviere, qu'il envoya sonder, & ayant mis sa Cavalerie à la tête sur les aîles & à la queuë, & son Infanterie au milieu; il commença de passer cette riviere, qui est petite, à la verité, mais cependant tres-commode, & dont il est assez important d'être maître.

Combat de la Gethe.

Le Duc qui suivit l'Ennemy de prés, fit observer cés mouvemens, & reconnoître le terrain : il remarqua que ce lieu étoit propre à se faire battre entierement, ou à remporter une victoire complette : Mais son experience, sa conduite, la grandeur de son courage, & la valeur de ses Troupes ne luy laissoient aucun sujet de crainte : Il fit avancer d'Acunha avec un détachement de Cavalerie pour charger l'Ennemy, & retarder son passage, autant qu'il luy seroit possible. Il mit ensuite son Armée en bataille, & luy donna toute

toute l'extension que l'inégalité du terrain luy pût permettre, & luy ordonna de ne pas branler de son poste, qu'au moment qu'il en donneroit le signal. Cela fait, il fut encore une fois reconnoître les Ennemis : Le Baron *de Chevreray*, qui étoit à la tête avec son Regiment, desaprouva ces longueurs, & dit au Duc avec une liberté, qui luy étoit fort naturelle : *Vous ne connoissez pas la fortune, ou vous n'osez, Monsieur, embrasser la victoire qu'elle vous presente, & qui vous doit coûter si peu.* 1568.

La liberté de cet Allemand ne choqua point le Duc d'Albe ; il prit au contraire sujet de loüer ce beau feu, & cette grandeur d'ame, qu'il faisoit paroître, mais en même tems il arrêta l'impetuosité des Officiers qui le prioient de les mener au combat ; il arrêta, dis-je, leur impetuosité par un discours à peu prés semblable à celuy qu'il fit sur les bords du Tronto à ceux de son Armée, qui vouloit qu'il allât sur le Champ attaquer le Duc de Guise. Il leur promit neanmoins qu'il n'échapperoit point cette occasion de défaire les Rebelles, mais qu'il falloit attendre son Infanterie, de peur que l'impatience ne leur fit perdre une victoire, qui leur étoit presque seure.

D'Acunha, qui étoit allé reconnoitre tout ce qui pouvoit faciliter la victoire, ou l'empêcher, vint rapporter au Duc, qu'il avoit trouvé un Païsan irrité contre le Prince d'Orange pour en avoir reçu quelques dommages ; que ce Païsan qui paroissoit homme de tête, qui connoissoit les guez de la riviere,

M 2 luy

1568. luy avoit appris qu'elle étoit fort grosse, & que le Prince ne pourroit faire repasser son Armée sans tout risquer: Qu'enfin cet homme sçavoit la Langue Espagnole, & s'étoit offert à luy servir de guide, & à luy montrer un gué. Le Duc reflechissant alors sur cette Providence, qui luy avoit autrefois fait trouver un Païsan, irrité pour luy montrer le gué de l'Elbe, & luy faciliter par ce moyen la défaite du Duc de Saxe, & qui luy en amenoit un autre pour luy enseigner les endroits par où il pourroit en seureté aller défaire le Chef des Rebelles de Flandre, comme le premier l'étoit de ceux d'Allemagne, se tourna vers Frederic, Marquis de Coria, son fils; le commanda avec d'Avilla, Brachamont, & Robles, pour chasser les Ennemis de la hautour & des jardins; & leur donna pour cette expedition six pieces de Campagne.

Frederic chargea les Ennemis par le front avec mille Espagnols; d'Avilla prit un détour avec quatre cens hommes de la même Nation, & vint aussi les charger, Brachamont & Robles suivis de huit cens Walons les prirent en flanc; les chasserent d'un bois prochain, battirent un de leurs Escadrons qui alloit entrer dans la riviere, & mirent en fuite quelques Brigades, qui parurent à l'entrée du bois.

Le Marquis de Coria voyant tout en desordre parmi les Rebelles, attaqua leurs lignes, & se rendit maître d'une des barrieres de leur Camp, aprés avoir taillé en piéces ceux qui la gardoient. Il se joignit ensuite à Brachamont & à Robles, rangea ses Troupes

pes

pes en bataille ; mit à la tête deux Escadrons, & recommença la charge. Il envoya en même tems un Officier apprendre au Duc, son pere, que les Ennemis étoient en fuite, que les plus braves venoient de tomber sous ses coups, que leur Infanterie étoit dispersée, & la Cavalerie prête à se sauver, quoy qu'elle ne vît aucun endroit pour le faire ; qu'enfin la victoire étoit seure, s'il s'avançoit avec son Armée, & s'il vouloit bien devoir cet avantage à son fils. 1568.

Le Duc ravi dans le fonds de le voir commencer si heureusement, & donner à la premiere occasion qu'il avoit eue de se signaler, tant de preuves d'une veritable grandeur d'ame, & de beaucoup d'ardeur, marqua neanmoins une colere extrême, & renvoya brusquement l'Officier avec ce mauvais compliment : *Allez dire à mon fils, qu'il n'engage point un pere vieilli dans le métier, à une entreprise de jeune temeraire : qu'il retienne ses Troupes au bord de la riviere, & qu'il ne me fasse pas importuner davantage pour marcher aux Ennemis ; car je jure que j'enverrois au supplice celuy qui seroit assez osé pour m'en parler de sa part.*

Il permit neanmoins à quelques Volontaires de qualité de courir au secours de Frederic, comme de leur propre mouvement & sans drapeaux, & défendit à Ferdinand de luy envoyer d'autre secours.

Le Prince d'Orange, touché de ce mauvais succés, fit élever une batterie sur une hauteur, qui commandoit tout le rivage ; d'où il délogea bien-tôt les Espagnols.

1568. Ils alloient se jetter dans la riviere, lors que Frederic reçut les ordres du Duc, il se retira tout chagrin, & fut decharger sa colere sur ceux qu'il avoit déja rompus : Ils étoient environ quatre mille hommes commandez par le Comte d'Hoostrate, & par Roberval : Ils venoient de se r'allier, & s'avançoient en bon ordre vers la riviere. Le Marquis les chargea ; & comme leur consternation étoit extrême, ils ne rendirent presque point de combat, ils se jetterent dans la Gethe avec un desordre, qui couta la vie à un grand nombre d'entre eux. L'on croit que les Rebelles perdirent prés de trois mille hommes en cette occasion, & l'on a voulu faire croire, que le Duc n'avoit eu de tuez que trente Soldats, & deux cens de blessez.

Le Colonel *Roberval* fut blessé, & pris. Ayant été convaincu de plusieurs crimes, il eût la tête tranchée à Bruxelles : *Antoine de Lalain* Comte de Hoostrate fut blessé d'un coup de mousquet, & en mourut aprés avoir abjuré ses erreurs. On tient que le Comte Loüis de Nassaw, l'étant allé visiter peu avant sa mort luy demanda en raillant, s'il n'étoit pas vray que le General des Espagnols étoit d'une rare sagesse ; que ses soldats étoient invincibles, & qu'ils avoient des regards & des armes de Lion, & que Hoostrate indigné d'une raillerie si à contretems & si fade, luy répondit : *Il n'est plus temps, Monsieur, de me railler d'une maniere si piquante, vous n'auriez pû me traiter plus durement quand j'aurois été jusques à ce vôtre ennemi declaré. Je me meurs, Comte, & mes douleurs*

Mort & belles paroles du Comte Lalain.

sont

sont assez vives sans les accroître encore : mais quand nous sentons la main de Dieu s'appesantir sur nous, adorons-le, & reconnoissons que nos crimes seuls nous attirent cette punition, & ces disgraces. Je le sens aujourd'huy : j'éprouve sa puissance ; ce sera pour vous demain ; car, Monsieur, ce n'est point le destin qui nous attire ces malheurs, c'est la Providence d'un Dieu justement irrité, qui nous châtie quand elle le juge à propos. 1568.

Il resta environ cent cinquante soldats deça la Gethe, qui se retirerent dans une maison voisine ; ils y furent sommez de se rendre, mais ayant voulu qu'on les assurat au moins de la vie, Frederic fit mettre le feu à cette Maison, les plus braves se jetterent par les fenêtres, & furent tuez par les Espagnols les plus lâches se laisserent bruler ; on tient que la plûpart s'entretuerent.

CHAPITRE IV.

Tous les Officiers crurent que le Duc auroit entierement defait les Ennemis, s'il avoit voulu faire passer la riviere, l'on dit hautement qu'il vouloit tirer la guerre en longueur pour être toûjours necessaire à Sa Majesté, dont-il sçavoit être consideré qu'à cause qu'il luy étoit absolument utile. Les soldats paroissoient les plus mécontens ; comme ils n'avoient aucune des raisons qui obligeoient leur General à temporiser, ils étoient au desespoir de voir échapper un Ennemi, dont la défaite leur paroissoit aisée.

Les Officiers blâment la conduite du Duc.

Luy qui sçavoit la ruine des Rebelles iné-

1568. vitable, ne vouloit point s'exposer au hasard de perdre, avec une bataille, tous les Païs-Bas, qui auroient incontestablement été le fruit de la victoire du Prince, lequel en cas d'une défaite ne perdoit que des soldats, perte que l'Allemagne & la France auroient bien-tôt reparée.

Il méprisa les bruits importans; néanmoins dans les conversations ordinaires il dit hautement, qu'au commencement de Novembre il attaqueroit les Rebelles, lors affoiblis par le manque de vivres, le travail & les maladies, si ces incommoditez & celles qu'il leur preparoit, ne les faisoient sortir des Païs-Bas avant ce tems-là.

Le Prince d'Orange, chagrin du mauvais succés de cette journée, & du malheur de Roberval & du Comte d'Hooftrate, fut camper à Saigne, où il fut joint le même jour par les François.

Le Prince d'Orange entre dans le Brabant

Avec un renfort si considerable il reprit la route du Brabant, dans le dessein de prendre Louvain ou Bruxelles, pour, du pillage, ou des contributions de ces grandes villes, rétablir son Armée, qui se trouvoit dans un état pitoyable: les blessez, n'étant point, ou mal pansez, & n'ayant pour toute nourriture, que des choux, des carottes ou d'autres racines, moururent presque tous, & causerent dans l'Armée une espece de peste qui fit perir bien du monde.

Le Duc instruit par ses Espions des desseins du Chef des Rebelles, & des calamitez de son Armée, le fit suivre par Ferdinand de Tolede

Tolede son fils, avec deux mille hommes de pied & presque toute la Cavalerie; & fut camper sous Louvain avec le reste de l'Armée. Ce fils l'ayant rejoint, il se donna tout entier à couper les vivres aux Rebelles, & à s'assurer de toutes les villes voisines. Il envoya dans Tillemont le Seigneur de *Hierges*, fils du Comte de Barlemont, avec un Regiment de Walons. Mondragon & le Seigneur *de Xavors* eurent ordre de défendre Louvain, & le Comte de Rœux fut chargé du soin de garder Bruxelles. D'Hierges étant trop foible dans le Tillemont, le Duc luy envoya Dom *Octave Curse* avec quatre Compagnies de Chevaux-Legers. 1568.

Ces precautions mirent le Prince d'Orange presqu'au desespoir, & luy firent former le dessein d'attaquer le Duc d'Albe dans son Camp. Ce projet paroissoit juste & bien digeré, car le Duc avoit à peine dix mille hommes, mais aguerris, & si bien retranchez qu'ils auroient pû, quoy qu'en plus petit nombre, faire échoüer une Armée de beaucoup plus forte, que celle des Rebelles.

Il veut attaquer le Duc d'Albe.

Leur Chef les ayant fait reconnoître n'y pensa plus; il chercha seulement moyens de repasser la Meuse, considerablement grossie par les pluyes, & dont tous les passages étoient occupez par les Espagnols. Ceux de Liége étant maîtres de leur pont, il les pria de luy en accorder le passage : mais eux qui le haïssoient, & qui étoient soutenus par douze Enseignes des Troupes du Duc, que commandoient Möndragon & le Seigneur de Hierges, ne l'écouterent pas. Il resolut de l'empor-

Les Liégeois luy refusent leur Pont.

1568. l'emporter de force, persuadé que le Duc étoit encore sous Louvain, lors qu'il apprit avec douleur qu'il n'étoit qu'à quatre lieuës de luy, & qu'il s'avançoit à grands pas. Il n'ajoûta point foy à ce rapport : il ne peut croire une telle diligence ; il estima que ce n'étoit que quelque Cavalerie, que ses coureurs épouvantez avoient pris pour l'Armée entiere. Dans cette prévention il vint à la tête de la Cavalerie, charger celle du Duc : ce combat fut d'abord opiniâtre ; mais ayant vû l'Infanterie s'avancer pour l'attaquer, il reconnut qu'il avoit toute l'Armée Catholique en tête, Il fit retraite en fort bon ordre, & déchargeant sa colere sur les Liégeois, il pilla leur plat-païs, y amassa des vivres, & s'attira beaucoup d'indignation.

Il prend la route de la France.

Ne voyant rien à faire pour luy dans le Brabant, il crût devoir passer en France avec son Armée, y joindre le Prince de Condé qui venoit de commencer la troisiéme Guerre Civile, pour aprés avoir forcé Sa Majesté Tres-Chrêtienne d'accorder aux Huguenots tout ce qu'ils demandoient, fondre sur les Païs-Bas, avec toutes les forces du Parti. Il prit pour ce sujet sa marche au travers du Hainaut, renversant tout ce qui se trouvoit sur sa route, sans épargner ni les amis ni les Lieux sacrez. Genlis s'attachoit uniquement à la destruction des Temples & des Maisons consacrées à Dieu, & ce fut presque l'unique occupation de cet Heretique, qui par une impieté sans exemple, se faisoit appeller *le Vicaire de la nouvelle Religion, & l'Interprête de Dieu.* Il fit raser l'Eglise de Saint Hubert,

&

& tenta de brûler les Reliques de ce grand Saint, dont les personnes, frappées de la rage, invoquent l'assistance avec tant de confiance & de succés. Son crime ne demeura pas long-tems impuni, à peine fut-il entré dans la France qu'il mourut. 1568.

Le Duc d'Albe, informé du dessein des Confederez, fit un gros détachement de Cavalerie, qui eût ordre de rompre tous les moulins, de faire transporter les vivres dans les Villes, & de défendre ces mêmes Villes, en cas qu'elles fussent attaquées par l'Ennemy. Il dépêcha un de ses Gentils-hommes à la Cour de France, pour prier Charles IX de faire ses efforts pour empêcher qu'un Ennemy si cruel n'entrât point en France, & de luy opposer seulement la Cavalerie qu'il luy avoit promise au commencement de la guerre; mais ce fut en vain, Charles étoit déja trop occupé. Le General Espagnol auroit bien voulu prendre les devants sur les Rebelles, mais ses Troupes étoient tellement fatiguées, qu'elles avoient beaucoup de peine à les suivre. D'Acunha que Ferdinand avoit détaché, les inquieta souvent, & avec ses six cens chevaux il n'échappa aucune occasion d'enlever les paresseux, ou ceux qui s'écartoient. Il ne fut pas toûjours heureux, & le Soldat qui méprisoit un Ennemy si souvent battu, alla se faire battre à son tour. Roderic d'Avalos fut tué; d'Avila fut dangereusement blessé; d'Acunha ne fut pas sans peril; cependant il recueillit les débris, & fortifié de nouvelles troupes, il continua le même manege.

M 6 Enfin,

1568.

Il arrive dans le Cambresis.

Enfin, malgré tous ces obstacles, le Prince d'Orange arriva dans le Cambresis, & fut attaquer le Quesnoy. *Jean Voort*, simple Capitaine, mais homme de cœur & de tête, défendoit cette petite Place avec trente soldats: le nombre des Rebelles ne fut point capable de l'épouventer, ni de le faire changer de dessein, car il étoit persuadé qu'ils ne s'amuseroient point à un siége dans les formes; il s'avisa, pour les faire retirer, de faire paroître sur le rampart avec des armes, non seulement les Bourgeois, mais encore leurs enfans & leurs femmes, ausquelles il fit prendre des habits d'hommes, & leur ordonna de reparer avec de la terre & des fascines, les brêches que feroit le canon des Assiégeans.

Belle action.

Le Capitaine *Molien* passa, suivi de deux cens hommes, au travers du Camp des Confederez, & se presenta aux portes de la Ville. Voort, surpris d'une action si hardie, ne la crût point: il s'imagina que c'étoit un stratagême des Rebelles pour le surprendre plus aisément; il demanda à Molien qui il étoit, & de quelle part il venoit? Ce Capitaine outré de cette demande, luy repartit: *Tu vas voir qui je suis, d'où je viens, & qui m'a envoyé.* Il chargea en même tems les Rebelles, & aprés en avoir couché grand nombre sur le carreau, il fut reconnu, & Voort le reçut dans la Ville, comme en triomphe.

Le Prince au desespoir de ce que tout s'opposoit à ses desseins, leva le siége, & fut camper sous Saint-Quentin, dans le dessein de favoriser les entreprises du Prince de Condé.

CHA-

1568.

CHAPITRE V.

LE Duc d'Albe, qui penetroit sans peine les projets des Rebelles, les poursuivit jusques aux frontieres de la France, & campa prés la forest de Marneüil : Il dépêcha pour la seconde fois à la Cour de France prier Sa Majesté de luy permettre d'entrer dans son Royaume pour suivre les Ennemis communs des deux Rois ; le Prince ne menaçant pas moins les Catholiques de France que les Provinces des Païs-Bas. Il fit aussi prier le Gouverneur de Guise, de luy donner passage au travers de sa Place, pour aller aux Ennemis de leurs Maîtres, & de luy fournir des vivres en payant, mais tout fut inutile; Charles IX. ne crût point qu'il fût de la bonne politique de donner entrée à un Allié si puissant dans ses Etats, & de faire devenir ses Provinces frontieres le theatre d'une guerre, dans laquelle il n'avoit aucune part.

Le Duc d'Albe prie Charles IX. de luy permettre de suivre le Prince dans la France.

Le Prince d'Orange réduit à l'extrémité, ne pouvant retenir plus long-tems les Allemans, qui demandoient avec violence du pain & de l'argent, vendit sa vaisselle, mit en gage ses équipages, & ceux de quelques Seigneurs de son Parti, & rompit son Armée au commencement du mois de Novembre : Il se retira luy même en France, escorté d'un petit corps de Cavalerie, qui luy étoit entierement dévoüé.

Le Prince licentie ses Troupes.

Jamais on n'a vu d'Armée plus malheureuse, que le fut celle du Prince ; battuë partout sous ordres, & à demi-ruïnée par la faim, les

Etat de l'Armée Protestante.

1568. les fatigues & les maladies. Il ne l'eût pas plûtôt abandonnée, que les Soldats, qui étoient la plûpart sans chevaux, demi-nuds, presque sans argent, & haïs de tout le monde, se mirent en marche par petites bandes pour se retirer. Les Païsans leur firent une si rude guerre, & la Cavalerie que le Duc envoya jusques au fond de l'Alsace pour leur couper chemin, en tua un si grand nombre, qu'on tient qu'à peine cinq mille hommes se sauverent de ce grand nombre d'Allemans, & se retirerent dans leurs maisons.

Le Duc revient à Bruxelles.

La fuite du Prince d'Orange fut bien-tôt sçuë de toute l'Europe: elle fournit assez long-tems matiere de conversation, & fit paroître dans tout son éclat la conduite sage du Duc d'Albe, qui sans donner rien au hazard, ni risquer par une bataille le salut des Païs-Bas, avoit conservé ses Troupes, & défait plus entierement celles des Rebelles, que s'il les avoit taillées en piéces en plusieurs rencontres.

Il rentra dans Bruxelles en triomphe; il y donna ses premiers soins à reconnoître l'auteur de ses victoires. Il ordonna des jours de prieres pour remercier Dieu, & rendre ses actions de graces à la Sainte Vierge, pour les insignes bienfaits qu'il en avoit reçus. Quitte de ce pieux devoir, il distribua les quartiers d'hyver à son Armée, paya le reste des montres duës à la Cavalerie Allemande, & à deux Regimens d'Infanterie de la même nation, & leur permit de se retirer. Il reconnut les bons services dés principaux Officiers de ses Troupes par ses liberalitez, & par tous

les

les honneurs qu'il étoit en son pouvoir de leur accorder, & leur fit esperer que la Cour les éleveroit à des Charges plus éminentes. 1568.

Il avoit écrit quelques jours auparavant à Sa Majesté Catholique, qu'il étoit important au bien de ses Etats, qu'elle donnât aux Flamans des marques de ses liberalitez, aprés en avoir donné de suffisantes de sa severité, que cette bonté regagneroit tous ceux qui paroissoient encore alienez, & attacheroit plus fortement ceux qui n'avoient pas encore manqué à leur devoir.

Ses Conseils sont mal reçus de Sa Majesté.

Tout salutaire qu'étoit ce conseil, il demeura sans effet, & fit même quelque tort au Duc : Roderic & Spinosa, ses envieux perpetuels, remontrerent au Roy, que le Gouverneur des Païs-Bas vouloit, procurant des graces, aux Flamans, se faire regarder comme l'auteur de tout ce qu'ils recevroient ou de tout ce qu'ils avoient reçu d'avantageux, & rejetter sur Sa Majesté le blâme de toutes les actions de severité, que par ses liberalitez à contretems il épuisoit les Finances, desquelles on auroit bien-tôt des besoins pressens pour la continuation d'une guerre, qu'il n'avoit pas voulu finir, ayant obstinement refusé d'attaquer le Prince d'Orange, dont la défaite étoit inévitable. Ils insisterent que le procedé du Duc étoit moins l'effet de sa prudence, que la production de sa superbe, qu'il vouloit seulement traîner la guerre en longueur pour se rendre necessaire plus long-tems, & achever la ruine d'un païs, qui ne souffroit déja que trop de cette guerre.

L'ava-

1568. L'avarice du Roy & les remontrances de ces deux Ministres l'emporterent sur les bonnes intentions du Duc; Sa Majesté le congratula de sa victoire, mais elle luy commanda en même tems de cesser ses liberalitez, & de ne l'en importuner pas davantage. Cet ordre chagrina le Duc, & irrita les Flamans ces peuples ayant remarqué que le Roy, ne faisant aucune difference entre les coupables & ceux qui ne l'étoient pas, destinoit des supplices à tous en general, & n'accordoit de récompenses qu'à ses autres Sujets. Cette prévention les aigrit, & ils se confirmerent dans la resolution de faire connoître à Sa Majesté quels hommes il méprisoit.

Le Duc qui penetra leurs sentimens, tâcha de les faire échoüer, il pressa la construction des Citadelles, & alla visiter celle d'Anvers, dont les ouvrages étoient dans leur perfection: il y fit entrer une Garnison fidele, de l'artillerie, des munitions de guerre & de bouche, & y mit pour Gouverneur le brave d'*Avila*.

Le Duc envoye des secours à Charles IX.

La tranquillité rétablie dans les Païs-Bas, il envoya au secours de Charles Neuf vivement pressé par les Huguenots, le Comte de *Mansfeld*, à la tête de deux mille Chevaux, & de trois mille hommes de pied. Ces Troupes rendirent de fort bons services à Sa Majesté Tres-Chrêtienne, qui leur dût en partie le gain de la *Bataille de Moncontour*, car le Comte Loüis de Nassaw ayant fait plier l'aisle qui luy étoit opposée, & la poussant avec vigueur, Mansfeld chargea ce Comte avec ses Flamans, le battit & le mit en fuite; cet avan-

avantage faisant reprendre cœur à ceux qui avoient plié, & animant les autres, ils chargerent si brusquement les Huguenots, qu'ils les défirent entierement. 1568.

Sa Sainteté non contente d'avoir donné de grands éloges à la belle conduite du Duc d'Albe dans cette guerre, voulut luy prouver d'une maniere plus sensible jusques à quel point elle l'estimoit, combien elle faisoit cas du service qu'il venoit de rendre à toute l'Eglise, & le gratifia d'un chapeau rouge, d'une épée d'or enrichie de diamans, & d'un rameau d'or: Presens beaucoup moins estimables par leur prix, que par leur destination, les Saints Peres ne les accordant d'ordinaire qu'aux Souverains, & extraordinairement aux Capitaines d'un rang & d'un merite distingué, les ont bien servi l'Eglise. Le Duc qui sçavoit estimer les choses, fit un grand cas de celle-cy, il voulut les recevoir avec toute la pompe & la magnificence possible. La ceremonie s'en fit dans la Cathedrale de Malines: l'Archevêque de cette Ville ayant celebré pontificalement la Messe, les luy remit entre les mains, aux fanfares des trompettes, au bruit de l'Artillerie, & aux acclamations de la Noblesse & du Peuple, qui remplissoient ce vaste Temple.

Il reçoit du Pape un chapeau beni, une épée, & un rameau d'or.

Il les fit porter quelques années aprés dans le Tresor de l'Eglise de Saint-Etienne à Salamanque, dont les Ducs d'Albe sont fondateurs, où ils ont leurs sepultures, & qu'ils ont enrichie de tant d'ornemens magnifiques, de vases precieux, & de riches presens, qu'il semble qu'on ne puisse plus y ajouter.

CHA-

1568.

CHAPITRE VI.

Le Duc fait mettre sa Statuë dans la Citadelle d'Anvers.

APRE'S des victoires si échantes, & des presens si honorables, le Duc se persuada qu'il manquoit encore quelque chose à sa gloire: Il fit élever au milieu de la Place d'armes, de la Citadelle d'Anvers sa Statuë en bronze, se persuadant qu'elle y seroit un monument éternel de ses hauts faits. Mais en vain se flatte-t-on de la durée d'une Statuë dans un lieu, où l'original n'est point aimé; mille exemples fameux nous prouvent assez, qu'elle ne subsiste qu'autant que l'autorité de celuy qu'elle represente, se fait sentir.

Description de la Statuë.

Cette Statuë, haute de quinze pieds, & faite des gagnez à la bataille de Gemmingen representoit le Duc au naturel, & parfaitement bien: on le voyoit la tête decouverte, le bras droit nud & étendu vers la Ville, dans l'action d'un homme qui menace, ou qui donne la paix. (Ce sont les deux applications que l'amour & la haine ont fait à cette posture.) Elle fouloit aux pieds deux Statuës renversées, lesquelles se faisoient remarquer à leur grand nombre de mains, remplies de bourses, de haches, de besaces, de faisceaux d'armes, & de toutes ces autres Devises prises par les *Gueux*. (C'est ainsi que se firent appeller les Rebelles de Flandre, & nous leurs donnerons souvent ce nom dans la suite de cet Ouvrage.) Le visage de ces Statuës étoit couvert de masques, & à leur col pendoient plusieurs écuelles de Gueux.

Cette Statuë, & celles qu'elle fouloit aux pieds,

pieds, ont fourni une abondante matiere de Critique à *Strada*, & aux Auteurs, qui, comme luy, n'ont pas aimé le Duc d'Albe. 1568.

Pour moy, qui ne fais point ici son éloge, mais qui écris fidelement l'histoire de sa Vie, je ne m'amuseray point à refuter tous les sens injurieux à sa memoire, que ses Envieux, ou ceux qui n'ont point penetré ses veritables sentimens, ont donné à ces deux figures renversées.

Explication de la Statuë.

Je me persuade donc, qu'il a voulu informer la Posterité, qu'il avoit foulé aux pieds & terrassé l'Heresie & la Rebellion, mais non les Flamans qu'il estimoit. Dans ce sens il leur avoit fait porter toutes les differentes devises par lesquelles les Confederez, de quelle quatre qu'ils fussent, s'étoient fait distinguer pour faire voir, non qu'il avoit triomphé de tous les ordres de la Flandre, mais qu'il avoit dissipé ce furieux cahos qui alloit mettre ce riche Païs dans le plus affreux des desordres Ce masque donnoit assez à entendre qu'il ne designoit personne, mais qu'il faisoit seulement connoître le crime commun, ou peut-être vouloit-il nous insinuer, que l'Heresie & la Rebellion étant épouvantables par elles mêmes, se couvrent la premiere du masque de reforme & de charité ; & la seconde de l'apparence de bien public, & de l'amour de la Patrie, pour entraîner plus facilement les Peuples.

La main droite du Duc nuë & desarmée marquoit la paix, sa tête & son visage decouverts exprimoient la sincerité de son affection

1568. fection pour les Peuples, que le Roy luy avoit soumis: il n'avoit le corps armé, que pour faire comprendre que si ces Peuples refusoient la paix, qu'il leur offroit, & méprisoient son affection, il sçauroit les retenir dans leur devoir, les armes à la main. Ainsi montrant & élevant son bras droit nud & sans armes, & abaissent le gauche, qui étoit armé, il donnoit la premiere place à la clemence & à la douceur.

Cette Statuë étoit élevée sur un pied-estal de marbre. On y lisoit l'inscription suivante:

Inscription de la Statuë.

A Ferdinand Alvarez de Tolede, Duc d'Albe, Gouverneur des Païs-Bas pour Philippe Second, Ministre & Serviteur tres-fidele d'un tres-bon Roy: Pour avoir éteint la Rebellion, dissipé & chassé les Rebelles, rétabli la Religion, rendu à la Justice toute son autorité, & affermi la Paix dans les Provinces.

Sur les autres faces de ce pied-estal, étoient gravées des lettres & des hieroglifiques, ausquels la passion a donné des sens tout opposez; & au bas étoit en caracteres d'une moindre grosseur: *Ouvrage de Jungeling, fait du canon pris sur les Ennemis.*

Les Ministres blâment la conduite du Duc.

Ces titres pompeux choquerent non seulement les peuples de Flandre, mais ils reveillerent encore la jalousie de Roderic & de Spinosa. Eux qui n'avoient à la Cour d'occupation plus serieuse que celle de passer agreablement leur tems, & de contribuer en quelque chose aux plaisirs de Sa Majesté, trouvoient à redire qu'un homme qui prodiguoit chaque jour sa vie pour les mettre tous

en

en seureté, élevât des monumens à sa gloire : Ils blâmerent hautement la conduite du Duc, sans penser neanmoins qu'il decrioient celle de toute l'Antiquité. Alexandre fit élever ses Statuës, & celles de ses Capitaines dans les Villes qu'il conquit, & ordonna même qu'elles fussent adorées. On a vu celle de Pompée dans les Pyrenées, où ce grand Homme l'avoit fait dresser. Rome étoit pleine de celles des Cesars & de ces fameux Conquerans, qui avoient porté si loin les bornes de sa domination Athenes & les autres Villes de la Grece comptoient dans leurs ramparts un tres-grand nombre de Statuës des Capitaines celebres, & des Orateurs, ou Poëtes distinguez. Constantin le Grand, Theodose, & plusieurs autres Princes, dont la moderation est si generalement admirée, se sont fait élever des Statuës, & ont immortalité, par ces monumens, leurs conquêtes & leurs victoires. Enfin l'Histoire nous fournit mille exemples. Le Comte *de la Roche*, dit que Philippe Second & le Duc d'Albe étoient convenus, que le Duc se feroit ériger une Statuë, qui seroit ensuite renversée par ordre du Roy, afin de regagner par ce moyen l'amitié des peuples, & faire tourner sur le Duc toute leur aversion : mais celá n'est point du tout croyable, le Duc étoit trop fier pour mettre sa gloire en compromis sa complaisance n'alloit point jusques à une telle bassasse : Philippe éoit trop éloigné de ces manieres ; & ce dessein étoit trop pueril, & trop ridicule pour entrer dans l'ame d'un si grand Roy.

1568.

CHA-

1568.

CHAPITRE VII.

L'Empereur demande le rappel du Duc.

LES Princes d'Allemagne, informez que le Prince d'Orange avoit du pis, & qu'il alloit succomber sous les armes du Duc, prierent l'Empereur Maximilien d'interposer son autorité pour faire cesser cette guerre, & pacifier les Païs-Bas, sur lesquels il devoit avoir toute autorité, puis qu'ils relevoient de l'Empire. Ils luy representerent fortement, que cette affaire interessoit trop la Liberté Germanique; qu'il étoit impossible, que la basse Allemagne ne fut fort incommodée de cette guerre; qu'il n'y avoit pas de doute, que, la Flandre soûmise, l'Empire ne fut ruiné; qu'ainsi il falloit armer; que s'il n'y vouloit pas consentir, & qu'il preferât la grandeur de sa Maison, & la puissance de la Monarchie Espagnole, qui seule passoit pour maintenir sur sa tête la Couronne Imperiale, ils leur opposeroient de puissantes Armées, l'Allemagne ayant des Capitaines & des Soldats; ils le menacerent qu'en cette occasion ils éliroient un Roy des Romains, qui n'ayant que de foibles menagemens à garder avec la Maison d'Autriche, obligeroit l'Espagne à laisser en paix ses Sujets des dix-sept Provinces.

L'Empereur, surpris & épouvanté d'un compliment qui menaçoit en même tems la Maison d'Autriche & la Religion, eût peur que les Princes d'Allemagne, sur-tout les Protestans, ausquels la puissance de sa Maison étoit en même tems odieuse & formidable,

ble, ne prissent un Roy des Romains dans une famille ennemie, ou peut-être heretique. 1568.
Il envoya l'Archiduc Charles, son frere puîné, à la Cour d'Espagne, demander à Philippe Second le rappel du Duc d'Albe, dont la cruauté avoit irrité non seulement la Flandre, mais encore l'Allemagne, & le prier en même tems de donner pour Gouverneur à ces Provinces un Prince de la Maison d'Autriche, toûjours chere, & toûjours respectable aux Flamans: Il luy representa que les Princes d'Allemagne avoient resolu, en cas d'un refus, de se choisir un Roy des Romains dans une autre famille que celle d'Autriche, qu'ils n'aimoient plus: Qu'ils sembloient designer le Roy de France, qui selon toutes les apparences, devenu maître de l'Allemagne, le seroit bien-tôt des Païs-Bas, les peuples cherchant par-tout un joug plus supportable, que celuy qu'on vouloit leur imposer, & des Maîtres qui approchassent plus de leurs moeurs.

Philippe, qu'une longue experience avoit rendu le Prince le plus politique & le plus penetrant qu'eût encore eu la Maison d'Autriche, reconnut bien-tôt que les avis de l'Empereur ne tendoient qu'à faire donner le Gouvernement des Païs-Bas à un des Princes ses freres. Il étoit fort resolu à ne le pas faire, de crainte que ce Prince, las d'être Sujet, ne voulut s'emparer de ces grandes & riches Provinces, & en faire un Royaume: neanmoins pour ne pas faire voir aux Allemans, qu'il n'étoit ni persuadé par leurs remontrances, ni ébranlé par leurs menaces, il dit

Il ne l'obtient point.

1568. dit au Prince qu'il en parleroit à son Conseil, & traîna le plus qu'il peut, cette affaire en longueur.

Il la fit neanmoins agiter, & même plusieurs fois; il se trouva des gens qui furent d'avis d'ôter non seulement au Duc d'Albe le Gouvernement des Païs-Bas, mais même de le punir de sa severité, pour regagner par la perte d'un seul homme, l'affection de tout un peuple, & faire tomber sur ce même homme le blâme de tout ce qui s'étoit fait de desagreable aux Flamans & aux Princes de l'Empire.

Ces avis déplût au Cardinal de Spinosa; il crût bien qu'on devoit rappeller le Duc, ne luy pas même rendre d'honneurs, ni témoigner de gratitude pour ses victoires; mais il estima qu'on ne devoit point le punir; ce refus d'honneurs devant être pour luy une punition assez grande: Il conclut son discours par remontrer qu'il faloit faire revenir les Allemans à force de presens, ou s'exposer à voir réunir à la Monarchie Françoise l'Allemagne & les Païs-Bas.

Ces avis deplurent également au Roy; il y remarqua l'ambition de quelques uns, & n'y reconnut rien qui ne fut indigne de luy: il traita les uns & les autres dure, & leur fit voir qu'il seroit non seulement injurieux à sa gloire, mais encore injuste & cruel de ne recompenser les services importans d'un Capitaine fidele & habile, que par des supplices, *Car*, disoit-il, *qui osera executer mes ordres avec fermeté, si l'on est persuadé que c'est un moyen seur de se perdre, & de meri-*

ter

ter toute mon indignation : J'aimerois mieux me voir priver entierement des Païs-Bas, que 1568.
de les conserver par une action si lâche & si cruelle : Je ne manqueray ni d'hommes ni de forces pour reduire les Allemans déja demi-vaincus par le besoin d'argent. La France n'est point à craindre, agitée de guerres civiles & déchirée par ses propres habitans, son Roy a trop d'affaires chez luy pour en chercher ailleurs.

Philippe ne rendit neanmoins de réponse positive à l'Archiduc Charles, que lors qu'il eût été informé que le Prince d'Orange étoit chassé des Païs-Bas ; que son Armée étoit presque toute perie ; que la paix & la tranquillité regnoient dans ces Provinces. Aprés de si bonnes nouvelles il fit venir l'Archiduc, & le pria de dire à l'Empereur : Que les Païs-Bas étoient indépendans de l'Empire, ou du moins qu'il ne voyoit rien qui prouvât cette dépendance : Qu'il ne luy étoit point possible de rappeller le Duc, dans un tems que les Protestans menaçoient la Flandre d'une irruption generale. Joint qu'il luy paroissoit indigne, de perdre d'honneur un General illustre, qui n'avoit point employé le fer pour assouvir sa haine particuliere, mais pour executer les ordres de son Roy, & pour punir des criminels de Leze-Majesté divine & humaine : Qu'il étoit sourd aux prieres qu'on luy faisoit les armes à la main : Qu'il empêcheroit bien que la Maison d'Autriche ne déchût sous son regne de cette haute puissance, & de ces honneurs sublimes dont elle joüissoit : Qu'enfin il n'y avoit rien à craindre



1568. des Allemans, dont les principales forces venoient d'être défaites en Flandre par le Duc d'Albe.

L'Empereur avoit envoyé des Députez à Bruxelles pour prier le Gouverneur de mettre les armes bas, & d'employer la clemence pour ramener les Rebelles au devoir. Ce grand homme informé de la volonté du Roy, leur répondit, qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'accorder ce qu'ils luy demandoient, qu'il falloit s'addresser à Philippe, qui seul pouvoit donner la paix, & imposer des loix aux vaincus: il les avertit neanmoins que le moyen le plus facile de fléchir Sa Majesté, étoit de prendre la posture de supplians, & de confesser leur crime pour en obtenir le pardon, & il leur protesta derechef qu'il n'avoit d'autorité, que pour prouver à l'Univers que la vie des Flamans étoit en la puissance du Roy, & la victoire dans ses mains.

CHAPITRE VIII.

1569. Broüillerie entre l'Espagne & l'Angleterre.

CETTE affaire étoit à peine terminée, qu'il s'éleva entre l'Espagne & l'Angleterre un sujet de broüillerie, qui fit bien de la peine au Duc, & un tort considerable aux affaires de Sa Majesté. La violence de la tempête, ou la crainte des Armateurs obligerent cinq vaisseaux de Biscaye, de relâcher dans les ports de l'Angleterre, lors amie de l'Espagne, du moins en apparence. La Reine Elizabeth ayant appris que ces vaisseaux portoient en Flandre quatre cens mille écus d'or, fit transporter cette somme dans son épargne,

épargne, poussée à cela ou par son avarice, ou plûtôt par un pur desir de favoriser les Protestans. 1569.

Le Duc luy fit demander cet argent par ses Envoyez; elle leur répondit qu'il n'étoit point au Roy, mais à des Marchands Genois, qui le luy prêtoient; qu'en ayant du moins autant de besoin que Philippe, elle empruntoit ce même argent, & à plus gros interêts. Cette réponse le chagrina; il crût devoir se servir de la voye de represailles pour rendre Elizabeth plus traitable, il fit arrêter tous les Marchands Anglois, qui étoient aux Païs-Bas, & obtint qu'on feroit le même en Espagne. La Reine ravie de trouver un pretexte plausible de secourir les Rebelles, fit arrêter tous les Marchands Espagnols & Flamans qui se trouverent dans ses Etats, & confisquer leurs marchandises. Quinze vaisseaux Portugais revenant des Indes, chargez, comme on le dit, pour le compte des Espagnols, relâcherent dans les ports d'Angleterre, ne sçachant rien de ce qui s'y passoit, ils y furent arrêtez. Vitelli Député du Duc à Londres, en prit un nouveau sujet de faire des instances pour se faire rendre cet argent: bien loin d'être écoûté, il eût ordre de sortir au plûtôt de l'Angleterre, ou de ne se mêler plus de cette affaire.

Le Duc souhaitoit fort de vanger tant d'insultes, mais il n'avoit pas de flotte. On publioit que les Allemans mettoient sur pied des Troupes plus formidables que celles qu'ils avoient envoyées aux Païs-Bas l'année précedente; ainsi le beau tems se passa, sans

 qu'il

1569. qu'il se vît en état de se faire raison par les armes ; les marchands furent de part & d'autre remis en liberté, leurs effets leur furent restituez, & il sacrifia ses ressentimens au bien public ; mais comme il n'avoit plus d'argent, & que Philippe ne luy en faisoit point toucher, employant les sommes immenses que l'Amerique luy fournissoit, à des dépenses bien moins utiles, il se vît dans le dernier embarras : il n'étoit point de sa prudence de licentier ses Troupes à la veille d'être attaqué par un Ennemy, qui ne manqueroit point à profiter de ce licenciement, & de faire prendre parti dans son Armée à tous ceux qui seroient congediez : d'ailleurs comment abandonner huit mille Espagnols à la discretion des Flamans, qui ne voyant chez eux que des Troupes si foibles, n'auroient pas manqué à prendre les armes, les tailler en pieces, ou les réduire à s'enfuir honteusement.

Embarras du Duc.

D'ailleurs quelle apparence de retenir sous les armes des gens réduits à la derniere misere, & n'avoir pour leur donner ni vivres, ni habits, ni argent ? Ne seroit-ce pas tout risquer, puisque des soldats en cet état ne sont propres qu'à se mutiner, qu'à piller les villes, & le païsan, pour se payer & pour vivre ; joint qu'il est fort à craindre qu'ils ne vendent aux Ennemis les Places qu'on leur auroit confiées, ou qu'au moins ils ne s'y fortifient & ne s'en rendent maîtres. Ces considerations déterminerent le Duc, qui avoit d'ailleurs pour maxime constante, qu'une petite Armée bien payée, bien nourrie, bien affection-

affectionnée & bien disciplinée étoit beaucoup plus formidable qu'une Armée nombreuse, qui ne recevant ni vivres, ni argent, embarassoit, n'avoit aucune affection pour ses Generaux, & n'étoit point capable de discipline : il resolut donc de ne point faire de Recruës, mais de conserver toutes ses Troupes, & de mettre tout en usage pour avoir de l'argent. 1569.

Il pressa fortement Sa Majesté de luy envoyer de l'argent, & luy remontra qu'il étoit indigne du plus pecunieux Monarque de l'univers, de laisser perir, faute de paye, des Troupes invincibles. Ses prieres furent vaines ; la revolte des *Morisques*, qui se faisoit craindre, une Flotte qui s'équippoit contre le Turc, occuperent entierement Philippe.

Il veut établir le tribut du dixiéme, vingtiéme, & centiéme denier.

Le Duc ne sçachant plus de quel côté se tourner, forma un dessein necessaire à la verité, mais dont les suites furent tres-funestes, sçavoir de faire soutenir aux Flamans une guerre, qui ne se faisoit que pour eux, & qui n'avoit pour principe que leur opiniâtreté. Il crût que par ce moyen il les puniroit, & s'assureroit en même tems de leur fidelité : cette dépense devant leur faire regarder le Prince d'Orange, comme l'ennemi & le destructeur de leur Patrie, ou du moins les mettre dans l'impuissance de secourir ce Prince.

Il communiqua ses desseins au Roy, & obtint son consentement pour une imposition pendant la guerre, du dixiéme dernier pour les choses mobiliaires, toutes les fois qu'elles

1569. se vendroient, du vingtiéme pour les immobiliaires, & du centiéme pour toutes, une fois payé.

Les Etats s'y opposent. Cet impôt causa bien du trouble dans toutes la Flandre, les peuples le regarderent comme un joug insupportable, qui alloit, aprés les avoir épuisez, deserter leurs Provinces, ils firent voir qu'ils aimoient mieux perdre la vie, que de s'y soûmettre. Ce n'étoit dans tout le païs que plaintes, que réproches, que menaces, que prieres, & qu'imprecations contre le Duc. Les Députez des Etats, assemblez à Bruxelles, luy remontrerent qu'il ne leur étoit pas possible de payer le dixieme denier, à moins de ruiner entierement le commerce, puisque cet impôt feroit hausser les Marchandises à un prix si excessif, que les Etrangers ne voudroient point absolument les acheter : Ils luy firent voir, que les Laines, qui sont la plus grande richesse des dix sept Provinces, se vendoient quatre a cinq fois, avant que d'être mises en œuvre ; & qu'ainsi, à quelque bas prix qu'elles fussent venduës par la Laboureur, elles seroient cheres à l'excés avant même que d'être employées : Qu'en étant presque de même de toutes les denrées des Provinces, cet impost en alloit empêcher la vente, faire cesser les Manufactures, & obliger les Ouvriers & les Marchands à se retirer dans les Royaumes voisins, ne leur étant plus possible de vivre, & de se soutenir dans leur Patrie : Que s'il ne le faisoient pas, on les verroit, les armes à la main, risquer tout, plûtôt que de s'exposer à une honteuse mendicité, & plûtôt que de

de nourrir de leur propre substance des personnes qu'ils regarderoient comme des Tyrans, & les auteurs de leurs calamitez: 1569.

Les Officiers Espagnols, & les amis du Duc le prierent instamment de ne point s'engager dans une nouvelle guerre par un dessein si precipité, & qui paroissoit hors d'execution. Luy, tout en colere, leur dit avec beaucoup de vehemence: *Montrez-moy donc un chemin moins dangereux? Servez-moy de guides, je vous suivray*: Mais voyant que personne ne parloit, que tous en avoient les yeux baissez en terre: *Si donc*, continua-t-il, *il n'y a pas d'autres moyens de conserver la Flandre; à quoi bon, Amis importuns, accroître mon chagrin pour vos oppositions? Hé quoy! êtes-vous dans les sentimens des Rebelles? Ne sçavez-vous pas que la necessité seule me fait entrer dans cette voye? Vous n'ignorez aucune de nos peines: Vous sçavez que nous ne pouvons tirer d'argent d'ailleurs; un homme sage & qui prevoit tout, choisit de toutes les extremitez celle qui est la moins nuisible. Quoy! je craindray les Flamans desarmez, moy qui me suis joüé de leurs efforts, qu'ils se plaignent, qu'ils menacent, l'un & l'autre me touchent peu. Avec leur argent je mettray sur pied des Troupes, à la tête desquelles je feray blanchir l'Allemagne & l'Angleterre. J'empêcheray bien l'execution des projets du Prince d'Orange, qui s'inquietant peu de rendre aux Païs-Bas la liberté, qu'ils se plaignent d'avoir perduë, ne cherche qu'à les soumettre; & l'Allemagne qui ne prend les armes que pour vanger ses pertes precedentes, aura le chagrin de les voir augmenter, si elle ose m'attaquer.*

1569.

CHAPITRE IX.

Il le fait payer à quelques Villes.

DE quelque adresse que le Duc d'Albe se fut servi pour faire passer aux Etats cette onereuse imposition, tout luy fut également inutile; neanmoins comme il étoit dans un pressant besoin d'argent, il se fit une loy de ce besoin, & de la force des armes : il resolut d'obtenir ou de gré ou de force ce qu'il avoit demandé. Il mit de grosses garnisons dans quelques Villes, en priva d'autres de leurs Privileges; il obligea quelques-unes de payer sur le champ le centiéme denier, & força d'autres de se delivrer de cette recherche, en donnant une grosse somme d'argent. Quelques-unes indignées de cette violence, en appellerent au Roy. Le Gouverneur fut piqué jusques au vif de cet appel, qui ne pouvoit être si-tôt vuidé, & qui alloit être discuté par des gens qui se mettroient peu en peine de sacrifier les interêts publics à leur haine particuliere, & qui ne manqueroient pas de le chagriner en cette occasion. Il voulut d'abord n'avoir aucun égard à cet appel; mais aprés de serieuses reflexions, il crût qu'il valoit mieux attendre la decision du Roy, pour ne pas donner prise à la haine de ses ennemis.

Publication d'une amnistie.

Cherchant quelque moyen d'adoucir ces Peuples irritez, & en même tems de les faire rentrer de bonne foy dans leur devoir, il fit publier les Pardons que le Pape leur accordoit, & l'Amnistie qu'il avoit obtenuë du Roy pour eux.

Il voulut que cette ceremonie se fit avec tout l'éclat & la magnificence possible : Il choisit pour cela la ville d'Anvers, la plus riche & la mieux peuplée de tous les Païs-Bas. Il se rendit dans la Cathedrale de cette grande Ville, accompagné d'un nombreux cortege de Noblesse. Les Magistrats d'Anvers se trouverent aussi dans cette Eglise, & aprés la Messe, qui fut celebrée Pontificalement, l'Archevêque de Cambray lût à haute voix les Bulles du Pape *Pie V.* par lesquelles il donnoit l'absolution à tous ceux qui avoient encouru les Censures Ecclesiastiques, pour crime d'Heresie. 1569.

L'aprés-dinée du même jour, le Duc se rendit, suivi du même Cortege, dans la grande Place de cette même Ville : Il étoit richement vêtu, portoit ce chapeau, & cette épée magnifique, dont le Pape l'avoit gratifié ; il monta sur un échaffaut élevé au milieu de la même Place, & s'assit dans une espece de Trône tout éclatant d'or, placé sur ce même theatre sous un Dais magnifique. Il étoit entouré de ses gardes, & d'un tres-grand nombre d'Officiers de Guerre, de Justice & de Police, & avoit à sa droite un Heraut d'Armes. La Place étoit remplie d'une foule incroyable de peuple, les uns y étoient venus pour écouter, les autres pour troubler les écoutans, & les autres pour voir. Le Gouverneur n'auroit pas été en seureté au milieu de cette Populace, si les Troupes qui l'environnoient, & qui étoient mêlées avec elle, ne l'eussent intimidée : Ayant fait faire silence, le Heraut lût

1569. lût l'Edit, par lequel Sa Majesté accordoit une Amnistie generale aux Flamans, excepté à ceux qui s'étoient exilez eux mêmes, ou qui avoient porté les armes contre Elle.

Le Herant n'ayant pas la voix assez forte pour se faire entendre par tout ce monde, ceux qui étoient les plus éloignez, demandoient aux plus avancez ce qu'il disoit. Les Emissaires du Prince d'Orange, qui étoient en tres-grand nombre parmi les Auditeurs, répondirent à cette question: Qu'à la verité, le Roy accordoit une Amnistie, mais en termes si captieux, & avec tant d'exceptions, que c'étoit moins pour mettre les Peuples en seureté, que pour embarasser leurs consciences, les endormir sous cette apparence de pardon, les surprendre & les punir lors qu'ils y penseroient le moins.

Elle est mal reçuë

Cette malicieuse réponse, que quelques Auteurs ont inserée dans leurs Ouvrages, non comme une production de la malice des Rebelles, mais comme une verité; cette réponse, dis-je, fit telle impression dans les esprits, qu'un chacun se retira de la Place pensif & chagrin, & sans donner aucune marque de joye. Le soir, ils ne firent point de feux, ils éteignirent mêmes jusques aux lumieres d'usage dans leurs maisons, pour rendre cette nuit plus affreuse, s'attrouperent dans les ruës, méditant quelque chose de sinistre. Le Duc s'en apperçut, fit demeurer sous les armes durant cette nuit la Garnison de la Citadelle, & fit faire la patroüille par toutes les ruës, à des Compagnies de Cavalerie.

La

La rage, & le mécontentement de ces peuples le surprirent ; il ne peut souffrir qu'ils payassent d'ingratitude les graces qu'il venoit de leur faire accorder ; il les regarda comme des gens inflexibles, & chez qui la douceur & la dureté étoient également infructueuses. Les choses paroissant en quelque façon pacifiées, il demanda d'être rappellé, & prit pour prétexte, de conduire en Espagne *Anne d'Autriche*, fille de l'Empereur Maximilien, mariée par Procureur à Philippe Second. Il n'affectoit de briguer cet employ, que parce qu'il le croyoit de son devoir, & qu'il devoit luy faire honneur, mais au fond ce n'étoit que pour gagner l'esprit de la Reine, qui étant fort belle & assez spirituelle, devoit avoir beaucoup d'ascendant sur l'esprit de Philippe, Prince déja fort agé. Il obtint son rappel, mais non la conduite de la Reine, qui fut donnée à Ferdinand de Tolede, son fils, designé Vice-Roy de la Catalogne, & il eût ordre de demeurer aux Païs-Bas jusques à l'arrivée du nouveau Gouverneur, sous pretexte qu'il devoit instruire celuy-ci de l'état des affaires de ce Gouvernement.

1569.

Il demande son rappel.

Le Duc de *la Cerda*, Prince du Saug Royal, fut nommé Gouverneur des dix-sept Provinces. Comme il étoit doux & paisible, il refusa d'abord cet employ avec assez de fermeté : De choix ne fut point avantageux aux affaires du Roy, car les Flamans refuserent d'obeir au Duc d'Albe, sous pretexte qu'il alloit être rappellé, & les Rebelles, instruits des qualitez du nouveau Gouverneur, en

Le Duc de la Cerda est nommé Gouverneur des Païs-Bas.

1569. conçurent de nouvelles esperances de se mettre en liberté.

Soins malicieux du Prince d'Orange.

Le Prince d'Orange ne laissa point passer cette occasion de r'allumer l'ardeur de ceux de son Parti : il écrivit, ou fit agir ses Emissaires, auprés des Flamans, pour les exhorter à prendre les armes, intimider ce nouveau Gouverneur, avant qu'il eût pû connoître ni être connu des Soldats, avant qu'il eût eu le loisir de se faire craindre, ou de se faire aimer des Flamans : Il leur fit representer, qu'il n'étoit nullement à croire, que ce Gouverneur eût d'autres sentimens, que le Duc d'Albe ; que les Espagnols ne pardonnoient jamais ; & que la douceur du Duc de la Cerda ne seroit pas moins à craindre, que la severité de son Predecesseur, puis qu'il s'en serviroit pour imposer aux Flamans, naturellement bons & credules, & pour les surprendre, lors qu'ils y penseroient le moins : Ainsi qu'il ne voyoit qu'un bien dans ce changement, sçavoir que ce Duc, n'étant point guerrier, ne seroit point aimé, ni autorisé auprés des Soldats ; qu'il agiroit avec moins de vigueur que le Duc d'Albe, & que par consequent il falloit profiter du tems de son Gouvernement pour se mettre en liberté.

CHAPITRE X.

1570.

Le Duc d'Albe reçoit la Reine d'Espagne aux Païs-Bas.

PENDANT que le Duc d'Albe faisoit de grands preparatifs pour la reception de la Reine, il l'envoya complimenter par le Duc d'Arschot, & le Baron de Noircarmes. Ils furent jusques à Cologne ; l'y ayant trouvée, ils

ils la saluërent de la part du Duc, & luy firent offre de ses services. Ayant sû le jour qu'elle devoit arriver à Nimegue, il fut au devant d'elle, suivi de la Noblesse, portée dans une petite flotte toute éclatante d'or & d'azur: Il reçut cette grande Princesse dans un Bâtiment superbe. Aprés l'avoir assurée de ses respects, il passa le fleuve. Elle fit son entrée dans Nimegue, sous un poile d'or, porté par les Magistrats, accompagnée des Archiducs *Rodolphe* & *Ernest*, ses freres encore enfans. 1570.

L'Evêque de Munster, & le Grand-Maître de la Prusse, chargez de la conduite de cette Princesse, avec ordre de ne la quitter, que lors qu'elle se seroit embarquée pour l'Espagne, affecterent de prendre le pas sur le Duc, alleguant qu'ils étoient en terre de l'Empire, & que d'ailleurs les Ambassadeurs de Sa Majesté Imperiale avoient le pas sur tous ceux des autres Monarques. Frederic & Ferdinand de Tolede, fils du Duc, trouverent à redire à ce procedé, & soutinrent qu'un homme du merite, & du rang de leur pere ne devoit le ceder qu'aux Souverains, & que quand par civilité il voudroit laisser le pas à ces Princes Allemans, sa dignité de Vice-Roy s'y opposeroit. Differend pour le pas.

Ce point d'honneur alloit faire du bruit, sans la moderation extrême du Duc, lequel ayant remarqué, que ces Allemans avoient pris les premieres places, & que ses fils & les autres Espagnols se préparoient à les en chasser, fût s'asseoir à côté de *Magdeleine de Gusman*. Cette Demoiselle l'ayant remercié de l'honneur qu'il luy faisoit, le pria d'aller pren- Galanterie du Duc

dre

1570. dre auprés de la Reine la place duë à son merite, & à son rang. Il luy répondit, qu'avant que d'assurer la Reine de ses respects, il vouloit luy marquer qu'il ne souhaitoit rien plus, que de la servir, & qu'il luy seroit sensiblement obligé, si elle daignoit le recevoir au nombre de ses amis; qu'il ne desiroit plus rien aprés cette grace; persuadé que son amitié, & la bonté de la Reine feroient le reste. Magdeleine de Gusman étoit belle; elle avoit beaucoup d'esprit, d'enjouëment, de complaisance & de douceur, & brilloit fort dans les conversations. Gagnée par les manieres insinuantes du Duc, dont le grand âge & la gravité ne laissoient plus de lieu aux scrupules, elle noüa conversation avec luy, & y prit d'autant plus de plaisir, qu'il étoit fort galant, & qu'il entremêloit ses discours de bons mots, & de plaisanteries, qui neanmoins n'avoient rien de bas ni de fade. Elle fut charmée de la bonne mine de Frederic; elle pria le Duc de luy apprendre, qui étoit un homme si bien fait? Il répondit qui c'étoit son fils. Cette réponse fit beaucoup d'effet sur l'esprit de cette Demoiselle: Voyant au Duc un fils de ce merite, elle les regarda l'un & l'autre bien plus favorablement: Frederic à qui elle plût, & qui, comme j'ay déja dit, étoit fort susceptible d'amour, en eût d'abord pour elle, luy rendit dés ce jour des soins officieux, n'oublia rien pour se faire aimer, & reüssit.

Magdeleine de Gusman informa la Reine de tout ce qui s'étoit passé entre elle & le Duc, & donna des éloges magnifiques à cet hom-

homme celebre : la Reine l'envoya querir le lendemain, & luy dit aprés les premieres civilitez : *Je vous prie de croire, Monsieur, que vous me fistes hier un sensible plaisir, que je n'oublieray de ma vie ; & que je feray connoître au Roy quel homme & quel Gouverneur il a en Flandre : au reste, Monsieur, je vous promets de prendre soin de vous, de vôtre fortune, & de celles des vôtres.* Il répondit à des offres si avantageuses par des protestations qu'il en étoit indigne, & d'être entierement soûmis aux ordres d'une si grande Reine. 1570.

Loüis de Vanegas, Ambassadeur de Sa Majesté Catholique à Vienne ayant pressenti les differends que les honneurs du pas pourroient causer en Flandre, representa si fortement à l'Empereur qu'il ne devoit point les risquer, que Sa Majesté Imperiale, quoy que persuadée de la sage conduite du Duc, envoya ordre au Grand-Maître & à l'Evêque de luy remettre la Reine ; ce qu'ils firent.

La Reine s'embarque pour l'Espagne.

Le Gouverneur fit de grands, mais de vains efforts pour faire venir cette Princesse à Bruxelles : il y avoit fait preparer une Entrée superbe, & des Jeux qui devoient durer plusieurs jours : elle eût peur de donner trop de tems à ces spectacles, & elle bruloit d'impatience de se voir auprés de son Epoux.

La flotte étoit à l'ancre, & presta à faire voile, & la Reine alloit s'embarquer, lors que les vents contraires la firent demeurer au port. Comme la saison étoit fort avancée, le Duc craignit avec raison, qu'il ne fut obligé à une grosse dépense ; ce qui luy auroit été fort à charge, n'ayant pas même assez d'argent

gent pour les dépenses ordinaires ; mais tout
1570. à coup le ciel devint serain, & la tempête cessa.

Le Comte *de Bossu*, Amiral des Païs-Bas, & Mondragon eurent le commandement de la flotte, mais l'un & l'autre obeïssoient à Ferdinand de Tolede, Grand Prieur de la Calatrave, qui devoit conduire la Reine en Espagne. Le beau tems continuant, les vents étant toûjours favorables, & un pilote de Biscaye tres-habile homme assurant le Duc qu'il n'y avoit rien à risquer, la Reine monta sur la flotte, qui leva l'ancre le 20. Septembre de l'an 1570.

Elle est empêchée de moüiller aux côtes d'Angleterre.

L'Admiral d'Angleterre vint accompagné de dix vaisseaux de guerre complimenter de la part de la Reine sa Maîtresse, la Reine d'Espagne; il vint à son bord, & luy presenta des lettres d'Elizabeth, qui la prioit de relâcher dans quelque port d'Angleterre, pour se delasser des fatigues de la mer, & luy faisoit esperer tous les divertissemens & la seureté qu'elle pouvoit esperer. La Reine parût porté à ce voyage; elle s'imagina qu'elle obligeroit sensiblement le Roy son futur Epoux, si elle pouvoit rétablir la bonne intelligence entre les Espagnols & les Anglois. Ferdinand ne peut gouter cet avis; il fit entendre à la Reine, que celle d'Angleterre en vouloit à sa liberté, & qu'il n'y avoit aucun fond à faire sur la foy & la parole d'une Princesse, qui tenoit dans une prison affreuse *Marie Stuard*, Reine d'Ecosse & sa Parente, & il protesta qu'il s'exposeroit à tout, avant que de souffrir qu'elle mit pied à terre dans un

pais,

païs, où tout paroissoit à craindre pour elle, sans qu'il y vit rien à esperer. La Reine n'eût pas de peine à gouter cet avis. Elle fit venir l'Amiral Anglois, le pria d'assurer sa Maîtresse qu'elle auroit souhaité qu'il eût été possible de passer dans son Royaume, mais que son empressement de voir le Roy son Epoux, & la saison avancée ne luy permettoient pas le moindre retardement: elle le chargea d'une lettre fort obligeante pour cette Princesse, continua sa route, & aprés une navigation tres-heureuse arriva sur les côtes de la Biscaye, & moüilla dans le porte de Saint André. 1570.

Elle y fut reçuë par *Gaspar de Zuniga*, Cardinal de Burgos, frere du Duc *de Bejar*. Ferdinand aprés l'avoir presentée à ce Cardinal, avec les deux Archiducs ses freres, qui devoient être élevez en Espagne, la suivit jusques à *Segovie*, où le Roy s'étoit rendu. Leurs Majestez le traiterent d'une maniere fort distinguée, aprés quoy il prit congé d'Elles, & se rendit dans la Catologne, qu'il gouverna avec une prudence qui prouva hautement qu'il sçavoit profiter des grandes leçons que son pere luy avoit données.

Rupture des digues.

Le Duc d'Albe étoit retourné à Bruxelles aprés le départ de la Reine, & il pensoit aux moyens de faire passer les impositions desquelles j'ay parle, & qu'il avoit un peu moderées, lors qu'une tempête furieuse desola partie des Païs-Bas: la mer extraordinairement agitée rompit les digues qui la retenoient, couvrit quelques Isles de Zelande, toutes les côtes de Hollande & de Frise. Cet-

1570. te inondation qui fut tres-haute, fit perir, dit-on, plus de soixante mille hommes, couvrit & abîma des villes entieres, renversa les maisons, & entraîna les arbres : le tems & le travail ôterent de dessous l'eau les païs inondez de la Hollande & de la Frise : mais quelques Isles de Zelande y sont restées. Cette inondation arriva le jour de la Toussaints, & causa de grands maux. Le Duc y prit beaucoup de part, & remit à un tems plus favorable la levée des impositions, ne croyant pas devoir accroître par cette violence les maux d'un peuple si affligé : mais comme il manquoit d'argent pour la paye & l'entretien de ses Troupes, il renvoya mille Cavaliers dans les Garnisons d'Italie, fit rester dans le même païs les nouvelles Recruës, & fit travailler le reste des Soldats à la construction des Citadelles, pour épargner la dépense qu'il auroit faite, s'il s'étoit servi d'ouvriers ordinaires, qu'il auroit fallu payer : mais les Soldats ne recevant point de paye, étant à demi-nuds & souvent sans pain refuserent de travailler, & ne penserent qu'à chercher de quoi vivre & sortir de misere.

CHAPITRE XI.

1571. Commencement de la République d'Hollande.

Le Duc d'Albe employa, pour soulager les Troupes, ce qui luy restoit d'argent, aprés quoy il en demanda à Sa Majesté qui luy en refusa. Sur ce refus il resolut d'en tirer des Païs-Bas, de quelque maniere que ce fut. Au commencement du mois de Mars de

l'année

l'année 1572. il fit publier dans Bruxelles l'imposition du dixiéme denier un peu moderé. Cette publication remplit toute la ville de cris & de tumulte, les bouchers, les boulangers & les cabaretiers fermerent leurs boutiques. jurant qu'ils alloient tout abandonner, plûtôt que de se reduire à la mendicité : les autres Bourgeois ne trouvant à acheter aucuns vivres, & voyant le commerce interrompu, coururent aux portes du Palais, criant à pleine tête, qu'on levât cet impost, ou qu'on les envoyât au supplice. Le Duc troublé de ces cris, & indigné de voir qu'on méprisoit avec tant d'insolence son autorité, & celle du Roy dans la Capitale du Païs, & dans une ville qu'il honoroit de sa residence, resolut de s'en vanger hautement : il fit planter des potences durant la nuit devant les portes des cabaretiers, des bouchers & des boulangers, & ordonna qu'on y pendit les plus mutins, afin que les Bourgeois vissent le lendemain à qui ils avoient affaire, & qu'épouvantez par un tel spectacle ils se soumissent. Tout se preparoit pour le supplice, déja les gibets étoient plantez, & les bourreaux se disposoient. lors qu'un Courier du Comte de Bossu apprit au Duc, que *la Brille* avoit été occupée par les Gueux d'eau, & que la Hollande se revoltoit. Cette nouvelle luy fit prendre d'autres mesures, il remit à un autre tems le supplice des Rebelles, & la levée des impôts. La divine Providence l'ayant peut-être ainsi permis, afin que les Flamans ne prissent pas les armes d'un mutuel consentement, & au même tems, ce qui seroit

1572.

Les Gueux surprennent la Brille.

sans

1571. sans doute arrivé, si le Duc avoit porté les choses à la derniere extrêmité.

Le Prince d'Orange toûjours attentif aux occasions de faire reüssir ses grands projets, n'avoit pas laissé passer celle que luy fournissoient ces impôts, Il connoissoit les Flamans, & sur-tout les Hollandois & les Frisons, gens passionnez pour leur liberté, qui ne peuvent souffrir les impôts, & d'ailleurs vivement touchez de la mort des Comtes d'Egmont & de Horn, & de la défense des exercices publics & particuliers de la Religion Protestante, il les fit sonder par ses Emissaires, qui n'eurent pas beaucoup de peine à leur faire goûter un dessein aprés la reüssite duquel ils soupiroient, ainsi le Prince à demi seur de leur affection,& persuadé qu'ils luy ouvriroient les portes de leurs villes, acheva de les determiner, leur promettant de grands secours, & leur faisant accroire qu'il alloit entrer aux Païs-Bas avec une Armée nombreuse, comme il fit en effet.

Gueux d'eau. Le Duc d'Albe étant foible par mer, le Prince crût le devoir attaquer de ce côté-là; il sçavoit assez qu'on n'auroit pas de long-tems équippé une flotte assez nombreuse pour ruiner celle des Gueux, elle étoit puissante; car il est à remarquer, que les Rebelles de la Flandre ne pouvant ni se rétablir dans leur maisons ni subsister honorablement se firent Armateurs, & couvrirent *la Manche* d'un prodigieux nombre de vaisseaux, ils desolerent les côtes des Païs-Bas, & ruinerent en quelque façon le commerce: ils trouverent assez long-tems un azile dans les ports d'An-

d'Angleterre; mais Elizabeth leur en ayant défendu l'entrée, à la priere du Duc & des Ambassadeurs de Sa Majesté Catholique, ils se virent necessitez à chercher ailleurs une retraite. La Hollande leur paroissoit propre pour cela; les peuples étoient fort affectionnez au Prince d'Orange, haïssoient mortellement le Duc d'Albe, & regardoient les nouveaux impôts comme un joug insupportable. La fortune les favorisa, & conduits par le Comte Lumei, que le Prince d'Orange leur avoit donné pour General, ils aborderent à l'Isle *de Voorn*, & se rendirent maîtres de la Brille ou Briel, qui leur fut livrée par les habitans, ils y profanerent & pillerent les Eglises & les Monasteres, & s'y porterent aux plus horribles des impietez. Ils se fortifierent dans cette Place qu'on doit regarder comme le berceau de la République de Hollande. Ferdinand de Tolede, frere du Comte d'Albe d'Aliste, Colonel du Regiment *de Milan*, fit monter quatre cens Mousquetaires sur des vaisseaux plats, & s'étant joint au Comte de Bossu, ils se rendirent dans l'Isle de Voorn, conduits par *Scultet* fameux pilote, ils laisserent leur petite flotte à une rade que ce pilote infidele leur dit être sure, & marcherent droit à la Brille. Ils pilloient deja les faux-bourgs de cette Place, quand leur flotte trahie par Scultet fut brulée, prise ou dissipée toute entiere par les Rebelles Cette échec leur fit perdre l'espoir de s'emparer d'une ville forte & bien defenduë. Ils reprirent le chemin de la mer, pour passer le petit bras qui separe cette Isle du Continent, avant l'arrivée

1571.

Prise de la Brille.

Les Espagnols ne peuvent la reprendre.

1571. rivée du reflux: ils firent pour cela beaucoup de diligence; neanmoins ils ne purent empêcher la perte d'une partie de leurs Troupes, ils se sauverent comme ils purent avec le reste. Le Comte de Bossu entra dans Dordreck aprés avoir taillé en pieces quelques Bourgeois qui voulurent s'y opposer, il fut ensuite à *Delft*, où les Gueux se fortifioient. Il les chassa de cette Place, & y mit une puissante Garnison. Il y reçut les ordres du Duc pour ce sujet à Anvers.

Les Gueux surprennent Flessingue.

Pendant qu'on se donnoit en Hollande ces mouvemens, *Osorio* que le Gouverneur avoit envoyé avec trois Brigades du Regiment de Sicile pour défendre Flessingue, trouva les portes fermées, & fut contraint de repasser au plûtôt en Flandre. Trois Brigades de Walons & un Escadron de Cavalerie que le Duc avoit mis en Garnison de cette ville: s'étant répanduës dans les villages voisins pour chercher des vivres dont ils avoient un besoin extrême, les Bourgeois profiterent de cette conjoncture & se mirent en liberté. Ils enfoncerent les portes de l'Arsenal, & s'étant armez ils firent main-basse sur tout ce qui paroissoit dans le Parti des Espagnols. Alvare Pacheco, parent du Duc d'Albe voulut s'opposer à ce torrent, il fut tué, son corps fut traîné par les ruës, & fut exposé à toutes les insultes d'une canaille insolente & irritée.

CHA-

CHAPITRE XII.

1572.

Presque toute la Hollande se revolte.

LA révolte de Flessingue attira dans cette ville un nombre presqu'incroyable de Volontaires François & Anglois, qui joints aux Milices du païs, se crurent assez forts pour s'emparer de *Middelbourg*, Capitale de la Zelande. On apprit presqu'en même tems la révolte d'*Enchuse*, de *Horn*, d'*Alcmaer*, d'*Edam*, de *Goude* & de *Leiden*; en un mot de toute la Hollande, excepté *Amsterdam* & *Schonowen*, qui demeurerent fidelles au Roi. Les Gueux vinrent jusques à ce point d'insolence, que d'afficher au coin des ruës le portrait du Duc d'Albe, representé comme une Furie, mâchant un frein, & ayant sur le nez de grandes lunettes. On voyoit derriere luy le Comte de Lumei, qui d'une main luy mettoit ce frein, & de l'autre ces lunettes : ils faisoient en cela allusion au mot *brill*, qui en Flamand veut dire *lunette*. Ces Rebelles se signalerent d'abord par leurs impietez & leurs sacrileges : s'en étant assouvis ils prêterent serment de fidelité au Prince d'Orange, regardé comme le Chef de leur Parti, & representé par Lumei.

Ils firent tout ce qui leur vint en pensée, sans qu'aucun soldat s'y opposât; car il n'y en avoit presque point dans la plûpart des villes; les Garnisons, n'étant ni payées ni nourries, se débandoient dans les villages pour piller ou voler; ainsi il étoit facile aux Bourgeois de se revolter, fermer les portes à ceux qui étoient sortis, faire main-basse, ou chasser

ceux

1572. ceux qui étoient restez, & qui extenuez de faim & de misere, n'étoient gueres formidables : il y eût quelques villes où les Garnisons trop foibles pour résister capitulerent, & sortirent sans armes.

Ces desordres ne seroient point arrivez, si le Duc avoit eu de l'argent; car outre qu'il n'auroit point renvoyé partie de ses Troupes, ni discontinué les levées, il auroit payé les garnisons, & leur auroit fourni des vivres; ce qui les auroit fait rester dans leurs postes; & les Bourgeois, tenus en respect, seroient demeurez en paix : Tel fut le fruit de l'œconomie de Philippe, & des remontrances perpetuelles des Ministres, jaloux de la gloire du Duc.

Siége de Midelbourg levé. La revolte de Flessingue, celle de la meilleure partie de la Hollande & de la Frise, des Provinces de Zutphen & d'Overissel, inquieterent fort le Gouverneur des Païs-Bas. Midelbourg assiégé redoubla ses soins : la Place étoit bonne, cependant elle ne pouvoit éviter d'être bien-tôt renduë, & sa prise auroit entraîné la perte de la Zelande. Il envoya Frederic de Tolede son fils, d'Avila, & Noircarmes au secours de cette Place : Frederic qui commandoit en Chef, moüilla aux Côtes de l'Isle de *Valcheren*, avec trente Voiles, & y mit à terre ses Troupes, qui étoient toutes d'hommes choisis parmi les soldats & les Officiers.

Aiant pris langue des Ennemis, il apprit qu'ils pressoient vivement la Place, mais que la garde ne se faisoit pas fort exactement dans leur Camp. Sur cette nouvelle, il détacha le Seigneurs

gneur *de Liques*, qui entra dans Midelbourg avec deux cens hommes; d'avila qui le suivoit de prés, força les retranchemens des Rebelles, les battit, & les poursuivant toûjours, entra avec quelques-uns d'eux dans le Château de *Ramove*, qu'ils avoient fortifié. 1572.

Midelbourg délivré, Ramove pris, Frederic alloit attaquer Flessingue, lors qu'il reçut un Courier, qui luy apprit que les Huguenots de France avoient surpris Mons & Valenciennes.

Charles IX. venoit de donner la paix à son Royaume, & par un Edit de Pacification avoit desarmé les Huguenots. L'Amiral de Châtillon, devenu depuis la mort du Prince de Condé, l'ame & le chef de ce Parti, donna l'élite de son Armée au Comte Loüis de Nassau pour la conduire aux Pais-Bas, au service du Prince d'Orange, son frere. Ce Comte informé par son frere, de la bonne volonté de ceux de Mons, s'avança à grandes journées vers cette Ville, il y fut reçu presque sans opposition.

Mons & Valenciennes surpris par les Rebelles.

Comme cette Ville est forte d'elle-même, riche & peuplée, & que d'ailleurs elle étoit Capitale du Hainaut, & pouvoir servir d'exemple aux autres Villes de la Province, le Duc d'Albe fut veritablement touché de sa perte; mais son grand cœur semblant trouver de nouvelles reforces dans ses desavantages, ne se laissa point abbattre. Il delivra des commissions pour lever cinq mille Cavaliers Allemans, & trois Regimens d'infanterie, & pour mettre sur pied trente Enseignes de Walons,

1572. mais comme l'argent qu'il avoit reçu d'Espagne, ne suffisoit pas pour ces levées, & pour le reste des dépenses qu'il falloit faire, il vendit ou engagea une partie de ses biens meubles & immeubles, & emprunta des Marchands Espagnols de grosses sommes d'argent, en un mot il tira quatre cens mille écus des ces ventes, engagemens, ou emprunts.

Il étoit à Anvers depuis la revolte des Hollandois; il y fit venir son Fils & d'Avila, qui incommodoient fort ceux de Flessingue. Dans un Conseil de Guerre, tenu sur les operations necessaires en cette occurrence, Frederic tâcha de persuader qu'il étoit plus à propos de continuer la guerre par mer, & de réduire entierement les Provinces maritimes, aprés quoy l'on chasseroit les Rebelles du milieu

Divers Conseils. de la Flandre. *Car*, disoit-il, *pour peu qu'on donne de loisir aux Rebelles de la Zelande & des autres Provinces Maritimes de se fortifier, il ne sera pas aisé de les soumettre: Le Païs est difficile, & n'est praticable qu'en certain tems; ils recevront chaque jour par mer des secours d'Angleterre & de la basse Allemagne; car la mer approche les Païs les plus reculez: D'ailleurs ces Rebelles sont sans union, & obeïssant à divers Chefs; ils n'ont pas eu le tems ni de se fortifier, ni même de se remettre du trouble & de la confusion qu'a produit chez eux leur revolte: ainsi il seroit aisé de les remettre au devoir, en leur accordant une amnistie generale, ou du moins menant contre eux l'Armée qui est sur pied: tous ces avantages que nous avons sur eux cesseront en peu de tems: les vents ne permettront pas de tenir des flottes, les eaux couvri-*

couvriront ou detremperont les terres naturellement marécageuses, & le froid qui est violent, les mettra hors d'insulte. 1572.

Le Duc d'Albe qui n'avoit point le don de prophetie, mais qui jugeoit aussi bien des suites de chaque évenement, qu'aucun homme pouvoit faire, desapprouva ce conseil, & soutint *qu'il falloit porter la guerre dans le Hainaut, Province d'autant plus exposée, que rien ne la separoit de la France, Royaume tres-puissant: Que l'Allemagne seconderoit les François, & que le Prince d'Orange n'assembloit point son Armée au bord de la Mer, mais à Ruremonde: Que si l'on ne chassoit pas les François de Mons ils en feroient bien-tôt une Place de guerre, & joignant leurs forces à celles des Allemans & des Rebelles, se jetteroient dans le Brabant & dans l'Artois, qui seroient soûmis en fort peu de tems; que portant ensuite leurs armes dans les Provinces maritimes, & s'unissant aux Gueux d'eau, ils formeroient une puissance qu'il ne seroit pas aisé de renverser. Que nous serviroit il,* continua le Duc, *de disputer avec les vents, les Rebelles & les Anglois, de l'empire de la mer, tandis que la France & l'Allemagne nous enleveroient les Provinces qui leur sont contiguës? Allons-nous opposer à ce qui est le plus à craindre pour nous. Vous voyez assez, que la perte de Mons, & l'invasion des François peut nous faire de bien plus grands maux, que ceux que nous ressentons, & il ne paroit pas qu'il doive nous arriver pis du côté de la mer, qu'il nous est arrivé: Triomphons dans les Provinces frontieres, & nôtre victoire portera la terreur dans les maritimes, qui n'oseront*

1572. *pas même attendre nos armes : La victoire nous est seure par terre, & non par mer ; au contraire elle paroit devoir pancher vers nos Ennemis : Vainquons donc par terre, puisque, comme je viens de dire, nôtre victoire nous rendra superieurs par tout. Cependant, en quelque état que soient les choses, il me paroît qu'il faut encore deliberer sur cette matiere, pour ne point, en cas d'un échec, rejetter nôtre faute sur nôtre ignorance, puisque cette excuse n'ôte rien du danger que courent les vaincus, & qu'elle augmente leur honte, & leur infamie.*

Ces dernieres paroles tinrent tout le monde en suspens. Mais comme le Duc avoit assez fait voir qu'il souhaitoit le Siége de Mons tous opinerent à ce Siége. Il est vray que rien ne paroissoit alors de plus pressent : Charles Neuf étant bien aise que les Huguenots vinssent faire la guerre en Flandre, croyant qu'occupez de ce côté-là, ils se ruineroient peu à peu, ou du moins de laisseroient joüir de la paix qu'il venoit de procurer à ses Etats.

CHAPITRE XIII.

Les Rebelles font descente aux côtes de Flandre.

LEs heureux succés des Rebelles firent accourir de toutes parts des secours d'hommes & de Vaisseaux en Hollande, & les Hollandois s'y virent assez forts pour tenter quelque chose du côté de la terre : Ils donnerent à *Zaraza* une puissante flotte, & douze mille hommes, & luy ordonnerent de faire descente aux Côtes de Flandre pour faire revolter cette Province, si cela étoit possible.

Zara-

Zaraza fit de grands ravages vers *Bruges*, sans pouvoir ébranler la fidelité des habitans de cette ville : Gand, quoy que menacé, ne remua point, & ce Rebelle ayant appris qu'il alloit avoir des Ennemis aux trousses, fit retraite en bon ordre, se r'embarqua de même, & vint secourir Flessingue vivement pressé par les Catholiques. 1572.

Jean de Mendoze & le Seigneur de la Mothe, suivis d'un Regiment d'Infanterie Wallone, & de trois Enseignes de Cavalerie, surprirent en même tems les François, & reprirent Valenciennes. Mais rien ne fut plus éclatant, que la belle action de *Roderic Zapata*, que je vas décrire avec la même vîtesse qu'il l'a executée. Informé que *Robles* étoit sorti de la Brille avec huit Vaisseaux, pour ravager *Rinsbourg*, il se rendit sur le rivage, accompagné de quarante bons hommes, & repoussa l'Ennemi dans les Vaisseaux avec toute la perte, que le nombre & le terrain peut permettre. Aprés cette belle action il rentra dans la Haye, dont il étoit Gouverneur & comme il n'avoit ni armes ni munitions ; & qu'entouré d'Ennemis il ne sçavoit où en prendre, il sortit de ce Bourg avec trois cens Chevaux-Legers, & soixante Lances, passa sur le ventre de huit cens Rebelles, qui s'opposoient à son passage, & entra triomphant à Amsterdam. Cette Ville étant encore tres-fidele à son Roy, Roderic s'y fournit de poudres & d'autres munitions, & prit la route de *Sparendam*, luy étant impossible de retourner par le même chemin qu'il étoit venu, les ponts & les écluses étant rompus. Il n'eût pas

Valeur heroique.

 moindres

1572. moindres obstacles à surmonter : ceux de *Harlem* avoient fait occuper les passages, & Robles étoit revenu à la tête de six cens hommes pour se vanger. Dans cette extremité, il prend le parti de vaincre ou de perir; il chargea les Ennemis, les mit en fuite, & vient à Santwort. Des prisonniers luy rapporterent que cette Ville venoit de recevoir garnison; mais que ses brêches n'étoient pas encore relevées. Sur cette nouvelle il l'attaque, la prend, passa ses habitans au fil de l'épée, & la brûle. Il croyoit ne plus rencontrer d'Ennemis, lors qu'arrivé prés de Leïden, il en trouva quinze cens sortis de cette Ville, qui avec vingt pieces de canon venoient luy boucher le passage, & s'etoient deja retranchez. Tout grand qu'étoit ce peril, il ne l'envisagea point, il falloit tout risquer. Il fut donc à ces gens, les mit en fuite, jetta leurs canons dans l'eau, & se rendit à la Haye avec toutes ses munitions. Il ne perdit que trente hommes, du moins à ce qu'on dit; cependant il fut chargé ou chargea sept fois les Ennemis, & eût par-tout l'avantage. Ce Brave continua de desoler la Hollande, & les Gueux n'eurent pas d'Ennemi plus allerte & plus à craindre dans tout ce Païs, qu'il sçavoit bien.

CHAPITRE XIV.

Le Duc d'Albe refuse de ceder le Gouvernement au Duc de la Cerda.

TEL étoit l'état des dix sept Provinces, lors que le Duc de la Cerda vint moüiller dans les ports de celle de Flandre avec une flotte de cinquante voiles. Le Duc d'Albe

bé le reçut dans Bruxelles avec beaucoup de magnificence, & ces deux grand Hommes 1572.
se traiterent reciproquement avec beaucoup de civilité. Les complimens finis, le Duc d'Albe demanda à celuy de la Cerda le sujet de sa venuë dans les Provinces de son Gouvernement: *Je suis venu, grand Capitaine,* répondit ce dernier, *combattre sous vos Enseignes, & reçû au nombre de vos soldats apprendre de vous la vertu & le moyen de meriter les veritables loüanges.* *Certes ce seroit de vous*, repartit le Duc d'Albe, *que je voudrois apprendre cette vertu: mais je serois ennemy de ma patrie & traître à mon amy, si j'allois exposer à une tempête si furieuse l'ornement de l'Espagne: les choses sont venuës à ce point, que personne ne peut tenir contre la révolte des Flamans, & les mouvemens de l'Europe en leur faveur, que celuy qui a un long usage & une experience consommée dans les perils de cette nature; que celuy*, dis-je, *qui a jetté la terreur & l'épouventé dans l'ame des François & des Allemands, par un grand nombre de victoires remportées sur eux: Instruits par tant d'exploits de la maniere dont il faut gouverner les Flamans & terrasser leurs Protecteurs, nous pourrons peut-être sortir glorieusement, & nous retirer avec avantage du milieu des armes de nos Ennemis, & des flots de ce vaste Ocean qui nous menace: mais croyez-moy, Monsieur, quelque grandeur d'ame que vous ayez, quelque Armée que vous commandiez, ces Ennemis qui vous sont inconnus vous battront par-tout. Vous n'avez pas assez d'experience dans la Guerre, vous ne connoissez ni*

1672. *les armes ni les forces, ni le païs des Rebelles: Vous ignorez ce que peuvent vos soldats, & les coûtumes des habitans de ces Provinces: Vous ne sçavez pas la maniere de ranger en bataille des Armées, ni de bien choisir un Camp: Vous n'avez point appris à connoître les occasions favorables d'attaquer un Ennemy, ou de faire retraite. Si Vôtre Excellence étoit venuë gouverner ces peuples dans un tems de paix, vous auriez pû former vôtre beau naturel à la guerre; mais à present que tout est en desordre, il faut un maître des plus habile, & non un apprenti. Tout ne respire icy que feu & que sang; on n'entend parler, & on n'entendra parler dans la suite, que de prises ou de saccagemens de villes, que de batailles données, ou de quartiers enlevez. Tout l'avantage dans ces exploits ne dépend que d'un moment, & la difficulté consiste à le connoître & à s'en servir. D'ailleurs il seroit indigne que nous vous exposassions aux dangers & à l'envie. N'est-il pas juste selon toutes les regles, qu'un Capitaine finisse une guerre qu'il a commencée, pour en avoir tout l'honneur, si elle est juste & s'il reüssit; & toute l'infamie, si elle est entreprise injustement, & faite avec peu de conduite? Ainsi, cher Ami, quoy qu'il me fût bien doux de retourner chez moy, joüir paisiblement de toute la gloire dont je suis couvert, neanmoins puisque l'interêt du Roy & celuy de ses Etats exigent ici ma presence, je ne refuse point de m'exposer à toutes les fatigues, les perils, & les risques de cette guerre.*

Le Duc de la Cerda qui ne s'étoit point attendu à ce compliment, remercia le Gou-

verneur

verneur de la bonne volonté; puis luy mon- 1572.
trant les Patentes du Roy, il le pria de ne le perdre point de réputation; & protesta que Sa Majesté luy ayant confié le Gouvernement de ces Provinces, il faudroit employer la force pour l'en priver, & qu'il exposeroit même sa vie pour ne paroître pas indigne des graces du Roy, ni de la gloire de ses Ancestres.

Si vous ne quittez ce Gouvernement de bon gré, répondit le Duc d'Albe, *vous le quitterez de force: Je sçay quel étoit le dessein du Roy, & l'ayant fait naître, je puis, sans crainte, l'interprêter. Sa Majesté vous fit Gouverneur des Païs-Bas, pour y maintenir la paix, que je venois d'y rétablir, & non pour y faire la guerre; Et je suis persuadé, que si Elle avoit été informée des troubles, qui viennent d'arriver, je suis*, dis-je, *persuadé, que si elle en avoit été informée avant vôtre départ d'Espagne, Elle auroit revoqué son ordre, & qu'elle ne vous auroit jamais choisi pour venir épouventer avec vôtre physionomie douce & agreable, des Rebelles irritez jusques à la rage. Je ne blesse en rien vôtre honneur, ni vôtre réputation; au contraire j'en prens soin, vous refusant des choses qui leur seroient contraires. Si mon procedé vous met en butte aux médisances, je les prens sur moy, & il n'y a personne, qui ne voye qu'étant desarmé, vous n'avez pû tenir contre un homme qui avoit les armes à la main, & qui disposoit d'une puissante Armée.*

Sans luy donner le loisir de répondre à cet autre compliment, il luy demanda la flotte, les Troupes & l'argent que Sa Majesté luy

avoit confiez : Il n'osa les refuser. Il courut
1572. un bruit dans le monde, que les vieillards ont fait passer jusques à nous, que le Duc de la Cerda fit sonder les Soldats pour sçavoir, s'ils luy obeïroient, en cas qu'il voulût se faire recevoir dans le Gouvernement, dont le Roy l'avoit honoré. Je n'ajoûte nulle foy à ce conte, & quand même il auroit d'autres fondemens, qu'un bruit si incertain, je la croirois absolument faux. Ce Duc étoit le douceur même, son humeur paisible le rendoit incapable d'une sentiment pareil ; d'ailleurs auroit-il pû, sans être le plus scelerat des hommes, vouloir ajoûter quelque chose aux troubles d'une Province si furieusement agitée ? Il étoit trop sage pour croire, que des Soldats quittassent un Capitaine accredité, habile, & dans la conservation duquel ils mettoient leur salut, pour se donner à un Seigneur, qu'ils ne connoissoient que de nom, & qu'on n'avoit jamais vû à la tête des Armées.

Les premiers mouvemens de la colere du Duc de la Cerda passez, il reconnut l'état des Provinces dont Sa Majesté l'avoit fait Gouverneur, & témoigna au Duc d'Albe combien il luy étoit obligé de sa résistance, puis qu'il luy auroit été impossible de démêler un chaos si confus. Il luy protesta que son dessein n'étoit point de gouverner seul les Provinces ; mais de partager avec luy la peine & la gloire du Gouvernement, qu'il sçavoit être au dessus de ses forces, & ne pouvoit être possedé dans son entier, que par le Duc d'Albe seul. Celuy-cy fut charmé de la civilité de son

son Competiteur, il l'admira, autant qu'il avoit fait cas de sa douceur, & de sa bonté: 1572.
Il luy offrit le Gouvernement des dix-sept Provinces, à condition qu'il luy laisseroit le commandement des Armées, comme à son Lieutenant, & protesta que sans peine il luy prêteroit serment de fidelité, s'estimant heureux d'être au dessous d'un si grand homme: Qu'il le cheriroit, comme son amy, le défendroit comme son Soldat, & luy rendroit comme à son Maître. Il le refusa constamment, & protesta toûjours, qu'il ne souffriroit point qu'un homme que sa gloire & ses vertus mettoient au dessus des Rois, fût au dessous de luy. Il ne voulut point non plus accepter un appartement dans le Palais jusques à la paix de la Flandre, auquel tems le Duc d'Albe luy offroit le Gouvernement.

Le Duc d'Albe informa le Roy par ses Lettres, du sujet qui l'avoit fait charger de dessein, & Sa Majesté l'approuva: L'on donna de grands éloges à la constance de ce General, qui ayant voulu abandonner les Païs-Bas, lors qu'ils étoient en paix, refusa d'en partir aussi-tôt que la Guerre s'y fit sentir dans toute sa fureur. Fortifié de Troupes, d'argent, & d'une bonne flotte, il paroissoit disposé à attaquer les Rebelles par mer, lors qu'il apprit que le Comte Loüis de Nassaw levoit des Troupes dans le Haynaut, favorisé par les Naturels du Païs, qui luy promettoient tout. On intercepta presqu'en même tems, des lettres, par lesquelles les peuples de quelques endroits du Brabant faisoient offre de leurs armes & de leurs services à ce Comte.

On fut, que l'Amiral de Châtillon mettoit
1572. fur pied une Armée puiffante, pour fe jetter dans la Flandre. L'Ambaffadeur d'Efpagne, à la Cour de France, écrivit au Duc que Sa Majefté avoit fait défenfes, fous de groffes peines, aux Heretiques de fon Royaume, de faire la guerre dans fes Etats, & leur permettoit, en cas qu'ils euffent une fi furieufe demangeaifon de fe battre, d'aller prendre de l'employ dans les Païs étrangers.

On regarda cet Edit à Bruxelles, comme un ordre aux Huguenots de paffer en Flandre; & on fit courir le bruit, que Sa Majefté même faifoit croire, qu'elle avoit quelque deffein de faire valoir les droits de fa Couronne fur quelques-unes des dix-fept Provinces.

Quoy qu'il en foit, le Siége de Mons fut réfolu; le Duc fit invêtir cette Place par Frederic Marquis *de Coria*, fon fils aîné. Il eût ordre de s'oppofer, autant qu'il luy feroit poffible, aux efforts des François, jufques à l'arrivée des Allemans deftinez pour l'Armée Catholique. Ce n'eft pas qu'il n'y eût affez de Troupes en Flandre pour rendre complette cette Armée, mais on n'ofoit les tirer des Garnifons, perfuadé qu'elles ne feroient pas plûtôt forties, que les Bourgeois fe revolteroient.

CHAPITRE XV.

Siége de Mons.

LE Marquis de Coria qui ne cherchoit que des occafions de fe fignaler, fe rendit devant Mons le 22. de Juillet; accompagné

né de Vitelli, Maréchal de Camp, General de l'Armée, & de Noircarmes, Gouverneur du Haynaut. Il prit son Camp à demi-quart de la Ville, aprés un combat, qui fut long & sanglant. Vitelli y fut blessé d'un coup de mousquet à la cuisse, & Roderic de Tolede y reçut neuf blessûres : Bernardin de Mendoze fut plus heureux, quoy qu'il ne s'exposât pas moins ; il poursuivit les ennemis jusques sur le bord de leurs fossez, en tua plusieurs à coups d'épée, & se retira du milieu d'une gresle de mousquetades, sans avoir reçu aucun coup. Le jour suivant, Frederic fit attaquer l'Abbaye d'Epinay, bâtie sur les fossez de la Ville, s'en rendit maître aprés un combat de quatre heures, & s'y logea. Il fit élever trois petits forts sur quelques avenuës, qui luy parurent les plus aisées pour faire entrer du secours dans la Place. 1572.

L'Amiral de Châtillon n'eût pas plûtôt appris ce Siége, qu'il s'empressa de mettre sur pied une Armée capable de le faire lever : Il donna dix mille hommes de pied, & mille chevaux à *Jean d'Angest*, Baron de Genlis, successeur des gros biens & de l'impieté de son frere. Il luy ordonna de ne combattre qu'aprés s'être joint au Prince d'Orange, & en attendant de se retrancher le plus prés qu'il pourroit, des Espagnols pour les incommoder, lors que l'occasion s'en presenteroit, & les empêcher de battre la campagne. Genlis ayant grossi ses Troupes d'environ cinq mille Fantassins, & mille Cavaliers, informé par ses Espions, & par les Lettres du Comte de Nassaw ; de la foiblesse des Assiégeans,

1572. geans, ne voulut partager avec personne la gloire de les avoir défaits. Il entra dans l'Artois, où il commit des desordres épouventables. Les Paisans de ce Païs qui sont les plus aguerris de toute la Flandre, prirent les armes pour leur défense, & taillerent en piéces plusieurs de ses Partis, & l'obligerent de marcher plus serré.

Défaite de Genlis.

Fredreriç, averti de l'approche de Genlis, fut au devant de luy avec un détachement de son armée, & laissa le reste pour la défense de son Camp, qu'il avoit retranché avec autant de soin que d'adresse. *Julien Romero* commandoit l'avant-garde, dont son Regiment faisoit la meilleure partie. Les Espagnols étoient au Corps de bataille; la Cavalerie étoit sur les aîles; & à la tête, il n'y avoit point d'arriere-garde. *Jean Salazar*, suivi de cent Chevaux-Legers Espagnols, attacha de legeres escarmoucher, Julien Romero & le Seigneur *de Capres*, furent le soûtenir; Genlis les renversa; Alphonse de Vergas, & François Bobadilla, suivis de deux cens chevaux, & de six cens hommes de pied, ne furent pas plus heureux; les François leur passerent sur le ventre, & les obligerent de se retirer dans une forêt qu'ils avoient à dos. Frederic qui voyoit ce desordre, fit avancer le reste de la Cavalerie & de l'Infanterie, malgré Vitelli, qui s'étoit fait porter à ce combat, quoy qu'il ne fût pas encore guéri. La fortune seconda merveilleusement bien le grand cœur & l'intrepidité du General, & la valeur des Espagnols. *Lopez Zapata*, Ferdinand & Antoine de Tolede, Bernardin de

Men-

Mendoze, & le Seigneur de Capres arrêterent l'Ennemy, & aprés un combat assez opiniâtré, les firent plier. Romero sut profiter de ce desordre, il fit avancer les Lanciers, qui acheverent la déroute. L'Infanterie fut alors chargée de toutes parts, & pendant qu'elle soûtenoit l'effort des Catholiques, Genlis qui s'étoit retiré dans les bois, qui couvroient sa gauche, remit sa Cavalerie en bataille, & revint à la charge, suivi de quinze cens chevaux, divisez en trois gros escadrons. Frederic fut le recevoir à la tête de trois escadrons d'Espagnols, de beaucoup plus foibles, mais soûtenus par un Regiment d'Infanterie Espagnole, & un autre de Walons, qui firent un si grand feu, que les François, ne pouvant s'en mettre à couvert, ni les rompre, prirent la fuite, & se retirerent dans la forêt. 1572.

La nuit qui étoit déja fort avancée, & la proximité des bois arrêterent le carnage, les Espagnols en bien plus petit nombre que les François, ne crurent pas qu'ils dussent poursuivre les vaincus; contens d'avoir tué prés de trois mille hommes. Genlis par une lâcheté qu'on ne sçauroit trop blâmer, s'enfuït la même nuit, & abandonna ses soldats, qui ne penserent plus qu'à se retirer; comme ils le faisoient sans ordre & débandez, les païsans se saisirent des passages & des défilez, & les tuërent presque tous: las de leur ôter la vie, ils en firent huit cens prisonniers qu'ils amenerent à Frederic.

Ce Seigneur ravi d'avoir remporté une victoire qui n'étoit duë qu'à sa conduite &

1572. & à sa prudence, se rendit le lendemain à Saint-Guillain, où les Reliques de *Sainte Leocadie* se conservent. Il rendit à Dieu des actions de graces devant le tombeau de cette grande Sainte, Protectrice de la ville de Tolede, dont les Ducs d'Albe portent le nom. Il dépêcha François Bobadilla au Roy, & d'Avila au Duc son pere, pour leur porter la nouvelle de cet avantage. Dans les lettres qu'il leur écrivit sur ce sujet, il donna de grandes loüanges à la conduite des Officiers & à la valeur des soldats ; & ne dit rien de luy, sinon qu'il avoit rangé ses Troupes, en bataille, & qu'il les avoit fait charger l'Ennemy.

Quitte de ces devoirs, il reprit sa route de Mons : il rencontra quatre mille cinq cens Walons, douze cens Espagnols, & quatre Enseignes de Cavalerie, que son pere envoyoit à son secours : il en reçut ordre en même tems de laisser le Commandement de l'Armée devant Mons au Comte *de Lalain*, & de se rendre à Bruxelles. Il obeït, assista aux Conseils de guerre qui y furent tenus, opina contre l'avis de son pere, qu'il falloit presser par mer les Rebelles. Le Duc n'y ayant pû consentir, parce que le Prince d'Orange s'avançoit à grandes journées vers les Païs-Bas, on resolut de presser vivement le Siége. Ferdinand de Tolede y fut envoyé avec son Regiment d'Infanterie Espagnole, & le Comte d'*Erbestein* avec sept Enseignes de Cavaliers Allemans : Frederic y retourna, fit travailler aux Lignes de contrevallation, élever des batteries, & presser vivement les assiégez.

CHA.

CHAPITRE XVI. 1572.

LE Duc d'Albe informé que le Prince d'Orange étoit entré aux Païs-Bas, suivi d'une Armée nombreuse, laissa le soin de la guerre de Zelande & de Hollande à Sances d'Avila, & à Mondragon. Il se rendit au Camp devant Mons, accompagné du Duc de la Cerda, qui attendoit des ordres d'Espagne pour son retour. Comme il faisoit dépendre du succes de ce siége, celuy de la Campagne, il se donna tout entier à le presser vivement : il visita les travaux, fit travailler à de nouveaux retranchemens, & fit dresser une batterie de vingt pieces de canon pour battre en brêche les ramparts. Continuation du Siége de Mons.

Cependant le Prince d'Orange qui venoit de prendre & de piller Ruremonde, entra dans le Brabant au commencement du mois de Juillet, fut reçu dans Malines, & blanchit devant *Vorthen*, que défendoit *Jean de Montiel* avec douze Espagnols & soixante Walons. Ayant mis Garnison dans cette grande ville, il se mit en marche pour *Diest*, d'où il fut vers Tillemon & Louvain, puis mit Garnison dans Tenremonde, & dans Oudenarde, à la priere des habitans de ces deux villes. Il s'assura de quelques autres Places moins considerables, puis fit tenter la prise de Bruxelles, qui ne luy reüssit pas. Il s'en vengea sur les Bourgs & les Villages des environs, qu'il mit en cendres : il traita la ville d'*Amersfort* avec la derniere cruauté, les Flamans en furent outrez, & perdant tout à Exploits du Prince d'Orange

coup

1572. coup l'estime qu'ils avoient pour luy, qu'ils regardoient comme le défenseur de leur liberté, ils le prirent pour le destructeur de leur Patrie, & l'auteur de leurs miseres. Jamais on ne vit dans le Brabant de semblables desordres, l'Armée de ce Rebelle, toute d'Heretiques, la plûpart Allemans, commit des sacrileges qui font horreur même à y penser.

Ce Prince s'approcha de Mons à la tête de quinze mille hommes de pied, & dix-sept mille Chevaux, tandis que le Comte de *Wardemberg* son beaufrere, soûmettoit les Provinces de Zurphen & d'Ower-Issel, que Lumei assiégeoit Goës, & que les Frisons chassoient de leur païs les Garnisons Espagnols.

Si tout paroissoit concourir à faire lever le siége de Mons, le Duc d'Albe que son grand courage mettoit au-dessus de tout, n'omettoit rien de tout ce qui pouvoit acceler la prise de cette Place. Informé que le Prince d'Orange étoit proche, il fit travailler jour & nuit les soldats pour perfectionner les Lignes de son Camp. Le Duc de la Cerda, qui étoit comme l'ombre de ce grand Capitaine, ne pouvoit assez admirer son assiduité au travail, ni les soins qu'il se donnoit, pour sans exposer ses Troupes, prendre la ville à la vuë de ce Prince, qui le 7. jour de Septembre, veille de la Nativité, vint camper à la portée du canon de ces retranchemens. Ce Chef des Rebelles fut en personne les reconnoître fort exactement, & se retira, persuadé qu'il étoit impossible de les forcer. Dans cet

Il tente le secours de Mons.

cet embarras qu'il n'avoit point prevu, il mit tout en pratique pour attirer le Duc en pleine campagne ; il fit attacher de frequentes escarmouches, rangea souvent son Armée en bataille, à la portée du mousquet des Lignes, sans que ce second *Fabius* voulût en venir une action decisive : ses Troupes qui ne soupiroient qu'aprés le combat, desapprouverent cette conduite ; tous les Officiers la trouverent trop lâche, & Frederic même en fut mécontent : il fut trouver son pere, le pria instamment de combattre les Ennemis : Il le pria, dis-je, de luy donner au moins une partie de l'Armée, & luy promit qu'il la rameneroit victorieuse. Quoi, disoit-il, *publiera-t-on impunement que le Prince d'Orange est le Défenseur de la liberté des Flamans ? Que luy seul donne des bornes à nos armes victorieuses : Souffrirez-vous qu'il nous insulte plus long-tems ; qui nous tienne comme assiégez dans nos Lignes, qu'il nous menace insolemment ? Que dira l'Europe de vôtre conduite ? Ne l'attribuera-t-elle point à la crainte, ou peut-être à la lâcheté ? Ne regardera-t-elle pas ce Rebelle comme un vainqueur quoy qu'il ait toûjours été battu ? D'ailleurs ne seroit-il pas de l'interest de Sa Majesté de donner de la reputation à ses armes ? Une action d'éclat ne rallentiroit-elle pas l'ardeur avec laquelle les Princes voisins secourent les Rebelles ? Nous devons tous nous promettre dans cette occasion, & le ciel justement irrité contre une Armée impie & sacrilege qui s'est portée avec fureur à l'offenser, nous accordera tous les secours dont nous aurons besoin, & nous fera remporter une victoire des plus complettes.*

Le

1572.

Frederic demande le combat.

1572. Le Duc à qui le courage, & le feu de son fils faisoient un vray plaisir, luy répondit avec un sourire obligeant : *Vos sentimens me charment, mais ils ne sont que ceux d'un jeune homme ; Ils sont proportionnez à vôtre ardeur, & à vôtre âge ; je les ai eus autrefois ; mais ils ont fait place à de plus sages, & de plus moderez ; & ce sont ces derniers qu'il faut suivre. D'ailleurs vous prenez trop tard à instruire un pere déja vieux, & tres-experimenté. Vôtre sagesse est celle d'un jeune homme ; elle vous rend bon Soldat, & Officier courageux, & nous fait esperer que vous serez un jour grand Capitaine. Vous avez battu Genlis, je n'ay point fait de difficulté de vous envoyer contre luy ; parce que l'experience étant égale, le courage & la valeur l'emportant toûjours : Mais croyez-vous qu'il en soit de même de ce vieux & rusé Capitaine ? Vous imaginez-vous qu'un homme que je n'ay vaincu qu'à force de conduite, de stratagêmes & d'experience dans le métier ; cede à l'impetuosité d'un jeune homme ? Sachez, mon Fils, qu'on peut avoüer sans honte, que le Prince d'Orange est un General qu'on doit craindre : Mais, me direz-vous, c'est la cause du Ciel, il ne nous refusera point les secours qui nous sont necessaires ; c'est pour cela qu'il faut les menager avec plus de prudence & de veneration, puis qu'il ne les accorde qu'à ceux qui les attendent avec patience, & non à ceux qui se laissent emporter à leur temerité.*

CHAPITRE XVII.

1572.

Diverses escarmouches.

LE Duc d'Albe répondit à peu prés de même aux instances des Officiers Generaux, qui demandoient le combat ; & demeuré ferme dans la resolution de ne point sortir de ses Lignes, il chargea son fils de mener au secours au Seigneur de Capres, qui étoit posté, avec son Regiment, dans le village de *Nimi*; persuadé que si le Prince attaquoit ses Lignes, ce seroit par cet endroit. Frederic s'y rendit à la tête de quelques Lanciers, & de six cens Chevaux Legers. Comme il souhaitoit toûjours une bataille, il escarmoucha tout le jour avec sa Cavalerie, poussa vivement celle que luy opposa *Henry de Nassau*, frere du Prince d'Orange, & l'obligea de se retirer avec perte de quatre cens hommes. Le Prince vint camper le soir même au village de *Tremer*, dans le dessein d'attaquer les quartiers, où commandoit *Nicolas de Polviliers*; Ils étoient, à la verité, fort foibles, mais le Duc qui avoit pressenti l'intention de ce Chef des Rebelles, y fit passer un Regiment Espagnol, qui les mit hors d'insulte. Frederic fit encore ici de nouveaux efforts pour attirer son pere à une bataille malgré qu'il en eût : Il fit sortir de la Cavalerie, mais inutilement ; le Prince ne se trouvant point disposé à combattre, & ne pensant qu'à fortifier le village de *Genn*, pour de-là tâcher de s'ouvrir un passage dans la Ville.

Ce fut en vain, le Duc avoit mis par tout un si bon ordre, qu'il se confirma dans la

pensée

1572. pensée, que c'étoit exposer son Armée à une défaite entiere, que de vouloir attaquer les Lignes des Assiégeans. Ne voyant plus de moyens de secourir Mons, que par une diversion, il decampa. Frederic se mit à ses trousses avec une partie de sa Cavalerie, tailla en pieces les plus paresseux, ou ceux qui s'écarterent pour piller : La nuit suivante, il fit avancer d'un autre côté un escadron de Cavalerie précedé d'un grand nombre de Trompettes, qui étant éloignez les uns des autres, & sonnant, faisoient croire, que toute la Cavalerie du Duc d'Albe étoit sortie. Il espera par ce stratagême tenir l'Armée des Rebelles en suspens, tandis que Romero iroit par un autre côté se jetter dans leur Camp, à la tête de deux cens Espagnols, qui, pour se reconnoître, avoient mis des chemises blanches dessus leurs habits. Il est croire que ces deux cens hommes auroient tué bien du monde dans cette Armée, qui n'étoit sur ses gardes, que du côté qu'elle entendoit les Trompettes, s'ils ne s'étoient découverts, mettant imprudemment le feu à quelques Baraques, la clarté decouvrit leur petit nombre, les Rebelles en tuërent une partie, forcerent le reste de se sauver, & Frederic de faire retraite. Il étoit posté à quelque distance du Camp, & il alloit donner, lors de cet accident, qui rompit toutes ses mesures.

Une chienne éveille le Prince.

On parle avec éloge de la valeur de deux Soldats Espagnols, qui percerent jusques à la chambre du Prince d'Orange, resolus de le tuër. Ils l'auroient peut-être fait, si une petite chienne, qui dormoit sur son lit, ne l'eût

l'eût éveillé, luy grattant le visage. Ses Domestiques & des Soldats accourus à son secours, tuërent ces deux Braves: Le Prince décampa le lendemain matin avec tant de précipitation, qu'il abandonna une partie de ses gros bagages, & quantité d'armes: Il se rendit en peu de jours à Malines, toûjours suivi par Frederic, qui fatiguoit sans cesse son arriere-garde, tuoit beaucoup de monde, & enlevoit quelques chariots, chargez de poudre, & d'outils à remuer la terre. 1572.

CHAPITRE XVIII.

Prise de Mons.

LE Comte Loüis de Nassaw perdit alors l'esperance de conserver Mons; il se défendit neanmoins jusques au 27. du mois de Septembre, qu'il la rendit sous des conditions honorables, & se retira dans les Villes de son patrimoine. Le Duc fit en diligence combler ses travaux, donna ses ordres pour la réparation des brêches, laissa dans Mons le Seigneur *de Vaux* avec une puissante Garnison, & fut chercher le Prince d'Orange, resolu de l'attaquer s'il en trouvoit l'occasion. Il prit *Dieß* à la vuë de ce Chef des Rebelles, qui s'enfuit au plûtôt dans le fond de la Hollande.

Le Duc reprend les Places Rebelles.

Le Duc n'ayant plus rien à craindre aprés cette retraite, fit plusieurs détachemens de son Armée, pour reprendre avec plus de vîtesse les Villes prises ou soûlevées. Le Comte de Rœux se rendit Maître d'Oudenarde; Mondragon s'empara de Ruremonde, & Frederic fut camper sous les ramparts de Malines,

1572. & fit sommer les Bourgeois de se rendre: Eux qui comptoient sur leurs fortifications, sur leur garnison qui étoit Françoise, & la plûpart de leur jeunesse qui avoit pris les armes, protesterent de mourir tous, avant que de se rendre. Leur fierté les quitta presque aussitôt, & ils capituloient, quand les Espagnols enfoncerent les portes, & prirent la Ville d'assaut: Elle fut pillée, mais on ne tua personne; & l'on conserva l'honneur des Dames. Cette moderation fut un effet de la bonté des Soldats, n'ayant reçu là-dessus aucun ordre.

Ce pillage qui étonna les Places occupées par les Rebelles, rétablit un peu l'Armée Catholique. Elle étoit fort delabrée. Le Duc, ayant réjoint ses Troupes, passa la Meuse sur le Pont de Grave, & s'avança vers Nimegue, suivant toûjours de prés le General des Rebelles: N'ayant pû le joindre, & voyant que la Cavalerie ne luy seroit pas d'un grand service dans la Hollande & dans la Frise, il paye les Cavaliers Allemans, & les renvoya chez eux. Il laissa le soin de poursuivre les Rebelles à Frederic, Marquis de Coria, son fils, & demeura dans Mastrick, pour être plus à portée d'envoyer des secours aux siens en cas de besoin. Il y fut peu; ses incommoditez l'obligerent de se faire porter à Bruxelles.

Exploits de Frederic. Frederic entra dans la Hollande, d'où se jettant dans le Comté de Zurphen, il battit le Comte de Bergues, & remit tout ce Païs au devoir, par la prise de sa Capitale, qui ne tint que deux jours, & fut pillée. Y ayant laissé

laissé garnison, il revint sur le Rhin; Utreck, Renen & Wyeste luy ouvrirent leurs portes, sans se faire assiéger, les autres Villes se conformerent à leur exemple, & le Païs fut soumis en moins de huit jours. Il rentra dans la Hollande, prit Naërdem, & la donna au pillage, aprés quoy, il fut secourir Amsterdam, vivement pressé par les Rebelles, qui avoient brûlé prés de cent Vaisseaux dans son Port. 1572.

Le Seigneur de *Hierges* s'étoit resaisi de quelques petites Places de la même Province; mais comme il étoit incomparablement moins fort que les Comtes *de Wandemberg* & *de Waembourg*, qui traînoient aprés eux six mille hommes de pied, & six cens chevaux, il n'osoit presque pas tenir la campagne.

Lumei, qui étoit le plus à craindre des Rebelles, s'étoit emparé de l'Isle *de Zuidt-beveland*, & faisoit le Siége de Goës, avec sept mille hommes, & une flotte de quarante Voiles. Ayant fait une large brêche, il fit monter trois mille hommes à l'assaut. Isidore Pacheco, Gouverneur de la Ville, les repoussa, mais comme il luy étoit impossible de tenir encore long-tems sans un prompt & puissant secours il le fit sçavoir au Duc d'Albe, qui donna ordre aux Generaux Mondragon & d'Avila de tout faire pour secourir cette Place.

Mondragon fait lever le Siége de Goës.

Ayant tout tenté sans succés, Mondragon informé que l'inondation qui couvre une partie de cette Isle, étoit fort basse, & que le bras de l'Escaut qui la separe de la Terre-ferme, étoit gueable, entreprit de le passer.

1572. Il fit avancer trois mille hommes sur le rivage : La nuit venuë, il se mit à leur tête, entra dans l'eau le premier, traversa cette inondation, qui s'étendoit prés de deux lieuës de Païs, arriva heureusement à l'autre bord, secourent Goës, & battit les Rebelles ; tout cela en moins de huit heures de tems. Aprés ce grand exploit, qui fut suivi de la perte presqu'entiere des Assiégeans, il ramena dans le Brabant ses Soldats sains & saufs, & tout couverts de gloire. Cette action, jusques alors sans exemple, fut admirée de tout le monde, quoy qu'elle eût paru temeraire. Ce fut environ ce tems, que le Duc de la Cerda reçut de Sa Majesté les ordres pour son retour en Espagne. Il traversa la France, & se rendit auprés de Philippe. Comme il n'étoit point accoûtumé à la guerre, & qu'il avoit mille fois tremblé dans l'Armée du Duc, il exagera fort à la Cour les perils que ce General couroit tous les jours, & les services importans qu'il rendoit à Sa Majesté, & protesta plusieurs fois, qu'un homme d'un merite, tant soit peu inferieur, seroit incapable de porter le poids du Gouvernement des Païs-Bas.

CHAPITRE XIX.

Siége de Harlem. AMSTERDAM secouru, les Rebelles mis en fuite. Frederic de Tolede, Marquis de Coria, mena ses Troupes devant Harlem. Cette Ville qui n'est qu'à deux petites lieuës de la mer, & trois & demie d'Amsterdam, étoit fortifiée d'un large rampart de terre,

terre, soutenu d'un mur de pierre fort épais défendu par plusieurs bastions, & par quelques piéces détachées : sa situation dans un Païs inondé, au milieu de quelques marais, qu'on ne pouvoit passer que sur une digue que défendoit le Château *Sparendam*, sembloit la rendre imprenable. 1572.

Le Marquis la fit sommer aussi-tôt qu'il fut campé : elle reçut bien le Trompette : On étoit en negociation, quand l'arrivée de quatre Enseignes de gens de pied, envoyées par le Prince d'Orange, rendit le cœur aux Heretiques. Ces Soldats representerent en termes si pathetiques, la maniere dont les Espagnols avoient traité quelques autres Places, & le peu de foi qu'on devoit ajoûter à leurs promesses, que la negociation fut entierement rompuë.

Frederic, indigné de cette inconstance, fit attaquer la digue, & son Château par Roderic Zapata, qui fut repoussé avec perte de son bras gauche, & d'une bonne partie de ses Troupes. Chagrin de ce mauvais succés, il faisoit dresser des batteries, lors qu'une gêlée assez forte glaça tous les marais. Romero & Ferdinand de Tolede se servirent avantageusement de ce secours du Ciel ; ils attaquerent le Château, l'emporterent l'épée à la main, taillerent en pieces quatre cens hommes de la Garnison, battirent le secours que le Prince d'Orange envoyoit, & repareren les digues que les Rebelles avoient crevées.

Frederic fort satisfait de la valeur des siens, approcha son Armée de la Place le plus qu'il luy

1572. luy fut possible, & se campa sur un terrain assez élevé. Ayant distribué ses quartiers, il fit mettre en batterie quatorze pieces de canon. Elles tirerent presque incessamment durant quelques jours.

Le Comte de Lumei, qui étoit comme le bras du Prince d'Orange, informé de l'état des Assiégez, resolut de leur mener un grand convoy de munitions de guerre & de bouche & quatre mille hommes. Il le leur fit sçavoir & ils luy promirent de faire une grande sortie sur les Assiégeans, tandis qu'il les attaqueroit d'un autre côté. Frederic l'apprit, fut au dévant de Lumei, le battit, enleva son convoi, luy ôta huit drapeaux, & quatre pieces de canon, & auroit passé tous ses Soldats au fil de l'épée, si la nuit qui s'approchoit, luy eût permis de s'engager dans un païs marecageux, & entrecoupé de canaux.

Defaite du Comte de Lumei.

Cet avantage leva le coeur aux Soldats : ils demanderent instamment qu'on les menât à l'assaut : Frederic y consentit d'autant plus volontiers, qu'il crût devoir trouver les Ennemis dans la derniere consternation, & que ses Troupes souffroient beaucoup du froid, qui étoit tres-rigoureux. Un Regiment Espagnol fut commandé pour monter à l'assaut, il obeïssoit à *François de Vargas*, qui avoit reconnu la brêche. Aprés le signal donné, les Espagnols donnerent avec beaucoup de vigueur. Mais ils trouverent des Ennemis, qui les reçurent de même : d'ailleurs ils étoient obligez de passer sur un Pont, qu'ils avoient jetté sur le fossé. Comme il étoit decouvert au feu des Assiégez, ceux-ci en tuë-

Continuation du Siege.

rent

rent un si grand nombre, que Frederic outre 1572.
de voir perir tant de braves gens, avant qu'ils pussent arriver à l'Ennemi, fit sonner la retraite.

Cet échec ne le rebuta point, il fit pousser la tranchée jusques au bord du fossé; il continua de battre les ramparts avec la même violence, s'empara, ensuite de plusieurs assauts, d'un ravelin qui couvroit la porte, tâcha de combler le fossé avec des troncs d'arbres, les Assiégez brûlant toutes les fascines qu'il y faisoit jetter.

Il fit construire sur ce ravelin un Cavalier assez élevé pour commander les ramparts, & découvrir jusques au cœur de la Ville, il fit dresser une batterie sur ce Cavalier, qui fut bien-tôt renversé. Les Ingenieurs travaillerent avec application à creuser des mines, & les Soldats à se hutter contre le froid, mettre les lignes du Camp hors d'insulte, & ôter aux Assiégez tous les moyens de faire des sorties.

Le Prince d'Orange qui ne souhaitoit rien de plus, que de secourir des gens qui se défendoient si bien, leur envoya six cens hommes, qui connoissoient le païs, & qui avoient demeuré ou dans la Ville, ou aux environs: Ils se separerent par petits pelotons, & entrerent presque tous. Ce renfort rendit la Garnison tres-puissante; elle se trouva de cinq mille hommes de Troupes reglées, & de deux mille hommes de Milices, choisis de la plus leste jeunesse de la Ville. Ce nombre, tout grand qu'il étoit n'étonna point le General Espagnol, il fit mettre le feu à toutes les mi-

1573. Les Assiégez reçoivent du secours.

1573. nes, qui eurent tout l'effet qu'on s'en étoit promis ; aprés quoi, il donna le signal pour l'assaut. Ferdinand de Tolede monta le premier sur la brêche avec dix-huit Enseignes ; il fut suivi de cinq cens Espagnols, tous firent bien ; neanmoins ils furent repoussez avec beaucoup de perte, aprés un combat de quatre heures.

Actions heroïques. On admira la valeur & l'intrepidité d'un Portugais nommé *Laurent Perez* : il monta seul sur le rampart, soutint l'effort d'un grand nombre d'Ennemis avec sa seule épée, enfin percé de plusieurs corps, il se laissa tomber dans le fossé, entraînant avec luy un des assiégez.

Mais rien n'éclata plus que l'amour heroïque de *Ferdinand d'Avalos*, Gentil-homme Espagnol ; Blessé & de retour au Camp, il ne trouva point *Jean de Stunica*, son beau frere, il revint sur la brêche, chercha ce beau frere, le trouva sous un tas de corps, prêt à expirer, il le mit sur ses épaules, & le remporta au Camp au milieu des corps de mousquets, que leur tirerent les Ennemis. Frederic charmé d'une si belle action, prit un soin tout particulier de ces deux Gentils-hommes, qui guerirent de leurs blessures.

Durant l'assaut un secours, envoye par le Prince d'Orange, aux assiégez, fut defait par les Walons & les Allemans, qui gardoient les Lignes : on luy prit cent soixante chariots chargez de munitions de guerre & de bouche, qu'il vouloit faire entrer dans la ville. Cet avantage diminua un peu le chagrin que causoit dans le Camp le malheureux

succés

succés de l'assaut, & les incommoditez de la saison. 1573.

CHAPITRE XX.

Les soldats n'ont jamais plus souffert que durant ce siége, campez pendant un Hyver tres-rude au milieu d'un païs marecageux presque sans bois, à demi nuds, & dans un fort grand besoin des vivres, ils ne se soutenoient que par leur seule vertu, lors que le froid augmentant, les plus cesserent, & la gelée fit de tout ce païs detrempé, un morceau de glace. Il ne leur fut pas possible de creuser des Lignes ni des tranchées, ils furent obligez d'abandonner toutes les factions pendant que l'Ennemi triomphoit. Accoûtumé aux rigueurs du Climat, qu'il soutenoit aisément étant bien logé, bien vétu & bien chauffé: il ne souffroit que de la faim, qui cessa lors que les glaces parurent, les lacs, les marais & les canaux étoient alors une pleine campagne, & les Hollandois étant les plus habiles glisseurs de l'Europe, se joüerent de tous les efforts des Espagnols, & faisoient entrer dans la Ville assiégée tous les secours qu'ils vouloient. Etats des Assiégeans.

Frederic ne continuoit le siége, que parce que son pere le vouloit absolument, & faisoit châque jour des voeux pour le retour de la belle saison, ou du moins pour un bon dégel. Le dernier arriva vers le commencement de Mars, sans luy apporter le moindre avantage; au contraire les eaux grossirent, & le terrain détrempé devint impraticable; les Frederic propose à son pere la levée du Siége.

 assiégez

1573. assiégez tirerent de leurs batteaux les mêmes avantages que leur avoient donné les glaces ; ils se virent, non une Garnison, mais une Armée retranchée entre de bons rampaits, & quantité de retirades. Frederic commença de ne plus compter sur la prise de cette Place ; il la crût d'autant plus impossible, que les vivres luy manquoient, & qu'on publioit que les Anglois, les Huguenots de France & les Allemans mettoient sur pied des Armées ; & qu'ils équippoient des flottes pour faire lever le siége. Les Soldats, les Officiers, & toute l'Armée le prioient châque jour de ne point faire perir au milieu des marais tant de braves gens, & ne s'opiniâtrer plus à un siége qui n'auroit jamais le succés qu'il s'en étoit promis. Dans cet embarras, il envoya Bernardin de Mendose pour remontrer au Duc d'Albe qu'il sembloit à propos de donner des quartiers de rafraichissement aux Troupes, qui sans cela ne pouvoient plus subsister, & pour luy exposer tout ce que l'on souffroit à ce siége, & l'état des assiégez. Le Duc écouta Mendose fort tranquillement ; puis luy demanda si les maladies regnoient dans le Camp, ou si les soldats se mutinoient. Luy ayant répondu que tous se portoient bien, & supportoient avec patience les incommoditez auxquelles ils étoient exposez, il blâma hautement l'inconstance de son fils, & tout en colere il luy écrivit la lettre suivante : *Si vous voulez, Frederic, que je vous reconnoisse pour mon fils, il faut prendre la Ville ou mourir au siége : Si vous êtes tué, alors content de vôtre perte, j'iray, quoy qu'accablé de violentes douleurs*

Le Duc d'Albe luy écrit.

leurs de mes infirmitez & de mon chagrin, prendre vôtre place : Si j'ay le même sort avant que de reüssir, vôtre mere viendra d'Espagne sur la nouvelle de nos funerailles, ou finir le siége, ou perdre la vie : Si elle meurt, sa perte remplera tout ce que nous devons au Roy nôtre Souverain, & à la constance intrepide des Ducs d'Albe nos predecesseurs : mais si elle sort victorieuse de cette entreprise, elle aura soin d'élever à son fils & à son mari des monumens d'une gloire éternelle, sur les débris d'une ville obstinée dans sa révolte. 1573.

Frederic, confus de cette lettre, sentit revenir toute sa confiance ; il en fit la lecture aux Officiers & aux soldats Espagnols, qui répondirent tous qu'ils étoient prêts de répandre jusques à la derniere goutte de leur sang, pour ne pas ternir la gloire du Duc, persuadez qu'ils reüssiroient infailliblement à un siége entrepris & continué par ses ordres.

Les Etrangers qui étoient en grand nombre au Camp, s'imaginant qu'il falloit manquer de bon sens pour persister dans une entreprise, qui selon toutes les apparences ne reüssiroit point & causeroit la perte entiere de l'Armée, demanderent aux Espagnols d'où leur venoit cette confiance : *C'est*, répondirent-ils, *que nôtre vieux General nous commande la continuation du Siége, & nous sçavons qu'il ne donne point d'ordres qu'il ne soit seur de leur reüssite : il connoît par le mouvement des astres, ce qui doit arriver ; il penetre même dans les pensées de ses Ennemis, & le vol des oiseaux l'instruit à fond de tout ce qui doit se passer dans le monde.* Ces soldats à qui la longue

1573. gue suite des heureux succés du Duc avoit fait croire qu'il étoit invincible, donnerent toute leur creance à cette plaisanterie, & s'écrierent tous qu'il falloit poursuivre le siége, & vaincre l'opiniâtreté des Ennemis par une constance heroïque.

CHAPITRE XXI.

Continuation du Siége.

Les lettres du Duc d'Albe, & les secours d'hommes, de vivres & d'argent, qui les suivirent de prés, firent recommencer le Siége avec plus de vigueur. Frederic ordonna qu'on ouvrît de nouvelles mines, & qu'on perfectionnât celles qu'on avoit déja commencées. Les batteries furent mieux servies que jamais : on donna des assauts furieux; on tâcha de boucher tous les passages par où les Ennemis recevoient ou demandoient du secours. Les assiégez ne témoignerent pas moins de vigueur; plus on les pressoit, plus ils paroissoient intrepides, & résolus à tout tenter pour ne tomber point en la puissance des assiégeans. Ne sçachant plus de quelle maniere ils pourroient recevoir des nouvelles du Prince d'Orange, ou luy apprendre l'état auquel ils étoient réduits, ils se servirent de pigeons qu'ils avoient dressez à cela; ils leur attachoient des billets qu'ils portoient au lieu où il falloit, & revenoient à celuy d'où ils étoient partis avec une exactitude qui surprit. Les assiégeans ignorerent ce commerce, jusques à ce qu'un de ces pigeons trop fatigué se reposa dans leur Camp; un soldat l'ayant tué, l'artifice fut découvert; depuis

Les Pigeons servent de couriers aux Assiégez.

ce

ce tems l'on ne pardonna plus aux oiseaux ; les innocens portoient la peine des coupables, on leur faisoit la guerre avec plus de soin qu'aux hommes. 1573.

On ne fit cette découverte qu'au mois d'Avril : les assiégez souffroient déja beaucoup de la faim, & leur vigueur croissant, s'il faut ainsi dire, avec leur desespoir, ils se signaloient châque jour par de furieuses sorties, qui tenoient les assiégeans dans une allarme perpetuelle. Le Comte de Bossu, Amiral des Païs-Bas, fut commandé pour boucher aux Heretiques le chemin de la mer, le seul qui leur restoit. Il entra, suivi de quarante petits vaisseaux, dans ce grand lac qu'on appelle ordinairement *la mer de Harlem* ; il prit quelques bâtimens des Ennemis, & en coula d'autres à fond, sans neanmoins leur couper entierement ce chemin. Frederic crût qu'ils le conserveroient toûjours, tant qu'ils seroient maîtres du Château *de Higue* ; il fit travailler aux approches de ce Château, & fit l'ouverture de la tranchée, dans un petit bois qui servoit de promenade aux habitans de Harlem ; eux qui connoissoient l'importance de ce poste, qui les rendoit maîtres du détroit qui sert de communication à la mer de Harlem & au Golfe de *Tye*, entreprirent tout pour empêcher sa prise. Ils grossirent leur flotte de cent barques, & hasarderent un combat auquel ils eurent du pis ; ils revinrent à la charge quelques jours aprés, & ne furent pas plus heureux, & les deux mille hommes qu'ils avoient fait sortir pour ruiner les travaux des Ennemis au même tems que les

Frederic ôte aux Assiégez la communication du Lac.

1573. deux flottes se changeroient, furent répoussez avec perte.

Le Prince d'Orange qui soûhaittoit à la passion la levée du siége de Harlem, commanda le General *Phiffe* avec cinq cens hommes, & un grand nombre de Pionniers, pour bâtir un Fort sur le chemin, par où les Espagnols menoient leurs Convois au Camp. Phiffe choisit pour la construction de ce Fort un lieu tres-commode, situé sur le Rhin à une lieuë d'Utreck, & y fit travailler avec toute la diligence possible. *Tassis* qui en connut l'importance, résolut de l'empêcher, il se mit à la tête de six cens Fantassins, & d'un Escadron de Cavalerie; vint charger les travailleurs, les mit en fuïte, passa sur le ventre de ceux qui les soûtenoient, & fit applanir leurs travaux. La diligence de Tassis fit seule reüssir son dessein; un moment aprés, il étoit battu; car à peine eût-il défait les cinq cens hommes de Phiffe, qu'il vît paroître cinq Enseignes des Rebelles, qui reprirent aussi-tôt la route de Leiden: mais revenons au siége.

Ceux de Harlem tenoient encore la mer; de Bossu fit un dernier effort pour les en chasser, il les attaqua avec soixante barques montées par des Espagnols; prit vingt-deux de leurs petits Bâtimens, & en coula à fond plusieurs autres: Frederic fit en même tems donner un assaut general au Château de Higue qui fut emporté sur le champ: il fit presque aussi-tôt jetter un pont de batteaux sur ce détroit qui communique les deux mers, & en ôta la communication aux assiégez.

Tant de mauvais succés ne rebatterent point

point le Prince d'Orange ; il fit habiller en païsans plusieurs de ses soldats, qui porterent quelques sacs de bled aux assiégeans, mais ce fut un foible secours pour des gens déja pressez de la famine depuis quelque tems : Philippe Second n'étoit pas moins inquiet ; instruit à fond de l'état de la guerre, & de la disposition des esprits, par Bernardin de Mendose, que le Duc luy avoit dépêché pour obtenir du secours, il ne pensoit qu'aux moyens de terminer une affaire dont les suites luy paroissoient tout à fait ruïneuses. Il fit tenir au Duc de grosses sommes d'argent, & envoya ses ordres à *Loüis de Requesens*, Gouverneur du Milanez, pour envoyer en Flandre vingt Enseignes d'Espagnols naturels, & le Regiment *des Partis*, que commandoit D. Lopes de Figueroa. 1573.

Le Duc informé par Frederic que le Prince d'Orange mettoit sur pied une Armée nombreuse, pour secourir Harlem, écrivit à D. Lopes d'Acunha, qui commandoit les Troupes du Milanez, de luy envoyer en toute diligence les Mousquetaires. Dom Lopes obeït, & chargea du soin de cette diligence *Loüis Gaëtan*, qui fit de si grandes marches, qu'en moins de neuf jours il fit plus de cent lieuës. D'Acunha qui le suivoit de prés se rendit au Camp peu de jours aprés, luy, & le Regiment des Partis y arriva presqu'aussi-tôt.

CHAPITRE XXII.

Continuation du Siége.

FREDERIC se voyant une Armée de plus de dix-huit mille hommes, toutes vieilles

1573 vieilles Troupes, ne douta plus du succés du siége : il fit élever quantité de Forts, & boucha si bien tous les passages par terre, qu'il étoit impossible aux assiégez de recevoir le moindre secours. Le Comte de Bossu ferma ceux de la mer avec la flotte victorieuse : la Garnison de Harlem s'apperçut alors qu'il n'y avoit d'esperance pour elle que dans son desespoir ; elle continua sa défense avec le même succés, & fit sçavoir au Prince d'Orange, qu'à moins d'un puissant secours elle alloit capituler.

Défaite du secours.

Il mit en campagne six mille Fantassins & un Escadron de Cavalerie, sous la conduite de *Zarax*, qui promit avec serment de secourir la Place ou de perir. Il prit six piéces de campagne, & se chargea de la conduite d'un grand Convoy de munitions de guerre & de bouche ; une flotte de cent trente vaisseaux s'étoit déja secretement renduë à la rade, & les assiégez devoient faire une grande sortie, portant sur leurs habits des chemises blanches pour se reconnoître dans l'action.

Frederic renversa tous ces beaux projets, qu'il connut par l'adresse d'un de ses soldats qui tua deux colombes, lesquelles portoient tous les ordres du combat : il exhorta ses Troupes à passer la nuit sous les armes, & à faire dans l'occasion tout ce qui leur seroit possible, & posa luy même les sentinelles & les gardes avancées. Ces précautions neanmoins auroient été inutiles, si les Ennemis ne s'étoient troublez : ils avoient déja forcé le quartier des Allemans, & s'avançoient vers celuy des Espagnols, quand un Trompette

pette dit à Zaraz, qu'il étoit tems de donner le signal aux assiégez: il le crût; le bruit réveilla les Espagnols, qui n'avoient encore fait aucun mouvement: Frederic les rangea en bataille, comme si l'on eût été en plein jour, & les fit charger si à propos, que les Rebelles prirent la fuite aprés une vigoureuse défense, qui leur coûta deux mille hommes & quinze drapeaux: ils perdirent aussi prés de cinq cens chariots, chargez de munitions de guerre & de bouche. 1573.

Les Bourgeois de Harlem n'espererent plus rien aprés cette défaite: ils se rendirent à discretion, & se racheterent du pillage par une grosse somme d'argent. Frederic entra dans leur ville aprés huit mois de siége, desarma les Allemans, les renvoya chez eux, fit couper la tête au Gouverneur & à la plûpart des Officiers, & pendre ou noyer, ou mourir de faim le reste de la Garnison; enfin plus de deux mille hommes furent envoyez au supplice, & quoy que leur rebellion & leur heresie meritassent un pareil traitement, il se trouva des gens, même parmi les vainqueurs, qui les crurent dignes d'un sort plus heureux.

Prise de Harlem.

CHAPITRE XXIII.

TELLE fut l'issuë de ce fameux siége de Harlem, dont l'on a tant parlé dans le monde. L'Antiquité n'en a pas eu de plus celebre, & l'on n'en a pas vû dans la suite qui luy soit comparable: les assiégeans & les assiégez y firent des prodiges de valeur, mais rien

Réflexions sur ce Siége.

1573. rien ne leur fit plus de gloire, que leur constance à souffrir toutes les incommoditez de la vie. Les Assiégez ne se rendirent qu'à l'extremité: ils soûtinrent quatre assauts generaux, & un grand nombre de particuliers. Leurs femmes se distinguerent du moins autant qu'eux; on les voyoit la hache ou la bêche à la main, reparer les brêches, apporter à leurs enfans, leurs freres, ou leurs maris la nourriture dont ils avoient besoin. Quelquesunes furent plus loin, elles prirent les armes, & se battirent avec un courage heroïque. La perte fut tres-grande de part & d'autre; il n'y eût pas un des Assiégeans, qui n'y reçut quelques blessures: Frederic n'en fut pas exempt; il est vray qu'il s'exposoit à tout comme le moindre Soldat: Dom Lopez d'Acunha mourut de maladie un moment aprés la reddition de la Place. Il étoit neveu du Comte *de Bondia*, & homme de cœur & de tête, également propre pour la Guerre & le Cabinet; mais peu heureux: Il avoit servi dans le Milanez; Pescaire l'y maltraita; il fut obligé de sortir le Païs: Il fut trouver le Duc d'Albe dans la Campagne de Rome, & ce grand homme l'éleva aux premieres Charges.

Les Espagnols se mutinent. Je viens de dire que les Bourgeois de Harlem payerent de grosses sommes pour se rachetter du pillage: Les Espagnols indignez de ce qu'on les avoit employées à la paye des Troupes étrangeres, & qu'on leur retenoit leurs soldes, se mutinerent, & s'étant emparez de la Ville, menacerent de desoler le Païs si l'on ne leur comptoit les montres, qui leur étoient duës, alleguant leur besoin, qui, à

la

la verité, étoit fort pressant, puis qu'ils étoient à demi-nuds. Frederic s'imaginant 1573. qu'il luy suffiroit de paroître pour les remettre au devoir, vouloit les aller trouver ses amis l'en empêcherent, craignant pour sa vie.

Quelque grande que fût sa colere contre eux, il s'adoucit sans peine à la vuë de ce qu'ils avoient souffert pendant huit mois, & de l'état pitoyable, auquel ils étoient reduits. Il crût aisement que leur mutinerie n'étoit point l'effet de leur ambition, mais seulement de la honte de se voir presque nuds. Il en écrivit à son pere, plûtôt en Mediateur qu'en General offensé, & il obtint pour eux le pardon de leurs crimes mais il fallut qu'ils se contentassent de chacun douze pistoles pour la paye de treize mois; cette somme qui leur fut delivrée sur le champ, les remit au devoir & les combla de joye.

Le Duc d'Albe qui vouloit terminer au plûtôt la guerre de Hollande, se rendit à Utreck, où la goutte l'obligea de demeurer: Il donna ordre au Comte de Bossu de faire tous ses efforts pour ruiner les flottes des Gueux d'eau; & pendant que Frederic faisoit reparer les brêches de Harlem, il envoya Noircarmes avec l'élite de l'Armée faire le Siége d'*Alkmaër*. Ville située dans la Nort-Hollande. Quoy que ses fortifications ne fussent point achevées, Noircarmes ne peut l'assiéger il en fut empêché par la mutinerie des Soldats, qu'on n'appaisa qu'en leur payant trois mois de solde, Frederic, qui souhaitoit se rendre maître de Leïde avant la fin de la

Divers exploits.

1573. Campagne, laissa dans Harlem une garnison de Walons, détacha *François Verdugo* avec trois Compagnies d'Espagnols, & trois autres de Walons & d'Allemans, pour se saisir du Château d'*Alphen*: Il executa cet ordre, puis se rendit à *Leyderdrop*.

Siége d'Alcmaër. Frederic fit occuper tous les autres Châteaux voisins de Leide: il y fit transporter toutes les munitions de guerre & de bouche dont il croyoit avoir besoin pendant le Siége. Il alloit le commencer, lors qu'il reçut ordre du Duc, son pere, d'aller faire celuy d'Alkmaër, qui venoit d'être investie par *Goin*. Il s'y rendit au commencement de Septembre, emporta, l'épée à la main, un Fort qui ôtoit à la Ville, la communication du fleuve, par lequel la flotte des Gueux pouvoit le secourir. Le lendemain il commença le Siége de la Place, fit élever une batterie, qui ayant fait brêche, il fit donner l'assaut, & fut repoussé: Il reconnut alors qu'Alkmaër n'étoit point une Ville à être emportée tout d'un coup, car ses fortifications étoient passables, sa garnison nombreuse & aguerrie. Comme il n'avoit que des pieces de Campagne, il se vit obligé d'attendre du gros canon, qui ne peut arriver que long-tems aprés, les chemins étant entierement rompus. Les Assiégez se servirent de cet intervalle pour achever leurs fortifications, & le Prince d'Orange pour mettre sur pied une Armée capable de les secourir.

Comme il étoit à presumer, que ce secours viendroit par mer, le Comte de Bossu reçut

ordre

ordre de s'y oppoſer. Il équippa ſa flotte dans le port d'Amſterdam, deboucha le Canal, que les Ennemis avoient fermé, y coulant à fond des barques pleines de ſable, obligea une flotte de cinquante Voiles, qui bloquoit le port d'Amſterdam depuis quelque tems, de s'enfuïr, & ſe mit à la rade, croyant y attirer le Comte, lequel avoit de gros Vaiſſeaux qui ſans doute y auroient échoüé. Il penetra leurs ſentimens, ſe contenta de mettre à terre le Capitaine *Corcœur*, qui ſuivi de deux cens hommes s'empara, l'épée à la main, du Fort que les Rebelles avoient fait conſtruire ſur la digue, qui étoit derriere. Les Rebelles demeurerent prés de quinze jours à l'ancre; mais informez du danger où ſe trouvoit la ville d'Alkmaër, ils furent ſe fortifier dans le Port d'*Enchuſe* par la jonction de pluſieurs Vaiſſeaux, & mirent à la voile pour donner ſecours aux Aſſiégez. Le Comte de Boſſu qui avoit pris les devants, leur donna le combat les ſiens l'abandonnerent; il ſe défendit neanmoins juſques au lendemain, dans ſon Vaiſſeau, ſur lequel étoient ſoixante-dix Eſpagnols, & ne luy en reſtant plus que quatorze, il fit ſes conditions comme s'il eût été dans une Ville de Guerre: Il fut conduit à Horn, & le Prince d'Orange refuſa de le mettre à rançon, quoy que le Duc d'Albe l'en eût fait prier. 1573.

Priſe du Comte de Boſſu.

Cette defaite chagrina Frederic, qui fut encore repouſſé dans un furieux aſſaut, qu'i donna aux Aſſiégez. Il leva le Siége, voyant le chemin ouvert aux ſecours, la ſaiſon tres-avancée, ſon Camp ſi plein d'eau, qu'on ne paſſoit

Levée du Siége.

1573. passoit d'un quartier à l'autre, qu'en batteau, ou sur une large chaussée, qu'il avoit fait élever, & sçachant enfin que les Rebelles alloient couper leurs digues ; ce qui auroit causé la ruine entiere de son Armée.

Il fit retraite à Harlem, laissa le Gouvernement d'Egmond, & du Waterland au Baron *Chevreau*; détacha François de Verdugo avec les meilleures Troupes de son Infanterie, pour tenir dans le respect cette partie de la Hollande, qui est la plus éloignée de la mer, & confia la garde des côtes à *Julien de Romero*; l'un & l'autre étoient obligez d'obeïr à Noircarmes, qui avoit le Gouvernement general de toute la Province.

Défaite de Bevois. Le Seigneur *de Bevere*, que le Duc d'Albe avoit fait Amiral de Flandre, ne fut pas plus heureux sur la mer, qui forme les Isles, dont la Zelande est composée. Aprés des ordres precis de secourir *Rammekins*, assiégé par les Rebelles, il fit monter sur sa flotte le brave Mondragon avec l'élite de ses Troupes, & puis mit à la voile. Il passa quelques jours à la rade de Flessingue, puis changeant tout à coup de sentiment, il s'engagea dans le Canal *de Veere*, fit entrer dans Midelbourg, Mondragon & ses Troupes. Il fut presqu'aussi-tôt attaqué par les Rebelles, qui le defirent, & l'obligerent de se sauver avec beaucoup de perte dans les Ports de Flandre. Le Prince

Heureux succés des Espagnols. d'Orange fut également malheureux devant Bergen. L'Officier Espagnol qui commandoit dans la Place avec une garnison de deux cens hommes, l'obligea de se retirer, abandonnant ses échelles & les drapeaux qu'il avoit

avoit deja plantez sur le haut des ramparts. Cet échec ne le rebutta point, il fit de grands préparatifs pour assiéger Armuiden & Midelbourg, les seules Places de la Zelande, qui ne luy étoient pas soumises. 1573.

Les Generaux que Frederic avoit laissé dans la Hollande, y firent des conquêtes considerables. Verdugo se rendit maître de plusieurs Châteaux autour de Leïden : il en fit construire d'autres pour bloquer entierement cette Place : aprés quoy, il distribua ses Troupes dans les Villages voisins, & fut à la Haye passer le reste de l'hiver.

Romero ne fit pas de moindres exploits : ses Troupes ayant été grossies des Regimens de Ferdinand de Tolede, & de Gonsalve Bracamont, il prit plusieurs Forts, qui défendoient des chaussées ou des canaux, & s'empara de Muiden. La saison ne luy permettent plus de tenir la Campagne, il conduisit ses Troupes dans les Châteaux & les Villages d'autour de Leïden, tant pour empêcher que rien n'entrât dans cette Place, qu'afin qu'elles pussent s'assembler avec plus de facilité au moment qu'il faudroit commencer le Siége de cette Ville.

CHAPITRE XXIV.

QUELQUES avantageux que fussent ces succés, ils ne tirerent cependant point le Duc d'Albe, du chagrin que luy causoit cette guerre : il en connoissoit l'importance, il en prevoyoit toutes les suites, il sçavoit les moyens de la finir : il ne luy faisoit pour cela 1574. *Le Duc demande des secours à Sa Majesté.*

1574. la, qu'une bonne flotte & de l'argent; l'un & l'autre luy manquoient. Il écrivit fortement à Sa Majesté, avec toute cette liberté que luy donnoient son merite particulier, son amour pour son Prince, & son zele pour le bien public. Il luy representoit que sans une flotte il étoit impossible de ruiner les Rebelles qui pouvoient beaucoup plus par mer, que les Espagnols, joint qu'ils faisoient la guerre dans un païs entrecoupé de canaux, & si rempli de lacs, & de marais, qu'il étoit presque impraticable à la Cavalerie; qu'il falloit considerer la Zelande occupée presqu'entiere par les Rebelles, comme un amas de rochers, situez au milieu des eaux, & entourez de ramparts & de forteresses: Il le prioit instamment, ou de luy envoyer une flotte équippée en Espagne, ou de l'argent pour en faire équipper une dans le païs; ce qui se feroit avec moins de dépense, & plus de facilité. Il se plaignoit fortement de la malice des Tresoriers, & sembloit en même tems blâmer Sa Majesté même, de son avarice. Il exposoit ensuite l'état present des Païs-Bas, ce que les Troupes, son Fils & luy étoient obligez de souffrir châque jour pour ramener les Rebelles au devoir. Il finissoit par prier le Roy de luy envoyer une flotte & de l'argent, ou de luy substituer un Gouverneur plus agreable à Sa Majesté, quoy qu'elle ne pût en trouver un ni plus fidele, ni plus capable de rétablir la paix & son autorité dans ces Provinces.

Il ne peut l'obtenir. Cette liberté offensa le Roy; & comme la colere qu'il en eût, fut augmenté par les artifices

tifices des ennemis du Duc, il luy récrivit, *Qu'il n'auroit jamais assez d'argent pour remplir sa cupidité; mais qu'il luy trouveroit sans peine un successeur habile & fidele, qui termineroit par sa moderation & sa clemence une guerre qu'il ne pourroit finir les armes à la main, ni à force de sa verité.* Et il ajouta, *qu'il auroit assez d'argent pour équipper sa flotte, & payer les Armées, s'il faisoit en sorte que les peuples des Païs-Bas aimassent sa personne, & eussent peur de ses armes.* 1574.

Ces Lettres faisant conjecturer au Duc, qu'il commençoit d'être méprisé, & que le Roy, auquel il avoit rendu des services si considerables, témoignoit manquer d'estime pour luy; il en conçut un chagrin violent, qui l'empêcha de dormir toute la nuit. Le lendemain matin il fit appeller son Fils, auquel il avoit beaucoup de confiance. Frederic ne sçavoit point ce que Philippe avoit récrit à son pere; mais il connut assez à son visage, & la colere qui éclatoit ses yeux, qu'il n'y avoit que de mauvaises nouvelles. Le Duc luy ayant demandé ce qu'il croyoit qu'il dût faire en cette occasion; *Demander la permission de vous retirer*, repondit-il, *afin que les fautes, l'ignorance & la lâcheté de nôtre successeur donnent un nouveau relief à nôtre gloire & la mettent dans tout son jour: Que toute la terre, & que le Roy luy-même connoisse les hommes qu'il a méprisez & ceux qu'il leur a preferez: Qu'il apprenne qu'on n'en peut trouver ni de plus braves ni de plus prudens, ni que sçachent mieux repousser avec une intrepidité heroïque les armes d'un peuple guerrier: les coups*

1574. *coups d'une mer orageuse, & tenir contre les injures de l'air les plus cruelles, & les incommoditez de la vie les plus facheuses. Il éprouvera si c'est par la douceur & la foiblesse, ou si c'est par la grandeur du courage & la force des armes qu'on peut remettre les Rebelles dans la soumission: Les Auteurs des mauvais conseils & nos envieux reconnêtront bien-tôt, que la gloire des Espagnols, que nos victoires ont mis dans une si grande élevation, tombera aussi-tôt que nous serons partis. Il est tems, mon Pere, de vous reposer; aprés soixante-dix ans il ne faut plus penser à cueillir des lauriers; il faut seulement se reposer à l'ombre de ceux qui vous entourent, & joüir tranquillement de cette gloire, que vous avez acquise par tant de belles actions: d'ailleurs, la ruïne de ces Provinces, qui va suivre de prés nôtre départ, nous élevera des trophées glorieux, qui ne periront qu'avec le monde.*

Quelque conformes que fussent ces sentimens à ceux que le Duc avoit pris, neanmoins son amour pour son Prince, son zele pour rétablir aux Païs-Bas l'empire de l'Eglise, & celuy des Espagnols, luy firent prendre d'autres résolutions: il fit réponse à Sa Majesté d'une maniere respectueuse & soûmise; il y prit le ton & les termes d'un suppliant, & n'omit rien de tout ce qu'il crût devoir appaiser sa colere, mais ce fut en vain.

Il prit le Roy de le rappeller. La dureté du Roy luy fit tout de bon penser à quitter la Flandre; d'ailleurs il étoit mangé de la goutte, il ne pouvoit plus ni monter, ni se tenir à cheval; la litiere & le carosse luy étoient même insupportables: d'ailleurs

d'ailleurs il avoit resolu de ne confier à qui que ce fut le soin de conserver sa gloire, & 1574.
de gouverner les Provinces dont Sa Majesté l'avoit fait Gouverneur. Il faisoit beaucoup de fonds sur le merite & sur la valeur de son fils, mais il n'osoit le compromettre avec le Prince d'Orange, vieux & experimenté Capitaine, qui sçavoit vaincre, sans hasarder de combats, que lors qu'il étoit seur de tailler en pieces ses Ennemis. Au reste il estimoit que ce même fils n'étoit pas encore assez accredité dans l'Armée; qu'il n'y avoit qu'un Duc d'Albe qui peut faire agir des soldats à demi-nuds & mal payez, & les conserver non seulement dans une obeïssance exacte, mais encore dans la joye. Les Medecins acheverent de le determiner, luy remontrant que son grand âge ayant deja fort affoibli la chaleur naturelle de son estomac, il ne pouvoit vivre plus long-tems dans un païs humide & fort froid; qu'il n'y avoit que son air natal chaud & sec, qui pût prolonger le cours de sa vie, & diminuer les rigueurs de sa goutte, que la trop grande humidité & le froid excessif des Païs-Bas augmentoient considerablement.

Le Duc se sentant effectivement mourir, ne peut tenir contre des raisons si pressantes: il pria Sa Majesté de luy permettre de se retirer & se servit pour l'y porter, du témoignage de ses Medecins: Elle le luy accorda par des lettres pleines d'amour & de bienveillance, donnant pour pretexte à ce rappel, le desir de voir le Duc, & de prendre les conseils d'un si grand Homme, dont il preferoit la vie

& la santé à la conservation des Païs-Bas.
1574. Philippe voulant persuader tout le monde de la sincerité de ses paroles, & faire connoître combien il étoit content de la conduite du Duc, luy fit assigner une pension de douze mille florins sur l'une des Villes de Flandre.

Loüis de Requessens, Grand Commandeur de l'Ordre de Saint Jacques, fut nommé Gouverneur des Païs-Bas: c'étoit un homme d'une grande douceur, assez brave de sa personne, & qu'on croyoit avoir toutes les qualitez necessaires pour finir la guerre, & faire rentrer les Flamans dans le devoir.

CHAPITRE XXV.

Divers sentimens sur la conduite du Duc.

SI le Duc souffroit beaucoup de sa goutte & de ses autres infirmitez, il souffroit encore plus de voir qu'on parloit de son depart d'une maniere fort desavantageuse: ses Ennemis soutenoient qu'il condannoit par ses manieres une guerre qu'il avoit commencé mal à propos; que le desespoir de la finir avec honneur, ou plûtôt la crainte de succomber, luy faisoient demander son rappel, & que ses maladies n'avoient point eu de part à ce dessein; qu'à l'exemple de Charles Quint sous lequel il avoit été élevé, il quittoit le Commandement, de peur que la fortune qui commençoit à le luy être plus favorable, ne luy tournât entierement le dos. D'autres, encore plus mal instruits, assuroient que Sa Majesté rappelloit le Duc, parce qu'elle esperoit qu'éloignant des Païs-Bas un homme qu'on

regardoit

regardoit comme l'auteur de ses malheurs il luy seroit aisé de faire revenir les Flamans, leur donnant un Gouverneur, dont la conduite douce & moderée raccomoderoit tout ce que la violence & la severité du Duc avoient fait de mal, que la presence de ce Gouverneur leur étoit odieuse : qu'ils n'avoient que de l'horreur pour un homme qui avoit employé pour les mettre sur le joug, les supplices & les armes ; qu'aucun d'eux ne pourroit moderer ses ressentimens, tant qu'il seroit au milieu d'eux; qu'ils luy avoient declaré la guerre, & non à Sa Majesté, que son esprit violent, ses ordres tyranniques, & sa cruauté avoient rendu la Domination Espagnole insupportable à ces peuples. 1574.

Ceux qui avoient le discernement plus juste, & qui sçavoient à fond comme tout s'étoit passé, qui enfin ne prenoient d'autre pratique celuy de la justice, ne firent aucune difficulté d'avancer que la retraite du Duc alloit entraîner la perte des Païs-Bas, ils ne douterent point que les Flamans delivrez de la crainte d'un homme qu'ils sçavoient invincible, alloient tous prendre les armes, parce qu'ils étoient persuadez que ces peuples n'avoient été retenus jusques alors, que par sa presence, que luy seul avoit étonné la France, l'Allemagne & l'Angleterre, les avoit empêché de se declarer ouvertement pour les Rebelles; que si son arrivée aux Païs-Bas, & quelques executions violentes, mais justes, avoient fait quelque tort aux affaires de Sa Majesté, les choses étoient venuës à ce point qu'on ne pouvoit l'en retirer sans les perdre;

 puisque

1547. puisque son depart alloit être comme la trompette qui exciteroit tous les peuples voisins à prendre les armes pour en chasser les Espagnols ; que le Roy devoit faire reflexion sur ce que les Gueux s'étoient promis au premier bruit qui courut, que le Duc de la Cerda venoit être Gouverneur ; qu'enfin il n'y avoit que luy seul chez les Espagnols, qu'on peut opposer au Prince d'Orange, ni qui peut l'emporter sur ce vieux & experimenté Capitaine.

L'experience n'a que trop prouvé combien ce raisonnement étoit juste, & il n'y auroit point de République de Hollande, si le Duc étoit resté encore une année aux Pais-Bas, & si Philippe II. luy eût accordé tous les secours d'argent qu'il demandoit : il ne restoit aux Rebelles que Leiden & Horn dans la Hollande, & partie de la Zelande étoit encore fidelle, & il étoit à croire qu'une Campagne eût fini cette guerre, & cette même Campagne mit les Rebelles en possession du reste de la Hollande, de la Zelande, de la Gueldre, de l'Over-Issel, & de la Frise.

Requessens arrive aux Païs-Bas.

Requessens n'eût pas plûtôt reçu les ordres de Sa Majesté, qu'il quitta le Milanez dont il étoit Gouverneur, & se rendit à grandes journées en Flandre, escorté de deux Compagnies de Cavalerie. Le Duc le reçut à Bruxelles avec beaucoup de magnificence, l'instruisit de tout ce qu'il devoit sçavoir pour terminer heureusement cette guerre. Il l'exhorta sur tout à équipper une flotte, à faire vigoureusement la guerre aux Rebelles, & luy fit connoître que les Heretiques se portoient

toient à de plus grands crimes quand on les aimoit, que quand il craignoient. 1574.

Enfin aprés avoir gouverné les Païs-Bas durant six années, il en sortit, escorté de quatre Enseignes de Cavalerie. Les Espagnols & les gens de bien furent vivement touchez de son départ, & l'Armée entiere en eût un chagrin qui passe l'expression. Les Officiers demanderent la permission de se retirer, & les soldats, trouvant dans Requessens un homme mou & foible, qui n'avoit rien de la grandeur de courage de leur illustre General, ne servirent qu'à regret, & se signalerent plus par leurs mutineries, que par leurs actions guerrieres. Le Duc quitte la Flandre.

Le Duc d'Albe étant arrivé à Genes, s'embarqua pour l'Espagne, & arriva heureusement à Madrid. Sa Majesté le reçut de la maniere du monde la plus honorable & la plus obligeante : il reprit avec sa Charge de Grand-Maître de la Maison du Roy, toute son autorité, contre l'oppinion de tout le monde & contre les vuex de ses ennemis.

Fin du Livre septiéme.

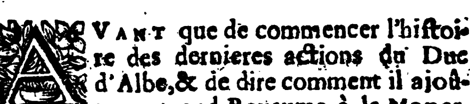


HISTOIRE DE FERDINAND-ALVAREZ DE TOLEDE PREMIER DU NOM, DUC D'ALBE.

LIVRE HUITIEME.

CHAPITRE PREMIER.

1575. 1576. Conduite du Duc.



AVANT que de commencer l'histoire des dernieres actions du Duc d'Albe, & de dire comment il ajoûta un grand Royaume à la Monarchie Espagnole, je crois devoir rapporter en peu de mots ce qu'il fit durant les cinq années qui précederent cette conquête. Ne pensant qu'aux moyens de meriter le ciel, & de passer de la gloire du monde à celle des Bienheureux, il ne s'occupa que des exercices de pieté; il méprisa les intrigues de la Cour; & en-

envisageant toutes les grandeurs de la terre par leur neant, il ne se mit plus en peine de ce que faisoient pour le chagriner ses envieux & ses ennemis. Il se tint renfermé dans son Palais, n'alla à la Cour que quand il y étoit mandé, éluda les coups de ces mêmes ennemis, & tint le Roy comme en suspens à son égard. 1576.

Toutes les fois qu'on traitoit au Conseil des affaires importantes, Sa Majesté le faisoit venir, & ne se déterminoit à rien, qu'aprés avoir pris son avis.

Dans ce fameux Conseil qui fut tenu à Madrid, le Roy present pour décider si Sa Majesté envoyeroit aux Païs-Bas le Prince *Dom Juan*, son frere naturel; s'il en feroit sortir les Espagnols, comme les Etats du Païs l'en sollicitoient; les avis se trouverent partagez. Presque tous les Conseillers, & en particulier le Comte *de Chincon*, qui aprés Roderic & le Cardinal Spinosa étoit le plus en faveur, opinerent à ce qu'on rappellât les Espagnols; le Roy même sembloit être de ce sentiment. Le Duc d'Albe ne le pût goûter, & il en ouvrit un tout opposé. *Je n'ay jamais cherché*, dit-il, *dans les grandes choses que j'ay faites dans le Cabinet où à la tête des Armées, ma gloire particuliere, mais celle de Vôtre Majesté, & celle de vôtre auguste Pere d'heureuse memoire: J'ay plusieurs fois éprouvé la haine & l'envie des Grands, quelquefois même je me suis attiré l'indignation de Vôtre Majesté, quoy que je ne cherchasse qu'à procurer le bien public. A present que mes cheveux blancs, & que ce grand nombre d'années que j'ay passé avec assez*

Le Duc s'oppose au dessein de faire sortir les Espagnols des Païs-Bas.

1576. *sez de réputation, m'avertissent que je cours au tombeau, je me montreray tel que dans le tems que je m'exposois à tout pour la gloire de mon Prince, puisque je n'ay rien fait dont je doive rougir, ni qui puisse me donner de la crainte: Ma fidelité, ma valeur & ma tendresse pour mon Roy, m'ont inspiré du courage dans les combats, & de la liberté dans les Conseils de Vôtre Majesté. Ce bras qui n'a jamais été vaincu, a élevé autant de trophées à la gloire de vôtre regne, que mon conseil vous à conservé de Royaumes: toûjours incapable de flaterie, je n'ay pas rendu de moindres services à Vôtre Majesté au milieu de sa Cour, qu'à la tête de ses Armées: Je n'avance rien par ambition, mais seulement pour vous faire connoître qui vous donne des conseils, & qui vous devez écoûter: mais avant que de vous exposer mon avis, sur le sujet qui me fait parler, je croy qu'il faut reprendre la chose de plus loin.*

Les troubles de Flandre commencerent sous la Duchesse Marguerite, lors que l'on voulut introduire l'Inquisition dans les Païs Bas, où l'heresie ne faisoit que de trop grands progrés: tant que cette Princesse eût les armes à la main, les Flamans en demeurerent aux assemblées de nuit & fort secretes: fut-elle desarmée, ils ne garderent plus de mesures: Vôtre Majesté m'ayant confié le Gouvernement de ce païs: j'ay fait punir les Chefs des Rebelles; j'ay défait & ruïné les Armées formidables des Heretiques; j'ay pris leurs villes, & j'ay fait construire des Citadelles dans leurs meilleures Places: j'avois recogné ces Rebelles dans le fond de la Hollande, & dans quelques Isles de Zelande

de, je me préparois à les en chasser, lors que mes infirmitez me rendant incapable d'aucune action, m'ont forcé de me retirer. Requessens qui m'a succedé, a tout gâté. Au mépris de mes conseils, il n'a montré que de la douceur aux Confederez, qui s'en servant à propos, se sont emparez de toute le Hollande & de la Zelande entiere, des Provinces de Zutphen & d'Over-Issel, & de la meilleure partie de la Frise. Le Conseil qui gouverne les Païs-Bas depuis la mort de ce Gouverneur, acheve d'y éteindre la Domination Espagnole. Ces exemples font assez connoître que la douceur n'est plus de saison, & qu'elle est dangereuse; qu'il n'est plus possible de faire poser les armes aux Flamans par la clemence, à moins qu'on ne leur rende leur liberté toute entiere, sans cela il n'y a de paix à esperer avec eux que dans les armes. Il est, Sire, de la nature des Heretiques, de n'être jamais soûmis, que quand ils craignent. Les remedes doux font quelquefois cesser les plus grands maux, mais l'heresie ne se détruit que par le fer & le feu: c'est n'être pas sage, & j'en ay fait l'experience, que de croire que le pardon va ramener la paix: S'il est si difficile de maintenir dans les Païs-Bas l'autorité de Vôtre Majesté, que sera-ce lors qu'elle y sera desarmée? Combien ne coûtera-t-il pas de sang & de braves gens pour reprendre toutes les Villes où nous tenons aujourd'huy Garnison, & qui nous servent de Places de seureté, & d'autant de freins, par lesquels nous retenons les Flamans infidelles? Considerez, Monarque tres-puissant, ce qu'oseroient ces peuples devenus maîtres de tant de Places, puisqu'ils s'élevent aujourd'huy avec tant d'insolence pour secoüer le joug?

1576.

1576. Qui osera dans la suite s'opposer à leur fureur, & entreprendre de les dompter?

De plus comment peut il tomber en l'esprit d'un homme raisonnable, d'envoyer aux Païs-Bas le Prince D. Juan desarmé? Ce Prince, l'un des plus accomplis de l'Europe, & ce bel astre de l'Espagne, arrêtera-t il ces furieux par sa seule presence? Rien moins: Craignons plûtôt qu'ils ne trempent leurs mains dans le sang du Frere de nôtre Roy, & du fils de Charles-Quint. Il n'est point à croire qu'ils en fassent difficulté. Que n'entreprennent pas des peuples qui s'attaquent à Dieu même, qui foulent aux pieds ce que la Religion a de plus saint, & qui ont actuellement les armes à la main contre leur Roy?

Je suis donc d'avis qu'on envoye aux Païs-Bas le Prince Dom Juan, mais à la tête d'une puissante Armée: si le Tresor Royal ne peut fournir à cette dépense, qu'on prenne les vases sacrez & les ornemens, & ce sera une action de pieté, cette guerre étant purement de Religion: Tout accablé que je suis sous le poids de mes années & de mes infirmitez, je suivray volontiers cet aimable Prince, & je me feray un plaisir de combattre pour simple soldat, dans un païs où Generalissime j'ay tant de fois taillé en pieces de grandes Armées. Je le feray, Sire, si Vôtre Majesté le souhaite, & je montreray par cette action à toute la terre, que le Duc d'Albe fait moins la guerre pour son Roy & pour s'acquerir de la gloire, que pour le service de son Dieu, & l'exaltation de l'Eglise.

CHA

CHAPITRE II.

CE discours déplut à Philippe Second, qui ne vouloit point qu'on s'opposât à ses sentimens, & il avoit assez marqué que ceux du Comte de Chincon étoient les siens. Le Duc s'en apperçut, & apprit dans la suite que toute la Cour l'accusoit d'ambition, & que rien n'avoit paru plus fier & plus superbe que le commencement de son discours; que Sa Majesté s'en offensoit fort, & qu'il étoit à craindre qu'elle ne donnât l'essor à sa colere, que bien des gens avoient soin d'augmenter. Luy, sans s'étonner, demeura quelques jours dans son Hôtel, sans aller à la Cour, & puis s'en fut dans sa ville d'Albe, tant pour mettre ordre aux affaires de sa Maison (qui étoient en mauvais état par les dépenses qu'il avoit faites aux Païs-Bas pour l'entretien des Troupes qui n'étoient point payées) que pour penser au mariage de son Fils.

1577. Le Duc demeure chez luy.

Il venoit d'arriver une chose qui auroit chagriné tout autre homme, que le Duc. J'ai dit dans le Livre precedent, qu'il avoit fait placer sa Statuë au milieu de la Place d'armes de la Citadelle d'Anvers. Requessens l'avoit fait transporter dans une Place moins publique, afin que la paix rétablie, comme il s'étoit promis, les Flamans n'eussent point le chagrin de voir dans ce lieu une Statuë, qui toute impuissante qu'elle étoit, leur donnoit de la terreur.

Sa Statuë est renversée.

Aprés la mort de Requessens, les Rebelles s'emparerent de cette Citadelle comme de

1577. presque tous les Païs-Bas : Le peuple s'emporta furieusement à toutes sortes d'excés contre cette Statuë, aprés luy avoir dit plus d'injures, qu'ils n'en auroient dit à celuy qu'elle representoit, quoi qu'ils ne parlassent qu'à luy, comme ils se l'imaginoient ; ils la renverserent, & la gâterent à coups de marteau, il y en eût qui emporterent de morceaux du marbre, qui formoit le pied-estal, qui les broyerent, & les mirent sur leurs viandes, & en mêlerent dans leurs boissons. Ils fondirent le Statuë, & en firent des canons ; ce qui fit assez connoître, que ce grand Homme les avoit fait trembler pendant qu'il fut auprés d'eux, & qu'il les avoit armez aprés son depart.

1578. Le Duc d'Albe accompagna Philippe Second à l'entrevuë de la *Guadaloupe*, & il y fut maltraité de paroles par D. Sebastien, Roy de Portugal, & qui meditoit alors cette funeste guerre contre les Mores, dans laquelle il perit.

Le Duc fut Philippe à l'entrevuë de la Guadaloupe.

Les deux Rois parlant en public de cette guerre, & des moyens de la faire avec succés, le Duc répondit à Dom Sebastien, qui luy avoit demandé son avis ; Que cette entreprise n'étoit ni juste ni bien concertée : Que si neanmoins il vouloit absolument la faire, il falloit qu'il ajoutât quinze mille hommes de vieilles Troupes à celles qu'il avoit déja levées : Qu'il eût soin, lors qu'il mettroit son Armée en bataille, de luy donner un grand front pour n'être pas enveloppé par les Mores : De placer à ce front quantité d'Arquebusiers, pour éloigner ces Infideles, autant

Donne de bon conseils au Roy de Portugal.

autant qu'il luy feroit possible ; d'avoir sur-tout une bonne Cavalerie ; de la ranger par petits escadrons, afin qu'elle peut s'opposer plus aisement à celle des Mores, qui est toûjours en mouvement, ne se bat point de pied ferme, vient à la charge avec une vîtesse extrême, fuit de même, & se r'allie sans peine. Il representa, *dis-je*, à Dom Sebastien, qu'il ne devoit combattre, autant que cela luy seroit possible, que dans les defilez, où la vertu seule a l'avantage, sans que le grand nombre soit d'aucune utilité, & qu'il devoit camper le long des fleuves, ou sur les colines d'où descendent quelques ruisseaux : En un mot, il luy dit plusieurs autres bonnes choses, qu'il avoit appris par luy même, lors qu'il suivit Charles-Quint dans la guerre de Tunis, ou qu'il avoit sçu de ceux qui avoient servi dans ce païs contre les Mores. 1578.

Dom Sebastien prit beaucoup de plaisir & gouta fort raisonnemens du Duc. Il luy demanda s'il voudroit le suivre dans cette guerre, contre des peuples, que les Rois d'Espagne avoient tant de fois terrassez : *J'ay toûjours*, luy répondit-il, *demandé à Dieu la grace de pouvoir me rassasier du sang des Sarrasins : Je vous suivray avec plaisir, si vous voulez soûmettre à un vieux & experimenté Capitaine comme je suis, ce feu & ce courage sans experience, que je remarque dans Vôtre Altesse Serenissime,* * *n'étant pas d'humeur à exposer à l'ardeur inconsiderée d'un jeune Prince la gloire que j'ay acquise pendant une si longue suite d'années, & par tant de beaux exploits : Je ne puis vous accompagner, si l'on ne me laisse dans*

* On ne donnoit alors que ce titre aux Rois de Portugal.

1578. *dans la liberté de mettre en usage ce que j'ay appris par un si long exercice dans le métier de la guerre, si l'on ne defere entierement à mes Conseils, qui ne seront jamais fondez que sur l'experience, Si vous me voulez à ces conditions, je vous promets la victoire, & vous reconnoîtrez bien-tôt jusques à quel point vous me serez obligé.*

Dom Sebastien le maltraite de paroles.

Le Roy de Portugal naturellement plein de luy-même, & entraîné par sa fatale destinée, ne peut tenir contre cette liberté. *Celuy-là, Monsieur*, repartit-il en colere, *est bien plus habile & plus experimenté, lequel instruit par les grandes actions de ses Ancestres, se trouve de plus dans la necessité de vaincre. Cette grandeur d'ame qui naist avec la Majesté des Rois, méprise ces vains & timides stratagêmes: elle seule peut tout, elle seule est seure de reüssir. Nous ferons voir dans cette guerre, où nous serons non seulement Roy, mais encore Generalissime, combien vos Conseils sont vains: d'ailleurs si nous voulions confier nôtre gloire, & nôtre fortune à tout autre qu'à nous, le Portugal a des Capitaines beaucoup plus habiles que vous.*

Le Duc alloit répondre avec la même fermeté, si Philippe ne luy eût imposé silence. Il sortit de la chambre, & dit, en sortant, aux Seigneurs Portugais, que leur jeune & temeraire seroit bien-tôt puni d'avoir méprisé ses Conseils. Il revint avec la Cour à Madrid, & comme il ne cessa d'interceder pour le Marquis de Coria, son fils, quoique Sa Majesté le luy eût défendu expressement, il eût ordre de se retirer dans sa ville d'Albe, & de n'en sortir qu'à nouvel ordre.

CHA-

1578.

CHAPITRE III.

Le Duc d'Albe & son fils sont arrêtez.

POUR bien entendre le sujet de la prison de Frederic de Tolede, Marquis de Coria, & de l'éloignement du Duc d'Albe son pere, il faut se ressouvenir que j'ay marqué ci-dessus, que Frederic étoit d'une complexion fort amoureuse, & qu'étant naturellement galant, bienfait, liberal, pressant, & d'une humeur fort enjoyüée, il aimoit peu sans être aimé. Aprés la mort de *Maria Pimentel*, fille d'Alfonse Pimentel, Comte de Benevent sa seconde femme, il devint amoureux d'une des filles d'honneur de la Reine. Comme il n'avoit point eu d'enfans de ses deux premieres femmes, & qu'on étoit persuadé qu'il vouloit se ramarier, la Reine favorisa ses amours, luy permit de rendre des visites à cette Demoiselle, qu'elle affectionnoit, & à qui elle auroit bien voulu procurer un mariage aussi avantageux. Cette belle personne, qui ne sçavoit pas encore quelles étoient les forces de l'amour, s'y donna tout entiere. Elle aima passionnement, & se fit un plaisir de ces entretiens secrets, qui quelquefois menent fort loin; elle n'épargna, pour attacher son Amant, aucunes des caresses innocentes, & même si l'on en croit la Satire, elle fit tout ce qu'elle pour tirer de luy une promesse de mariage. On ne sçait point si dans ces momens pleins de charmes, Frederic n'eût pas la foiblesse de la luy donner: il l'a toûjours nié, & elle a toûjours protesté, qu'il n'y avoit rien de plus vray. Comme on ne veut point

1578. point de témoins dans cette occasions, l'on ne sçait point au juste, lequel des deux fut plus sincere. Quoy qu'il en soit, Frederic se degouta, & son changement mit sa Maîtresse au desespoir: Elle pleura, elle gemit: elle mit tout en usage pour r'appeller cet inconstant. N'y ayant point reüssi, elle éclatta, fut se jetter aux pieds de la Reine, luy exposa qu'elle alloit perdre sa reputation & son honneur; qu'elle n'avoit rien fait, à la verité, qui peut blesser sa chasteté; que neanmoins elle avoit vu Frederic avec un peu trop liberté, depuis qu'elle l'avoit regardé comme un Epoux: que leur amour n'étant plus un secret, elle alloit devenir la fable de la Cour & de la Ville, & qu'il n'étoit point à croire, qu'on n'en prit sujet de penser desavantageusement de chasteté: Elle ajoûta même que cet affront retomberoit sur toute la Maison de Sa Majesté, que si Frederic faisoit cette insulte à une Demoiselle de la plus haute qualité, il n'y auroit plus de Seigneur, qui osât envoyer sa fille à la Cour pour le service de la Reine.

Ce discours, l'audace de Frederic, les larmes de cette Demoiselle, les prieres importunes de ses Compagnes, firent tant d'impression sur l'esprit de la Reine, qu'elle resolut de perdre Frederic, s'il ne faisoit au plûtôt ce mariage: Elle en parla au Roy d'une maniere forte, que ses larmes rendoient beaucoup plus persuasive, qu'elle n'étoit éloquente: elle eût d'autant moins de peine à luy faire approuver ses sentimens, qu'il étoit dans la même disposition au sujet de ce mariage. Il auroit éclaté, s'il n'avoit été retenu par la

consi-

consideration des grands services, que luy avoient rendus les Ducs d'Albe, & s'il n'avoit craint de ne pouvoir se faire obeïr par le Marquis de Coria ; ce Seigneur étant homme à souffrir tout, avant que de faire une chose qu'il croyoit le devoir deshonnorer. Les ennemis de la Maison de Tolede n'échapperent point cette occasion de l'humilier : Ils representerent à Sa Majesté, que le crime étoit trop criant pour demeurer impuni, & qu'il ne falloit pas qu'un particulier resistât à la volonté de son Roy, sur-tout dans une affaire qui sembloit ne luy être nullement infamante, ni même desavantageuse, cette Demoiselle étant d'une qualité à ne point deshonorer la Maison de Tolede, ayant du bien, & de la beauté. 1678.

Le Roy déterminé par ces raisons, & par son propre mouvement, envoya querir le Duc d'Albe & son Fils, les menaça de vanger hautement l'honneur de sa Cour, si Frederic n'épousoit au plûtôt cette Demoiselle. Ce jeune Seigneur nia le tout, persuadé que c'étoit un fait hors de preuve.

Le Duc répondit, qu'il n'avoit encore rien sû de cette amourette ; qu'il craignoit la honte que sa Maison en alloit recevoir, mais qu'il ne demandoit point de graces ; neanmoins, que comme cette affaire étoit importante, elle meritoit qu'on y pensât plus à loisir. Sa Majesté leur donna quelques jours pour se déterminer, aprés quoy ils se retirerent. Cette petite affaire donna la hardiesse à leurs ennemis de publier que Sa Majesté ne pouvant plus tenir contre l'orgueil des Ducs d'Albe,

alloit

1578. alloit les éloigner de sa Cour, & les envoyer en des prisons perpetuelles pour quelques crimes secrets. Cette médisance, & l'apparence de leur disgrace prochaine deserta leur Maison : on n'osa plus les voir ni leur parler.

Le Duc & son fils en eurent du chagrin, sans neanmoins changer de resolution ; il tâcherent seulement de fléchir Leurs Majestez. La Reine leur refusa audience, les fit menacer des châtimens les plus severes, s'ils n'executoient les ordres du Roy, même avant le jour préfix.

Le Duc d'Albe, Frederic, Ferdinand de Tolede, Grand-Prieur, & Antoine de Tolede, General de la Cavalerie, furent ensemble chez le Roy sans demander audience. Ayant sû que Sa Majesté étoit dans son Cabinet, ils en ouvrirent brusquement la porte, & entrerent tous quatre. Philippe surpris, leur demanda tout ému, s'ils vouloient luy faire violence, & sans les écouter, se retira dans une autre Chambre, de laquelle il leur écrivit de sa propre main des ordres de n'entrer au Palais, que pour la celebration des Nôces.

Le jour marqué pour cette celebration étant passé, Philippe assembla son Conseil sur cette affaire ; presque tous ses Conseillers opinerent à forcer Frederic à faire ce mariage : d'autres furent plus loin, & demanderent une punition exemplaire de toute la Maison de Tolede, pour avoir osé entrer dans le Cabinet du Roy sans s'être fait annoncer, ni être appellez ; ils n'oublierent rien pour donner à cette action, de mauvaises couleurs,

&

& la faire passer pour une violence ouverte.

Le Roy qui balançoit entre la douceur & la severité, & qui étoit retenu par la consideration des grands services du Duc, se contenta d'envoyer Frederic dans le Château de *Tordesillas*, & d'ordonner qu'il y fût gardé à vuë. Le Duc reçut tranquillement cette nouvelle; & comme tout étoit prêt dépuis longtems pour son départ, & pour celuy de son fils, il fit presenter sur le champ par Antoine de Tolede, une Requête à Sa Majesté, pour la prier de luy permettre d'accompagner son fils, d'autant qu'il ressentiroit plus de peine de se voir florissant & libre, & de voir son fils dans l'oppression, que s'ils étoient tous deux dans la même captivité. Philippe, dissimulant son indignation, fit réponse qu'il n'étoit mécontent du Duc, qu'à cause qu'il luy avoit parlé pour son fils, aprés luy en avoir fait défense; que neanmoins s'il avoit tant cette affaire à coeur, il pouvoit se retirer; qu'il ne retenoit personne que par ses bienfaits; qu'il sçavoit conserver de bons serviteurs, s'en servir lors qu'il les avoit, & s'en passer, quand ils s'étoient retirez. Le Duc d'Albe, penetra sans peine le sens de cette réponse, il changea d'habit sur l'heure, se rendit à la Cour, remercia Philippe de luy avoir permis de passer le reste de ses jours en repos, & l'assura qu'il regarderoit cette grace, comme une des plus grandes qu'il eût jamais reçuë de Sa Majesté. Il sortit ensuite de la Chambre du Roy, sans avoir dit un seul mot de son fils, & partit le même jour pour sa ville d'Albe, marquant dans ses yeux & sur front une tran- 1578.

tranquillité d'ame, qui faisoit croire, qu'il
1578. ressentoit une joye parfaite de tout ce qui
s'étoit passé.

Aussi-tôt qu'il y fût arrivé, il fit partir un Courier pour dire à son fils, que tout étoit prêt pour leur dessein: Frederic vint en poste le trouver, épousa le même jour *Marie de Tolede* sa cousine, fille de *Garsias* de Tolede, Marquis de Villa-Franqua; consomma le mariage la nuit suivante; & seur de ne pouvoir plus être forcé à une alliance qui l'auroit deshonoré, retourna le lendemain dans sa prison.

Le Roy ayant appris cette nouvelle, fut outré de l'audace du Duc, & de celle de son fils; il ordonna que le dernier fût gardé plus étroitement; & fit conduire le premier dans la Citadelle d'*Uzeda*.

La détention du Duc d'Albe fit beaucoup de bruit en Espagne: on en parla fort diversement; les uns loüerent la constance & la justice du Roy; & les autres blâmerent son ingratitude: ces derniers ne pouvoient souffrir que pour une amourette on eût exilé, & ensuite mis en prison un General, qui avoit conservé l'Allemagne & la Catalogne à Charles-Quint, l'Italie à Philippe; fait trembler, & retenu dans le devoir les dix-sept Provinces des Païs-Bas; jetté la consternation dans tous les Etats voisins, & tenu l'Europe dans la crainte. Il avoit passé les ordres du Roy, son fils avoit rompu sa prison; c'étoient les deux crimes dont ils étoient accusez; mais le fils avoit repris ses chaînes, & le pere n'avoit desobeï à Sa Majesté, que pour

ne

ne pas deshonorer une Maison, qui n'avoit rien à se reprocher, ni dont elle dût rougir. 1578.

CHAPITRE IV.

1579.

On parle fort diversement du sujet de la détention du Duc.

LES Etrangers apprirent bien-tôt la prison du Duc, & il y en eût qui publierent que Philippe Second ne l'avoit ordonnée que pour faire plaisir aux Flamans, avec lesquels il negocioit un accommodement, qui ne se fit point.

D'autres, peut-être mieux instruits, assuroient que la disgrace du Duc ne venoit que de la jalousie de Philippe, qui ne pouvoit voir à sa Cour un homme de cette autorité, qui se regardoit comme son pere & son maître, & qui souvent le traitoit de *fils*. Ce Monarque l'avoit trouvé fort mauvais. Il se tint fort offensé de la réponse que le Duc fit à ceux qui luy en parlerent de sa part : *Je ne puis*, répondit-il, *marquer pour luy plus d'estime & de tendresse, qu'en luy donnant en Pere des conseils & des avertissemens salutaires, & l'aimant comme mon fils.*

On disoit aussi que Philippe ne pouvoit soutenir la vûë d'un homme, qui luy avoit rendu des services importans, que neanmoins il n'avoit pu récompenser dignement, puisqu'il auroit fallu pour cela démembrer ses Etats : que le Duc parloit trop librement pour un Prince qui n'aimoit que ceux qui donnoient dans son sens ; & qui n'avoit que de l'aversion pour ceux dont les vertus heroïques sembloient luy reprocher sa foiblesse. La Cour d'Espagne n'étoit remplie que de gens de

1570. de Cabinet, qui tous faisoient consister le vray merite à bien traiter une affaire d'Etat, & non à braver la mort au milieu des Armées. Philippe n'aimoit point la guerre; on disoit qu'il n'étoit point assez brave pour la faire en personne. Ses Courtisans vouloient tous luy ressembler; c'étoit peut-être pour cela qu'ils avoient si maltraité la memoire de Charles-Quint, & parlé de ses vertus heroïques avec tant de mépris. Le Roy y avoit applaudi, & le seul Duc d'Albe, sans se laisser entraîner à ce torrent, avoit en plein Conseil donné des éloges magnifiques à ce grand Empereur, & avoit refuté de la maniere du monde la plus forte, tout ce qu'on avoit osé dire contre la gloire de ce Prince: d'ailleurs, qui ne sçavoit dans le monde, que le Duc ne prenoit au Conseil que le parti qui luy sembloit le plus juste, quand il auroit été abandonné de tout le monde, & du Roy même?

Les Princes Chrêtiens demandent la liberté du Duc.

Peut-être Dieu n'avoit-il permis cette disgrace, que pour faire éclater davantage la gloire du Duc, & faire connoître à toute la terre combien ce grand Homme étoit cher à tous les Princes Chrêtiens.

Le Pape, de l'avis de son Consistoire, écrivit en termes forts à Sa Majesté Catholique, que tout le monde étoit surpris de son procedé; qu'il étoit indigne qu'un homme qui avoit conservé l'honneur & la liberté du Saint Siége; qu'un General illustre par sa vertu, & par mille faits éclatans, fût dans l'oppression; qu'enfin celuy par qui tant d'E-

tats étoient demeurez libres, fût chargé de chaînes. Il la prioit de faire réflexion au merite de ce grand Homme, qui avoit vieilli dans les guerres entreprises pour le bien de ses Etats & la défense de la Foi, & de craindre que si accablé sous le poids de son grand âge, de ses infirmitez, & de ses chagrins, il mouroit dans sa prison, il ne fût accusé d'avoir avancé la fin de ses jours; ce qui seroit un opprobre éternel pour son regne, que le Duc avoit rendu si florissant & si redoutable. 1579.

L'Empereur, le Roy de France, la République de Venise, les Ducs de Savoye & de Toscanne, les Princes d'Allemagne, & ceux d'Italie firent de fortes instances à Sa Majesté, pour la délivrance du Duc & de son fils: les Etats du Royaume la demanderent en corps: Philippe reçut bien tout ce qu'on luy peut dire en faveur des prisonniers, mais il ne donna que de bonnes paroles; il eût même du chagrin que tant & de si puissans intercesseurs se fussent presentez; il vouloit bien remettre le Duc en liberté, mais il ne vouloit pas qu'il crût devoir cette grace à tout autre qu'à luy, & ce fut, dit-on, ce qui l'obligea de la differer jusques à un tems qu'elle ne peut être attribuée qu'à sa seule bonté, cependant il la donna, si l'on en croit les apparences, au bien de ses affaires, & c'est ce que nous allons bien-tôt remarquer.

CHA-

1580. CHAPITRE V.

Etat du Portugal.

J'AY dit ci-dessus que Philippe II. & D. Sebastien Roy de Portugal, se virent à la Guadaloupe, au sujet de la guerre que Sa Majesté Portugaise vouloit faire aux Mores. Le Duc desapprouva cette entreprise, & donna des conseils qui furent méprisez. Dom Sebastien fut en Afrique, perdit la victoire & la vie à la fameuse bataille d'*Alcacerquivir* ou des *trois Rois* Elle fut donnée le 4 d'Aoust de l'année 1578. Le Cardinal Dom Henry, son grand oncle, luy succeda.

Comme ce Prince étoit dans un âge trop avancé, pour croire qu'il peut avoir des enfans; les Portugais se regarderent comme des gens prests à être exposez à toutes les fureurs de la guerre qu'alloient se faire les Pretendans à leur Couronne.

Prétendans à la Couronne de Portugal.

Ces Pretendans étoient en grand nombre, Philippe Second qui paroissoit à leur tête, comme le plus puissant, étoit fils de l'Infante *Isabelle*, fille du Roy Dom *Manuel*, Pere du Roy Dom Henry, Ayeul du Roy Dom Sebastien.

Catherine de Portugal-Guimaraens étoit fille du Prince Dom *Edoüard*, fils du même Roy Dom Manuel: elle avoit épousé Dom *Jacques*, Duc de Bragance: Elle pretendoit de voir succeder au Roy Dom Henry son Oncle, tant parce qu'elle étoit Portugaise par elle & par son Mari, & que les Etrangers sont, *dit-on*, exclus de la Couronne par une loy fondamentale du Royaume, que parce

que

que selon les loix du Portugal, la fille du fils herite au prejudice des fils de la fille. 1580.

Les autres Pretendans étoient le Duc de Savoye, & le Duc de Parme, qui paroissoient avoir les mêmes droits, que la Duchesse de Bragance, & le Roy d'Espagne, mais ils étoient étrangers & trop foibles pour faire valoir leurs droits. *Catherine de Medicis*, Reine de France, fit publier ses pretentions, qui pour venir de trop loin ne firent pas grande impression. On dit même, qu'elles étoient appuyées sur un fondement chimerique.

Dom Antoine, Prieur de Crato, & qu'on connoît encore sous le nom *Roy des Terceres*, fit plus de peine à Philippe, que tous les autres Pretendans; Il étoit fils naturel de *Loüis de Portugal*, Duc de Beja, cinquiéme fils du Roy Dom Manuel. Il se prétendit legitime, & soutint que ce Duc, son pere, avoit épousé, mais secretement, *Violante Gomez*, dite *la Pelicane*, sa mere, & l'une des plus belles personnes de son tems.

Philippe & la Duchesse de Bragance étoient les seuls des Pretendans qui paroissoient avoir le plus de droit: La Duchesse étoit aimée, son mari étoit un Prince du Sang des Rois de Portugal, cheri des peuples, & tres-riche: d'ailleurs, les Portugais témoignoient une antipathie generale pour la domination étrangere, & sur tout pour celle des Espagnols.

Irresolution du Roy Henry.

Philippe, qui en étoit persuadé, fit mettre sur pied une Armée de trente mille hommes, équipper une flotte nombreuse, & fit

approcher l'une & l'autre des frontieres de
1580. Portugal. Il envoya pour Ambassadeur à la Cour de Henry, *Dom Christophle de Moura*, & le *Duc d'Ossonne*, pour remontrer à ce vieux Monarque, la justice de ses droits, & tâcher en même temps de gagner les Grands de Portugal. Dom Henry assembla les Etats de son Royaume dans la ville d'Almerin, & y parla fort à l'avantage de Philippe : les Ecclesiastiques reconnurent les droits de Sa Majesté Catholique, partie de la Noblesse les imita, les autres ne se determinerent point, mais le Tiers-Etat voulut un Roy Portugais.

Dom Henry ne peût, ou n'osa terminer cette grande affaire, il en laissa la discussion à onze Juges, qui furent nommez pour cela, & aux cinq Gouverneurs, qui devoient avoir l'administration du Royaume durant l'interregne. Peut-être se seroit-il declaré s'il n'étoit tombé dangereusement malade. La Duchesse de Bragance le visita pendant sa maladie, n'oblia, pour le porter à la reconnoître pour son heritiere, ni larmes, ni prieres mais luy toûjours résolu n'accorda rien, & mourut le dernier de Janvier de l'an 1581. au même lieu & à la même heure, qu'il étoit né, soixante-huit années auparavant.

Sa mort.

La mort de Sa Majesté Portugaise ayant
1581. été publiée, *Phœbus Munis*, Député de la Ville de Lisbonne, demanda qu'on élût d'autres Juges, puis que de ceux que le feu Roy avoit nommez, trois étoient entierement dans les interêts de Philippe. Cette proposition fut mal reçuë, & les choses demeurerent dans l'état qu'elles étoient. Les Gou-

Philippe tente la voye de douceur pour soumettre les Portugais.

verneurs

verneurs entrerent en charge, ouvrirent le Testament du Roy. Il declaroit pour son Successeur celuy auquel les loix du Païs, & la proximité du sang donneroient le meilleur droit. 1581.

Philippe Second s'étoit avancé jusques aux frontieres de ses Royaumes, il écrivit de sa propre main aux Gouverneurs & Etats de Portugal. Il les exhortoit à luy accorder de plein gré un Royaume, qui luy appartenoit de droit, & de ne le point obliger d'en faire la conquête, & de preferer un Roy qui ne leur offroit que des graces, à un Prince dont ils alloient éprouver les armes & la colere en cas de refus. Les Portugais, emportez par leur aversion pour l'Espagne, méprisèrent les offres de Sa Majesté, se preparent à une vigoureuse défense, envoyerent en France, en Angleterre & à Venise demander du secours, firent prier le Saint Pere, d'arrêter par son autorité une guerre, qui alloit desoler un Royaume, florissant & tres-Catholique, & envoyerent des Deputez à Philippe Second le supplier de faire retirer ses Armées & d'attendre que les Juges nommez eussent decidé cette grande affaire, luy étant bien plus avantageux de ne devoir les Portugais qu'à eux-mêmes, que de les devoir à la force de ses armes.

CHAPITRE VI.

Dom Antoine veut faire valoir ses droits.

DOM ANTOINE, Prieur de Crato, dont j'ay parlé ci-dessus, vouloit le Royaume, il faisoit de son mieux pour l'emporter.

1581. ter. Il avoit publié ses droits sous le regne precedent : il avoit même tâché de prouver juridiquement qu'il étoit legitime. Henry l'avoit non seulement declaré naturel, mais encore fils d'une Juive, & l'avoit banni de sa Cour. Cette declaration n'avoit point fait perdre à ce jeune Prince l'espoir de monter sur le Trône ; la declaration du Roy n'étoit point juridique ; le procés qui étoit évoqué en Cour de Rome, demeuroit indécis. Les peuples aimoient Dom Antoine, & le regardoient comme le seul mâle de l'ancienne Maison de leurs Rois. Philippe commença de le craindre, & luy fit proposer par D. *Cristophle de Moura*, une pension de cent mille écus, une Ville & un Domaine de cent cinquante mille livres de rente, avec le titre de *Duc*, pourvû qu'il voulut luy ceder ses pretentions. Moura ne fut pas écouté, le Prince voulut être Roy, ou rien.

Philippe ne balança plus sur son parti, il envoya des ordres à sa flotte de sortir de Cadis, & de venir moüiller aux côtes de Portugal, & fit marcher son Armée vers les frontieres de ce Royaume. Comme il avoit resolu de ne point s'exposer aux perils de la guerre, quoi qu'il eût publié qu'il la feroit en personne, tant pour intimider les Portugais, que pour attirer dans son Armée les Grands de ses, qui feroient demeurez chez eux, s'ils avoient sçû qu'un autre que le Roy, eût du les commander, il tint de frequens Conseils sur le choix d'un General. Tous les avis furent à nommer le Marquis *de Mondecar*, qui venoit de remettre au devoir les Morisques de

de Grenade. Sa Majesté qui jugeoit plus sainement qu'eux, crût qu'il n'y avoit que le seul du Duc d'Albe, qui pût heureusement terminer cette guerre. Elle le nomma contre l'attente de tout le monde, & luy écrivit de sa propre main, qu'il eût à luy mander si ses maladies luy permettroient de se mettre à la tête de l'Armée, qu'il destinoit à la conquête du Portugal. 1581.

Philippe II. met le Duc en liberté, le fait General de ses Armées.

Le Duc demeura long-tems irresolu : il se faisoit une peine de s'exposer à soixante-dix ans, au risque de perdre la gloire qu'il avoit acquise pendant cette longue suite d'années: il craignoit que la fortune qui est femme, ne l'abandonnât comme elle avoit fait Charles-Quint, pour se jetter entre les bras d'un jeune homme. Que s'il avoit du pis, on ne l'accusât d'avoir voulu se vanger par un moyen si bas, de sa prison & de celle de son fils : enfin il se persuadoit en quelque maniere qu'il luy étoit plus avantageux de mourir tout couvert de lauriers dans sa prison, que de perdre sa gloire, & de quitter la vie dans un grand employ.

Mais lors qu'il considera qu'il n'y avoit rien de plus glorieux, que de sortir d'une prison pour aller au triomphe, pour rendre la liberté à un fils cheri, accroître en même tems sa gloire & les Etats de son Roy, & achever sa vie dans le sein de la victoire, il ne hesita plus. Il écrivit à Sa Majesté, que le zele de servir un si grand Roy, luy rendoit la santé & les forces, & que luy qui n'attendoit que la mort, avant que d'être instruit de

1581. de sa volonté, se sentoit une vigueur capable de tout.

CHAPITRE VII.

Raisonnemens sur le procedé de Philippe.

SI la disgrace du Duc avoit servi de matiere à beaucoup d'entretiens, sa faveur ne fit pas moins parler : Les uns en prirent sujet de loüer Philippe, & d'autres de le blâmer ; mais tous convinrent, que jamais le merite du Duc d'Albe n'avoit paru avec plus d'éclat. Le Roy sût une partie de ce qu'on disoit, sans s'embarasser, content de son choix, & seur qu'il ne pouvoit être plus juste.

Le Duc, ayant reglé les affaires de sa Maison, se rendit à *Baraxas* : il y reçut un Courier avec des Lettres de Sa Majesté, pour se rendre au plûtôt à l'Armée, & par le chemin le plus court. Il vouloit auparavant prêter au Roy & au Prince *Dom Diegue*, le serment de fidelité, que les Grands du Royaume avoient prêté dans l'Assemblée generale des Etats, où cet Infant avoit été reconnu Prince des Espagnes. Sa Majesté l'en dispensa, & luy fit sçavoir, *que soit qu'il fût present ou absent, Elle étoit si fort persuadée de son attaché fidele, & de son integrité, qu'Elle n'exigeoit de luy aucun serment de fidelité*. Cette réponse, ou plûtôt cette marque de confiance fit un vray plaisir au Duc d'Albe, & luy fit perdre le souvenir d'une partie des chagrins qu'il avoit essuyez durant sa prison. Il se rendit à *Leiria*, où l'Armée avoit eu ordre de s'assembler. Elle étoit formidable, non par son nombre qui étoit petit, mais par la bravoure des Soldats,

Le Duc fait la reveuë de l'Armée.

dats, l'experience & la valeur des Officiers, & le merite infini du General. On comptoit quatre mille Italiens divisez en trois Regimens, qui avoient pour Colonels *Prosper Colonne*, *Vincent Caraffe*, *Carlo Spinelli*, & qui obeïssoient à *Pierre de Medicis*, frere du Grand Duc de Toscanne. Quatre mille Fantassins Allemans sous les ordres du Comte *de Lodron*, & sept mille Espagnols qui avoient des Colonels * de le même nation. 1581.

* *Loüis Henriquez, Antoine Morena, Gabriel Niñius, Pierre de Mendoza Ayala, & Soto-Mayor.*

Dom Sanches d'Avila étoit Maréchal de Camp-General, & Ferdinand de Tolede commandoit la Cavalerie. Parmi le grand nombre de Volontaires on remarquoit les Marquis *de Mondexar*, *de Priego*, *de Daune*, & *de Montmayor*, le Comte *de Bondia*, *Martin de Padilla*, Grand Maréchal de Camp, hereditaire du Royaume de Castille, un tres-grand nombre d'autres, qui croyoient que Sa Majesté dût commander en personne.

Philippe ayant fait venir ses bagages de guerre, & ceux des Gentils-hommes qui doivent suivre les Rois d'Espagne dans leur expeditions Militaires, se rendit à Guadaloupe. Il y fit faire les funerailles du Roy Henry, aprés quoy il partit pour Béja, ville du Portugal, qui l'avoit déja reconnu. Y étant arrivé, il voulut faire une revuë generale de l'Armée. D. Sanche d'Avila fit connoître par la maniere dont il la mit en bataille, qu'il sçavoit pratiquer les belles leçons que luy avoit donné le Duc d'Albe, sous lequel il avoit appris le métier. Jamais on ne vit une Armée plus gaye & plus leste; elle fit l'exercice devant Leurs Majestez, se donna un com-

bat qui leur fit beaucoup de plaisir. La No-
1581. blesse se fit remarquer à ses Armes émaillées d'or & d'argent, sur lesquelles le Soleil qui étoit alors dans sa force, faisoit un effet charmant.

Contenance du Duc.

Le Duc d'Albe attira sur luy les yeux de tout le monde, on ne voyoit rien sur ses Armes, qui le distinguât ; mais son air martial & majestueux, & ses cheveux blancs le faisoient assez reconnoître. Comme il avoit gardé le lit tout le jour précedent, & qu'il étoit fort tourmenté des gouttes, Philippe fut surpris de le voir aussi alerte, que si sa santé eût été la plus parfaite. Ce Monarque étoit sous un arbre fort touffu, avec la Reine son épouse, les Princes ses Enfans, & les deux Archiducs freres de la Reine.

Sa Majesté regardant le Duc d'Albe, demanda si c'étoit luy, s'il étoit possible que ce fût là cet homme, qu'on disoit être au lit : tous luy ayant répondu que oüi : *Il faut croire*, repartit-elle, *ou qu'il nous en impose, ou que les armes & les Troupes lui tiennent lieu de medecines les plus efficaces.* En effet, il fut à peine à cheval, où ses Officiers eurent beaucoup de peine à le mettre, qu'il se sentit une nouvelle vigueur. Ses armes, le bruit des Trompettes, & des Tambours, & les cris de joye des Soldats à la vuë de leur General, luy firent oublier qu'il avoit les gouttes : Il traversa toute l'Armée au petit galop, visita les bataillons & les escadrons, les uns aprés les autres, & fit une revuë exacte, pour voir, avant que de prendre sa place, si tout étoit conforme à sa discipline Militaire : ni l'agita-

tion

tion, ni le travail, ni l'ardeur du Soleil qui étoit fort violent, ne parurent point fatiguer ce Vieillard toûjours invincible. Philippe Second en fut charmé ; il voulut l'embrasser. Le Duc mit pied à terre, quoy que Sa Majesté eût eu la bonté de l'en dispenser ; il voulut luy baiser la main. Elle l'en empêcha, & l'embrassant, luy demanda où étoit son fils Frederic, & s'il se portoit bien, feignant de ne se pas souvenir qu'Elle ne l'avoit pas remis en liberté.

1581.

Philippe II. met Frederic en liberté.

Le Duc que sa grandeur d'ame mettoit au-dessus de tout, & qui ignoroit l'art de supplier, répondit qu'il joüissoit dans sa prison d'une entiere santé, où, mis à couvert des perils de la guerre, il vivoit sans craindre pour sa vie. Philippe se tournant vers ceux de sa suite : *Voyez*, leur dit-il, *la moderation du Duc d'Albe : Je veux rendre la liberté à son fils, & il ne me la demande pas.* S'adressant alors au Duc, *Hé quoy ! Doutez-vous encore de nôtre amour & de nôtre dessein de vous accorder ce que vous nous demanderez ; nous qui vous avons confié nôtre gloire, les forces de nos Royaumes, & nôtre propre seureté, quoy qu'il semblât que vous eussiez sujet de vous plaindre de nous. Je n'ignore*, repartit le Duc d'Albe, *aucun des bienfaits dont Vôtre Majesté m'a comblé avec profusion ; mais, Sire, ils sont si grands, que j'avoüe ingenûment, que je ne dois rien souhaiter de plus. Si donc Vôtre Majesté veut m'accorder quelque nouvelle grace, & qu'Elle le fasse sans que je l'en prie, je luy en seray beaucoup plus redevable ; mais qu'elle ne croye pas que ne meritant rien au delà de ce qu'Elle m'a*

 donné,

donné; j'aye le front de l'importuner davantage.

1581. Philippe, admirant la fermeté de ce grand homme, voulut bien ceder en cette occasion: Il ordonna que Frederic fût mis en liberté, & qu'il ne fût plus parlé de son crime, si c'en est un que de n'aimer pas constamment, & de ne pouvoir essuyer un affront.

Le Duc, aprés mille remerciemens, remonta à cheval, renvoya les Troupes dans leurs logemens, & se retira chez luy vers la fin du jour. Comme il avoit extrémement fatigué, il fut obligé de se faire porter dans son lit par ses domestiques: il y ressentit toutes les douleurs, qui l'avoient abandonné dans l'Armée; de maniere qu'on peut alors dire aprés Philippe, que les Armes & le Camp étoient pour luy des remedes excellens.

CHAPITRE VIII.

Le Duc discipline son Armee.

LE luxe des Officiers & de la Noblesse; cette longue suite de Valets & de bagage, qui avoit fait tant de plaisir à Philippe, jetta le Duc dans un vray chagrin. Instruit par son experience, qu'il ne falloit rien d'inutile dans une Armée, & que tout ce long attirail la rendoit beaucoup plus pesante, & moins en état de servir, il ne douta point qu'il ne fût obligé de se faire des affaires. D'ailleurs il n'avoit que de nouvelles Troupes, & les vieilles ne se souvenoient plus de sa discipline, qui les avoit renduës invincibles.

Dans cet embarras il resolut de bannir les gros équipages, & de discipliner les Soldats. Il commença par les derniers; quoy qu'il fût

fort

fort loin de l'Ennemy. Il les fit camper, se retrancher dans leur Camp, faire sentinelle, monter la garde, se ranger en bataille, passer les jours & les nuits sous les armes, faire souvent l'exercice, se contenter de peu : Il faisoit souvent la ronde, punissoit ceux qui devant être en faction, se trouvoient couchez ou dormoient à cheval. Il fit brûler toutes les tables de jeu, & défendit de joüer, sous de grosses peines. 1581.

Le Soldat discipliné, il fit assembler les principaux Officiers & la Noblesse, leur declara qu'ils eussent à se défaire de cette longue suite de Valets & d'équipages, ou qu'ils se retirassent eux-mêmes, puis qu'il aimoit mieux se priver de la presence & du secours de tant de genereux amis, que de voir mépriser sa discipline Militaire, qui étoit celle des Capitaines les plus illustres de l'Antiquité.

Il oblige les Officiers de renvoyer partie de leurs équipages.

Ce compliment les surprit, & les chagrina; ils luy representerent, *Que ce seroit les mettre en cela au dessous des Portugais, sur lesquels ils alloient avoir tout l'avantage, l'épée à la main : Que ces riches bagages, & toutes les autres choses, dont la perte faisoit de la peine, excitoient à la gloire, servoient comme d'ôtages de la fidelité de leurs Maîtres : Qu'on n'aime pas moins son Camp, que sa maison, lors qu'il est rempli de richesses; qu'on le défend avec la même vigueur : Que Cyrus & les autres Rois de Perse avoient sagement ordonné, qu'on menoit dans leurs Armées les femmes & les enfans, & ce qu'on avoit de plus précieux, afin que la vuë de ces gages précieux inspirât une*

1581. *nouvelle ardeur : Que les Perses devoient à cette loüable coûtume, la conquête de l'Orient : Que les Goths, les Vandales, & tous les autres peuples du Septentrion, qui avoient ruïné le vaste Empire des Romains, n'avoient été invincibles, que parce qu'ils traînoient aprés eux leurs femmes & leurs enfans.* Ces remontrances furent suivies de murmures, de menaces d'en porter ses plaintes au Roy, & de protestations de ne point suivre l'Armée avec des équipages à se faire affront.

Le Duc d'Albe voulut bien pour les appaiser leur apprendre le sujet de sa resolution : *Etoit-il juste, Messieurs,* leur dit-il, *& la raison vouloit-elle, que par une conduite contraire à toutes les regles de la Guerre, vous forçassiez vôtre General à vous rendre raison des ordres qu'il vous donne ? Il est presque aussi honteux à une Armée d'en imposer par son insolence à son General, qu'il luy est infamant d'être défaite. Seroit-il dans l'ordre, qu'au moment d'une bataille, ou d'un assaut general vous me forçassiez de vous expliquer le sujet pourquoy je vous commande telle ou telle chose ? Si vous étes de braves gens, si vous voulez arriver au Temple de la Gloire, sçachez que ce doit être par l'obeïssance. Soyez persuadez, que je puniray severement une pareille audace, lors que la guerre sera commencée ; cependant pour vous faire connoître, que je ne vous ordonne rien, qui ne soit juste, qui ne s'appuye non seulement sur l'experience, que j'en ai faite, mais encore sur les exemples les plus fameux de l'Antiquité, je veux vous montrer qu'il n'y a rien de plus ruïneux dans une Armée, que cette longue suite d'attirail & de bagages. Darius peut-il avec cet amas pro-*

prodigieux de toutes les richesses de l'Orient , 1581.
qu'il traînoit dans son Camp , avec toute cette suite de femmes , d'enfans , de concubines , & d'esclaves , peut-il , dis-je , *quoy qu'à la tête de plusieurs cens mille hommes , resister au grand Alexandre , dont l'Armée , qui n'étoit que de trente mille hommes , n'avoit de bagage que celuy qui luy étoit absolument necessaire ? Alexandre ne battit-il pas plusieurs fois Darius ? Ne conquit-il pas tout l'Orient avec beaucoup plus de vîtesse , que ce Monarque Persan n'auroit pû le parcourir ? Ce même Vainqueur , s'étant apperçu , que les richesses que son Armée faisoit mener aprés elle depuis qu'elle avoit soûmis l'Empire des Perses , la rendoient incapable de diligence , & luy avoient fait perdre cette ardeur guerriere , qui la rendoit si formidable ; ne fit-il pas brûler ces mêmes richesses , aimant mieux des Soldats pauvres & débarrassez , que des Troupes riches , qui ne se mouvoient qu'avec peine ? Qui des deux exemples , Messieurs , doit être préferé ? N'est-ce pas celuy du Vainqueur ? Numance se joüa des efforts des Romains , tant que le luxe regna dans l'Armée de ces Maîtres du Monde ; mais à peine Scipion l'en eût-il chassé , que cette fameuse Ville fut obligée de plier. Vous nous dites , que les peuples du Septentrion n'étoient invincibles , que parce qu'ils menoient avec eux leurs femmes & leurs enfans , j'en veux bien convenir ; mais avoient-ils d'autres bagages que leurs armes ? Portoient ils même des vivres ? n'en prenoient ils pas où ils se trouvoient ? D'ailleurs , est-il possible , que de braves gens comme vous , puissent comparer une Troupe de Valets & quelques hardes superfluës à*

à des femmes & des enfans ? Qu'ils osent dire
1581. *que cet attirail leur soit aussi cher que ces femmes & ces enfans ? qu'il les excite à la gloire ? qu'il serve d'ôtage de leur fidelité ? A Dieu ne plaise, que vous ayez ces sentimens : je vous connois trop, Messieurs, & je suis persuadé que vous avez l'ame trop belle, pour penser comme vous parlez : J'en suis persuadé, je suis seur, que vous ne me ferez point connoître, que je me trompe : Faites provision d'armes & de courage : Cherchez de vrais éloges, n'aspirez qu'à la gloire, entrez dans le Portugal, pleins d'esperance, de force & de valeur. Tenez pour certain que ce grand Royaume sera le fruit de vôtre victoire sur tout cet appareil de mollesse & de faste, dont il faut vous défaire.*

Ce discours appuisa les Officiers & la Noblesse, & les laissa tellement convaincus de la necessité de se debarrasser de tout ce qui leur étoit superflu, qu'ils le firent à l'instant: cinq mille Valets, & autres bouches inutiles sortirent le Camp le lendemain.

Le Duc se voyant une Armée digne de luy la fit mettre en bataille, & s'y rendit sur le midy. Il incorpora les nouvelles recruës avec les vieilles Troupes, mit de vieux Soldats à la tête, & à la queuë des files, il disposa les nouveaux, de sorte qu'un d'eux étoit à côté d'un Veteran. Il visita les armes d'un chacun, fit une revuë exacte de l'Artillerie, laissa les Officiers dans leurs Charges, ne jugeant point à propos d'irriter des gens qui venoient de faire un sacrifice qui deplaisoit infiniment à quelques-uns d'entr'eux. Cela fait, il ren-

renvoya les Troupes dans leurs logemens, & attendit tranquillement les ordres du Roy. 1581.

CHAPITRE IX.

PHILIPPE Second étoit toûjours à Béja, incertain de la maniere dont il devoit agir en cette guerre: Il tint encore plusieurs Conseils, sçavoir s'il se mettroit luy-même à la tête de son Armée, ou s'il la laisseroit sous les ordres du Duc. La meilleure partie de son Conseil fut d'avis qu'il ne s'exposast point, qu'il laissât ce vieux & habile Capitaine démêler cette fusée, qui ne seroit pas pour luy une fort grosse affaire. Les ennemis de la Maison de Tolede soutinrent tout le contraire, & donnant des éloges pompeux à la bravoure des Portugais, ils crurent que le Roi seul pouvoit, par sa presence, les intimider & les vaincre, que cette Nation qui ne peut souffrir le mépris, croiroit que Sa Majesté ne l'estime point, puis qu'il ne daigne marcher contre elle; que cette prevention luy feroit faire une resistance plus vigoureuse. Il representerent ensuite, que si Sa Majesté ne jugeoit point à propos d'exposer sa Personne sacrée, elle devoit du moins ne point envoyer le Duc d'Albe contre les Portugais, puis que ces Peuples ne se plaignoient deja que trop de la fierté Castillanne, & que le Duc passoit pour le plus fier & le plus superbe de tous les Espagnols. Divers Conseils.

Ces raisons ne firent aucune impression sur l'esprit de Philippe; il reconnut sans peine qu'el-

1581. qu'elles partoient d'un grands fonds de jalousie ; il auroit donné sur le champ ses ordres pour faire entrer son Armée dans le Portugal s'il n'avoit esperé de soûmettre ce Royaume par la douceur. Il fut confirmé dans cette resolution par la reddition volontaire des villes d'*Elvas* & d'*Olivença*, & par la nouvelle que les Gouverneurs étoient broüillez avec le peuple, mais il fut obligé de changer bientôt de sentiment. Les Portugais, quoy qu'épouvantez par l'approche de l'Armée & de la Flotte, ne pouvoient neanmoins s'accorder entre eux : Agitez par divers mouvemens, ils vouloient mille choses differentes, & ne convenoient que de ne point se soûmettre aux Espagnols. Cependant ils ne cherchoient nullement les moyens d'executer cette *resolution* ; ce n'étoit parmi eux que desordres, que tumultes & que confusion ; l'autorité des Gouverneurs étoit foible ; le peuple ne les connoissoit que pour les accabler de Requestes, & s'ils rejettoient les unes, ils se voyoient forcez d'accorder les autres.

Dom Antoine est élu Roy.

Le peuple & les plus determinez de la Noblesse vouloient qu'on déferât la Couronne à D. Antoine, tous assuroient qui étoit le seul Prince du Sang Royal, issu du Roy D. Manuel & qu'il n'avoit rien fait jusques alors qui peut le rendre indigne du Sceptre de ses Ancestres ils étoient d'avis qu'on decernât les châtimens dûs aux criminels de Leze-Majesté contre tous ceux qui ne voudroient pas reconnoître ce Prince: ils étoient encore portez à ce dessein par le fameux *Pierre des Anges*, qui sous l'apparence d'une pieté solide, & d'une mo-

deftie

destie parfaite, cachoit, *dit-on*, beaucoup d'entétement & d'ambition. Ce Devot ne cessoit de précher aux Portugais, que Dom Antoine étoit leur Roy legitime, & le vray successeur de Dom Henry, & qu'ils ne pouvoient sans injustice reconnoître un autre Monarque. 1581.

Le Duc d'*Ossonne* & Dom *Christophle de Mourra* voyoient ces desordres avec le dernier chagrin : ils ne cessoient de presser les Gouverneurs de se determiner ; ils offroient aux Grands & aux peuples de l'argent, des Charges, des abolitions d'impôts & de grands privileges: ces avances n'eurent pas le succés qu'on s'en étoit promis ; car si elles mirent quelques-uns dans les interests de Sa Majesté Catholique, les mal intentionnez le regarderent comme un effet de la foiblesse de Philippe, & ils eurent l'audace de publier, que si ce Prince croyoit ses droits justes & incontestables, il prodigueroit moins ses tresors, ses graces & ses privileges pour les faire valoir.

Sur cette prevention ils resolurent de prendre ces mêmes armes qui les avoient fait triomper de tout l'Orient, & souvent mêmes des forces Castillannes : ils resolurent, *dis-je*, de prendre les armes pour la défense de leur Patrie, & pour ne pas tomber sous la Domination d'un Peuple qu'ils regardoient comme leur Ennemy.

On n'entendoit dans les Villes, que le son des trompettes & le bruit des tambours, les Drapeaux voltigeoient de toutes parts, tout paroissoit conspirer à la ruine des Espagnols, les

1581. les Gouverneurs étoient méprisez, & le peuple ne prenoit des ordres que de sa fureur.

La nouvelle de la reddition d'Elvas & d'Olivenca ne r'abattit rien de leur fierté ordinaire; ils crurent neanmoins qu'ils succomberoient bien-tôt s'ils ne se donnoient un bon Chef. Ils élurent Dom Antoine pour leur Generalissime, & luy donnerent les titres pompeux de *Défenseur de la liberté publique*. Il regarda cette nouvelle dignité comme un degré pour monter sur le Trône, auquel il portoit tous ses desseins. Il étoit pour lors à *Santaran*, il voulut commencer les fonctions de Défenseur de la Patrie, par mettre cette ville en état de faire blanchir devant ses ramparts les efforts de ses Ennemis: il se rendit sur le bord du Tage, qui remplit ses fossez à dessein d'y tracer le plan d'une Citadelle. Il étoit au milieu des Evêques *de la Guardia*, & de *Porto*, de quelques personnes de qualité & d'un grand nombre de peuple, quand *Antoine Baraxe* le voyant si bien accompagné, luy baisa la main, & le traita de *Roy*. Le peuple applaudit à ce compliment, & poussa mille cris de *Vive Dom Antoine nôtre*. Il prit ensuite ce jeune Prince, & le remporta dans la ville où il fut reçu en Roy, le conduisit à la grande Eglise, & de là à la Maison de Ville, où les Magistrats luy préterent serment de fidelité, comme à leur legitime Souverain.

Se fait recevoir dans Lisbonne.

Dom Antoine se servant avantageusement de cette bonne fortune, courut à Lisbonne, & s'en rendit maître malgré les efforts de *Jean Tello* l'un des Gouverneurs. Il fut à la Maison

Maison de Ville, se fit proclamer solennellement Roy de Portugal & des Algarves, & 1581.
fit la Cavalcade ordinaire aux acclamations de tout le petit peuple. *Teles* se retira tout chagrin à Setubal, où les autres Gouverneurs le reçurent fort mal, le regardant comme l'auteur d'une partie de ces desordres.

Le nouveau Roy fut loger au Palais, s'étant saisi du Tresor Royal, il envoya le Comte *de Vimiosa* à la tête de quelques Troupes, s'assurer de Setubal, & de la personne des Gouverneurs, si cela étoit possible. Le Comte fut heureux, la Garnison luy ouvrit les portes, les Gouverneurs se sauverent avec peine, excepté l'Archevêque de Lisbonne, que sa dignité mettoit à couvert de toute insulte. Le Duc de Bragance, qui étoit à Setubal pour donner quelque chaleur à son parti, sortit de cette ville; sur la nouvelle de l'approche du Comte. N'esperant plus de se voir maître du Portugal: Il envoya des Deputez à Philippe Second, pour traiter avec luy de ses pretentions, mais comme les conditions ausquelles il vouloit les ceder, parurent trop dures à Sa Majesté, on ne les écouta point, au contraire Philippe luy fit de grandes menaces d'avoir osé demander du secours à tous les Princes Chrêtiens contre luy, & protesta qu'il le traiteroit comme son ennemi & le perturbateur du repos public, s'il ne tenoit dans la suite une conduite toute opposée.

La Noblesse ne se determinoit point, & ne sçavoit quel parti prendre: celuy du Duc de Bragance étoit ruiné, Philippe n'étoit point aimé, & Dom Antoine s'étoit attiré l'aversion

1581. sion de tous les Grands, acceptant d'une vile populace la Couronne & le titre du Roy: ainsi l'on peut dire que rien ne luy fit plus de tort que cette haute dignité : neanmoins il resolut de s'y maintenir, il s'empara de plusieurs Places fortes, acheta la Citadelle de *Saint-Gian*, Tristan de la Vega qui en étoit Gouverneur, leva des Troupes pour tenir l'Ennemi en respect durant le reste de la Campagne, persuadé que Philippe ne feroit jamais Roy de Portugal, si la decision de ce different pouvoit être remise à l'année prochaine, que les secours qu'il attendoit de France & d'Angleterre, devoient arriver.

CHAPITRE X.

Exploits du Duc. CES mêmes raisons determinerent Philippe Second à la Guerre : le Duc mena l'Armée dans le Portugal, il n'y fut pas long-tems sans éprouver la haine de paisans : ne voulant pas les perdre, il écrivit aux Gouverneurs, afin qu'ils ordonnassent aux lieux incapables de défense, de se soûmettre au plus fort, sans aucune resistance pour éviter le châtiment que meriteroit leur temerité.

Les Villes de *Campo-Major* & de *Portalegre* luy ouvrirent leurs portes à la premiere sommation. D'Avila suivi de cinq cens Chevaux & d'autant de Fantassins, entra dans le Château de *Villaviciosa*, dont les portes luy furent ouvertes par un Soldat Castillan toûjours fidele à son Roy, quoy qu'il fût exilé.

Le

Le Duc ayant mis Garnison dans cette Place, laissa dans Elvas *Pierre Manriquez* avec deux Compagnies d'infanterie, & fut camper devant *Estremoz*. Elle fut emportée le lendemain, par la foiblesse du Gouverneur, qui aprés avoir répondu de la maniere du monde la plus fiere au Trompette, qui le somma de se rendre, ne soutint sa fermeté que jusques au milieu de la nuit: il s'enfuit lâchement, avant que l'on eût tiré un seul coup de canon Ce foible Gouverneur fut pris, le Duc voulut luy faire couper la tête; sa grande jeunesse l'en empêcha, il se contenta de le mettre en arrêt, sans vouloir décider de son sort. 1581.

Le lendemain l'Armée arriva devant Setubal, sans avoir fait depuis son entrée dans ce Royaume, le moindre desordre à la campagne. Son arrivée surprit ceux qui commandoient la Garnison de la Place: comme ils manquoient d'argent, ils firent sur le peuple des extorsions qui leur attirerent sa haine: ils n'épargnerent pas même les ornemens & les vases sacrez.

Les Gouverneurs declarent Philippe Roy de Portugal.

Les Gouverneurs du Royaume irritez contre Dom Antoine, s'étoient, comme j'ay deja dit, sauvez de Setubal avec bien de la peine; ils avoient passé le *Quadalquivir*, & s'étoient retirez dans *Ayamonte*, ne s'y croyant pas en seureté, ils fuirent jusques à *Castro-marin*. Ce fut dans cette derniere Place qu'ils declarerent Philippe Second *le seul & le legitime successeur de Dom Henry*.

Cette declaration plût infiniment à Sa Majesté Catholique, elle se persuada qu'elle luy alloit valoir la soûmission du Royaume entier

Comme

1581. Comme il aimoit beaucoup mieux ne devoir les Portugais qu'à eux-mêmes, que de les forcer de le reconnoître, il envoya ses ordres au Duc d'Albe de rester immobile devant Setubal. Ce sage Capitaine luy remontra le tort qu'il se faisoit, se persuadant que les Portugais indignez contre les Gouverneurs eussent encore quelque deference pour leurs avis. Il tâcha de luy faire comprendre que si cette declaration n'étoit soutenuë par les armes, elle alloit devenir inutile, il ne pût luy faire changer de sentiment, & il fallut pour le persuader que les Portugais mêmes justifiassent qu'il avoit eu raison de penser de la sorte.

CHAPITRE XI.

Preparatifs de Dom Antoine.

LA declaration des Juges fut un coup de foudre pour Dom Antoine; cependant comme il étoit d'une grandeur d'ame à toute épreuve, il ne s'y laissa point abattre: il la cassa par un Edit, & les declara *deserteurs & criminels de Leze-Majesté*. Il mit ensuite toutes ses pensées à la guerre, leva des Troupes, & en donna le Commandement à Dom *Diegue de Menesses*, le plus habile Capitaine qui fut alors dans le Portugal. N'ayant point d'argent, & l'état de ses affaires ne luy permettant point de mettre des impôts, il en tira une grosse somme de quelques privileges, on l'accusa même d'avoir associé à l'Ordre de *Christ*, de nouveaux Chrêtiens; ce qui luy attira l'indignation de tous les Chevaliers de cet Ordre. Tout le monde sait que ces nouveaux Chrêtiens qui descendent des Juifs ou

des

des Mores, baptisez sous le Regne de Dom Emanuel, ne sont reçus ni dans les grandes Charges, ni dans aucun des Ordres de Chevalerie. D'ailleurs partie des Nobles étoient déja gagnez par Sa Majesté, & avoient reconnu la justice de sa cause. Les autres ne vouloient se declarer qu'avec la fortune. 1581.

Dom Antoine, quoy que d'un naturel doux & bienfaisant, donna un Edit sanglant contre tous ces Nobles, attachez aux interêts de son Ennemy. Ces manieres d'agir firent bientôt revenir Philippe; il fit porter au Duc des ordres contraires à celuy qu'il luy avoit envoyé quelques jours auparavant.

Prise de Setubal.

Luy qui n'attendoit que cela, fit aussi-tôt sommer la ville de Setubal de se rendre, si elle ne vouloit s'exposer à toutes les rigueurs de la Guerre. *François Mascarenhas*, qui en étoit Gouverneur, & Dom *Diegue Boteiro*, ayant tenu Conseil sur cette sommation, ne crurent point que la Garnison & les Bourgeois leur permissent de capituler: ils renvoyerent donc le Trompette sans réponse; mais ils résolurent, *dit-on*, de ne se défendre que foiblement, & de faire mauvaise garde aux portes: le Duc qui en fut averti, fit donner l'assaut; la ville fut prise & pillée; Mascarenhas, & Boteiro eurent permission de se retirer. Le soldat ne perdit que ses armes, & il luy fut ordonné sous peine de la vie, de ne les plus reprendre contre Philippe Second.

La ville prise, le Duc fit assiéger une grosse Tour, que le Tage rendoit inaccessible au Midy & au Couchant, qui étoit entierement escarpée au Septentrion, & ne pouvoit être abor-

1581. abordée que du côté de l'Orient, encore étoit-ce par des sentiers rudes, & pratiquez à travers des rochers & des broussailles. Cette Tour étoit inexpugnable par elle-même, si la peur n'avoit tellement saisi ses Gouverneurs, qu'ils ne se reconnoissoient plus. Cependant ils répondirent fierement à la sommation, qui leur fut faite de se rendre; mais *Prosper Colonne* s'étant emparé du pied de la Montagne, ils demanderent à capituler, & Colonne leur permit de sortir avec armes & bagages: le Duc le trouva mauvais, il les vouloit à discretion, & quelques égards pour Prosper l'empêcherent de rompre la Capitulation.

Etat de la flotte Espagnole.

La prise de cette Tour le rendit maître du Port: il y fit entrer sur le champ la flotte Espagnole, commandée par *Alvare de Bacan*, Marquis de Sainte-Croix. Elle étoit composée de trente-six Galeres, & de quarante trois Vaisseaux de haut bord. Elle portoit les Regimens de François de Valence, de Roderic Zapata, & de Martin d'Agourto. La nouvelle du siége de Setubal fut apprise à Lisbonne avec chagrin. D. Antonio commanda, pour la secourir, le Comte *de Vemioso*, Connêtable du Portugal. L'ardeur du peuple pour cette expedition fut surprenante; des personnes de tout âge & de tout sexe monterent sur la flotte destinée pour les secours; il se trouva même bon nombre de Religieux, qui prirent les armes, si forte étoit la haine des Portugais contre la domination Espagnole. Ce secours fut inutile, Setubal étant aux Ennemis, avant qu'il eût mis à la voile.

Cet

1581.

L'Evêque de la Guardie, &c. animent Dom Antoine.

Cet échec jetta Dom Antoine dans une consternation si grande, qu'il n'en seroit peut-être pas revenu, si le Connêtable & l'Evêque de la Guardie ne l'eussent rendu à luy-même par leurs remontrances : *Hé ! quelle est*, disoient-ils, *cette foiblesse, & cette inconstance ? Vous perdez l'espoir avant le combat : Reprenez cette grandeur d'ame qui vous animoit lors qu'on vous a reconnu Roy, qui vous est si naturelle, & qui nous fait reconnoître en vous l'unique rejetton du grand D. Manuel : Nous ne voyons pas, que vous ayez un si grand sujet de crainte. Quelque habile que soit le Duc d'Albe, ce n'est qu'un homme, & un homme accablé sous le poids de ses infirmitez & de ses années, qui ne peut ni se tenir à cheval, ni même agir. Il a vaincu les Allemans, & battu les Flamans, qu'a cela d'extraordinaire ? Il commandoit une Armée qu'avoit formée Charles-Quint, accoûtumée à vaincre sous ce grand Empereur, étoit par tout accompagnée de la victoire. Il n'en est pas de même de celle qu'il commande ; elle est composée de Soldats, qui n'avoient jamais vû la guerre, quand ils sont entrez dans vos Etats : d'ailleurs que ne doit-on point esperer des Portugais, ces Vainqueurs de l'Orient, qui ont passé tant de fois sur le ventre des Castillans, & qui ne voyent rien qui ne cede à leur valeur ? Attendez icy le succés de la bataille* d'Aljubarota. *Posez que vous ayez du pis ; en bonne foy, ne vaut-il pas mieux perdre la vie, que la liberté ? Qu'attendez-vous de Philippe, il vous promettra tout, & ne tiendra rien. Vous serez bien-tôt la victime de sa cruelle politique, il ne se croira jamais paisible pos-*

 sesseur

1581. *sesseur du Portugal, tant que vous vivrez; ou s'il n'en veut point à vôtre vie, du moins languirez-vous dans une prison affreuse. Il suffit, pour vous en convaincre, de vous faire remarquer, que Ferdinand le Catholique manqua de parole à Frederic Roy de Naples, son proche parent, & que pour joüir tranquillement de son Royaume, qu'il venoit d'usurper, il le tint dans une dure captivité le reste de ses jours: N'attendez pas moins de Philippe, la Politique Espagnole est invariable; craignez jusques aux plus belles promesses de vôtre ennemy, & préferez la mort ou l'exil à une paix honteuse, & peu seure.*

Ces remontrances firent de nouveau prendre à Dom Antoine la resolution de perir ou de vaincre. Il esperoit même le dernier, ou du moins qu'il tireroit la guerre en longueur, lors qu'il apprit l'arrivée du Cardinal *Riario*, que le Pape * envoyoit en Espagne pour connoître de ce grand differend: mais Philippe qui eût peur, que le Cardinal n'eût des intentions contraires à ses interêts, & qu'il ne s'opposât à la conquête du Portugal, comme le bruit en couroit, luy défendit d'entrer dans ce Royaume.

* Gregoire XIII.

CHAPITRE XII.

Prise de Cascaës.

L'ARRIVE'E du Legat inquiéta Philippe, & donna des aîles à son General, qui forma le dessein de prendre *Cascaës*. Cette Ville, aujourd'huy honorée du tître de *Marquisat*, est située sur le haut d'un rocher, qui commande en partie le Golfe *de Sintra*. Antoine

ne *de Castro*, Seigneur de cette Place, en avoit donné le plan au General Espagnol, & luy avoit fait une description exacte du rocher sur lequel est bâtie. Le Duc pour donner le change aux Portugais, embarqua son Armée, & fit mine de les mener à Santaren. Dom Antoine craignant pour la perte de cette Place, y envoya des Troupes. Le Duc qui ne demandoit pas mieux, tourna les prouës vers Cascaës, & vint jetter l'ancre au pied de la Montagne. Quoyque le terrain fût fort incommode, & que le chemin qui conduisoit à la Place luy parût tres-rude, il fit mettre à terre quelques Soldats, & les suivit avant même qu'ils eussent eu le loisir de former un bataillon : cependant ils s'étoient déja disposez en triangle, sur les ordres qu'il leur en avoit donnez. 1581.

Un vieux Soldat, qui l'avoit suivi dans les guerres d'Allemagne & de Flandre, luy dit agréablement, lors qu'il voulut descendre dans sa Chaloupe : *Je vous congratule, Monseigneur, & je sens une joye parfaite de voir, que vous étes devenu jeune ! Car, venerable Vieillard, qui reconnoît à present cette rare prudence, qui vous a fait remporter tant de victoires ? Et dites-moy, en bonne foy, si cette descente auroit été du goût de ce sage Fabius, qui a tant de fois battu les Allemans & les peuples de Flandre, sans mettre l'épée à la main, & si elle n'est pas d'un jeune homme ?*

Le Duc prit plaisir à la liberté de ce Soldat : *Mon ami*, luy répondit-il, *nous avions en Flandre & en Allemagne des Ennemis terribles, & il falloit avec eux ménager le tems &*

 les

les occasions, mais que devons nous craindre icy!
1581. *Les Generaux que nous avons en tête, sçavent à peine ranger leurs Troupes: comment sçauroient-ils l'art de profiter d'une occurrence heureuse? C'est pourquoy, cher amy, il faut donner quelque chose à la réputation, quand on voit qu'il n'y a rien à risquer.*

Finissant ces dernieres paroles, il prit terre, fit un gros bataillon de ceux qui étoient déja descendus, & marcha vivement aux Portugais, qui lâcherent le pied; & ils auroient été battus, si D. Diegue de Menesses ne leur eût fait faire retraite en bon ordre. Arrivé dans la Place, il tâcha de les animer par ses discours, & ils crurent que leur courage étoit revenu: Ils sortirent pour charger les Espagnols, qui montoient avec peine; mais ils n'eurent pas le courage d'essuyer un seul coup de mousquet; ils s'enfuïrent.

Ils reprirent alors leur fierté, & répondirent, à grands coups de mousquet, aux sommations, que le Duc leur fit de se rendre; cependant ils furent forcez le lendemain, ayant par une sotte bravoure laissé les portes de la Ville ouvertes, à moins qu'on ne veüille croire (comme le bruit en courut alors) qu'elles furent livrées par *Tristan-vas-d'Aveiga*, Gouverneur de la Place. Quoy qu'il en soit, le Duc entra dans Cascaës, l'épée à la main, fit grace aux Soldats Portugais, qui s'y trouverent, & fit trancher la tête à Dom *Diegue de Menesses*, & à *Henry de Pereira*, lesquels y commandoient pour D. Antoine.

Dom Antoine marche au devant du Duc.

Cette severité fut funeste aux Marchands Espagnols, qui faisoient trafic à Lisbonne; ils

Ils furent regardez comme des Traîtres & des Espions, quelques-uns furent tuez, & on pilla les maisons des autres. La persecution s'étendit même sur quelques Portugais de la premiere qualité, accusez d'intelligence avec les Ennemis. Le plus considerable fut Dom *Georges de Mascarenhas*, Grand Amiral du Royaume, qui fut jetté dans le fond d'un cachot. Sur la nouvelle que le Duc venoit à Lisbonne, Dom Antoine fut au devant de luy avec dix mille hommes. Comme le chaleur étoit excessive, & que ses Soldats, presque tous Bourgeois, & peu accoûtumez aux fatigues, n'avoient porté aucunes provisions, la chaleur, la faim & la soif les firent bientôt revenir chez eux. Dom Antoine, au desespoir de se voir abandonné si lâchement, vouloit aller combattre le Duc à la tête de quinze cens hommes qui luy restoient, resolu de chercher une belle mort au milieu de ses Ennemis. On eût de la peine à le faire changer de resolution, il revint dans la Ville, où les Bourgeois le reçurent avec autant d'acclamations & de cris de joye, que s'il avoit remporté une victoire complete. 1581.

CHAPITRE XIII.

LE Duc d'Albe, maître de Cascaës, vint mettre le siége devant le Fort Saint-Julien. Il fit entrer sa flotte dans le Tage, & fit élever sur les ponts quelques piéces de canon qui battoient furieusement ce Fort, tandis qu'il le battoit de vingt piéces de canon, mises en deux batteries sur une hauteur voisine. Siége du Fort Saint Iulien.

 Ce

1581. Ce canon faisoit assurement beaucoup plus de bruit que d'effet; la Place étant parfaitement bonne : Aussi D. Antoine qui voyoit les mouvemens des Ennemis de dessus quelques colines, étoit ravi de ce qu'ils s'étoient attachez à une Place, qui devoit au moins tenir le reste de la Campagne; mais il se trompa, la peur ne se croyant jamais en seureté bien que dans une Place imprenable.

Ce siége intimida les Principaux de Lisbonne, ils s'assemblerent à la Maison de Ville, & remontrerent à Dom Antoine, que s'il ne se croyoit pas assez fort pour repousser les Ennemis, il étoit à propos penser de bonne heure à se rendre, & que ne voulant pas éprouver le sort de Cascaës, ils n'attendoient que sa réponse pour envoyer des Députez au Camp des Assiégeans. Le Prince marqua beaucoup d'intrepidité en cette occasion, assura ces Bourgeois, que pour peu qu'il fut soutenu, il feroit retirer les Ennemis, & qu'il esperoit les chasser bien tôt de tous ses Etats, & qu'aussi-tôt que le quatriéme jour d'Août funeste par la défaite de Dom Sebastien, seroit passé, il iroit attaquer les Espagnols jusques dans leurs retranchemens.

Dom Antoine fait proposer la paix au Duc d'Albe.

Il fit de son mieux pour se mettre en état de tenir parole; il amassa de l'argent, leva de nouvelles Troupes, ordonna qu'on fit faire l'exercice à celles qui étoient sur pied, & fit reparer les fortifications de la Ville. Ces soins l'occupoient entierement, lors que Dom *Diegue de Carcamo*, personnage illustre par son merite, par sa naissance, & son integrité, & l'un des premiers Gentils-hommes de la

Cham-

Chambre, luy representa qu'il devoit penser serieusement à la paix ; qu'il étoit à presumer, qu'il seroit battu, fait prisonnier, ou du moins forcé de passer le reste de ses jours dans un exil ; Que pour prevenir tant de malheurs, il falloit faire un accommodement tandis qu'il étoit en état de se faire craindre : Il l'assura qu'il pourroit obtenir des conditions assez avantageuses pour vivre agreablement, & même avec éclat : Il ajoûta qu'il se chargeroit volontiers de cette negociation, dont la reussite luy paroissoit d'autant plus infaillible, qu'il sçavoit de bonne part, que le Duc avoit ordre de faire la paix à quelque prix que ce fût, en cas qu'il en trouvât quelque occasion favorable. Il finit par luy montrer au doigt & à l'œil, que ses Troupes n'étant en rien comparables à celles de Philippe, deja reconnu par une partie des Portugais, cette paix ne feroit aucun tort à sa gloire, & qu'au contraire, tout l'Univers l'accuseroit d'imprudence & de temerité, s'il osoit hasarder dans une bataille sa reputation & toutes ses esperances. 1581.

Dom Antoine se laissa persuader à ce raisonnement, il embrassa D. Diegue, & le chargea d'une Lettre, par laquelle il mandoit au Duc d'Albe, qu'il vouloit se servir de sa mediation pour obtenir de Philippe, une paix qui en l'état qu'étoient les choses, ne pourroit être que fort avantageuse à Sa Majesté ; les Portugais n'étant point encore à mépriser ; joint qu'il valoit mieux tenir leur Couronne d'eux-mêmes, que de ses propres forces, puis-

1581. que ces peuples naturellement fiers ne manqueroient jamais à se revolter contre un Vainqueur, qu'ils regarderoient toûjours comme leur Tyran.

Le Duc fait échoüer ce dessein sans y penser.

Le Duc luy fit réponse sur le champ ; le traita toûjours avec beaucoup de respect, luy promit d'en écrit à Philippe, & l'assura qu'il n'auroit point sujet de se plaindre de l'avoir choisi pour Mediateur.

Toute obligeante qu'étoit cette Lettre ; Dom Antoine ne la peut voir sans fremir de colere : Il ne s'y voyoit traité que de *Seigneurie*, & on luy refusoit même les titres de *Grandeur* & d'*Excellence*. Il dechira cette Lettre qu'il crût trop injurieuse à sa gloire, protestant qu'il perdroit la vie plûtôt que de s'exposer à la fierté d'une Nation, qui rendoit si peu ce qui étoit dû aux personnes distinguées par leur merite, ou leurs dignitez, & qu'il étoit seur, que tant qu'il y auroit des Portugais, ils verseroient plûtôt jusques à la derniere goutte de leur sang, que de souffrir, qu'on eût si peu d'égard pour la majesté de leurs Rois.

Le Duc tâcha d'appaiser la colere de ce jeune Prince par des Lettres plus obligeantes ; mais ce fut en vain ; & il dit à ceux qui les luy avoient renduës : *Apprenez de ma part au Duc d'Albe, que les Rois sont toûjours Rois, en quelque état que la fortune les reduise, & que les Ducs, dans quelque élevation qu'il puissent être, ne sont que les Serviteurs & les Sujets des Rois. Dites-luy que la victoire depend de Dieu seul, & non de l'habileté des hommes, que je suis Roy, & que je veux vaincre ou mourir Roy!*

Roy ? Qu'il est du devoir de ceux de mon rang de s'exposer à tout, & de perdre la vie pour le salut de leurs Sujets, qu'enfin conservant ma Couronne j'assureray la liberté à mes peuples, ou que je ne la quitteray qu'au moment que je perdray la vie. 1581.

Le procedé du Duc d'Albe ne fut pas approuvé de tout le monde, il y eût des gens, qui crurent qu'il devoit traiter Dom Antoine d'une autre maniere, & l'on assure que le Roy le trouva mauvais; cependant tous les gens d'esprit crurent qu'il ne pouvoit agir d'une autre maniere, ni donner des tîtres plus pompeux à ce Prince, sans reconnoître pour Roy & avoüer ce même tems, que la guerre qu'on luy faisoit, étoit injuste, & qu'ainsi il étoit de sa prudence, de ne luy donner que le tître dont il se contentoit avant son élection, c'est-à-dire de celuy de *Seigneurie*.

Ces negociations étant entierement rompuës, le Duc ne s'occupa plus que de la prise du Fort de Saint-Julien : il fit sommer le Gouverneur Tristan de la Vega, de le rendre ou de n'attendre qu'un traitement rigoureux. De la Vega qui ne comptoit pas fort sur la bonté de sa Place, quoi que tres-forte, & qui voyoit le parti de Dom Antoine prêt à finir, pensa tout de bon à se procurer une capitulation avantageuse. Il se servit du ministre de sa femme qui étoit entrée dans le Château pour en tirer sa fille : Elle infirma le Duc, que s'il vouloit envoyer des ôtages à son mari, il viendroit traiter avec luy de la reddition de sa Place : Il y consentit, de la Vega sortit, & promit au Duc de luy livrer cette Place, si Sa

Le Fort S. Julien capitule.

1581. Majesté vouloit luy donner quatre mille écus de pension, que Dom Antoine luy avoit promis. Le Duc luy répondit, qu'il ne luy accorderoit que de sortir avec armes & bagages, & que ç'en étoit encore trop pour un homme, qui avoit maltraité son Trompette : Il repartit qu'il n'en avoit pas vu, & qu'on ne l'avoit point sommé. Là dessus on fit venir le Trompette; il avoüa que la peur d'un traitement pareil à celuy son camarade avoit reçu devant Cascaës, l'avoit empêché d'executer les ordres qu'on luy avoit donnez. Ce mensonge irrita le Duc, il fit mener ce malheureux au supplice pour servir d'exemple aux autres, qui par une semblable fourberie pouvoient causer la perte de quantité d'honnêtes gens.

De la Vega obtint ce qu'il avoit demandé, & sortit de la Place avec toutes les marques d'honneur qu'on accorde à ceux qui se défendent vigoureusement, qui par une prompte capitulation préviennent les Assiégeans.

La reddition du Château de Saint-Julien causa la perte de celuy de Caposecco, Pierre *Boppa* qui en étoit Gouverneur ne pouvant y tenir, l'abandonna de bonne heure, & se retira dans Lisbonne avec toute sa Garnison.

La prise de ces deux Châteaux rendit le Duc maître des embouchures du Tage, il y fit entrer sa flotte, qui se mit à couvert sous le feu de ces deux Châteaux, elle n'y avoit rien à craindre des efforts de l'Ennemi, ni de ceux

ceux de la tempête; d'ailleurs elle se trouvoit fort au large, ce fleuve ayant en cet endroit près de deux lieuës de largeur.

1581.

CHAPITRE XIV.

Dom Antoine va camper sous Bethléem.

CES pertes, toutes grandes qu'elles étoient, ne furent point capables de faire perdre cœur à Dom Antoine; soit qu'il fût entraîné par la grandeur de son courage, ou par son propre malheur; il ne voulut plus entendre parler de paix. Informé que les Bourgeois ne luy étoient pas fideles, il confia la garde des portes de Lisbonne aux Prêtres aux Moines de cette grande ville. On ne peut dire jusques où le zele de ces gens les emporta. Croyant tout perdre au moment qu'ils seroient sous la domination de l'Espagne, ils n'inspiroient aux peuples dans leurs sermons, qu'une grande aversion pour les Castillans, & on les voyoit exhorter les Troupes à tout oser, plûtôt que de perdre leur chere liberté.

Dom Antoine sortit la ville à la tête de quelques Milices, & fut camper sous le Monastere de Bethleem. Son Camp étoit dans le dernier desordre, sans gardes, sans retranchemens, & sans Places d'Armes. Tout y étoit confus, lors que *Sforce des Ursins*, Gentil-homme Romain & bon Officier y arriva porté par la seule ardeur de se signaler. Cette Armée luy fit pitié; il fit partir Dom Antoine de ce poste, & le fit camper sur une colline, à la tête du pont d'Alcantara; il vouloit s'y retrancher, mais il en fut empêché par le

1581. Comte de Vimioso, qui soutint toûjours par une mauvaise fierté, que les Portugais n'avoient besoin d'autres retranchemens que de leurs bras.

Le Duc aprés avoir laissé des Garnisons d'Espagnols naturels dans les deux Châteaux, vint se poster sous l'Abbaye de Bethleem. Il y fit publier une Declaration du Roy, par laquelle Sa Majesté recevoit en grace tous les Portugais, qui jusques à present avoient porté les armes contre Elle, & qui voudroient se soûmettre. Cette Declaration eût effet, la Garnison de cette Abbaye, & celle d'un Fort bâti sur la riviere, se rendirent aussi-tôt qu'on les eût sommées, aprés quoi l'Armée fut camper en presence de celle des Ennemis : elle n'en étoit separée que par le torrent d'Alcantara, dont les bords hauts & escarpez servoient d'un bon fossé au Camp des Portugais.

Paix sous l'Alcantara. Le Duc, ayant remarqué la situation de ce Camp, ne jugea point à propos de leur donner plus de loisir de s'y retrancher, il eût peur que Vimioso ne fut pas toûjours crû. Le jour de Saint Barthelemi, il reconnut tout le terrain des environs, & aprés avoir observé curieusement la contenance des Ennemis, il fut sur de les battre. Las d'avoir temporisé prés de dix jours, il resolut de les attaquer, & de ne plus parler de paix, il fit venir le Marquis de Sainte Croix, qui luy ordonna de tirer sur l'Ennemi au signal qu'il luy donneroit, & dont ils étoient deja convenus. Il fit élever une batterie qui balayoit

tout

tout le Camp des Ennemis, envoya mille Mousquetaires, grossir les Trouppes qui montoient la Flotte, donna ordre à la meilleure partie de son Armée de se reposer, & ne laissa qu'un petit nombre de Soldats sous les armes, pour tenir les Ennemis en action, afin que le lendemain ils fussent moins en état de combattre. 1581.

Ces precautions prises, il fit venir les Officiers, leur donna ses ordres pour le combat, leur apprit ceux de Sa Majesté pour la conservation de Lisbonne, & leur fit prêter serment qu'ils empêcheroient le pillage autant qu'il leur seroit possible, & qu'ils ne feroient en cette occurrence nulle difficulté de repousser les soldats l'épée à la main.

Ces Messieurs s'étant retirez fort tard, Ferdinand de Tolede & D. Sanches d'Avila qui étoient restez, demanderent agreablement au Duc, comment il étoit possible que n'ayant pas encore defait l'Ennemi, il s'inquietoit si fort de la conservation de cette ville? *Soyez persuadez*, leur repondit-il, *que la victoire ne m'embarasse point: il y a dix jours que je la fuis, & que je m'amuse le long des bords du Tage à me rendre maître de plusieurs Châteaux qui en auroient été le fruit, mais si vous voulez que je vous en fasse confidence, soyez seurs que demain je battray les Portugais. Vous n'en devez point douter, si vous vous souvenez que je ne vous ai jamais rien promis que je n'aye fait, & que la victoire n'a point balancé dans tous les combats que vous m'avez vû donner.*

CHA-

1581.

CHAPITRE XV.

Bataille de l'Alcantara.

IL se leva le lendemain avant le jour, se fit armer, monta à cheval, & mit l'Armée en bataille : ses soldats ne firent jamais paroître plus de joye & plus de confiance, tous saluërent leur General avec de grandes acclamations, le prierent instamment de les mener au combat, & l'assurerent tous qu'ils alloient vaincre ou perir. Il en laissa quelques-uns à la garde du Camp & du Bagage, & sortit avec le reste. Prosper Colonne eût l'Avant-garde avec l'Infanterie Italienne, d'Avila & Ferdinand se mirent à la tête de chacun deux mille hommes, & firent un assez grand détour pour prendre l'Ennemy par les flancs. Le Duc resta sur une hauteur avec les Allemans ; il les divisa en six bataillons, & se tint à portée d'envoyer du secours dans les endroits où il luy paroitroit necessaire.

Le Marquis de Sainte-Croix fit en même tems approcher sa flotte de celle des Ennemis qu'il prit entiere avec plusieurs vaisseaux marchands : Colonne avoit ordre de ne donner qu'au moment que Ferdinand & d'Avila commenceroient à changer, mais resolu de ne partager avec qui que ce fut la gloire de battre les Portugais, il fut droit au pont, & l'attaqua vigoureusement : il enfonça d'abord la premiere Garde, mais il fut arrêté par des traverses, derriere lesquelles étoient postez des Mousquetaires qui firent un tres-beau feu. Il étoit d'ailleurs entierement decouvert à celuy que faisoient d'une grange

yoi-

voisine quelques Troupes d'Infanterie. Des-Ursins l'avoit fortifiée malgré le Comte de Vimioso. Dom Antoine paroissoit à la tête du Pont, monté sur un cheval de bataille ; il exhortoit les siens à bien faire, moins par ses paroles que par son exemple. Prosper alloit être repoussé, s'il ne se fut saisi d'une petite hauteur qui commandoit entierement le Pont : ses Mousquetaires dont le feu devint superieur à celuy des Portugais, donnerent le loisir au reste de l'Infanterie de se r'allier : elle le fit avec une diligence extrême, revint aussi-tôt à la charge, emporta la grange l'épée à la main, s'empara du pont sur lequel Prosper Colonne fit passer trois Bataillons. Ils trouverent des Ennemis qui se défendoient en lions. Dom Antoine paroissoit aux premiers rangs, la tête decouverte, & se faisoit moins remarquer à ses armes riches, qu'aux grands coups qu'il donnoit : il soutint tout l'effort des Italiens, jusques à ce que Ferdinand & d'Avila prirent ses Troupes en flanc, & les mirent aussi-tôt en desordre. 1580.

Le Duc d'Albe s'en étant apperçu, dit à ses Gardes, *Amis, la victoire est à nous*. Il étoit aussi dans un fauteüil sur une petite hauteur, d'où il decouvroit entierement le Champ de bataille ; il avoit passé quelques heures à cheval, mais les douleurs piquantes de ses gouttes l'avoient forcé de mettre pied à terre.

Dom Antoine tint encore quelque tems ; mais voyant les siens en fuite, il se retira, suivi du Comte de Vimioso, de Dom Emanuel de Portugal, de l'Evêque de la Guardie & de

1581. de quelques autres Seigneurs, & passa au travers de la ville de Lisbonne, d'où il avoit fait sortir les plus riches meubles des Rois de Portugal : Il s'en alla sans debrider jusques à Saint-Antoine *de Quiesta*, éloigné de Lisbonne d'environ cinq lieuës : il s'y fit panser d'une blessure à la tête, que luy avoit faite un des Cavaliers Espagnols, qui avoient promis au Duc d'Albe de le prendre, ou de le tüer.

Les soldats vainqueurs se rendirent maître d'un des plus grands & des plus riches faux-bourgs de Lisbonne, & ils commençoient à le piller, lors que Ferdinand & Pierre de Tolede y accoururent à la tête d'un gros Escadron de Noblesse. Ils firent revenir ces soldats, & leur donnerent en même tems l'allarme, publiant que les Ennemis étoient revenus à la charge ; qu'ils s'étoient emparez du Camp & du Bagage de l'Armée, & qu'ils se battoient avec une vigueur extrême.

Ils se r'assemblerent au plûtôt, & coururent vers ces Ennemis pretendus. Ayant bientôt reconnu qu'on se mocquoit d'eux, ils chercherent de nouveaux moyens de contenter leur avarice : ils se répandirent dans les villages voisins, & y firent des butins d'autant plus grands, que les Bourgeois de Lisbonne, qui ne craignoient que pour leur ville, y avoient transporter leurs meilleurs effets On parle fort de la perte de certains harnois, enrichis de pierreries d'un prix inestimable : Dom Manuel les avoit donnez aux Infants ses Fils, pour les faire participer au rare bonheur

heur qui l'avoit rendu maître des richesses d'une partie de l'Orient. On se donna de grands mouvemens pour retrouver ces harnois : on promit des sommes immenses, tout fut inutile. 1581.

Le Duc d'Albe fit son entrée dans Lisbonne qu'il venoit de conserver, accompagné d'un grand nombre d'Officiers & de Noblesse tous armez; il défendit sous de rudes peines, qu'on fit la moindre insulte aux Bourgeois : il fit punir ceux qui persistoient encore dans le parti de Dom Antoine, ou qui l'avoient soutenu avec le plus de chaleur; il chassa du Parlement les Officiers que ce Prince y avoit fait entrer, & ôta les Charges à ceux qui les tenoient de luy : Il confirma les Privileges de la Ville, & fit esperer que Sa Majesté accorderoit de plus considerables: Ceux de Lisbonne prêterent serment de fidelité entre ses mains à Philippe Second : Ils voulurent luy faire une entrée superbe, & il la refusa, les priant de reserver toutes leurs magnificences pour recevoir plus dignement Sa Majesté, qui devoit arriver dans quelques jours.

Le Duc entre dans Lisbonne.

La joye de cette conquête fut fort augmentée par l'entrée de la flotte des Indes dans le port de Lisbonne : Elle étoit depuis quelques jours à la rade de Cascaës, & n'attendoit, pour se rendre au port, que la tranquillité de la Ville. Elle étoit fort riche, & apportoit beaucoup d'argent pour le compte du Roy. Le Duc le fit transporter dans le Tresor Royal, & y prit dés-lors de quoy payer ce qui étoit dû aux Soldats.

Arrivée de la flotte des Indes.

Philippe Second étoit toûjours à Béja, fort inquiet

1581. inquiet du fort de ses armes ; Il n'avoit reçû aucun Courier depuis la prise de Setubal. Les ennemis du Duc interpretoient fort mal ce silence, & le regardoient comme un effet d'une haine inveterée contre Sa Majesté, à laquelle ils avoient un grand soin de faire connoître leurs sentimens.

Philippe en étoit chagrin ; mais il le fut encore davantage, lors que des Marchands rapporterent qu'ils avoient vû le combat de la flotte & celuy des deux Armées, mais qu'ils ne sçavoient lequel des deux partis y avoit eu l'avantage. On croyoit que le Duc avoit été battu, ou que du moins sa victoire n'étoit pas complette ; puis qu'il n'auroit pas manqué d'en informer Sa Majesté ; lorsque Ferdinand de Tolede, frere du Marquis *de Velada*, proche parent du Duc d'Albe, vint apporter la nouvelle de la victoire, il rendit à Philippe les Lettres de son General, qui contenoient une exacte relation de tout ce qui s'étoit passé depuis la prise de Setubal, & en même tems des excuses à Sa Majesté de n'avoir voulu luy écrire, que pour luy apprendre que Lisbonne étoit soûmise, qu'elle souhaitoit avec impatience de voir son Roy, & que les Portugais ne respiroient que l'obeissance & la soûmission.

CHAPITRE XVI.

Maladie de Philippe II.

LA joye dont cette nouvelle combla la Cour de Philippe, ne fut pas de longue durée. Ce Prince tomba malade, on desespera de sa vie, on publia même sa mort. Le

Duc

Duc ressentit un vray chagrin de cet accident fâcheux, parce qu'il en connut toutes les suites. Il ne douta point que la guerre du Portugal ne recommençât avec plus de vigueur, & que les Portugais ne secoüassent bien-tôt le joug, qu'il venoit de leur imposer. Ce fut pour cela, qu'il demeura campé jusques au 10. de Septembre, sur une hauteur, qui, commandant la Ville, la mettoit à couvert, & la tenoit en respect. 1581.

Dom Antoine reprit cœur, lors qu'il apprit la maladie de Sa Majesté Catholique, & qu'on luy porta la fausse nouvelle de la mort du Roy; il étoit alors dans *Porto*, & il tâchoit d'y faire des Troupes capables de le vanger de la défaite d'Alcantara.

Dom Antoine prend Coïmbre, &c.

Ce Prince s'étoit sauvé, comme il avoit pû, de cette bataille: ceux de Coïmbre luy avoient ouvert leurs portes: Il avoit levé deux mille hommes aux environs de leur Ville, à la tête desquels il prit d'assaut *Avsiro*, qui avoit osé luy refuser l'entrée: il l'abandonna au pillage, puis se rendit devant Porto Cette Place, craignant un pareil sort, reçut Dom Antoine comme son Roy. Ce Prince toûjours ferme crût qu'aprés cette suite d'avantages, rien ne luy seroit impossible: il grossit ses Troupes, & en fit un petit corps de quatre mille hommes, qu'il crût plus que suffisant pour reparer toutes ses pertes, Philippe étant mort, comme on luy avoit fait accroire.

Il ne fut pas long-tems sans se détromper. Le Duc d'Albe détacha Sanches d'Avila, suivi de quatre mille hommes de pied, & de qua-

tre

1581. tre cens chevaux, pour le poursuivre, se prendre ou de chasser du Royaume. Ce détachement ayant été affoibli en peu de jours par la desertion ou les maladies contagieuses, qui firent perir bien du monde, le Duc y joignit le Regiment de Dom Diegue de Cordoüe.

Est battu par d'Avila.

D'Avila fut reçu dans Aveiro même avec joye, & se rendit en diligence sur les bords de la Doüere. Dom Antoine les défendoit avec six mille hommes, qui luy promettoient de tout faire pour luy conserver la Couronne. Ces gens enbarassoient moins d'Avila, que le défaut de batteaux pour passer ce fleuve, que les pluyes avoient considerablement grossi. Les Portugais les avoient cachez dans les Villages situez le long du rivage qu'ils occupoient. D'Avila esperant tout de la bonne fortune du Duc, fit partir Dom *Antoine Serano* à la tête de quelque Cavalerie, pour chercher dans les Villages voisins, ou des batteaux, ou du bois, & des Ouvriers pour en faire. Les Pécheurs du village de *Marelle*, indignez de ce que les Portugais avoient brûlé leurs maisons, donnerent ce qu'ils avoient de batteaux. Serano les prit avec joye, y fit entrer une partie de son détachement, revoya le reste, & monta le dernier sur sa petite flotte. A force de rames, il découvrit bientôt les batteaux des Ennemis; il fit aussi-tôt cacher les siens, & leur ayant ordonné de le suivre quelque tems aprés, il quitta ses habits, & fut à la nage se rendre à quelques Portugais qu'on avoit laissé pour garder ces batteaux. Ils le reçurent d'autant plus volon-

lontiers, qu'il les assûra que la cruauté du Duc l'obligeoit de prendre la fuite. Ils luy donnerent un habit & des armes, dont il se servit contre eux, car au moment que sa petite flotte parût, il les chargea à grands coups d'épée, lors qu'ils y pensoient le moins. Cette charge, & la vuë des Soldats qui venoient à eux, les étourdit, ils prirent la fuite, & abandonnerent leurs barques. Les Espagnols s'en saisirent & les menerent à d'Avila, qui les attendoit avec impatience. Quoy qu'il n'en eût que cinquante, & que par consequent il ne pût passer son Armée qu'à plusieurs reprises, il ne balança point cependant à faire embarquer son avant-garde, fut bien-tôt prête à partir. 1581.

Dom Antoine étoit à l'autre bord, campé sur une petite hauteur : il se promettoit bien de battre les Espagnols, lors qu'il vît ses Troupes prêtes à lâcher le pied : Il les encouragea le mieux qu'il luy fut possible ; & la tête nuë pour se faire mieux connoître, fut de rang en exhorter un chacun à bien faire : tous luy firent de belles promesses, & tous prirent la fuite, au moment que l'Ennemy parût dans le fleuve : ils n'eurent pas même le courage de tirer un coup de mousquet. Le Prince demeura interdit & confus ; il voulut s'opposer seul à ses Ennemis, & finir ses malheurs par une mort glorieuse : mais le Comte de Vemioso, l'Evêque de Guardia, & ce qu'il avoit auprés de luy de gens de qualité, qui tous étoient disposez à le suivre, quelque part qu'il allât, luy firent quitter ce genereux dessein, & luy donnerent avis de se retirer au plû-

Se sauve en France.

1581. plûtôt vers la mer, & de prendre le premier vaisseau qu'il y trouveroit, pour fuir en France ou en Angletetre. Il les crût, & se rendit au Port de *Vianne*, & monta sur un Vaisseau, qui alloit mettre à la voile pour la France: Il eût à peine levé l'ancre, qu'une tempête furieuse l'obligea de relâcher. Dans la crainte d'être arrêté il reprit terre, & couvert de l'habit d'un Pécheur, il se cacha du mieux qu'il luy fut possible. On dit que cet habit, le travail & le chagrin le rendirent en peu de jours si méconnoissable, que des Espagnols qui le cherchoient (pour gagner les quatre-vingt mille écus promis à ceux qui apporteroient sa tête) luy demanderent de ses nouvelles, & de celles des autres Portugais fugitifs. Il leur répondit que tous s'étoient embarquez, & qu'il croyoit qu'ils avoient peri dans la derniere tempête. Il erra dans les montagnes jusques au 6. de Janvier de l'année 1582. qu'il se sauva sous l'habit de Cordelier, s'embarqua sur un Vaisseau Flamand, qui le porta en France, où il mourut le 26. d'Aoust de l'an 1593.

Aprés la défaite de Dom Antoine & la prise de Porto, tout ce qui étoit au delà du Duero, se soûmit à la premiere sommation. Les Empires, Royaumes & Provinces de l'Asie, de l'Afrique, & de l'Amerique dépendans du Portugal, reconnurent Philippe Second pour leur legitime Souverain: Enfin de toute la Monarchie Portugaise, les seules Terceres demeurerent à Dom Antoine, qui les perdit bien-tôt. Tel fut le fruit de la victoire du Duc, & de ses soins continuels: Il conquit

à

à son Prince un des plus grands Empires du Monde en moins de cinquante jours, sur un peuple jusques alors connu par ses seules victoires, puis qu'outre la défaite de Dom Sebastien, nous voyons peu de Batailles où les Portugais ayent eu du pis. 1581.

CHAPITRE XVII.

PHILIPPE Second voulut, avant que d'entrer plus avant dans le Portugal, donner un exemple de severité, qu'il crût devoir luy gagner le cœur de ses nouveaux Sujets, & leur faire perdre le souvenir de leur ancienne liberté. *François de Villafanes*, l'un de ses Conseillers d'Etat, se rendit à l'Armée pour informer contre le Duc, les Officiers & les soldats. En public l'on ne fit rien qui pût chagriner le Duc; on ne l'interrogea point, & il n'eût point d'ordre de répondre devant ce Juge: neanmoins ceux de ses ennemis qui étoient de la faveur, publierent dans le monde qu'on alloit luy faire rendre compte de sa conduite, & de l'argent qu'il avoit touché pour les frais de la guerre & la paye des Troupes.

Philippe fait rechercher les Officiers & les Soldats, pour ce qu'ils avoient pillé.

Comme il étoit d'une intrepidité que rien ne pouvoit ébranler, & d'une grandeur d'ame qui le mettoit au dessus de tout, il reçut fort bien Villafanes, le fit même entrer dans les Conseils de guerre, quoi qu'il fut persuadé que cet homme de Robe n'y entendoit rien: mais il agit de la sorte, ou pour faire connoître combien il honoroit tous ceux qui venoient de la part du Roy, ou pour ne pas

Le Duc refuse de répondre devant le Commissaire.

1581. accroître le nombre de ses ennemis. Villafanes luy ayant communiqué les ordres de Sa Majesté, il resolut de n'y point deferer, & de suivre en tout l'exemple de *Gonsalve de Cordoüe*, dit le *Grand Capitaine*, qui dans une pareille occasion refusa de répondre devant les Commissaires que Ferdinand le Catholique avoit nommez pour examiner sa conduite, il dit à ce Conseiller avec toute sa liberté. *Je ne rendray compte qu'au Roy seul de mes deportemens, & de l'argent qui m'a été confié, & dont Sa Majesté semble faire plus de cas, que de la gloire d'un Capitaine qui l'a toûjours bien servi. Je luy mettray en ligne de compte des Royaumes conquis ou conservez, des victoires signalées, de beaux siéges, & soixante & dix années de service; que si elle n'en trouve point assez pour m'acquitter, je luy cedray mes biens de patrimoine, autrefois tres-considerables, & aujourd'huy fort diminuez par les dépenses que j'ay faites pour le seul bien de l'Etat, enfin je luy donneray pour ôtage mes deux fils, dont l'un a déja fait triompher les armes d'Espagne en plusieurs rencontres, & vient tout fraichement de faciliter par ses actions heroïques la conquête du Portugal. Au reste, si Sa Majesté n'est pas entierement satisfaite, je luy donneray ma propre vie pour achever le payement des sommes que je seray convaincu d'avoir détournées.*

L'Armée se mutine. L'Armée parût mécontente au dernier point du procedé de Philippe: elle le fit d'abord connoître par sa tristesse, ensuite par ses plaintes & par ses menaces: Villafanes en fût intimidé, sur tout depuis que les Soldats luy eurent fait sçavoir qu'il alloit de sa vie à conti-

continuer cette recherche, & qu'ils répandroient jusques à la derniere goutte de leur sang, avant que le souffrir. 1581.

Un courier arrivé de l'Armée que commandoit d'Avila vers le Douero, acheva de consterner celle qui campoit sous Lisbonne: il leur apprit que *Thebalde* l'un des Juges du Conseil ou Parlement de Galice, étoit arrivé dans cette Armée. & qu'il faisoit des memoires de tout ce qu'on pouvoit reprocher aux Officiers & aux soldats, afin que Philippe en prit occasion de les punir, ou de leur refuser les recompenses que meritoient leurs victoires, & les autres bons services qu'ils avoient rendus à Sa Majesté.

Les Officiers & les soldats ne purent tenir contre ces procedures; & tous detesterent une guerre dont les avantages faisoient leur malheur. Les principaux Officiers garderent des mesures, & s'ils se plaignirent, ce fut d'une maniere assez respectueuse, mais la plus part des Capitaines & tous les autres Officiers subalternes ne donnerent point de bornes à leurs plaintes: *Quoy*, disoient-ils, *nous avons en moins de cinquante jours conquis tout ce qui s'étend depuis le Minho jusques au detroit de Gibraltar. Cette conquête s'est faite en moins de tems que le Roy n'en auroit employé à parcourir ce païs avec sa Cour: nous avons supporté avec toute la patience possible la faim & les boüillantes ardeurs de la Canicule, dans un païs aussi chaud que l'est ordinairement le Portugal. Nous nous sommes emparez de plusieurs villes tres-opulentes, & nous en sommes sortis aussi gueux que nous y étions entrez, & nôtre mo-*

1581. *deration a été jusques à nous priver du fruit de nos peines & des recompenses legitimement dües à nos travaux, pour conserver à Sa Majesté un Royaume riche & florissant, & que ceux qui nous persecutent, vont piller. Ce sont là les crimes; ce sont là les excés qui nous attirent une si dure persecution. Telle est la recompense que doivent attendre de Philippe de braves gens qui luy soûmettent des Royaumes entiers, & qui prodiguent leur sang & leur vie pour son service.*

Divers sentimens sur le procedé de Philippe, & sur celuy du Duc.

Ces plaintes & les menaces dont j'ay parlé furent prises diversement à la Cour d'Espagne, il se trouva des gens qui ne les desapprouverent point, & d'autres qui les regarderent comme un attentat à l'autorité du Roy, dont ils loüoient fort la constance & le zele de la justice qu'il faisoit paroître en cette occasion ceux qui les desaprouvoient, accuserent ce Prince d'avarice & de soupçons mal fondez: ils trouverent fort mauvais qu'il fit un tel affront à un grand Capitaine, à une Armée victorieuse, & qu'il ne recompensat la conquête d'un Royaume que par des insultes & des supplices.

Le Duc d'Albe qui étoit fort innocent, ne s'embarassa point ni de faire connoître l'injustice & la supposition de ses ennemis, ni même d'arrêter les plaintes & les menaces des soldats, il n'étoit peut-être pas faché qu'ils vangeassent de cette maniere l'affront que leur faisoit la defiance du Roy, & les conseils interessez de ses Ministres ; d'ailleurs il eût peur qu'en cette occasion les soldats n'eussent pas pour luy tout le respect qu'ils devoient & que son autorité n'en souffrit.

Quel-

Quelques uns luy ayant conseillé de se presenter aux mutins, & l'assurant que sa presence les rameneroit au devoir, il leur répondit, *Qu'il ne haïssoit point assez les soldats de son Armée, pour leur fournir l'occasion de faire un crime en le maltraitant; ce qui pourroit arriver, étant aussi animez qu'ils le paroissoient: d'ailleurs que la sedition n'étoit point encore à cette extrémité, qu'il dût pour l'appaiser, mettre son autorité en compromis.* 1581.

Cette réponse ne luy fit pas plaisir, & peut-être fut elle cause qu'on dit dans le monde qu'il étoit bien aise d'une émotion, de laquelle il étoit du moins une des causes, s'il n'en étoit pas l'auteur.

CHAPITRE XVIII.

VILLAFANES intimidé par ces menaces, & par la silence du Duc, cessa ses recherches, & récrivit au Roy que le Duc refusoit d'executer les ordres de Sa Majesté, & que les soldats étoient irritez jusques à ce point, que de quelques bontez qu'on usât à leur égard, il étoit impossible de les ramener Qu'ils le menaçoient de luy ôter la vie, de piller la Ville, si l'on parloit davantage d'informer contre eux. Philippe irrité autant que le pouvoit être le Prince le plus jaloux de son autorité, qui eût encore paru, fit partir des Couriers, portant ordre au Duc d'interposer le pouvoir qu'il avoit sur les Troupes, pour les faire revenir, & de punir les plus coupables, ou du moins de n'augmenter point la sedition par sa desobeïssance.

Villafanes se plaint en Cour.

Le Roy récrit au Duc d'Albe.

1581. Qui fait réponse.

Le Duc fit cette réponse à Sa Majesté, *Qu'il n'étoit nullement coupable des crimes, dont il étoit accusé, que l'avarice n'avoit jamais été son foible, ce que prouvoit assez le mauvais état de ses affaires: Qu'il étoit toûjours constamment opposé aux seditions des Soldats, & qu'il n'avoit point souffert qu'ils obeïssent à leurs passions; Qu'il les avoit même traitez avec plus de rigueur que ne vouloit son naturel assez porté à la clemence: Qu'il n'avoit jamais pris plaisir aux excés des Troupes, ni manqué de courage pour les punir. Mais que dans l'occasion presente il ne pouvoit, en honnête homme, s'opposer aux justes plaintes & aux gemissemens des Soldats: Qu'ils étoient assez punis de se voir pauvres & miserables, aprés avoir fait une conquête si considerable, & si riche, & qui devoit les combler de biens: Qu'il leur étoit permis de pleurer leur infortune, puis qu'ils n'avoient pour récompense de leurs services, que du mépris & des affronts: Qu'ils étoient tous dans leur devoir, & qu'ils persistoient comme luy, dans la resolution de repandre jusques à la derniere goutte de leur sang pour le bien de l'Etat & pour porter jusques au bout du monde les bornes de la Monarchie Espagnole: Qu'on ne leur pouvoit jusques à present reprocher que quelques plaintes un peu libres: Que d'ailleurs il n'étoit point à propos de les pousser à bout dans un tems, que la France & l'Angleterre armoient pour D. Antoine, & que les Portugais étoient attentifs voir ce qui se passeroit, pour conjecturer de leur sort par celuy de l'Armée qui les avoit soûmis: Que pour luy, il étoit prêt de* ren-

rendre comte à Sa Majesté, de l'argent qui luy avoit été confié, & qu'il la prioit en même tems de luy permettre de se retirer, pour ne s'occuper le reste de ses jours que des affaires de son salut. 1581.

Ces Lettres ne diminuerent point la colere de Philippe. Cependant aprés les avoir luës, il demeura quelque tems en silence, puis s'adressant à ceux qui étoient prés de luy : *Il faut avoüer*, leur dit-il, *que le Duc d'Albe n'a pas moins d'arrogance & de fierté, qu'il a de valeur, de merite, & de fidelité : cependant à force de constance & de douceur, je veux abbattre cette fierté ; car il est de mon interest de conserver un homme de ce poids. J'apprendray à tous les autres Rois, qu'ils doivent ne point écouter leur ressentiment, & n'avoir des oreilles & des yeux, que pour le bien publier de leurs Etats.* Les choses en demeurerent là, Philippe rappella Villafanes & Tebalde, & fit bruler les informations qu'ils avoient pu faire.

Philippe fait cesser cette recherche.

Comme il feroit hors de mon sujet de parler de l'entrée triomphante du Monarque Espagnol dans Lisbonne dans Elvas, & dans quelques autres Villes, je remarqueray seulement qu'aprés que ceux de Lisbonne eurent prété serment de fidelité entre des mains de Sa Majesté, le Duc d'Albe la sollicita fortement de luy permettre de se retirer dans sa maison. Il luy representa que tout cassé de vieillesse & d'infirmitez, il ne luy étoit plus utile dans un païs, qui étoit défendu, par la presence du plus puissant Roy du monde. Philippe luy

Le Duc demande son congé

1581. repondit, *qu'il congediroit plûtôt son Armée, & jusques à ses Gardes particulieres, que de luy permettre de se retirer, puisqu'ils esperoit plus de sa prudence & de sa sagesse, que de toutes ses Armées, qu'il étoit persuadé, qu'il n'y auroit jamais rien à craindre pour luy dans un lieu où le Duc d'Albe seroit.* Aprés une réponse si engageante, il falut demeurer; cependant le Duc vint fort rarement à la Cour, sous pretexte de ses gouttes, il gardoit la chambre, & ne se trouvoit au Conseil que lors qu'il y étoit appellé, Il affectoit même de ne donner ses avis, que lors qu'on les luy demandoit; mais quoy qu'il voulut se menager, & ne pas reveiller l'indignation du Roy, il fut toûjours incapable de la moindre flaterie.

Il suivit Sa Majesté dans la Ville de *Tomar*, où elle avoit convoqué les Etats de Portugal & l'assista fort de ses conseils dans cette occasion. Ce fut dans cette Ville, qu'il luy offrit un Memoire rempli d'avis pour se conserver sa nouvelle conquête. Ces avis firent bruit dans le monde, & les Critiques en prirent sujet de parler peu avantageusement de ce grand Homme: c'est pour cela que je le les passe sous silence.

CHAPITRE XIX.

1582. Mort & dernieres paroles du Duc d'Albe.

CEPENDANT les incommoditez du Duc d'Albe devinrent beaucoup plus violentes, & la fiévre s'y étant mêlée, il mourut à Tomar entre les bras de Sa Majesté le 12. de Janvier de l'année 1582. qui étoit la soixante

&

& quatorziéme de sa vie : Il conserva une presence d'esprit admirable jusques à sa mort Un moment avant que d'expirer, il serra la main de Philippe, & luy dit, *SIRE, je veux avant que de quitter la vie, me justifier auprés de Vôtre Majesté, je me promets, que vous croirez sans peine un homme prest à mourir; J'ay toûjours preferé vos avantages aux miens; J'ay épargné vôtre argent, lors que vous me l'avez confié, J'ay prodigué le mien, lors qu'il l'a fallu pour le bien de l'Etat; Je n'ay jamais eu égard dans la collation des Charges ou des honneurs, au credit, ni à la faveur : Je n'ay regardé que le merite & la vertu; Je vous ay tendrement aimé, & mon amour a été constant; Je vous ai donné des conseils desinteressez & fideles; Je n'ay jamais voulu vous offenser. Il est vray que je me suis quelquefois attiré vôtre indignation, mais je laisse à Vôtre Majesté, & à ceux qui viendront aprés nous, à juger de mon innocence. Au reste, prest à rendre mon esprit à mon Dieu, que j'ay servi avec la fidelité, qui m'a été possible; je vous souhaite, grand Roy, une vie longue & heureuse, & un regne florissant* Aprés avoir proferé ces paroles, il ne pensa plus qu'au Ciel, où il alla joüir d'une éternelle felicité. 1582.

Ferdinand, son fils naturel, fit faire ses funerailles, que mille emblêmes qui representoient les vertus heroïques de cet illustre Mort, rendirent aussi superbes, qu'elles furent lugubres. Aprés ces premiers devoirs, il fit embaumer son corps, qui fut mis en depost dans l'Eglise de S. Leonard, dans la Ville d'Albe, *Antoine Alvarez de Tolede Beaumont,*

1582. Duc d'Albe, & de Huesca, son petit fils, eût soin de le faire transporter dans l'Eglise de S. Estienne de Salamanque, & le fit mettre avec beaucoup de pompe dans le Tombeau des Ducs d'Albe.

Eloge du Duc. Là reposa sous un magnifique Mausolée celuy dont la gloire s'est répanduë par tout le monde, il étoit né dans une Maison qui avoit toûjours fait profession des armes, il passa tous ses Ancêtres, & aucun de ses successeurs n'a égalé sa gloire. Il fit ses premieres armes sous Ferdinand le Catholique, & continua de servir sous Charles-Quint : Cet Empereur en fit plus de cas que d'aucun de ses Sujets, & le regarda comme son Eleve. On admirera sans cesse sa constance, sa conduite sage, son intrepidité dans les dangers les plus évidens. Il n'eût jamais du pis; il terrassa toûjours ses Ennemis, & souvent les vainquit sans mettre l'épée à la main : aussi avoit-il pour maxime de ne donner rien au hasard, quand il croyoit pouvoir vaincre à force de temporiser : mais si ce dernier moyen étoit impossible, rien n'étoit capable de l'arrêter; les fleuves les plus larges & les plus rapides, les rochers les plus escarpez, les Camps les mieux fortifiez n'étoient point d'obstacles pour luy ou s'ils en étoient, ils ne servoient qu'à donner un nouveau relief à sa gloire. Il tint les soldats dans une discipline si exacte, qu'on ne leur voyoit pas faire le moindre desordre, & ils ont été invincibles tant que cette discipline a subsisté dans leurs Armées, il gardoit exactement sa parole, punissoit avec trop de rigueur;

rigueur ; c'eſt la ſeule choſe qu'on luy a pu reprocher avec juſtice , car on ne peut nier qu'il ne fut un peu trop ſevere : il eſt vray neanmoins que cette ſeverité procedoit de ſon averſion extrême pour les vices. 1582.

On a peu vû de Capitaines plus pieux & plus fideles à Dieu & à leurs Princes. Sa maiſon étoit fort reglée , le vice n'y étoit jamais ſouffert , enfin on peut dire qu'il eût au ſuprême degré toutes les vertus qui font les Heros,& que l'on en voit peu qui puiſſent luy être preferez : je ne croy pas même qu'il s'en trouve.

On luy compare le fameux *Anne de Montmorency*, Connêtable de France ; mais la comparaiſon n'eſt pas juſte, le Connêtable fut à la verité grand Capitaine , Miniſtre éclairé , Chrêtien zelé , Seigneur fidele à ſon Prince , l'ennemi des méchans , & ami ſincere : mais il fut toûjours malheureux. On a remarqué qu'il fut bleſſé ou pris dans toutes les batailles qu'il donna,& l'on ne trouve rien d'approchant dans l'hiſtoire du Duc d'Albe.

Ce Duc fit ſes premieres armes dans l'Eſpagne , il éloigna les François de la Catalogne , & les empêcha d'attaquer la Navarre : il ſuivit Charles Quint à cette fameuſe expedition de Tunis, & s'y fit diſtinguer plus que perſonne : il fut avec le même Empereur en Italie : il commandoit dans ſon Armée , lors qu'il paſſa en France & il n'omit rien pour le detourner du fameux & funeſte ſiege de Marſeille.

1582. Son merite éclata particulierement dans la guerre que les Confederez de la Ligue de Smalcade firent à l'Empereur ; quoy qu'il ne fut qu'à la tête d'une poignée de monde, il se joüa des efforts de leur grande Armée, la ruïna par ses longueurs affectées & ses escarmouches frequentes. Furent-ils separez, il les defit les uns aprés les autres, & l'année suivante il mit fin à cette guerre par cette signalée victoire de Mulberg, où l'Elbe ne fut pour luy qu'un petit ruisseau: il delivra l'Italie de la consternation où l'avoient jetté les armes des François & celles des Caraffes, neveux de Paul IV. & força les derniers à faire la paix. Sa pieté triompha dans cette guerre ; elle seule sauva Rome, qu'il auroit prise s'il avoit voulu.

Entré dans les Païs-Bas à la tête d'une Armée, il fit punir les Chefs des Rebelles, battit les Allemans & les Flamans, mit en fuite ceux des Huguenots de France qui vinrent au secours du Prince d'Orange, il prit des villes & il alloit remettre ce païs au devoir, lors que ses grandes maladies l'obligerent d'en sortir.

La conquéte du Portugal couronna ses exploits ; il semble que la divine Providence ne l'avoit reservé que pour soûmettre avec ce Royaume presque tout l'Orient à la Monarchie Espagnole.

Ses vertus civiles ne le cederent point aux militaires, il ne triomphoit pas moins dans le Cabinet qu'à la tête des Armées, cependant ses avis ne furent pas toûjours goutez : il luy falut autant de prudence & de fermeté qu'il

en

en eût, pour conserver toute son autorité à la Cour & dans le Cabinet d'un Monarque 1582. qui ne pouvoit s'accommoder de sa vertu austere, & parmi un tres-grand nombre d'ennemis declarez, ou d'envieux tres-puissant.

Les qualitez de son corps répondoient assez à celles de son esprit : il étoit bien fait de sa personne, d'une taile mediocre mais renforcée ; le visage long, les yeux vifs & pleins de feu, qui dans sa vieilles devinrent un peu rudes : il avoit le regard assûré & quelquefois terrible ; le front haut & élevé, le pas ferme & le maintien grave : il fût infatigable ; dormit & mangea peu ; ne fût point delicat, & parla peu, mais avec beaucoup de discernement.

Je ne puis mieux finir son histoire, que par les propres termes de Philippe. Ce Monarque ne l'eût pas plûtôt vû mourir, qu'il dit à ceux qui étoient auprés de luy : *J'éprouve aujourd'hui que rien n'est plus méprisable que les presens de la fortune, & je ne connois que trop qu'elle ne nous donne peu pour nous ôter beaucoup. Elle ne m'a pas plûtôt mis en possession d'un grand Royaume, qu'elle me prive d'un plus grand bien, m'enlevant un Capitaine tres-habile, tres-brave & tres-fidele.*

Fin du huitiéme & dernier Livre.

TABLE
DES CHAPITRES
DU SECOND TOME.

LIVRE CINQUIE'ME.

LIVRE SIXIE'ME.

LIVRE SEPTIE'ME.

Pro-

Chap.

Les

LIVRE HUITIEME.

Chap.

Fin de la Table des Chapitres du second Tome.